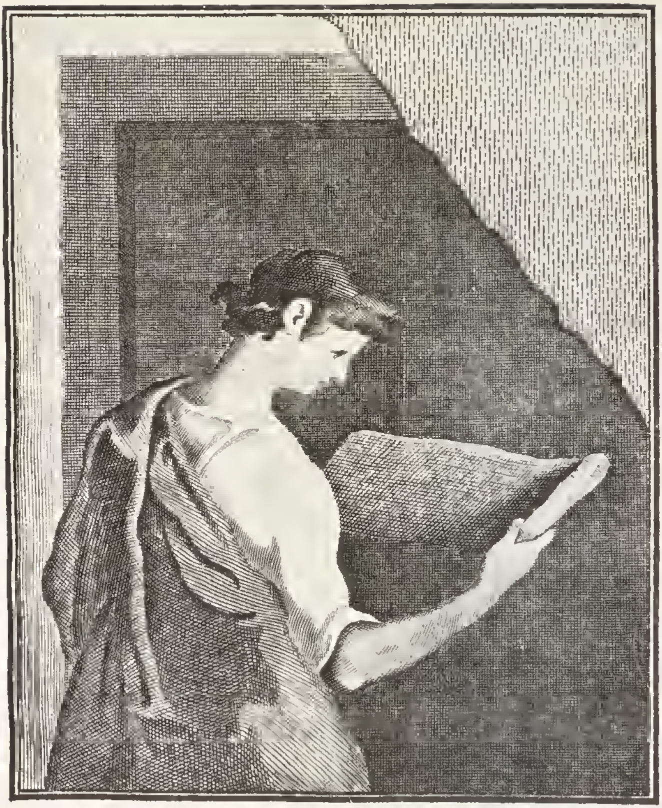


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/memoirespourlhi1737unse_2

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Octobre 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1737.

Collegii Billom

Cat. inscriptus

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	11. v.
1719.	12. v.		

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1737.

ARTICLE XCVII.

HISTOIRE ET DESCRIPTION du Japon. Voyez le mois de Juin, Article LXIV. & le mois d'Août, Article LXXX.

RIEN ne faisoit plus ombre à l'heureux Tayco-Sama, aucun nuage n'obscurcissoit sa gloire, toutes ses entreprises avoient eu le succès, qu'il s'en étoit réellement promis. Enfin il ne lui

restoit plus à désirer que de jouir long tems du fruit de ses victoires, & d'une politique aussi-bien concertée dans le fond, qu'elle paroissoit d'abord bisarre & capricieuse; lorsqu'une maladie dangereuse, qui l'étendit sur le lit de douleur, lui fit connoître que la mort alloit le dépouiller de toute sa grandeur & de toute sa puissance. Il la vit approcher sans rien perdre de sa fermeté, & ses Sujets apprirent que sa guérison étoit désesperée, sans cesser de le craindre, de le respecter, & de lui obéir.

Il ne fut occupé pendant sa maladie, qui fut longue, qu'à assûrer l'Empire à son fils, & qu'à s'assûrer à lui-même les honneurs de l'Apotheose. Ces deux passions avoient été l'ame de toute sa conduite, & l'on sçait qu'elles ne sont jamais plus vives, que quand on est sur le point de cesser de vivre. Il ne trouva aucun obstacle au second de ces deux projets, ceux mêmes, qui ne l'avoient jamais aimé, étant bien plus charmés de le voir au nombre des Dieux

morts, que parmi les hommes vivans. Mais pour ce qui est du premier, son exemple fut plus puissant que ses dernieres volontés.

Il avoit usurpé l'Empire sur le petit-fils de Nobunanga, sous prétexte de prendre la tutelle de ce jeune Prince, qui n'étoit encore qu'un enfant. Il choisit pour Tuteur de *Fide-Jori* son fils unique, un homme, qui en usa de même à l'égard de son pupille, avec cette différence néanmoins que Tayco-Sama avoit pour ainsi dire brusqué son usurpation, sans daigner même garder les bienséances avec le légitime Souverain, dont personne n'avoit pris la défense, au lieu que *Gixasu* (c'étoit le nom du Tuteur de Fide-Jori) ménagea son invasion pendant dix-sept ans, & fut contraint de l'exposer au hazard d'une bataille.

Ce qu'il y eut de singulier dans cette révolution, la derniere, que le Japon ait essuyée, au moins que l'on sçache, c'est que Tayco-Sama pouvant confier son Empire & son fils à des personnes, dont la fidélité

& la capacité ne lui étoient point douteuses; il leur préféra l'homme du Japon, dont il devoit plus se défier. Gixasu Roi de Bandoüe, "étoit un
» Prince bien fait, brave, habile,
» & heureux à la guerre. Il étoit
» d'ailleurs extrêmement aimé de
» la Nation, à cause de son alliance
» avec Nobunanga, dont il avoit
» épousé la sœur, & dont la mé-
» moire étoit toujours chere & res-
» pectable aux Japonnois. Il pos-
» sedoit un grand païs, fécond en
» mines d'or & d'argent, & re-
» commandable par la commodité
» de ses Ports, ouverts au commer-
» ce étranger ; enfin l'intérêt qu'il
» devoit prendre à la famille, sur
» laquelle son Maître avoit usurpé
» l'Empire, lui fournissoit un pré-
» texte spécieux, pour l'arracher au
» fils de son bienfaiteur, & le ren-
» dre à ses neveux, si avec le mé-
» rite, qui peut faire réussir une
» grande révolution, il n'avoit pas
» eu l'ambition, qui fait les usurpa-
» teurs. „

Tayco-Sama avoit crû mettre un

frein suffisant à cette ambition, en formant un Conseil de Regence ; mais ce frein n'arrêta pas long-tems le Roi de Bandouë. Ses collegues s'apperçurent bien tôt qu'il travailloit beaucoup plus à se frayer un chemin au Trône Impérial, qu'à y maintenir son pupille : le Roi d'Omi, l'un d'eux, éclata le premier, mais n'étant pas soûtenu des autres, il fallut céder à la force, & se retirer. Gixasu ayant ainsi donné la loy à un des Régens, se crut tout permis à l'égard des autres, qui se réunirent enfin contre lui. La plûpart des Grands prirent parti dans cette querelle, & tout le Japon parut en armes pour la vuider.

Les Regens avoient engagé dans leur parti les Rois de Saxuma, de Fingo, & de Bigen, les trois plus grands hommes de guerre de l'Empire; mais par bonheur pour leur ennemi, « pas un de ses collegues » n'étoit ni capitaine, ni homme de » tête ; & comme les personnes » d'un mérite ordinaire sont pres» que toujours les plus jaloux de

» leur autorité, les Rois de Fingo,
» de Bigen & de Saxuma, qui seuls
» étoient capables de conduire cet-
» te guerre, ne furent pas les plus
» écoutés dans le Conseil. „ Les Regens firent donc autant de fautes que de démarches, & perdirent enfin une bataille décisive. Le Roi de Bigen y fut tué, celui de Saxuma fit une des plus belles retraites, qui se puissent voir à la guerre : ceux de Fingo & d'Omi furent pris, traités indignement, & décapités. On ne peut lire, sans être attendri, tout ce qui se passa dans ce tragique évenement, & la maniere héroïque & chrétienne, dont le Roi de Fingo soûtint la disgrace, & la funeste catastrophe de son fils unique, qui étoit fiancé avec la petite fille de Gixasu. Celle de la vertueuse Reine de Tango, qui mourut martyre de la jalousie de son époux, n'est pas moins touchante ; & du reste le récit de tous ces divers mouvemens est mêlé d'incidens, qui intéressent également le lecteur curieux & le lecteur chrétien.

Jusques-là le Christianisme avoit plus gagné que perdu à la mort de Tayco-Sama, mais la défaite des Regens, qui presque tous lui étoient favorables, la mort du Roi de Fingo, le plus grand homme & le plus zélé Chrétien de l'Empire; la fureur de celui, à qui son Royaume fut donné, & qui commença son regne par une cruelle persécution contre les fidelles, & les indiscrétions de quelques Missionnaires commencerent à l'ébranler. Il lui restoit encore bien des appuis dans plusieurs Princes Chrétiens, qui avoient suivi le parti du Tuteur, & qui avoient un grand crédit à sa Cour. Ce Prince témoignoit lui même beaucoup d'amitié aux Predicateurs de l'Evangile: d'ailleurs l'Eglise du Japon reçut un fort grand lustre de la constance des Martyrs, que fit le nouveau Roi de Fingo; mais le tems de sa décadence étoit arrivée. Sa chûte fut pourtant d'abord insensible; sa gloire augmenta à mesure que ses forces diminuoient, & jusques dans son plus grand déclin elle

eut de beaux jours, mais ces beaux jours ne se suivoient que de loin, & ressembloient à ceux " de l'arrie-
„ re saison, qui ne le cédent point
„ aux plus agreables du Printems,
„ mais dont on ne goûte qu'à de-
„ mi la douceur, parce qu'on sçait
„ que d'un moment à l'autre ils peu-
„ vent se changer dans un triste hy-
„ ver, & que d'ailleurs la terre n'y
„ a plus cette fécondité, qui donne
„ une nouvelle vie à la nature. „

Dès l'année 1604. l'Eglise du Japon fit des pertes, qu'elle ne répara jamais, & dont rien ne la consola. Le brave & vertueux Condera Roi de Buygen, le seul, qui eût été capable de rassûrer les fideles après la mort du Roi de Fingo, mourut, & son fils cessa aussi-tôt après lui d'être Chrétien, sans pourtant devenir Idolâtre. Dans le même tems le Prince d'Omura tomba du plus éminent degré de la sainteté dans la plus honteuse apostasie. Mais après que Dieu, en permettant des chûtes si déplorables, eut rempli les fideles de la terreur de ses jugemens,

il ranima leur confiance & leur ferveur par un des plus grands miracles, qu'ait peut-être jamais operé sa misericorde. Ce fut la conversion du Roi de Bango, dont l'histoire a quelque chose de bien frappant. Ce Prince avoit donné dans des égaremens incroyables, & il n'y avoit nulle ressource à esperer dans son caractere. La grace y suppléa, & elle fit du plus indigne de tous les hommes un modele achevé de pénitence. « Il laissa en mourant toute cette Eglise dans l'admiration » de voir élevé à la plus sublime » perfection un Prince qu'elle avoit » pleuré trois fois apostat, & détesté comme son premier persécuteur. »

Il ne restoit plus à la Religion de zélés défenseurs parmi les Grands du Japon, que le Roi d'Arima, mais elle le perdit encore bien tôt, & d'une maniere, qui dût lui être infiniment sensible. Ce Prince dont il avoit fallu plus d'une fois modérer le zéle, & à qui le Ximo étoit particulierement redevable d'avoir

conservé la foy, devint par dégré le scandale des Fideles & des Idolâtres. Mais Dieu l'en punit comme David par les mains d'un fils aussi méchant & plus heureux qu'Absalon, qui joignit le parricide à l'apostasie, & n'eut pas de honte après s'être assis sur le Trône de son Pere, de le faire condamner comme un criminel à mourir par les mains d'un bourreau. Heureux du moins d'avoir reconnu & adoré la main, qui le frappoit.

Le Tuteur, qui avoit pris le titre de Cubo-Sama, se déclara enfin par des Edits, mais il trouva jusques dans sa Cour une résistance, à laquelle il ne s'étoit point attendu. Elle l'engagea à n'employer d'abord que le bannissement, pour ôter au Christianisme tout ce qui lui restoit de plus illustres Sujets, un grand nombre fut transporté dans les montagnes & les deserts de Tsugaru, au Nord du Japon, où ces illustres Confesseurs de Jesus-Christ renouvellerent ce que la Palestine & la Thebaïde avoient vû de plus illus-

tres pénitens: d'autres, que le Tyran craignoit encore plus, & parmi lesquels étoit le célébre Ucondono, le Roi & le Prince de Tamba, furent embarqués avec la meilleure partie des Missionnaires. Il faut voir dans le XIII^e Livre ce que l'Auteur nous apprend de l'éminente sainteté de ces Héros de l'Eglise du Japon, des honneurs qu'on leur fit aux Philippines, de la mort d'Ucondono, & de la libéralité du Gouverneur Espagnol, qui non-seulement fut avoué par son Souverain, mais qui en reçut même des éloges & des remerciemens.

Le Royaume d'Arima en proye à un Apostat & à un Parricide, & le Gouvernement de Nangazaqui n'avoient que des Chrétiens; ils devinrent bien-tôt le theatre de la persécution, & donnerent à l'Eglise une infinité de Martyrs. Enfin le Gouverneur de Nangazaqui trouva le moyen de supplanter le Roi d'Arima, après l'avoir engagé dans tous les crimes, dont nous avons parlé, & dans beaucoup d'autres,

que nous avons passé sous silence. Il recommença ensuite la persécution avec une nouvelle fureur, & il seroit venu à-bout de dépeupler ses Etats, si la guerre, qui fut déclarée sur ces entrefaites entre l'Empereur Fide-Jori, & le Cubo-Sama, ne l'eût obligé de mener toutes ses forces au secours de ce dernier, dont il étoit la créature.

Ces deux Princes se lassoient, l'un de n'avoir que le titre de Souverain, & l'autre de ne l'avoir pas. Celui-ci arma le premier. Il avoit des intelligences dans Ozaca, où Fide-Jori tenoit sa Cour, il en fit le siege, mais ses intrigues furent découvertes, & il manqua son coup. Il fit la paix. Les deux rivaux la signerent de leur sang, & la jurerent sur ce qu'il y avoit de plus respectable dans la Religion du Païs; mais le Cubo-Sama, qui ne croyoit point aux Dieux, ne vouloit que gagner du tems; on fut bien tôt informé qu'il faisoit des levées de troupes. La guerre fut déclarée dans les formes, & après quelques expéditions, qui

furent preſque toutes à l'avantage du bon parti, on en vint à une bataille déciſive à la vûë d'Ozaca.

» La premiere charge ſe fit avec „ cet acharnement, qu'on ne voit „ que dans les guerres civiles, & „ l'armée du Cubo-Sama y fut fort „ maltraitée. Les premiers rangs „ furent enfoncés, le déſordre ſe „ communiqua aux autres, & ce „ Prince n'étoit plus ſoutenu que „ par ſon déſeſpoir, lorſque par un „ de ces revers de fortune, que toute „ la prudence humaine ne ſçauroit „ prévoir, les choſes changerent de „ face en un moment. L'Empereur, „ après avoir donné ſes ordres pour „ la bataille, étoit rentré dans Ozaca, pour tenir cette Ville & ſa „ nombreuſe garniſon dans le devoir par ſa préſence. Sanandono, „ qui avoit le principal commandement dans l'armée, voyant la „ victoire comme certaine, ſe crut „ obligé d'en déferer la gloire à ſon „ Maître, & lui dépêcha un Officier, pour le prier de venir achever de vaincre. Fide-Iory ſortit [illegible]

„ le champ d'Ozaca ; on le vit bien-
„ tôt aux premiers rangs, & les trou-
„ pes reprenant une nouvelle vi-
„ gueur à la vûë de leur Souverain,
„ firent des efforts qui alloient lui
„ assûrer la Couronne, quand tout-
„ à-coup Ozaca parut en feu. Il y
„ avoit été mis par ceux-là mêmes,
„ à qui l'Empereur avoit confié la
„ garde de la Forteresse, & que le
„ Cubo-Sama avoit trouvé moïen
„ de corrompre. Ce Prince avoit
„ bien compris que Fide-Jory ne
„ manqueroit pas d'y courir dans le
„ moment, pour mettre en sûreté
„ sa famille & ses trésors, & c'est
„ ce qui arriva en effet ; une partie
„ des troupes le suivit, l'autre crut
„ que l'ennemi étoit dans la Ville,
„ & craignit de se trouver entre
„ deux feux ; le désordre devint
„ bien-tôt général, & les armes
„ tomberent des mains de toute cet-
„ te grande armée, qui non-seule-
„ ment cessa de poursuivre un en-
„ nemi plus qu'à demi vaincu, mais
„ ne fit pas même la moindre ré-
„ sistance. Le Cubo-Sama étoit trop

» habile homme, pour ne pas ſuivre
» la fortune, qui ſe montroit ſi fa-
» vorable: il lui fut aiſé de dé-
» faire des gens, qui ne ſe défen-
» doient point, & qui paroiſſoient
» comme frappés de la foudre. Il
» en fit un carnage horrible, & il
» paſſe pour conſtant qu'il étoit de-
» meuré cent mille hommes ſur le
» champ de bataille.

Fide Jory ne parut plus depuis cette funeſte journée, & on n'a jamais pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu, ainſi le Cubo-Sama ſe vit ſans concurrent maître abſolu de l'Empire. Il en jouit peu, mais il eut du moins en mourant au milieu des lauriers, qu'il venoit de cueillir, la conſolation de laiſſer le Trône Imperial auſſi aſſûré à ſa famille, que ſi elle l'eût reçû par une ſucceſſion légitime d'une longue ſuite d'ayeux. L'Auteur nous apprend enſuite de quelle maniere cette famille, qui regnoit encore à la fin du ſiécle précédent, s'y eſt priſe pour affermir ſon autorité, & pour ôter aux Grands, à qui elle a conſervé tous leurs ti-

tres de Rois & de Princes, juſqu'à la penſée de ſe révolter.

La bataille d'Ozaca ſe donna au mois de Juin 1615. Gixaſu mourut au mois de Juin de l'année ſuivante, & peu de tems après ſa mort, il parut un Edit ſanglant contre la Religion Chrétienne. Il fut executé avec la derniere rigueur, & ce fut la premiere choſe, à quoi on reconnut que tout plioit dans l'Empire ſous les volontés du Souverain. Mais ce qui fit le plus grand mal, fut l'indiſcrétion des Chrétiens, qui alla juſqu'à ſe ſcandaliſer des ſages ménagemens, que gardoient leurs Paſteurs, pour ne pas rendre le mal incurable en l'aigriſſant.

„ Ce qu'il y eut de pis, fut que
» des Miſſionnaires mêmes ſem-
» bloient autoriſer ces diſcours, au
» lieu d'inſtruire un peuple natu-
» rellement porté à un héroïſme
» outré, des regles de ſageſſe & de
» diſcrétion, que le Sauveur même
» a tracées à ſes Diſciples, en leur
» diſant: “ *Lorſqu'on vous perſecu-*
» *tera dans une Ville, fuyez dans une*

» *autre*, * regles que tous les suc-
» cesseurs des Apôtres ont suivies
» aussi-bien que les Apôtres mê-
» mes ; surtout quand ils ont fon-
» dé de nouvelles Eglises, & qui
» consiste à se comporter avec
» prudence, avec modération, avec
» tous les égards dûs aux Puissan-
» ces, quand le service de Dieu n'y
» est point intéressé ; à se défier
» d'un zéle impétueux & précipi-
» té, dont les pernicieux effets sont
» souvent sans remede, & à se sou-
» venir que le but, que doit se pro-
» poser un homme Apostolique,
» n'est pas precisément de mourir
» pour Dieu, quoiqu'il doive tou-
» jours être prêt à se sacrifier pour
» le troupeau commis à ses soins,
» & que s'il peut envisager le mar-
» tyre comme la récompense de son
» Apostolat, il ne lui est pas per-
» mis, hors certains cas particu-
» liers, d'y contribuer lui-même
» directement.

„ Je suis très-persuadé, ajoûte
» notre Historien, que l'erreur, dont

* *Matt.* 10. 23.

» je parle, fut uniquement dans
» l'esprit, & ne passa point jusqu'au
» cœur : on crut voir un grand
» scandale, dans ce qui étoit l'effet
» d'une prudence toute évangéli-
» que de la part de ces grands hom-
» mes, que nous verrons bien-tôt
» souffrir avec tant de courage les
» plus horribles tourmens pour la
» cause de Dieu, & l'on se crut
» obligé de passer pardessus les ré-
» gles ordinaires pour le lever, sans
» considérer qu'on réalisoit ce scan-
» dale en voulant y remédier.

Nous n'entrerons dans aucun détail de cette persécution, qui alla toujours croissant, & ne cessa que par la destruction du Christianisme. Nous nous contenterons de dire, que du consentement même des Hérétiques qui en furent les témoins oculaires, l'Eglise de Jesus-Christ n'en a jamais essuyé de plus sanglante, & qu'aucune ne lui a donné plus de Martyrs. Dans les premieres années le sang de ces Martyrs ne fit que fertiliser cette terre, il renaissoit sans cesse de nouveaux

Chrétiens des cendres de ceux, qu'on faisoit mourir, & l'Histoire Ecclesiastique n'a peut-être rien de plus frappant que ce qui se passa au Japon pendant plus de cinquante ans. Le P. de Charlevoix, en donnant à cet endroit de son Ouvrage toute l'étenduë, que demandoit la beauté de son sujet, a évité de raconter les faits, dont la ressemblance auroit pû causer quelque ennui à la plus grande partie de ses Lecteurs, & a profité de tout ce que la suite de son Histoire lui a fourni d'incidens capables de réveiller l'attention, & d'exciter la curiosité de ceux, qu'une suite non interrompuë d'objets, qui ne sont qu'édifians, n'intéresse pas assez.

Ainsi dans le XV^e Livre, à l'occasion de quelques excursions de deux ou trois Jesuites dans la terre d'Yesso, il nous donne une Description assez détaillée de ce grand païs, & des mœurs de ses habitans, à quoi il a joint une Carte, & un discours du sieur Bellin, Auteur de la Carte, sur le païs de *Kamtschatka*, qu'il croit

être le même qu'Yesso. On peut voir à l'Art. LXXIX. de ces Memoimoires (Août 1737.) les raisons qui ont déterminé le P. de Charlevoix au parti qu'il a suivi sur la Terre de *Kamtschatka*, & qu'il n'a pas *pris pour sa Boussole M. de la Martiniere*, qu'il n'avoit pas même lû, quand il écrivoit son Histoire.

Dans le XVI^e Livre il nous apprend diverses hostilitez des Hollandois contre les Portugais; la hauteur avec laquelle on rejetta au Japon une Ambassade des Espagnols; & de quelle maniere cet Empire fut absolument fermé au commerce étranger, à l'exception des Hollandois & des Chinois. Dans le XVIII^e on verra avec plaisir la Description de la cérémonie & de l'hommage rendu au Dairy par l'Empereur Cubo Sama; la Justice divine tirant une éclatante vengeance du Roi d'Arima, avec des circonstances assez semblables à celles de la mort de l'impie Antiochus; & une fâcheuse affaire survenuë dans l'Isle Formose aux Hollandois, & qui les tint pendant plusieurs an-

nées

nées, dans la crainte de perdre le commerce du Japon. Tous les traits du caractere des Japonnois y sont peints au naturel, & rien ne fit mieux sentir qu'il n'y avoit plus aucune ressource à esperer pour les Portugais, & pour la Religion Chrétienne dans cet Empire, que la maniere inespérée dont les Hollandois rentrerent en grace auprès de l'Empereur.

Le portrait du Prince, qui en 1631 occupa le Trône de Cubo-Sama, & dont l'Auteur dit que l'Eglise du Japon, si elle avoit à finir, ne pouvoit périr plus glorieusement, que par la main d'un tel monstre; ce qui se passa, entre ce Monarque & le P. Vieyra; l'histoire du célébre P. Mastrilli; la révolte des Chrétiens d'Arima, source de tant de calomnies contre les Portugais & les Jesuites; le siege de Ximabara dont ces rebelles s'étoient emparés; la maniere indigne, dont les Hollandois se comporterent dans cette occasion; le mépris qu'en conçurent les Japonnois pour eux; la bataille

de Ximabara, qui mit fin à la révolte par la mort de tous les révoltés ; une Ambaſſade de la ville de Macao vers l'Empereur du Japon ; les Ambaſſadeurs arrêtez & mis à mort contre le droit des gens ; tout cela rendent le XVIII^e Livre fort intéreſſant.

Le ſuivant ne l'eſt pas moins, par les diſgraces arrivées aux Hollandois ; par ce qui ſe paſſa entre eux & un Commiſſaire Impérial, qui les obligea de démolir tout ce qu'ils avoient élevé d'édifices à Firando, & par la Deſcription de l'Iſle de Deſima, où ils furent renfermés ; par les avantures du Caſtricoom & du Breſxens, deux de leurs Vaiſſeaux, & par tout ce qui regarde leur commerce au Japon.

L'Auteur rapporte dans le vingtiéme la maniere, dont le Directeur eſt conduit tous les ans à Jedo, ſéjour de l'Empereur Cubo-Sama, pour y rendre hommage à ce Prince, au ſujet du commerce, au nom des Etats Generaux ; la viſite forcée qu'il fait à ſon retour des princi-

paux Temples des environs de Meaco : une tentative, que firent en 1673. les Anglois pour renouer avec le Japon le commerce interrompu par les troubles de l'Angleterre, & la raiſon du refus, qu'ils en reçurent de l'Empereur. La ſituation du commerce des Chinois dans ces Iſles ; le projet de M. Colbert pour y établir celui de la Compagnie Françoiſe des Indes ; les derniers efforts des Jeſuites pour réparer les ruines de l'Egliſe du Japon, & la tentative de M. de Sidoti en 1709. L'hiſtoire finit là par ces paroles de l'Auteur.

„ Dieu ſeul, dont les ſecrets ſont „ impénétrables, mais dont les miſéricordes ſont infinies, ſçait ſi „ une terre cultivée avec tant de „ fatigues, qui a produit tant de „ Saints & tant de héros Chrétiens, „ que tant d'hommes Apoſtoliques „ ont arroſée de leurs ſueurs, & „ tant de martyrs de leur ſang, ne „ recouvrera point un jour ſa premiere fécondité : ſi la voix de ces „ généreux Confeſſeurs, qui de-

„ mandent au Ciel, non la vengean-
„ ce, mais le fruit de leur précieu-
„ ſe mort, ne touchera point le
„ cœur du ſouverain Paſteur des
„ ames; & ſi les vœux de tant de
„ fervens Miſſionnaires, qui ne ſou-
„ haitent rien tant au monde, que
„ de ſe conſacrer au ſalut d'un peu-
„ ple ſi propre au Royaume de
„ Dieu, ne ſeront point favorable-
„ ment écoutés.

On trouvera à la ſuite de chaque Volume quelques additions, ou morceaux détachés, qui ont rapport à l'Hiſtoire, mais qui en auroient interrompu le fil; & ceux du ſecond Volume ſont ſuivis 1°. d'un Supplément au Livre préliminaire, 2°. de la Deſcription des Plantes du Japon, dont il a fait graver les plus curieuſes, 3°. de la liſte & de l'examen des Auteurs, qui ont parlé de cet Empire.

Le Supplément au Livre préliminaire contient en quinze Chapitres une Deſcription détaillée de la Ville & du Port de Nangazaqui : cette Deſcription étoit néceſſaire, parce

que Nangazaqui eſt aujourd'hui le ſeul abord des Vaiſſeaux étrangers, & la Ville, dont il eſt plus parlé dans toute cette Hiſtoire. L'Auteur y a joint le Plan de la Ville, du Port & du Havre. Ceux des Villes Imperiales de Meaco, de Jedo, d'Ozaca & d'Anzuquiama, ſont dans le corps de l'Ouvrage, avec les Deſcriptions de ces Capitales.

2°. La Deſcription des principaux Temples des environs de Meaco; ce ſont ceux qu'on oblige le Directeur Hollandois de viſiter à ſon retour de Jedo. 3°. La Deſcription d'une Fête, nommée *Matſury*, qui ſe célébre en l'honneur des Dieux protecteurs des Villes, & où l'on voit une idée du Théatre Japonnois. 4°. Pluſieurs épreuves ſuperſtitieuſes, dont on uſe au Japon pour découvrir l'auteur d'un crime.

Dans les deux Chapitres ſuivans, il eſt parlé d'une Colique extraordinaire, de ſes cauſes, & de ſes remedes, & du fameux Cauſtique *Moxa*. Dans le ſeptiéme, des Bêtes à quatre pieds, des Reptiles & des

Insectes du Japon. Dans le huitiéme, des Oiseaux : dans le neuviéme, des Poissons, & des Coquillages.

Le dixiéme traite de la fertilité du Japon, de l'Agriculture & des Plantes en général. L'onziéme, du Papier, & des Arbres, qui servent à cette fabrique. Le douziéme, du Vernis & des arbres, dont on le tire. Le treiziéme du Thé : le tout accompagné des Planches nécessaires. Le quatorziéme de l'Ambre gris, tous ces articles de l'histoire naturelle, aussi-bien que celui des Plantes sont tirés du sçavant Ouvrage du Docteur Engelbert Kæmpfer, intitulé, *Amœnitatum exoticarum politico-physico medicarum fasciculi quinque* &c.

Le dernier Chapitre contient quelques réfléxions sur l'état présent du Japon, & l'Auteur y releve plusieurs propositions peu mesurées, & quelques réfléxions peu justes de l'Ecrivain Protestant, dont nous venons de parler.

ARTICLE XCVIII.

RECUEIL DES LETTRES de Madame la Marquise de Sevigné, à Madame la Comteße de Grignan sa fille. Tomes V. & VI. in-12. *A Paris chez Rollin fils Libraire, Quay des Auguſtins, A S. Athanaſe.* 1737.

C'Eſt la ſuite des quatre premiers Volumes qui ont été ſi bien reçûs du Public. Après ce que nous en avons dit au mois de Juin de cette année, Art. LXII. il ne ſera pas néceſſaire d'inſiſtèr beaucoup ſur les deux derniers Tomes. Ils ont été reçûs avec plus d'avidité encore, c'eſt tout dire. Il eſt peu de Livres ſi univerſellement & ſi promptement répandus; preuve certaine de cette bonté rare, qui aſſûre l'immortalité aux Ouvrages marqués au coin de la nature, & qu'on peut nommer avec Deſpreaux, *aimés du Ciel, & chéris des Lecteurs.* Un Livre lû & relû toujours avec un nouveau goût,

eſt ſans contredit un Livre qui porte ſon horoſcope pour la poſterité la plus reculée.

On voit aſſez par le témoignage que nous lui rendons, que certaines plaiſanteries de Madame de Sevigné ne nous ont point rendus de trop mauvaiſe humeur.... Comme elle entendoit raillerie, elle apprend auſſi à l'entendre. Elle ſe connoiſſoit en ſtyle exquis, & à la faveur du ſtyle, tout paſſe, tout s'excuſe, tout eſt admiré dans les bons Ecrits, & particulierement dans les *petites Lettres* par les eſprits les plus droits, quand le cœur eſt un peu de la partie, & qu'il eſt ſuſceptible des impreſſions que produiſent les goûts de mode, ſans qu'on y penſe & qu'on le veuille. Après tout, Madame de Sevigné ne ſe donne point pour Theologienne. Quoiqu'elle ſemble vouloir entendre quelquefois S. Paul & S. Auguſtin, elle avouë franchement qu'elle *renonce à la ſotte vanité de faire l'éclairée quand elle ne l'eſt pas.* C'eſt convenir équivalemment, qu'elle n'entendoit pas plus S. Paul & S.

Augustin, que le systême du P. Malebranche. Aussi son caractere étoit-il diamétralement opposé à ce que Moliere appelleroit encore aujourd'hui *Femmes Sçavantes.* Si elle permet quelqu'essor à son génie, c'est toujours avec une subordination qui charme. Elle étoit donc Rabutin Chantal, par les sentimens comme par la naissance; & je ne sçai quel penchant pour le vrai mérite de certains Ecrivains n'alloit point au fonds jusqu'à tout épouser dans leurs Ecrits.

L'Avertissement de l'Editeur à la tête du Tome V. est une nouvelle preuve des obligations que lui a le Public. On ne sçauroit trop en reconnoître le prix. L'exactitude dans les recherches, le discernement dans le choix, l'ordre dans le détail, le goût, en un mot les égards & la modestie qui y regnent, font voir que Madame de Sevigné, qui ne s'attendoit pas à être imprimée si long-tems après sa mort, ne pouvoit tomber en de meilleures mains. Il a eu à ménager jusqu'à l'extrême délicatesse de Madame de Simiane,

qu'on vient malheureusement de perdre, & qui est regrettée de tous les honnêtes gens.

L'Editeur regarde les deux Volumes dont nous parlons, moins comme un nouveau présent qu'il donne, que comme une dette dont il s'acquitte. " Mais, (ajoûte-t-il)
„ comme il y a du danger à pas-
„ ser les bornes dans les choses mê-
„ me les plus excellentes, malgré
„ tout ce qui existe encore des res-
„ tes précieux de l'esprit & du cœur
„ de Madame de Sevigné, les To-
„ mes V. & VI. sont les derniers
„ qu'on se propose de publier. „
On a éprouvé qu'ils étoient encore trop courts. Mais enfin le dessein de l'Editeur est rempli. Il a satisfait jusqu'aux Censeurs, contre lesquels il defend de nouveau la tendresse d'une mere pour sa fille. Hé quelle mere! *Sans cette tendresse aurions-nous ces belles productions qui en sont le fruit.* Il a pensé juste quand il a prévû qu'elles plairoient aux gens du monde, aux gens de lettres, aux Sçavans, aux personnes de pie-

té mêmes, qui connoissent le merite de la dévotion sincere, soumise & bien entenduë. Il discerne finement la difference des Lettres de la mere à sa fille, d'avec celles qui étoient pour d'autres. " Les premieres surpassent „ pour le naturel, & même pour „ l'agrément, toutes celles qu'elle a „ écrites à ce qui n'étoit point cette „ chere fille. On en peut juger par „ ses Lettres au Comte de Bussy. „ Quelqu'admirables qu'elles soient, „ elles ne nous empêchent pas de „ penser, qu'elle *écrit* à son cousin, „ au lieu qu'en lisant celles-ci, nous „ croyons qu'elle *parle* à sa fille : „ & c'est donc une véritable con„ versation. Or, que ne feroit-on „ pas pour entendre parler Mada„ me de Sevigné si elle étoit en„ core vivante ?

Afin de donner une liaison à cet entretien épistolaire, il en a coûté autant à l'Editeur, pour l'arrangement chronologique des dernieres Lettres, que pour celui des premieres. Que de dattes il a fallu rechercher ! Cette peine, qui, comme il le

dit, *ne sera sentie que d'un petit nombre de personnes*, est pourtant ce qui répand la clarté si nécessaire au tout & aux parties qui se trouvent ainsi liées les unes aux autres, avec tant de rapport & de justesse, qu'on croit lire une histoire suivie, ou plutôt voir la suite des évenemens.

On a mis au Frontispice du V. Tome le Portrait véritable de Madame de Grignan. Mais on avertit qu'il n'est plus question de ses Réponses. Il est vrai qu'on les a cherchées avec soin & inutilement. „ Quoiqu'on ne puisse trop en re- „ gretter la perte, nous aimons à „ croire, avec l'Editeur, que les „ Lettres de Madame de Sevigné „ nous offrent de quoi nous en con- „ soler. „

Nous citerions quelques exemples des dernieres, si tout Paris ne les sçavoit presque par cœur. Combien de ses bons mots deviennent déja proverbes en naissant? Il nous suffit de dire en faveur des Etrangers, qui n'auroient pas encore vû ce chef-d'œuvre, que la suite ne dé-

ment point ce qui a précédé. Il semble même que cet esprit si naturel & si fin croisse à proportion des années; avec cette différence que le sérieux du retour de l'âge fait sentir dans une plume devenuë plus solide, sans être moins délicate, & dans un sens moins enjouée.

ARTICLE XCIX.

DE L'ETAT DES SCIENCES en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du Roi Robert, Dissertation qui a remporté le Prix de l'Académie des Belles Lettres en 1737. par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital. A Paris par la Compagnie des Libraires associés à l'impression de la Collection des Historiens de France, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard, Pierre-Jean Mariette, Hippolyte-Louis Guerin, Jacques Guerin. 1737. Brochure *in*-12. *Pages* 125.

LE titre de cette Dissertation, le passage d'Alcuin * qui l'accompagne, le nom des Libraires qui l'ont imprimée, comme associés à l'impression du grand Ouvrage des Historiens de France, tout enfin semble annoncer que sous d'heureux auspices le goût des études & des lectures solides continuëra dans notre siecle à prendre la supériorité qu'il mérite, sur le goût des bagatelles de toute espece, qui n'ont que trop amusé, pour ne pas dire ennuyé les lecteurs.

L'Histoire des beaux siécles de la science comparés à ceux où l'ignorance a pris le dessus seroit un morceau digne des meilleures plumes, & des plus judicieux amateurs des Lettres. Ceux qui ont le bonheur d'en sentir le prix, comme nous en voyons plus que jamais, soit parmi les particuliers, soit dans les personnes

* *Sicut totius sapientiæ decus & salutaris eruditionis ornatus .. renovari incipit, ita & horum usus in manibus scribentium redintegrandus esse videtur.*

préposées au bon ordre de l'Etat, dont la litterature fait une partie considérable, sentiroient par un semblable parallele, combien un Etat differe de lui-même, quand la science l'anime, ou quand l'ignorance vient à le glacer. Le célébre Czar Pierre I. a changé sous nos yeux la face de son vaste Empire. Un Prince barbare feroit de la Chine une ancienne Russie. Mais il ne s'agit point ici de comparaison de siecle à siécle, ni de regne à regne. M. Goujet n'a en vûë dans cette Dissertation que de remplir le sujet proposé en 1736. par l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres. C'est en un mot l'Histoire Litteraire du IX^e^ & du Xe siecle. Nous en dirons peu de chose, pour ne pas entrer dans un détail qui meneroit trop loin, quand même il ne s'agiroit que d'une simple exposition de ces siécles ténébreux.

Ils ont deux faces comme les autres, (pour user des termes de l'Auteur) l'une lumineuse, l'autre obscurcie par les ténébres. Mais il faut

convenir que les ombres l'emportent de beaucoup sur la lumiere. Loup de Ferrieres, qu'il cite fort à propos le prouve bien, quand il dit :
„ Que l'amour de l'étude étoit fort
„ refroidi depuis la mort de Charlemagne, & que beaucoup regardoient l'application aux sciences,
„ comme un sorte d'oisiveté qui
„ tenoit de la superstition ; qu'au
„ lieu de penser encore avec Ciceron, que l'honneur entretenoit le
„ goût des sciences & le nourrissoit, que la gloire animoit à l'étude, on ne supportoit qu'avec peine ceux qui cherchoient à être
„ plus éclairés que le commun ; que
„ les ignorans avoient toujours les
„ yeux ouverts sur ceux qui étoient
„ instruits, & que si ces derniers faisoient quelque faux pas, s'ils conservoient encore quelque vice, on
„ l'attribuoit non à la foiblesse de
„ la nature, mais à la science. „ Il en est ainsi dans tous les tems, & peut-être aujourd'hui la science & la vraye pieté ont cela de commun. Les ignorans, les libertins & les hy-

pocrites n'aiment guéres un vrai sçavant, & un véritable homme de bien. Revenons à Loup de Ferrieres. Il ne laisse pas d'ajoûter que „ les „ sciences ayant été tirées comme „ de la poussiere, & remises en „ honneur par les soins de Charle- „ magne, on continua de les culti- „ ver sous ses successeurs. „

M. l'Abbé Goujet prouve cette proposition par l'entretien ou l'établissement des Ecoles publiques ou particulieres. Il les détaille toutes, ou presques toutes, après avoir remarqué que „ Louis le Débonnaire „ fit prêter beaucoup de Livres, „ *copiam Librorum* au Diacre Ama- „ laire. Cela ne signifie-t-il point qu'il fit donner des *copies*, suivant l'expression de ce tems-là ? Après avoir parcouru tous les regnes jusqu'à celui de Robert, mort en 1031. depuis la mort de Charlemagne en 814, l'Auteur conclut que durant cet intervalle les Lettres furent toujours cultivées en France avec quelque soin.

Il examine ensuite „ quelles étu-

„ des on y faifoit, & quels étoient „ les défauts de ces études. „ 1°. En général les fciences renouvellées fous Charlemagne, les facrées, les prophanes, & le chant de l'Eglife. 2°. En détail la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, l'Arithmétique, la Mufique & l'Aftronomie: le tout compris fous le titre de Sciences humaines. C'étoit là l'effentiel. La Médecine, la Peinture, & l'Architecture étoient peu cultivées; l'Orfévrerie l'étoit beaucoup, & la Poëfie encore plus; mais avec fi peu de fuccès, & une barbarie fi pitoyable, qu'on peut juger du refte des fciences par la folie générale de ces tems là à forger de miférables Vers, comme au contraire l'on juge fûrement de la profperité des fciences & des arts dans les fiecles où l'on trouve d'excellens Poëtes, & de bonnes Poëfies, en quelque langue que ce foit, furtout en Latin. C'eft la fleur de l'efprit qui caracterife à coup fûr la grandeur ou la décadence du regne littéraire.

M. Goujet, après avoir fixé fça-

vamment le grand usage de la langue populaire en France au commencement du IX. siécle, où le Latin cessa d'y être vulgaire, & fut réservé aux Actes & aux Sçavans, ramene aussi à ce tems-là l'usage des Glossaires. Il acheve enfin sa Dissertation en montrant, que depuis Charlemagne jusqu'à Robert, on ne fit pas en France de grands progrès dans la Théologie, l'Histoire, le Droit, &c. L'on voit assez que toute cette matiere a dû coûter de grandes recherches, produire d'heureuses conjectures, & donner lieu à quelques discussions, pour l'éclaircissement des points obscurs.

ARTICLE C.

MEMOIRES POUR SERVIR à l'Histoire des Insectes, par M. de Reaumur, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Tome troisiéme. A Paris de l'Imprimerie Royale. Vol. in-4°. *d'environ 600. pages, avec beaucoup de Planches.* 1737.

ON ne peut pas être plus malheureux que nous l'avons été dans les Extraits que nous avons donnés des deux premiers Volumes de M. de Reaumur ſur les Inſectes. Ceux que nous avons publiés du premier Volume ont offenſé ce célébre Académicien, parce que le Journaliſte qui en eſt l'Auteur, a tâché de ſauver le Pere Kirker de la condamnation générale qui proſcrivoit toute la Phyſique ancienne; & qu'il n'a pas eté de l'avis de M. de Reaumur ſur quelques réfléxions morales, qu'il avoit inſérées dans un de ſes Mémoires. On dira peut-être que l'offenſe, ſi ç'en eſt une, eſt bien legere; & c'eſt bien auſſi notre ſentiment. Mais s'il nous convient d'avoir des ménagemens pour tout le monde, nous nous en faiſons un devoir particulier pour des Auteurs auſſi diſtingués que M. de Reaumur. Par ce principe il eſt aiſé de juger combien nous avons dû être mortifiés de voir que ce ſçavant Académicien ſe plaignoit de nos Ex-

traits publiquement, & avec quelque amertume, de vive voix, & par écrit, dans la Préface de son second Volume sur les Insectes. Allarmés d'une attaque si vive, moins par la force des raisons, que par la considération & l'estime sincere que nous avons pour l'Auteur, nous n'avons pas même voulu examiner s'il avoit raison dans le sujet du mécontentement qu'il témoignoit de nous; nous n'avons songé qu'à lui faire au plutôt une satisfaction complette & publique; & de peur que la même main ne lui fût suspecte, un autre d'entre nous, qui a pour M. de Reaumur une estime singuliere, s'est chargé de l'Ouvrage. On a vû dans le mois de Novembre 1736. & Janvier 1737. comment il l'a executé. On ne peut rien ajoûter, de l'aveu même de M. de Reaumur, aux traits obligeans d'éloge, de politesse & d'estime dont tout l'Extrait est semé. On sacrifie à l'envie qu'on a de gagner sa bienveillance, la défense du systême du P. Kirker, & on semble regretter

de n'avoir pas de plus grands ſacrifices à lui faire. On paſſe condamnation ſur les autres endroits dont il s'eſt plaint, & à peine oſe-t on lui faire remarquer, qu'il auroit pû faire moins d'attention à de ſemblables bagatelles; on y expoſe dans un jour favorable tout ce qu'il y a de plus curieux dans ſon ſecond Volume; on y éleve M. de Reaumur au-deſſus de tous les Naturaliſtes qui ont écrit avant lui; & en un mot, l'Extrait eſt fait de façon que l'Auteur croyoit que M. de Reaumur ſe trouveroit dédommagé avec uſure, & lui en feroit des remercimens. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il apprit que M. de Reaumur ſe plaignoit encore de ces nouveaux Extraits! Il ne put ſe le perſuader. Il s'en informa à diverſes perſonnes, qui le raſſurerent ſur ce que la choſe n'avoit aucune vraiſemblance. Du moins il n'auroit jamais penſé que M. de Reaumur dût ſe plaindre publiquement, afficher ſon mécontentement dans la Préface de ſon troiſiéme Volume; & voilà

pourtant ce qu'il voit aujourd'hui avec toute la surprise qu'il est aisé d'imaginer. M. de Reaumur, pour payer le Journaliste de tout ce qu'il lui a dit d'obligeant, employe six grandes pages *in*-4°. à lui répondre des choses fort désagréables. N'est-ce pas-là en effet un juste sujet d'étonnement, surtout de la part de M. de Reaumur, qui est naturellement poli, & qui a les mœurs si douces.

Après un second éclat si peu attendu, nous voyons avec regret qu'il faut désormais nous détacher de l'esperance que nous avions conçûë de gagner la bienveillance de M. de Reaumur; de sorte que s'il ne s'agissoit aujourd'hui que de cet objet, nous prendrions le parti que la modération inspire en pareil cas à tous les honnêtes gens, qui est de dissimuler le tout dans un profond silence; mais l'accueil favorable que le Public fait à nos Mémoires, nous met dans la nécessité de justifier la confiance dont il nous honore, en nous justifiant nous-mêmes des re-

proches que l'on nous fait. Il y a de vils Critiques, dont on meprise les traits injurieux, parce qu'on se repose sur la connoissance que le Public a de leur malignité & de leur mauvaise foy. Mais M. de Reaumur est dans un degré de réputation & d'estime si universellement reconnu, qu'il nous est extrêmement important, si nous ne pouvons pas mériter son suffrage, du moins de nous justifier de ses reproches. Examinons donc avec la plus exacte équité le sujet des plaintes qu'il a publiées contre nous, & que nos Lecteurs nous jugent.

Ces Lecteurs ne seront-ils pas étonnés que les six grandes pages de plaintes que M. de Reaumur fait de nos deux derniers Extraits (car il n'est point ici question des deux premiers) ne contiennent que des discours généraux sans aucunes preuves, si ce n'est un seul trait que nous allons rapporter. Nous nous sommes exprimés ainsi dans le dernier Extrait, Janvier 1737. *La plus singuliere espece de Mouche dont il parle,*

le, est celle qu'il appelle Ichneumon, à cause du rapport qu'il trouve entre le caractere de ces Mouches & l'Ichneumon des Egyptiens. Aux choses qui n'ont point encore de nom établi, chacun est maître de donner le nom qu'il veut; mais cette dénomination nous paroît tirée un peu de loin. Un autre Auteur a appellé ces Mouches des Vibrantes, & ce nom semble leur convenir mieux. Croiroit-on qu'il y eût là matiere de procès? Nous ne l'aurions assûrément jamais soupçonné. Mais la chose paroît si claire à M. de Reaumur, qu'il apprehende que ,, les Lecteurs ne se récrient ,, sur l'envie que *nous semblons* avoir ,, montrée de jetter sur lui *un petit* ,, *ridicule*, & qu'ils ne donnent à ,, cette envie, *des qualifications trop* ,, *fortes* qu'il désapprouveroit. ,, Cela est fort honnête; mais qu'il nous dise donc quel ridicule peut résulter pour lui de ce passage. C'est, dit-il, qu'il s'ensuit que c'est lui qui a donné à cette espece de Mouches le nom d'Ichneumon, nom que

nous disons tiré de trop loin, & qu'*il y a assurément du ridicule à tirer un nom de trop loin*, & *encore bien davantage à vouloir faire de mauvais noms quand il y en a de bons de tout faits.* Or, ajoûte-t-il, ce n'est pas lui, ce sont les Naturalistes qui ont donné à ces Mouches le nom d'Ichneumon, & s'il n'a pas adopté le nom de *Vibrantes*, il a du moins dit en termes exprès que *ce nom lui plaisoit fort.* Voilà toute la cause de notre disgrace, de sorte que si le Journaliste avoit seulement ajoûté deux mots ; „ qu'il appelle „ Ichneumon d'*après les Natura-* „ *listes* », tout étoit sauvé. Mais malheureusement il n'y a pas pensé, il a regardé la chose comme fort indifférente, ou il a crû que les lecteurs l'entendroient assez d'eux-mêmes, il n'a sûrement pas prévû, ni dû prévoir, que M. de Reaumur s'en offenseroit, & voilà un de ces petits incidens, dont les fâcheuses suites trompent toute la prudence humaine.

Nous sommes cependant bien

éloignés de croire, qu'*il y ait du ridicule* à donner à quelque chose *un nom tiré de trop loin.* La chose peut bien être un sujet de critique legere ; mais il y a une grande différence entre un nom susceptible d'une legere critique, & un nom qui donne du ridicule à son Auteur, & la chose est trop évidente pour mériter d'être prouvée par quantité d'exemples que nous pourrions citer. Il nous semble d'ailleurs qu'il n'est pas de l'intérêt de M. de Reaumur de se défendre comme d'une chose ridicule d'être l'auteur du nom d'Ichneumon ; car si ce nom n'est pas ridicule en effet, le procès qu'il nous fait porte à faux. S'il est ridicule, il a tort de ne l'avoir pas fait remarquer à ses Lecteurs, & de l'avoir adopté sans en dire son avis, de l'avoir même justifié, surtout connoissant & approuvant le nom de *Vibrantes*, & le Journaliste a été en droit d'y suppléer. Il faut encore ajoûter à cela, que si Pline, Aristote, Aldroande, Moufet, & d'autres Naturalistes employent le nom

d'*Ichneumon*, ce n'eſt point aux Mouches qui font leurs œufs dans le corps d'une Chenille, & dont M. de Reaumur parle ; c'eſt à une eſpece de Guêpes, *Ichneumones veſpæ* Mais en vérité c'eſt trop diſputer ſur un nom de Mouche ; & nous n'avons garde de profiter de notre avantage en cette occaſion contre un Auteur que nous conſiderons autant que M. de Reaumur.

Mais il nous met dans la néceſſité de répondre ſur deux imputations qu'il nous fait à ce ſujet. La premiere, c'eſt d'être ſi prévenus pour le Pere Kirker, que nous ſommes toujours diſpoſés à prendre ſa défenſe contre les Critiques les plus juſtes. La ſeconde, c'eſt d'être au contraire tellement prévenus contre l'Académie Royale des ſciences ; que nous ſommes toujours déterminés à critiquer tout ce qui a quelque rapport à elle. Voilà, comme on voit, des accuſations aſſez graves ; il n'eſt plus ici queſtion du nom d'une mouche ; & M. de Reaumur eſt ſi perſuadé de ces deux principes, qu'il

des Sciences & des beaux Arts. 1769 prie très-sérieusement les lecteurs, *de se souvenir*, en lisant nos Memoires, *de l'Academie & du P. Kirker, comme des deux mots de l'énigme. On trouvera, par exemple*, ajoûte-t-il, *quelques autres endroits dans les deux parties de l'Extrait qui a été donné du second Volume des Mémoires sur les Insectes, où il y a du P. Kirker & de l'Academie.* S'il en peut citer une seule ligne, d'avance nous passons condamnation; mais il n'est plus question de l'Extrait. Répondons aux deux imputations qu'on nous fait.

1°. Si nous estimons le P. Kirker, c'est un sentiment qui nous est commun avec tous les Sçavans, & que nous sommes bien sûrs que M. de Reaumur ne désapprouvera pas. Le P. Kirker fut en effet un esprit vaste, vif & pénétrant, qui embrassoit toutes les parties les plus curieuses des sciences, Physique, Astronomie, Mathématique, Chronologie, Antiquités, &c. Il jouit dans son tems de la réputation la plus brillante: l'immensité de ses

recherches nous étonne encore aujourd'hui, & s'il avoit vécu dans le ſiécle où nous ſommes avec les talens qu'il avoit reçûs de la nature, il y a de l'apparence qu'il n'auroit pas fait deshonneur à l'Académie des Sciences; malheureuſement il a vécu dans un ſiécle où les préjugés de l'ancienne Phyſique regnoient encore. Il ne laiſſa pas d'en détruire quelques-uns; mais quel eſt l'Hercule qui auroit pû lui ſeul exterminer tant de monſtres? Le P. Kirker fut quelquefois entraîné par le torrent, & en particulier ſur l'opinion qui attribuoit à la putrefaction la formation des Inſectes; opinion pardonnable dans un ſiécle où la Phyſique étoit beaucoup moins éclairée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Qu'eſt-ce donc que M. de Reaumur exige de nous? Que nous n'eſtimions pas le P. Kirker, & que nous ne prenions pas ſa défenſe lorſqu'on attaquera injuſtement ſa réputation? Il eſt trop équitable pour nous le propoſer. Il ne peut raiſonnablement exiger autre choſe, ſinon que nous

abandonnions les ſentimens du P. Kirker, lorſqu'ils ſont contraires à la bonne Phyſique. Or voici quelque choſe de fort ſingulier ; c'eſt que c'eſt-là préciſement ce que nous avons fait dans l'Extrait même dont M. de Reaumur ſe plaint, & nous allons rapporter nos termes, dans leſquels nous l'avons fait. „ M. de „ Reaumur revenant à la charge „ dans cette Préface, appuye ce qu'il „ a avancé de nouvelles preuves, „ qui ne ſont nullement à l'avantage „ du P. Kirker; & comme nous ſom„ mes fort éloignés de vouloir entre„ prendre la défenſe de ce Pere aux „ dépens de la vérité, nous n'au„ rons aucune peine à avouer que „ ſon ſyſtême ſur la génération des „ Inſectes, malgré le tour ingénieux „ que lui a donné le Journaliſte, „ nous paroît contraire aux regles „ de la bonne Phyſique..... nous „ ſacrifierions volontiers de plus „ grands intérêts à la ſatisfaction „ de M. de Reaumur. „ Nous croyons que nos Lecteurs nous diſpenſerons d'un plus long éclairciſ-

sement sur cet article. Venons au second.

2° Nos Journaux depuis 1701. sont pleins des éloges de l'Académie des Sciences, & des Extraits avantageux que nous avons faits de ses Mémoires. S'il nous en est échappé de moins favorables dans des tems plus récens, ne réveillons point des querelles heureusement assoupies depuis plusieurs années, & bornons-nous à l'objet présent. M. de Reaumur prétend que nous avons des sentimens peu favorables pour l'Académie des Sciences, & ce qui le porte aujourd'hui à nous faire une imputation si odieuse, c'est l'Extrait que nous avons donné de son second Volume. Assurément il n'y a pas bien pensé. Car s'il avoit été question de prouver au contraire l'estime que nous faisons de ce Corps illustre & des particuliers qui le composent, qu'aurions-nous pû faire de mieux que l'Extrait que M. de Reaumur allegue contre nous.

Notre confiance sur ce point est telle, que nous ne désirons d'autre

Juge que l'Académie elle-même, si elle veut se donner la peine de confronter notre dernier Extrait avec la Préface de M. de Reaumur. Il sera assez curieux de voir d'une part les Journalistes dire à M. de Reaumur de la meilleure foy du monde : „ Il „ faut avouer que l'illustre M. de „ Reaumur l'emporte sur tous les „ Observateurs modernes, par l'exa„ ctitude, & l'étenduë de ses re„ cherches. On ne peut rien ajoû„ ter à sa sagacité pour découvrir, „ à son exactitude pour observer, „ & à la netteté avec laquelle il ex„ pose ses Observations. . . . . . un „ point qui nous intéresse infini„ ment, par l'estime particuliere que „ nous avons pour l'Auteur, & par „ l'envie que nous avons de méri„ ter la sienne „ . . . . . . & plusieurs autres traits semblables ; & de l'autre M. de Reaumur dire aux Journalistes, qu'il voit bien qu'il ne doit attendre de leur part aucune indulgence, témoin ce nom de Mouches, dont nous avons parlé. Afin qu'on n'ait point de peine, ajoûte-t-il, à

concilier un trait si offençant de notre part, avec les éloges que nous lui avons prodigués, il explique la chose tout simplement, & fort honorablement pour nous; c'est que n'ayant peut-être jamais lû de Naturalistes, nous avons été frappés d'un nom qui nous a paru ridicule, & que *le petit contentement que nous avons eu en pensant que nous pourrions l'en charger*, nous a empêché de bien lire son texte. Que malgré tant d'obligeantes protestations, nous conservons toujours contre lui une fâcheuse impression, parce qu'il a attaqué le Pere Kirker; que c'est ce qui nous a rendus si vifs à saisir une occasion de lui donner un peu de ridicule, d'autant plus qu'il est de l'Académie des Sciences; & que ce sont-là les deux mots de l'énigme, le P. Kirker & l'Académie. Voilà la réponse de M. de Reaumur à nos politesses, voilà l'exposé du procès, & nous ne craignons pas de le répéter; nous voulons bien que l'Académie elle-même nous juge.

Mais satisfaisons d'avance M. de

Reaumur, ou plutôt détrompons-le de l'erreur où il eſt ſur nos ſentimens pour l'Académie des Sciences. Nous avons toujours fait & nous faiſons encore profeſſion publique de rendre, avec toute l'Europe, à cette ſçavante & célébre Academie, le tribut d'eſtime & de conſidération qui lui eſt dû. Ses Mémoires font foy qu'elle a trouvé de tout tems dans les Jeſuites des correſpondans pour les Païs étrangers; il eſt prouvé par les nôtres, que de tout tems nous avons témoigné publiquement l'eſtime que nous faiſons de ſes productions, & pluſieurs d'entre nous ont toujours entretenu des liaiſons particulieres avec quelques-uns de ſes membres. Si depuis quelques années nous avons eu enſemble des liaiſons moins étroites, nos ſentimens n'ont jamais changé; & ſi dans le grand nombre d'Ecrivains, qui ont travaillé ſucceſſivement à ces Mémoires, il s'en eſt trouvé quelqu'un qui ait parlé moins avantageuſement des Ouvrages de quelques particuliers de l'Académie, l'é-

quité veut, ce ſemble, que de part & d'autre on regarde ces incidens comme des diſputes littéraires, tout au plus comme de petites tracaſſeries, ou des querelles particulieres, qui ne doivent point intéreſſer les ſentimens réciproques de deux Corps qui s'eſtiment mutuellement.

Après cet éclairciſſement, ſi M. de Reaumur conſerve encore contre nous quelque impreſſion peu favorable, nous nous flattons que MM. de l'Académie nous rendront plus de juſtice, & nous lui aurons du moins l'obligation de nous avoir fourni l'occaſion de déclarer publiquement nos ſentimens pour cette illuſtre Societé, qui parcourt aujourd'hui les extrémitez du monde avec tant de zéle & de gloire, pour enrichir les Sciences de nouvelles découvertes, & fixer pour jamais la meſure de la Terre juſqu'à préſent incertaine.

Il nous reſte à rendre compte de ce troiſiéme Volume de M. de Reaumur; mais pouvons-nous eſpérer y réuſſir à ſon gré, après avoir tou-

jours eu jusqu'ici le malheur de lui déplaire? Contentons-nous donc, pour ne pas priver entierement nos Lecteurs de la connoissance de ce nouveau volume sur les Insectes, d'en effleurer legerement les matieres.

Ceux dont M. de Reaumur donne ici l'histoire & la description, sont les Vers qu'il appelle *Mineurs des feuilles*, *Mineurs en gallerie*, *Mineurs en grand*, les Teignes, les fausses Teignes, les ennemis des Pucerons, les Pucerons, les faux Pucerons, les Galles des Plantes, & leurs Insectes; ample matiere, qui lui fournit douze Mémoires, qui remplissent ce troisiéme Volume *in*-4°. & dont nous allons emprunter l'Extrait de M. de Reaumur lui même.

Le premier Mémoire contient l'histoire d'une très-petite espece d'Insectes qui *minent* les feuilles, c'est-à-dire, qui entre les deux surfaces d'une feuille, souvent très-mince, se font des routes étroites & tortueuses, quelquefois en ziczac, & alors ce sont des *Mineurs en gal-*

lerie, ou des chemins plus larges, & alors ce ſont des *Mineurs en grand.* Il eſt aiſé de remarquer ces traces ſur une feuille, à la couleur même de la trace, qui eſt une couleur de feuille ſéche. On voit des Vers en faire à-peu-près autant dans le bois, & des Mulots ſous la ſurface de la terre. Les Vers mineurs trouvent en cela deux avantages, qui ſont de ſe faire un logement qui les met à couvert, & de trouver leur nourriture dans la ſubſtance charnuë de la feuille qu'ils rongent. Les uns ſont des Chenilles qui ſe transforment en de très-petits Papillons, qui ſont fort beaux à voir à la loupe : les autres deviennent des Mouches à deux aîles. D'autres enfin ſe changent en de très-petits Scarabés.

Le ſecond Mémoire contient l'hiſtoire des *Teignes.* M. de Reaumur a donné ce nom à tous les Inſectes qui ſe font des habits ou des enveloppes qu'ils tranſportent avec eux ; & il traite d'abord de celles qui s'attachent aux laines & aux pelleteries. Les habits qu'elles

ſe font ſont de petits tuyaux cylindriques, ou preſque cylindriques, qu'elles compoſent de brins de laine qu'elles lient enſemble avec la ſoye qu'elles filent ; de ſorte que l'exterieur de ce fourreau eſt laine & ſoye, & la doublure toute de ſoye, ſi douce que le corps tendre de l'animal n'en ſçauroit être beſſé. Les Teignes conſervent toute leur vie le même habit. Elles ſont par conſéquent obligées de l'allonger & de l'élargir, à proportion qu'elles croiſſent ; & c'eſt ce qu'elles font avec une induſtrie admirable.

Troiſiéme Mémoire. Mais tout le monde ſçait combien les Teignes font de ravages dans les laines, les ſoyes & les pelleteries ; & il ſeroit extrêmement utile d'avoir un moyen ſûr de s'en défaire. Sur cela M. de Reaumur obſerve que les Teignes n'attaquent jamais la laine ſur le dos d'une Brebis, ſans doute à cauſe de la graiſſe dont elle eſt alors enduite. Il n'eſt donc queſtion que de rendre à la laine miſe en œuvre cette même qualité qui en fait un mets

désagreable pour les Teignes. Mais un moyen plus simple qu'il propose, ce sont des odeurs pénétrantes, comme celle de l'huile ou de l'esprit de térébenthine, & des fumées de tabac, &c. Si cependant on s'appliquoit au contraire à conserver des Teignes, M. de Reaumur soupçonne qu'on pourroit faire de leurs excrémens de belles couleurs pour la peinture.

Quatriéme Mémoire. Il y a des Teignes champêtres, entr'autres des Teignes *de feuilles*, qui se font avec une adresse admirable un fourreau de deux petits morceaux de feuille séche cousus ensemble, & figurés de diverses manieres toutes surprenantes. Ces Teignes changent d'habit plusieurs fois dans la vie. Il y en a d'une autre espece, qui se font des habits de coton, les plus legers de tous, les plus chauds, & à moins de frais, semblables à un manchon, dans lequel elles se tiennent, & qu'elles portent avec elles.

Cinquiéme Mémoire. Les diverses especes de Teignes fournissent

une variété étonnante dans la façon de s'habiller, Les unes se servent de petits morceaux de feuilles séches, qu'elles disposent en recouvrement comme des tuiles, & ces feuilles sont du Chiendent, du Chêne, du Geneſt, &c. Les autres employent de petites tiges de Gramen, posées parallelement. Il y a aussi des Insectes aquatiques, qui se font des fourreaux d'un sable très-fin, & d'autres de gravier, quelques-uns de feuilles plates, quelques autres de tiges rondes. Il y en a pour qui tout est bon, morceaux de bois, feuilles, gravier, pierres, fragmens de coquilles, & coquilles entieres. Si leur habit est trop leger pour être en équilibre avec l'eau, ils le chargent d'une petite pierre; s'il est trop pesant ils l'allegent, en y joignant un morceau de roseau, ce qui donne quelquefois à leurs fourreaux une figure fort bizarre. Il y en a qui se font de très-jolis habits tout couverts de petites coquilles de limaçons aquatiques, ou de petites moules, dans lesquelles les limaçons &

les moules vivent, de ſorte que la Teigne ſe trouve habillée d'animaux vivans. Toutes ces Teignes aquatiques deviennent des mouches à quatre aîles. Elles ſe transforment en Nymphes dans leur fourreau, & pour ſe préſerver dans cet état des Inſectes voraces, ſans fermer l'entrée à l'eau qui leur eſt néceſſaire, elles mettent aux deux bouts de leur fourreau une eſpece de porte grillée.

Le ſixiéme Mémoire, contient l'hiſtoire de quelques autres eſpeces de Teignes, qui ſe font des habits de pure ſoye.

Le ſeptiéme Mémoire, nous apprend, que comme les Hottentots du Cap de Bonne-Eſperance ſont les hommes du monde les plus dégoûtans par leur malpropreté, les Inſectes, dit M. de Reaumur, ont auſſi leurs Hottentots. Ce ſont des Vers qu'on trouve ſur le lys, & qui ne ſçavent ſe couvrir que de leurs propres excrémens. Ils ſe changent en un petit Scarabé rouge & noir fort joli. On en trouve d'une

autre espece sur les artichauts & certains chardons, qui se transforment aussi en Scarabés.

Huitiéme Mémoire. M. de Reaumur donne „ le nom de fausses Tei-
„ gnes à tous les Insectes, qui,
„ quoiqu'ils ayent besoin d'être
„ couverts, ne se font pas des ha-
„ bits portatifs, aux Insectes qui se
„ logent dans des tuyaux ordinaire-
„ ment de soye, qu'ils assujettissent
„ contre des corps solides, &c. ils
„ les recouvrent de différentes ma-
„ tieres, & les allongent à mesure
„ qu'ils veulent aller en avant: ils
„ se font souvent de longues gal-
„ leries „, & ce travail est nécessaire surtout aux fausses Teignes qui attaquent la cire des Ruches, pour se garantir de l'aiguillon des Abeilles. Il est étonnant que l'estomac de ces insectes digere & dissolve la cire, tandis que la Chymie ne le sçauroit faire. Il est parlé dans le même Mémoire des fausses Teignes qui rongent la couverture des livres, & de celles qui mangent le bled dans les greniers. Elles se mé-

tamorphosent toutes en Papillons.

Neuviéme Mémoire. Tout le monde connoît les Pucerons; mais le détail de leur histoire est assez curieux, aussi bien que leur description. Dans chaque espece de Pucerons, & même dans chaque famille, pour ainsi dire, il y en a d'aîlés & de non aîlés, & les uns & les autres sont femelles, sans que M. de Reaumur ait pû découvrir les mâles. Tous font des petits vivans à chaque heure du jour, & plusieurs jours de suite. Tout semble prouver qu'il n'y a aucun accouplement parmi les Pucerons, ou s'il y en a, il faut qu'il se fasse dans leur enfance. Ce sont les Pucerons qui font naître sur les arbres, des tubérosités, des excroissances, de grosses vessies qu'il est aisé d'y voir. On les trouve habitées par des milliers de Pucerons qui s'y multiplient; il y en a qui ont des figures fort singulieres. L'eau gluante qui s'y trouve, & dont la Médecine a crû devoir faire usage, n'est autre chose que celle que les Pucerons rejettent par

leur anus & par les cornes, qu'ils portent ſur leur derriere. Dans le Levant on employe pour teindre la ſoye en cramoiſi les veſſies que les Pucerons font naître.

Dans le dixieme Mémoire, M. de Reaumur parle de deux genres de *faux Pucerons*, dont les uns ſe tiennent ſur les feuilles du figuier ; & les autres ſe logent ſur le buis, dans le creux d'une boule qu'ils forment des feuilles repliées.

Onziéme Mémoire. Les Pucerons ont leurs ennemis parmi les Inſectes. Ce ſont des Vers voraces, qui ſe plaçant au milieu d'une grande quantité de Pucerons, n'ont preſqu'aucun mouvement à ſe donner pour trouver leur proye. Pluſieurs meres Pucerons, malgré leur fécondité ſurprenante, ne peuvent faire aſſez de petits pour fournir à l'avidité de ces Vers gloutons. Ces Vers ſe transforment en Mouches à deux aîles. Il y a d'autres Inſectes, que M. de Reaumur appelle *Lions des Pucerons*, parce qu'ils détruiſent auſſi les Pucerons, & qu'ils reſſem-

blent au *Formica-Leo.* Entre ces Lions des Pucerons, il y en a ,, d'une es-
,, pece particuliere, qui se font une
,, couverture, & en même-tems un
,, trophée des cadavres des Pucerons
,, qu'ils ont mangés. Ils marchent
,, chargés de ces cadavres. ,, Ils se transforment en de très jolies mouches à quatre aîles, qui ressemblent assez aux *Demoiselles*. Leurs œufs sont fort singuliers. Chacun est attaché à une même feuille, par un long pedicule. Il y a encore de petits Scarabés, que les enfans appellent *Vaches à Dieu*, ou *Bêtes à Dieu*, qui se nourrissent de Pucerons. Tels sont aussi des Vers d'une forme singuliere, que M. de Reaumur appelle des *Barbets blancs*, parce qu'ils sont tout couverts & hérissés de touffes blanches d'une espece de coton qui transpire de leur corps.

,, Le douziéme Mémoire, quoi-
,, que très-long, n'est employé qu'à
,, donner les principes de l'Histoi-
,, des Galles des arbres, des arbustes,
,, & des plantes, & ceux de l'hi-
,, stoire des Insectes qui occasion-

„ nent la production de ces galles. „ Toute cette matiere est traitée au long, & fournit quantité d'observations curieuses; mais le détail en seroit trop long pour ces Mémoires.

ARTICLE CI.

*LETTRE DU R. P. PANEL de la Compagnie de Jesus, touchant le Médailler de feu M. le Bret, Premier President, &c. A Milord ***. A Londres* 1737. *Brochure* in-4°. *Pages* 24.

LA suite des Rois monte à près de 600. Médailles. Parmi ceux de Macédoine, il y a deux Médaillons d'Argent, dont l'un représente le quatriéme Ayeul d'Alexandre le Grand. Autour d'un carré divisé en quatre parties égales, on lit ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ. Le revers n'a point de Légende: mais on y voit un homme debout, tenant de la main droite les rênes d'un cheval, & deux javelots de la main gauche.

Le second est d'Antigone. La tête

de Diane avec son arc & son carquois sur l'epaule. Au revers une Aigle éployée, vis-à-vis d'un cheval : dans le champ ΑΒΥΔΗΝΩΝ: à l'éxergue: ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.

D'Egypte. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ La tête de Ptolomée Soter. — Deux têtes accolées, de Ptolomée Philadelphe, & d'Arsinoé sa sœur. Æn. II.

Deux têtes accolées, de Ptolomée Soter & de Bérénice. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Une Aigle posée sur la foudre. *Arg. Max. Mod.*

La tête d'Arsinoé, — ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ. Deux cornes d'Abondance jointes ensemble. *Aur. Max. Mod.*

La tête de Bérénice. — ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. La corne Amaltée. *Aur. Max. Mod.*

La tête de Cléopatre. — B. K. ΤΑΡΣΕΩΝ Un Cavalier mene par la bride un Cheval de main. Æn. III.

De Syrie. ΣΕΛΕΥΚΟΣ ΝΕΙΚ. . . La tête de Séleucus ornée d'un Diadême. — ΔΙΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ. Un Temple,

ple, dont le Frontiſpice eſt orné de ſix colonnes. *Æn.* I.

La tête d'Antiochus Epiphane.— ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΚΟΥ. La tête d'un bélier. *Æn.* III.

De Pæonie. La tête de Pallas. — ΑΥΔΩΛΕΟΝΤΟΣ Un cheval. *Arg.*

De Cappadoce. La tête d'Archelaus. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΕΛΑΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΤΟΥ ΚΤΙΣΤΟΥ Μ. Β. La maſſuë d'Hercule. *Arg.*

Du Boſphore, La tête d'Aſandre. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ ΚΓ. Une Victoire ſur la prouë d'un vaiſſeau. *Aur.*

De Mauritanie. REX IVBA. La tête de Juba le jeune. ΒΑΣΙΛΙΣ ΚΛΕΟΡΑΤ. Une fleur de Lotus. *Æn.* I.

REX PTOLEMÆVS. La tête de Ptolémée.– Une corne d'Abondance, & un thyrſe en ſautoir. *Arg.*

De Comagene. Epiphane & Callinicus à cheval. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. La tête d'un bélier. *Æn.* II.

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΩΤΑΠΗ ΦΙΛΑΔ.... La tête de Jotapé. ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ.

Un ſcorpion au milieu d'une couronne de laurier. Æn. II.

De Bithynie. La tête d'Apollon. - ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Le type de la Victoire. Æn. I.

De Carie. Les Médailles de Mauſole, d'Idrie, & de Pixodare.

Des Sarmates. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. La tête d'Eupator. ΓΝΥ. l'an 453. *Aur.*

De l'Iturée, & de la Traconitide. ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ. Un Temple avec un Frontiſpice de quatre colomnes : au milieu, L. KS. l'an 26. — ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑ. La tête d'Auguſte. Æn. III.

De Judée. ΗΡΩΔΗΣ ΤΕΤΡΑΡΧΗΣ. Une palme dans le champ. L. MT. l'an 43.—ΓΑΙΩ ΚΑΙΣΑ ΓΕΡΜ ΣΕΒ. dans une couronne de laurier. Æn. III.

Des Parthes. La tête de Vologeſe I. La tête d'un Génie, voilée & tourelée, avec l'époque ΑΛΤ. l'an 331. Æn. III.

La tête de Choſroés, frere de Pacore. HOT. l'an 378. — Un autel. Æn. III.

Les Médailles des Peuples & des Villes considérables par le choix, la suite & le nombre, sont d'ailleurs très-curieuses par les noms de plusieurs Villes, & par des singularités peu connuës, ou même ignorées jusqu'à présent.

D'Abydus dans l'Hellespont. La tête d'Hero. — ΑΒΥΔηνῶν. Leandre nud est assis sur un écueil. Æn. II.

D'Adramyttium en Mysie. La tête d'Adramytte.-ΑΔΡΑΜΥΤΤΗΝΩΝ. Un Cavalier. Æn. III.

D'Ægа en Macédoine. La tête de Jupiter. — ΑΙΓΕΑΙΩΝ. Pallas avec ses attributs. Æn. II.

D'Azanium en Phrygie. ΘΕΑ ΡΩΜΗ. La tête du Génie de Rome. ΑΙΖΑΝΕΙΤΩΝ. Euphorbe debout, le pied gauche sur la prouë d'un vaisseau: de la main gauche il porte un renard. Æ. II.

D'Æna dans la Thrace. La tête d'Enée. ΑΙΝΙΩΝ. Un Caducée, & une Urne. Æn. III.

D'Alyatte en Bithynie. La tête d'Alyatte couverte d'un casque. — ΑΛΥΑΤΤΗΝΩΝ. Une lyre Æn. III.

D'Amanum en Cilicie. La tête de Jupiter. AMANITῶν. ΔΙΟ. L.A. Mercure tient une bourse & un caducée. Æn. III.

D'Amastris en Paphlagonie ΖΕΥC CΤΡΑΤΗΓΟC. La tête de Jupiter, General de l'armée. — ΑΜΑCΤΡΙΑΝΩΝ. Une aigle éployée porte la foudre dans ses serres. Æn. III.

D'Amphicée en Phocide. La tête d'une femme. — ΑΜΦΙΚΑΙέων., au milieu d'une couronne de Laurier. Æn. II.

D'Andanie dans la Messenie. ΙΕΡΟC ΔΗΜΟC. La tête d'un Génie couronnée de laurier. — ΑΝΔΑΝΕΙΤΩΝ. Jupiter debout, avec une aigle sur la main droite. Æn. II.

Des Aoniens dans la Bœotie. La tête d'Apollon. — ΑΟΝίων. Un sanglier. *Arg.*

D'Apollonie en Pisidie. ΙΕΡΑ CΥΝΚΛΗΤΟC. La tête d'un Génie. — ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΕΩΝ. La tête d'un jeune homme. Æn. III.

D'Apollonie dans le Pont. La tête d'Apollon couronnée de laurier.

-ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ ΠΟΝΤΟΥ ΚΟΡΣ. Deux torches. Æn. III.

Des Arcadiens. La tête de Pan —ΑΡΚΑΔΩΝ Minerve debout. *Arg. Max. Mod.*

D'Arpasa en Carie. ΙΕΡΑ CΥΝ-CΛΗΤΟC. La tête d'un Génie. ΑΡΠΑCΗΝΩΝ. Une femme debout, avec une haste à la main. Æn. III.

D'Aricande en Lycie. Une tête de femme couronnée. — ΑΡΙκανδέων. Une aigle. Æn. III.

D'Aphrodisias en Cilicie. ΔΗ-ΜΟC. La tête d'un Génie. — ΑΦΡΟΔΙCΙ ΑΤΤΑΛΗΑ. Une branche de palmier dans une urne, sur laquelle on lit ΓΟΡΔΙΑΝΑ. Æn. II.

De Bagé en Lydie. ΔΗΜΟC ΒΑΓΗΝΩΝ. La tête d'un Génie.— ΕΠΙ.... ΟΥ ΑΡΧ ΒΑΓΗΝΩΝ. Jupiter debout. Æ. II.

De Bargase en Cilicie. ΔΗΜΟC. Une tête couronnée de laurier.— ΒΑΡΓΑCCΗΝΩΝ. La Fortune debout ; de la droite elle tient la corne Amalthée ; de la gauche,

le timon d'un vaiſſeau. Æn. III.

De Bari dans la Poüille. La tête de Jupiter avec une étoile. BAPI-NΩN. Un Amour aîlé, aſſis ſur un vaiſſeau; il décoche une fléche avec ſon arc. Æn. III.

Des Bœotiens. La tête d'un Bœuf. — BOIΩTΩN. La tête d'Arné. *Arg.*

De Decelia dans l'Attique. La tête de Decelus couverte d'un caſque. — Δεκελιέων. Un caducée. Æn. III]

De Dionoſypolis en Phrygie. La tête de Bacchus, couronnée de pampres, avec un thyrſe ſur l'épaule. — ΔΙΟΝΥΣΟΠΟΛ. Une Bacchante debout, un raiſin à la main droite, un thyrſe à la gauche; à ſes pieds, une panthere. Æn. II.

De Dioshieron en Ionie. ΔΗ-ΜΟC. La tête d'un homme âgé, ſans couronne. ΔΙΟCΙΕΡΕΙΤΩΝ. Æſculape avec ſes attributs. Æn. III.

De Doron en Phœnicie. La tête de Dorus, fils de Neptune. ΔΩ-ΡΙΗΤΩΝ. L. PKH. L'an 128. Une femme avec une couronne

tourelée ; elle tient de la main droite un guidon ; de la gauche une corne d'Abondance. Æn. 11.

D'Emporie en Espagne. EMPORIA. La tête de Diane, avec un arc & un carquois. – MVNICI. Le Pegase. Æn. 11.

D'Epiphanée en Cilicie. La tête d'Apollon. – ΕΠΙΦΑΝΗΣ. Un cavalier. Æn. 111.

D'Hermocapelie en Lydie. ΙΕΡΑ CΥΝΚΛΗΤΟC. Une tête de femme. – ΘΕΑ ΡΩ ΕΡΜΟΚΑΠΗΛιτῶν. La tête de Rome, couverte d'un casque. Æn. 111.

De Gaziura dans le Pont. La tête de Jupiter. – ΓΑΖΙΟΥΡΩΝ. Une aigle posée sur la foudre. Æn. 1.

D'Heraclée en Phœnicie. La tête d'Hercule le Tyrien. – ΗΡΑΚΛΕΙτῶν. La tête d'Astarte, *Arg.*

D'Heraclée en Carie. ΗΡΑΚΛΕΑ. Une tête de femme avec une couronne tourelée, le sceptre à la main gauche. - ΗΡΑΚΛΕΩΤΩΝ. Hercule debout ; de la droite il tient un raisin ; de la gauche, sa massuë, & la dépoüille du Lion de Nemée. Æn. 111.

De Thyatire en Lydie. Une tête de femme. — ΘΥΑΤΗΡΕΙΝΩΝ. Une hache. Æn. III.

D'Idalium en Chypre. ΣΩΣ ΑΡΧ. La tête de Pallas couverte d'un casque; dans le champ, une corne d'abondance. - ΙΔΑΛΙΩΝ. Apollon est assis, la lyre à la main. *Arg. Max. Mod.*

D'Ius ou d'Io, une des Cyclades. La tête d'Amphitrite. — ΙΗτῶν. Neptune sur un char, traîné par quatre chevaux marins. Æn. III.

D'Ilipa en Espagne. Un epi. — ILIPENSS. Un poisson & un croissant. Æn. I.

De Césarée en Bithynie. La tête d'un Génie, voilée & tourelée. — ΚΑΙCΑΡΕΩΝ. Une colonne.. Æn. III.

De Celenderis en Cilicie. ΚΕΛΕΝδεριτῶν. Sandocus, petit-fils de Phaeton, assis sur un cheval. - Un bouc broutant du feuillage. *Arg. Max. Mod.*

De Cnide en Carie. La tête de Venus. ΚΝΙδίων ΑΥΤΟΚΡΑΤΗ. La tête d'un lion. *Arg.*

De Colophone en Ionie. La tête d'Apollon Clarien. — ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ. Un cheval. Æn. II.

De la Commenge en Syrie. Un Capricorne. — ΚΟΜΜΑΓΕΝΩΝ. Un carquois. Æn. III.

De Cotyœium en Phrygie. ΔΗΜΟC. La tête d'un Génie, sans ornement. — ΕΠΙ ΜΟΥ ΚΥΔΡΑΤΟΥ ΝΕΩ ΑΡ ΚΟΤΙΑΕΩΝ. Jupiter assis, une patere à la main Æn. II.

Deux têtes d'enfans, sur deux cornes d'abondance posées en sautoir, avec un caducée au milieu. ΛΑΚΑΝΑΤΩΝ. Un carquois, dans une couronne de laurier. Æn. II. Je ne sçache pas que les Auteurs ayent parlé de cette Ville.

De Lacédémone dans le Peloponése. Les têtes accolées de Castor & de Pollux. ΛΑκεδαιμονίον. ΑΡΙΣΤΟΚΡΑΤΗΣ, au milieu d'une couronne de laurier. Æn. II.

De Melos, une des Isles Cyclades. ΜΗΛΙΩΝ. La tête de Pallas. ΕΠΙ ΤΙ ΠΑΝΚΛΕΟC ΤΟΥ au milieu d'une couronne de laurier. Æn. III.

De Mytine en Æolide. Neptune

monté sur un dauphin, le trident à la main. — ΜΥΡΙΝαίων. Myrinus à cheval. *Arg. Max.*

De Mytilene dans l'Isle de Lesbos. ΗΡΩΙΔΑ ΝΑΥCΙΚΑΑΝ. La tête de l'héroïne Nausicaa. — ΕΠΙ CΤΡΑ ΙΕΡΟΙΤ ΜΥΤΙΛ. Sapho assise, la lyre à la main. Æn. III.

De Nicopolis en Epire. ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC. La tête d'un Génie, couverte d'une couronne tourelée. — ΙΕΡΑC. Une table. Æn. III.

De Nysa en Carie. La tête du Dieu Lunus avec ses attributs. — ΝΥCΑΕΩΝ. - au milieu d'une couronne. Æn. II.

D'Orthosie en Carie. Un tigre; il porte sur l'épaule un thyrse qu'il tient dans sa pate. ΟΡΘΩCΙΕΩΝ. La tête de Bacchus couronnée de pampres. Æn. III.

De Pergame en Mysie. ΧΟΡΟ. La tête de Pallas couverte d'un casque. — ΠΕΡΓΑΜΙΝΩΝ (*sic*). Le type de la Victoire. Æn. II.

De Priene en Ionie. La tête de Venus. — ΠΡΙΑΝΕΩΝ. Un palmier *Arg.*

La tête d'un Lion. — R E C I. au milieu d'une couronne. *Arg.* Je ne ſçai de quelle Ville eſt cette Médaille.

De Samoſate dans la Commagene. La tête de Jupiter. — CAMOCATHC. Un lion. Æn. III.

De Seleucie en Syrie. ΕΠΙ ΚΟΜΟΔΟΥ ΗΠΡ. L'an 188. La tête d'un Génie, voilée & tourelée. - ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ. La foudre ſur un Autel. Æn. III.

De Sinope dans le Pont. La tête de Macritius. — ΣΙΝΩΠΗ. Un carquois. Æn. II.

De Smyrne en Ionie. ΟΠΛΟΦΥΛΑΞ. La tête d'Hercule. CΜΥΡΝΑΙΩΝ. Le fleuve Mélés couché. Æn. III.

De Solus en Cilicie. La téte du Soleil. — ΣΟΛΕΩΝ. Pallas aſſiſe, avec un caſque ſur la tête; de la droite elle porte l'image de la Victoire. Æn. II.

La tête de Mercure, couverte de ſa barrette aîlée, le caducée ſur l'épaule. — ΣΥΒΡΙΤΙΩΝ. Un poiſſon.

Cette Ville ne m'est pas connuë.

De Termesse en Pisidie. ΤΕΡ-ΜΗϹϹΕΩΝ. La tête de Jupiter. — ΑΥΤΟΝΟΜΟΝ. La Fortune avec ses attributs. Æn. I.

De Tripoli de Lydie. ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΗ. La tête d'un Génie, voilée. – ΤΡΙΠΟΛΕΙΤΩΝ. Un Temple orné de quatre colonnes; au milieu, une femme debout: de la main droite elle porte un cabyre; de la gauche, une corne d'Abondance.

De Turiaso en Espagne. SILBIS. Une tête couronnée de laurier. — TVRIASO. Un cavalier, Æn. II.

De Tyr en Phenicie. ΤΥΡΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩϹ. La tête d'Hercule. – ΚΟΙΝΟΝ ΦΟΙΝΙΚΗϹ. Un Temple orné de six colonnes: à l'exergue ΔΚϹ. L'an 224. Æn. II.

D'Hybla en Sicile. La tête de Proserpine, voilée & chargée d'une corbeille. — ΥΒΛΑ ΜΕΓΑΛΑ. Diane avec un chien. Æn. III.

De Phaselis en Pamphilie. Une femme nuë assise sur un vaisseau. — ΦΑΣΗλιτῶν. La prouë d'un navire. *Arg. Max. Mod.*

De Philadelphie en Syrie. ΦΙΛα-δελφέων ΚΟΙλης ΣΥΡίας. Le buſte de Cerés, couronné d'épis, avec deux autres épis à la main. — ΕΤΟΥΣ ΖΚΣ. L'an 227. Une corbeille pleine d'épis & de pavots. Æn. 111.

De Cherroneſe en Crete. ΧΕΡ. Un griphon. — ΕΥΔΡΟΜΟΣ. Diane, le carquois ſur l'épaule, un genou en terre, & un arc à la main gauche. Æn. 111.

De Chio, Iſle de l'Ionie. ΧΙΩΝ. Le ſpinx. - La lettre X au milieu de la Médaille, MHNA dans le champ, ACCAPION dans le contour. Æn. 111.

Les Médailles Conſulaires vont au-delà de 900. Dans les familles Romaines on en trouve pluſieurs, que l'on chercheroit en vain chez Mrs. Patin, Vaillant, & Morel.

Aburia. La tête de Rome. — A B Rome, avec ſes attributs, met une une couronne ſur la tête de Jupiter Capitolin. *Arg.*

Atilia. La tête d'Atilius. — M ATIΛ. ... Une panthere. Æn. 11.

Aurelia, La tête de Janus. -AVR,

R O M A. La prouë d'un vaisseau. Æn. I.

Axsia. La tête de Janus. – A X. R O M A. La prouë d'un vaisseau. Æn. I.

Carisia. MONETA. La tête de Junon, Déesse de la Monnoye. — T CARISIVS IMP CAES TRAIAN AVG GER DAC P P REST. Une enclume surmontée d'un bonnet; des tenailles, un marteau au milieu d'une couronne de laurier. *Arg.*

Didia. P FONTEIVS CAPITO III VIR. La tête de la Liberté, sans voile. – T DIDI IMP VIL PVB. Un Edifice. *Arg.*

Flaminia. FLAMIN C. . . . . La tête de Neptune, avec son trident sur l'épaule. – PERT. . . . . La tête du Soleil. Æn. III.

Julia. La Victoire avec ses attributs, sur la prouë d'un vaisseau. — IMP CAESAR. César sur un char de triomphe. *Arg.*

La tête de Venus. – C A E S A R DIVI F. Auguste debout, une palme à la main gauche.

Junia. TI CAESAR AVGVST

F IMPERA PP. La tête de Tibere. –PERM SIL. Deux aigles de Legion. Æn. I I.

Lollia. La tête d'Apollon. –ΛΟΛΛΙΟΥ. Un chameau Æn I I.

Marcia. La tête de Janus. – L MAR ROMA. La prouë d'un vaisseau. Æn. I.

Pupia. ANTICTPA. Un bélier; dans le champ de la Médaille l'époque Γ. –ΠΟΥΠΙΟC. ΡΟΥΦ...... Une table, &c. Æn. I I I.

Quinctilia. P. QVINCTIL VARI ACHVLLA. La tête de Quinctilius sans ornement. – AVG PON MAX C L. La tête d'Auguste entre celles de Caïus & de Lucius. Æn. I.

Rabiria. XIΩN. Le Sphinx. – PABIPIOΣ. Une urne. Æn. I I I.

Sentia. La tête de Janus. – SAT ROMA. La prouë d'un vaisseau. Æn. I.

Sestia. L SESTI PROQ. La tête de la Liberté couverte d'un voile.– Q CAEPIO BRVTVS PROCOS, La Victoire avec ses attributs. *Arg.*

Valeria. La tête de Janus.– VAL ROMA. La prouë d'un vaisseau. Æn. I.

Volusia. L VOLVSIVS SATVR ACHVL. La tête de Volusius sans ornement — AVG PONT MAX. C. L. La tête d'Auguste entre celles de Caïus & de Lucius. Æn. 1.

Dans la suite d'or des Médailles Imperiales, on admire moins le nombre (il y en a 370.) que la rareté. Cæsonia s'y fait voir, elle a pour revers la tête & l'inscription de Caïus César Auguste. Plusieurs Antiquaires l'ont jugée antique. Vitellius au revers de ses deux enfans ; Vespasien restitué par Trajan ; un Médaillon de Nerva, au revers de COS III. la Concorde est assise, la patere à la main droite, une haste à la gauche. Trajan au revers de DIVVS PATER TRAIANVS, la tête de Trajan pere de l'Empereur ; un Médaillon d'Antinous. D'un côté, la tête de ce favori, avec un caducée sur l'épaule : de l'autre, Hadrien donne la main à Antinous : à leurs piés, une femme est assise à terre : Sept. Severe avec les têtes de ses enfans, & la legende AETERNIT IMPERI. Antonin fils de

Soæmias, au revers de CONSERVATOR AVG. Une pierre, où le Dieu Elagabale est sur un quadrige.

Quelques Médaillons d'argent me dispenseront d'entrer dans le détail de ce que renferme de curieux la suite de ce métail.

IMP CAESAR. La tête d'Auguste. AVGVSTVS. Un autel orné de festons.

NEP...... ΣΑΡΟΣ ΣΕΒ. La tête de Neron. — ΑΓΡΙΠΠΕΙΝΗΣ ΣΕΒΑΣΤΗΣ, dans le champ, ΓΕΡ. La tête d'Agrippine.

DOMITIA AVGVSTA. La tête de Domitia. — IMP. CAESAR DOMITIAN AVG P M COS VIII, La tête de Domitien.

ADRIANVS AVGVSTVS PP. La tête d'Hadrien. COS III. Jupiter Philalethe debout; sur une autre, Rome est assise sur une cuirasse; un troisiéme représente l'Empereur avec l'image de la Victoire à la main; un quatriéme, Hygée assise.

CEBACTH AΔRI TAPC MHΤΡΟΠΟΛΕΩC; dans le champ, ΑΥ. La tête de Sabine. — ΑΥΤ

ΚΑΙ ΘΕ ΤΡΑ ΠΑΡ-ΥΙ ΘΕ ΝΕΡ ΥΙ ΤRΑΙ ΑΔRΙΑΝΟC CΕΒ ΠΠ. La tête d'Hadrien avec une couronne radiale.

Cent quatre vingt Médaillons de bronze composent une suite, que celle de Mylord Duc de Devonshire, la plus riche qui soit en Angleterre, ne surpasse pas. La plûpart de ces Médaillons, avec le mérite de la fleur du coin, ont encore celui de la singularité.

Domitien. - Le Prince sur un char traîné par deux Centaures.

Trajan. L I B. Un bâtiment carré, flanqué de deux tours. Sur ce bâtiment Jupiter est debout, la main droite pendante, la gauche appuyée sur une haste. Les deux tours portent une poutre transversale, au milieu de laquelle une aigle est posée.

Antonin Pie. - ΕΠΙ CΤΡ..... ΓΟΥ ΕΡΜΑΓΟΡΟΥ ΦΩΚΑΙΕΩΝ. Neptune & Pallas debout.

Faustine. sans inscription. Proserpine est assise; de la main gauche elle s'appuye sur une haste; à ses piés une corbeille pleine d'épics & de pavots.

M. Aurele. — IMP VIII COS III. Une Victoire est assise sur des dépouilles : elle écrit sur un bouclier VIC AVG.

ΧΩΡΗ CΩΤΕΙΡΑ ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ. La tête de Faustine avec une couronne d'épics. — ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. Un autel rond, percé d'une porte. Sur l'autel, trois Prêtresses de Cérés sont debout : elles ont chacune à la main deux torches. De chaque côté de l'autel, une grande torche, autour de laquelle un serpent est entortillé.

ΑΥ ΚΑΙ Λ CΕΠΤ CΕΥΗΡΟC ΑΥΚ Μ ΑΥ ΑΝΤΩΝΙΝΟC. Les têtes de Severe & d'Antonin son fils. ΓΕΡΜΗΝΩΝ. Un Génie debout met une couronne sur la tête de Severe, qui est assis ; Apollon se tient debout devant lui.

Domna. — FECVNDITAS AVG. Julie assise, donne à têter à un enfant ; un autre un peu plus grand se tient debout devant elle.

Antonin fils de Severe. — ΠΕΡΓΑΙΩΝ. Diane dans un Temple orné de deux colonnes ; à ses côtés,

les lignes du Soleil & de la Lune ; au bas du Temple, deux gryphons, chacun ſur une baſe ; ſur le faîte du Temple, une aigle éployée.

Antonin fils de Soæmias. — P M TR P IIII COS PP. Le Prince ſur un char traîné par quatre chevaux ; une étoile dans le champ.

Sev Alexandre. ΕΠΙ CTP ΑΥΡ ΚΕΝΤΑΥΡΟΥ ΔΙC ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. L'image du Soleil poſée ſur l'Iris ; de la gauche il ſoûtient un globe, il tient la droite étenduë ; ſous l'Iris un lion ſaillant de la gauche à la droite : à ſes côtés deux autres lions contreſaillans ; ſous les pates de devant de ces deux lions, on remarque une tête de bœuf, avec une étoile dans un croiſſant.

Gordien Pie.—ΕΠΙ C ΙΟΥΛ ΛΟΥΙCΜΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ Κ ΝΕΙΚΟΜΗΔΕΩΝ Γ ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΟΜΟΝΟΙΑ. Eſculape & Hygée ſur une galere.

CONCORDIA AVGVSTORVM. La tête de Philippe le pere, en regard avec celles de Philippe ſon fils & d'Otacile.— SAECVLA-

RES AVGG. Un grand arbre au milieu d'un cirque.

Philippe fils. — CAΘ APXIMH-ΔOTC ΘTATEIPHNΩN K CMTPNAIΩN OMONOIA. Une Amazone & un Génie se donnent la main.

Hostilien. – VICTORIA AVGG. La Victoire avec ses attributs.

Valerien. — EΠI CTP BAΛ APICTOMAXOT MTTIΛH-NAIΩN. Diane sur un char attelé de deux cerfs.

Gallien. – EΠI CEΞ KΛ CEI-ΛIANOT ΠEPΓAMHNΩN KAI EΦECIΩN OMONOIA. Esculape & Diane d'Ephese.

Il y a encore plusieurs Médaillons, dont on sera satisfait, par exemple. Tibere, au revers d'un quadrige. DECVRSIO & M AC AVG. dans Neron. VENVS dans Lucille. CONSECRATIO avec un bucher dans Pertinax. PRINCIPI IVVENTVTIS de Diadumene. Les têtes & les noms d'Alexandre & Barbe Orbiane, au revers de CON-CORDIA AVGVSTORVM, le

Prince & la Princesse se donnent la main. Balbin, Grec de Tarse, avec les trois Graces. ARNASI dans Trebonien. IOVI CONSERVATORI dans Macrien. ADLOCVTIO AUG. dans Numerien. PAX AVGVSTA dans Carausius, & plusieurs autres aussi rares, que M. le Bret vient d'acquerir tout nouvellement.

Quelques Médailles vous feront juger de la beauté du grand bronze.

DIVI IVLI. La tête de Jules-César. — L 5. Auguste sur un char de triomphe traîné par quatre élephans.

M. ANT IMP COS DESIG ITER ET TERT III VIR RPC. Les têtes accolées de Marc-Antoine & d'Octave César, en regard avec celle de Cleopatre. — M OPPIVS CAPITO PROPR PRAEF CL FC. Une Galere, dans le champ, r.

Auguste. CVSTOS AETERNIT AVG Un Temple.

Ti. Claude. PEPINΘIΩN ΘEON ΣEBAΣTON.. Auguste est assis; de la main gauche il porte un sceptre.

Neron. ΡΟΔΙΩΝ. La Victoire avec ses attributs ; à ses piés une rose.

Othon. L A. La tête de la Victoire avec des aîles aux épaules.

Titus. ΖΕΥΣ ΚΡΗΤΑΓΕΝΗΣ. Jupiter lance la foudre ; il est environné de sept étoiles.

Trajan. ΔΗΜΑΡΧ ΕΞ ΥΠΑΤΟ. 5 ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗΤΩΝ. Jupiter debout.

Hadrien. ΚΟΡΑΚΗCΙΩΤΩΝ Jupiter assis, une coupe à la main droite, une pique à la gauche à ses piés une aigle.

——CΑΙΤΗΝΩΝ. Pallas debout ; de la droite elle porte un capricorne.

Antonin Pie. ΜΕΝΕΛΑΙΕΙΤΩΝ L. H. Un monstre ; la partie supérieure de son corps représente une belle femme ; depuis la ceinture en bas, il a la figure d'un crocodile avec quatre pates.

——L. H. Trois cercles ; dans le premier, les douze signes du Zodiaque ; dans le second, les têtes des sept Planetes ; dans le troisiéme, &

au centre de la Medaille, la tête de Serapis.

Sur neuf autres Médailles du même Prince, on voit autant de ſignes du Zodiaque, le Bélier, le Taureau, l'Ecreviſſe, le Lion, la Vierge, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verſeau.

M. Aurele. ΝΥΣΑΕΩΝ. Le Prince debout, le bras gauche chargé des dépoüilles d'un Lion; de la droite, il couronne un trophée; à ſes piés, un captif.

Fauſtine. L. K, Le Nil couché; à ſes côtés un crocodile.

Verus. L. Z. Une aigle éployée ſur un autel, entre deux ſignes militaires.

Lucile. L. H. La Fortune couchée ſur un lit de repos.

Commode. CΤΡ CΕΙΤΗΡΟΥ ΑΡΤΕΜΗΔΩΡΟΥ ΑΤΤΑΛΕΑΤΩΝ. Jupiter debout, une patere à la main.

Sept. Severe. ΑΡΧ CΤΡΑΤΟΚΛΕΟΥC ΑΛΙΚΑΡΝΑCCΕΩΝ Jupiter rayonnant de gloire, eſt debout entre deux arbres, ſur chacun deſquels on voit une colombe.

Antonin,

Antonin, fils de Severe. ΕΠΙ Γ ΦΙΛΟΜΕΝΟΥ Β ΜΑΓΝΗΤΩΝ. Diane d'Ephese au milieu d'un Temple, dont le Frontispice est orné de quatre colonnes.

Geta. ΣΙΔΗΤΩΝ. Un fleuve couché.

Macrin. ROMAE FEL. La louve avec Remus & Romulus.

—— ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩ ΚΑΛΥΚΑΔΝΩ. Un Génie met une couronne sur la tête de la Fortune.

Diadumene. COL IVL AVG FEL BER. Astarte dans un superbe Temple, &c.

Antonin, fils de Soæmias. AVR PIA SID COL METROP. Le char d'Astarte.

Annie Faustine. ΤΑΡΣΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΜΚ ΓΒ. Bacchus appuyé sur son thyrse; à ses piés une panthere.

Sev. Alexandre. ΑΝΕΜΟΥΡΙΕΩΝ ΕΤ Γ. Diane Alphée entourée de festons, & couverte d'un grand voile; de la gauche elle tient

une hache ; à ſes piés un cerf.

—ΕΠΙ Μ ΙΟΥ ΠΑΥΛΕΙΝΟΥ ΦΙΛΟΜΗΛΕΩΝ. Un Cavalier courant, prêt à lancer un trait.

Mamée. L. I. Le Nil couché ſur un hippopotame qui marche.

Maximin. ΚΟΡΟΠΙCCΕΩΝ ΕΠΙ ΤΟΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛ. Hercule & Apollon Pœonien debout.

——ΟΡΘΟCΕΩΝ. Caſtor & Pollux tiennent chacun leur cheval par la bride.

Gordien Pie. ΙΛΩΕΩΝ· Un Cavalier courant ; ſous les piés du cheval un ſerpent.

—— COLONIA CAESAR ANTIOCHIA dans le contour ; ANTIOC au haut du champ ; au bas COLONI ; au milieu S R.

CΜΥΡΝΑΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑCΙΑC. Le buſte de Tranquilline voilée ; de la main droite elle tient deux épis ; de la gauche, une corne d'Abondance. ΕΠΙ CΜ ΑΥΡ ΤΕΡΤΙΟΥ ΑCΙΑΡΧΟΥ. Une Amazone debout, avec une hache & un bouclier.

Philippe, pere. ΚΟΡΥΚΙΩΤΩΝ

ΑΥΤΟΝΟΜ. La Liberté debout.

Otacile. ΑΠΗΝΗ. ΙΕΡ ΕΦΕ-ΣΙΩΝ. Un char couvert, traîné par deux mules.

——COL BER. Un Temple orné de six colonnes : au milieu la Victoire met une couronne sur la tête de la Fortune; dans l'exergue un fleuve couché s'appuye sur une urne renversée.

Trebonien. COL ΤΥRO ME-TPO. Didon debout éleve la main vers un Temple.

Valerien. ΕΙΡΗΝΟΠΟΛΙΤΩΝ ΕΤ Η. Esculape & Hygéé.

——ΚΟΛΥΒΡΑCCΕΩΝ. Pallas debout, une patere à la main gauche; de la droite elle s'appuye sur une haste.

Gallien. ΑΦΡΟΔΕΙCΙΕΩΝ. Vénus dans un Temple, dont le frontispice est orné de quatre colonnes.

Salonine. COL ΤΥRΟ ME-TRO. ACTIA HERACLIA. Deux urnes sur une table.

——CΥΕΔΡΕΩΝ. Une urne; au bas ΓΥΜΝΑCΤΑΡΧΙΑ.

Valerien le jeune. CΙΔΗΤΩΝ

ΝΕΩΚΟΡΩΝ. La Fortune avec ſes attributs.

TARCOΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛ...,. Les trois Graces debout.

Claude le Gothique. ΠΡΟCΤΑΜΙΕΩΝ. Mars, le caſque en tête; il tient de la main droite une maſſuë, de la gauche un ſponton & un bouclier.

——CAΓΑΛΑCCΕΩΝ ΚΕCΤΡΟC. Un fleuve couché & appuyé ſur une urne renverſée.

Les diverſes ſuites de moyen bronze ne ſont pas moins curieuſes; elles ont chacune des beautés qu'il n'eſt pas ordinaire de trouver chez les amateurs.

DIVOS IVLIVS......II VIR CICFS. La tête de Jules couronnée de laurier. = AVGVSTVS DIVI F.... La tête d'Auguſte ſans ornement.

M ANTON T.OΥ. La tête de M. Antoine, avec un caducée. — ΑΡΧΙΕΡΕΩ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΛΑΛΑΣ ΕΤ Β. La Foudre.

La tête de M. Antoine, ſans Inſ-

cription. — ΘΑΛΑΝΕΩΝ. M. Antoine ſur un char de triomphe.

ΠΑΤΗΡ ΠΑΤΡΙΔΟΣ. La tête d'Auguſte. ΣΕΒΑΣΤΟΣ. Un Capricorne.

Ti. Claude. ΔΡΟΥ ΚΛΑΥΔΙ..... ΑΝΤΩΝΙΑ. Les têtes en regard de Druſus & d'Antonia.

Neron. ΣΕΒΑΣΤΟΦΟΡΟΣ. Un Vaiſſeau à la voile.

Poppée. L.....La tête d'Iſis.

Othon. L A. La tête de Serapis.

——L A. La tête d'Iſis.

Domitien. IMP XXII COS XVII. dans le contour; AVGVSTVS à l'exergue, dans le champ un capricorne.

Trajan. ΤΙΒΕΡΙΕΩΝ ΤΩΝ ΚΛΑΥΔΙΕΩΝ ΕΤ ΑΠ. La Fortune tenant un timon de la main droite, & de la gauche une corne d'abondance.

Hadrien. DIVOS CLAVDIVS COL CL PTOL. Un Prêtre conduit une charruë.

Antonin Pie. CΑΘΥΑΤΡΕΩΝ. La Fortune aſſiſe avec ſes attributs.

——SEC SAEC COL BER. Neptune debout, de la droite il

porte un dauphin, de la gauche il s'appuye sur son trident.

Faustine. KOIN ΠΟ ΝΕΟ ΚΑΙC ΜΗΤΡΟ. Un autel au milieu d'un Temple orné de quatre colonnes; à l'exergue E T P M B. l'an 142.

M. Aurele. CE ABIΛΗΝΩΜ I A ACΥ KOI CΥ. Hercule assis sur un rocher; à l'exergue, Λ C. l'an 230.

DIVO MAR ANTONINO. La tête de M. Aurele avec une couronne radiale.– DIVO AVG PARENTI. Une statuë équestre.

Faustine la jeune. L ΕΝΔΕΚΑΤΟΥ. Faustine debout, porte de la la main droite une couronne, un sceptre de la gauche.

Commode. ΘΕΛΠΟΥCΙΩΝ. Bacchus avec son Thyrse.

—— GEN COL AVG TROA Un Génie debout; de la droite il porte l'image de la Victoire.

Pescennius. COL IVL.... BER. Astarte dans un Temple orné de six colonnes.

Sept. Severe. ΝΕΙΚΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. Cérés assise avec des épis à la main.

C L I C O R. La ſtatuë de Severe ſur un Obeliſque ; de chaque côté les ſtatues équeſtres d'Antonius & de Geta.

Domna. COL CAES ANTIOCHENI. (*ſic*). Une Déeſſe debout, le boiſſeau ſur la tête ; de la droite elle tient une branche de laurier ; une corne d'abondance de la main gauche qui eſt appuyée ſur un bâton, autour duquel un ſerpent eſt entortillé.

Plautine. M A N T I N E Ω N. Un cabire debout, le marteau à la main droite, de la gauche il porte un capricorne.

Macrin. Γ Α Δ Α Ρ Ε Ω Ν. La tête de Pallas couverte d'un caſque.

SEP TYRO METR. La tête d'Hercule,

Antonin, fils de Soœmias. PEΦ Α Ν Ε Ω Τ Ω Ν. Un Génie voilé & tourelé ; à ſes piés, un bœuf.

COL P T O L. La foudre.

Mœſa. L Γ. La tête d'Iſis.

Sev. Alexandre. C Κ Η Ψ Ι Ω Ν Δ Α Ρ Δ Α. Bacchus debout avec ſes attributs.

Maxime, L Δ. La tête d'Isis.

Gordien Africain, pere. L A. L'Equité assise, la balance à la main.

——L A. Rome assise sur un bouclier; de la main droite elle porte l'image de la Victoire,

Gordie Pie. ΛΥCΙΑΔΕΩΝ. Une femme assise, une patere à la main droite, une corne d'Abondance à la gauche.

——COL CAES ANTIOCH SR. Un drapeau entre deux signes militaires.

Tranquilline. ΤΟΜΕΩC ΜΗΤΡΟ ΠΟΝΤΟΥ Γ. Une Victoire avec ses attributs.

——L Z. La tête du Soleil.

Philippe, fils. L Δ. Triptoleme sur un char trainé par deux dragons.

ΚΟΝΑΝΕΩΝ. Bacchus debout.

Trajan Dece. COL ANTIOCHI SR. Trois signes militaires.

Herennius. CΕΠ ΚΟΛ ΡΗCΑΙΝΗCΙΩΝ L ΗΙΡ. Un Prêtre mene la charruë; au haut de

la Médaille, une aigle éployée; au bas, un Dieu Fleuve ſortant de l'eau.

Trebonien. COL DAMAS METRO. Une palme dans une urne, ſur laquelle on lit OΛΥΜΠΙΑ CEBACMIA.

Voluſien. . . . . CLAVDIOPOLI. Une figure dans un Temple orné de quatre colonnes.

—— ΕΠΙ C ΜΙΛΟΥ ΝΕΩΚΟΡΟΥ. ſur un cartouche; dans le contour, ΦΛ ΝΕΑCΠΟΛΕΩC; à l'exergue, une aigle éployée.

Valerien. ΑΡΙCΤΩΝ ΜΕΓ, au milieu d'un édifice de figure octogone; à l'exergue ΝΙΚΑΙΕΩΝ.

Gallien. CΕΛΕΥΚΕΩΝ ΚΑΛΥΚΑΔ, Pallas debout lance un trait, une figure à ſes piés.

Salonine. ΑΦΡΟΔΙCΙΕΩΝ. Le type de la Fortune.

Je paſſe au petit bronze, dont je me contenterai de décrire quelques Médailles des plus curieuſes.

Les têtes accolées de M. Antoine & de Cleopatre. — ΤΡΙΠΟLΙΤΩΝ

E T. Kr. La Victoire ſur la prouë d'un navire.

Auguſte. ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ ΑΤΤΑΛΟΣ. La tête du Roi Attale, ornée d'un diadême.

——CIC XXXVII. La tête d'Auguſte. — EX D D. Les têtes accolées de Caius & de Lucius.

IOΥΛΙΑ CAICAPOC. Trois épis dans une corbeille. — TIBERIOΥ KAICAPOC. Un ſimpule.

Caïus Céſar..... NOΥ ANΘΥΠΑΤΟΥ NE.... Une aigle.

Druſus. — Jupiter debout devant le Temple de Venus de Paphos.

ΔΡΟΥΣ.... ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ. La tête de Druſille. ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Une étoile au milieu d'un croiſſant.

TI ΚΛΑΥΔΙΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕ ΑΓΡΙΠΠΙΝΑ. Les têtes accollées de Claude & d'Agrippine. — ΜΟΣΤΕΝΩΝ.... ΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡ. Une Amazone à cheval.

TI ΚΛΑΥ..... ΓΕΡ ΣΕΒ. La tête de Claude. — ΑΓΡΙΠΠΕΙΝΑ TI ΚΛΑΥΔΙΟΥ ΓΥ. La tête d'Agripine.

ΑΓΡΙΠΠΕΙΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. La tête d'Agrippine. —ΑΛΙΚΑΡ-ΝΑΣΣΕΩΝ. Une Déesse debout.

BRETANNIKOC CAICAP. La tête de Britannicus. —ΝΕΡΩΝ ΚΑΙCΑΡ. La tête de Neron.

Neron. ΤΑΒΗΝΩΝ. au milieu d'une couronne.

——ΦΟΙΝΕΙΚΑΙΕΩΝ ΠΕ. La tête de Ti Claude.

DIVA POPPAEA A..... Poppée assise au milieu d'un Temple orné de deux colonnes. -DIVA CLAVDIA NER F. Une petite fille debout dans un Temple orné de six colonnes.

Othon. L. A. Le Dieu Canope.

Titus. ΤΥΡ. La massuë d'Hercule.

Domitia. ΕΠΙ ΜΕΤΡ ΣΩΣ-ΘΕΝΟΥΣ ΚΟΤΙΑΕΩΝ. Cybele assise.

Trajan. ΤΙΒΕΡ ΚΛΑΥΔ L. ϛ. Une ancre de navire.

Hadrien. ΑΤΡΙΒ. L ΙΑ. Une femme debout.

——ΚΕΡΑCΟΥΝΤΙΩΝ..... CΟΔ. Jupiter debout, la Foudre à la main.

Sabine. AIZANEITΩN. La tête d'Hadrien.

— ΦΩΚΑΕΩΝ. Un vaisseau, avec les bonnets de Castor & de Pollux.

Antonin Pie. MHT KAI ΠΡΩTHC NIKOMHΔEIAC. Un cheval marin.

M. Aurele. AΔPAMΥTTHNΩN. Thelesphore debout.

Faustine. IHTAN Un palmier.

Verus. ANT ΠΡ ΙΠ ΙΕΡ ACΥ. Une femme debout, portant un cheval dans sa main.

Commode. AΡT TΥX ΥE. La tête de Crispine.

— ΥΠΕΡ NIKHC ΡΩMAIΩN. La tête d'un Génie, voilée & tourelée.

Sevére. KAΛΥΔONIΩN. Serapis dans un Temple orné de deux colonnes.

— CIΛΛΥEΩN. Apollon debout, la lyre à la main.

Domna. IVL A COL PARLAIS. Pallas debout; de la main droite elle s'appuye sur un sponton.

—— ΟΡΧΟΜΕΝΙΩΝ. Une femme debout.

Antonin, fils de Sevére. ΤΙΑΝΩΝ. Mercure debout, avec ses attributs.

—— COL AVR PIA METR SID. Une tête barbuë, ornée d'un diadême.

Geta. ΔΑΜΑCΚΗΝΩΝ. Une femme assise sur un écueil.

Macrin. ΚΙΑΝΩΝ. Une urne entre deux chevres affrontées; elles sont élevées sur leurs piés de derriere.

Diadumene. ΑΥ Κ Μ ΟΠ ΜΑΚΡΕΙΝΟC C. La tête de Macrin.

Mœsa. ΦΛ ΝΕΑCΠΟΛΕΩC CΥΡΙΑC ΠΑΛ. Le type de l'Espérance.

Sev. Alexandre. ΡΑΦΙΑ ΙΕΡ ΑC. Un serpent autour d'un Trident.

Mamée. ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Une étoile au milieu d'un croissant.

Maxime. ΘΥΑΤΕΙΡΕΝΩΝ. Une femme assise, le casque en tête; elle s'appuye de la droite sur un

ſponton ; de la gauche elle porte l'image de la Victoire.

Gordien Pie. ΙΔΙΕΩΝ. Le Dieu Terme.

Philippe, fils. CΙΛΛΥΕΩΝ. La tête du Dieu Lunus.

Dece. COL AEL CAP COM P F. La tête d'un Génie, tourelée.

—— ΕΦΕCΙΩΝ Γ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. La Fortune avec ſes attributs.

Trebonien....... CAES MET PR S PAL. La tête d'un Génie, tourelée.

Æmilien. VIRTVS AVG. Le Prince debout, ayant le pié droit poſé ſur un globe

Gallien. AEL MVNICIP COIL. Cérés debout.

COL ICONIENSIVM S R. La Louve allaitant Remus & Romulus.

Salonine. COL DAMAS METRO. Une urne ſur une table.

Salonin. CAMIΩN. La Victoire debout.

D'Avignon le 20. Mars 1734.

L'Editeur de cette Lettre avertit, que les Médailles de feu M. le Bret sont à vendre, ainsi que les Marbres Antiques, dont M le President Bouhier donna une explication il y a quelques années. Les Idoles de bronze, & les Pierres gravées du même Cabinet sont aussi à vendre.

ARTICLE CII.

*TRAITE' DE L'AME DES Bêtes, avec des Reflexions Physiques & Morales. Par M l'Abbé M.** A Paris, chez P. G. le Mercier, ruë S. Jacques, au Livre d'or. 1737, Avec approbation & Privilege du Roi*, in-12. *Pages* 257.

ENcore un Livre sur l'Ame des Bêtes ! c'est dequoi révolter l'orgueil du Pyrrhonisme. Fier de ses succès contre tous ceux qui ont osé traiter cette matiere, pourra-t il voir tranquillement qu'on reparoisse pour lui arracher un triomphe, dont il croit jouir au titre le plus

juste ; mais le Pyrrhonisme est un monstre extravàgant, dont les efforts & les saillies ne dûrent jamais allarmer ni déconcerter le vrai Philosophe, il conteste les notions les plus évidentes, & son art malheureux ne consiste le plus souvent qu'à nous faire le détail immense de ce que nous ignorons, pour nous faire perdre de vûë ce que nous avons de certain. D'un autre côté, diront quelques autres, que prétend-t-on nous apprendre de nouveau sur un sujet qui a été jusqu'ici l'écueil aussi-bien que l'objet des méditations les plus profondes. La matiere est épuisée, ou si l'on veut, n'est pas même entamée. Ceux qui l'ont traitée, qu'ont-ils fait au prix de tant d'efforts ? Ils ont ruiné victorieusement les sentimens de leurs adversaires; mais ils n'ont pas, pour cela, plus solidement établi leurs propres idées, du moins au jugement des arbitres sensés & impartiaux. Si l'on nous donne un systême nouveau, que sera-ce ? Un amas de conjectures ingenieuses, que l'on décorera du beau

nom de Principes, un recueil de réticences adroites, & de déguiſemens imperceptibles de la queſtion, pour parvenir plus facilement à ſon but? Que les hommes ſont étranges! le caprice ſans ceſſe les porte à ſonder les myſteres de la nature, & les empêche de profiter de ce qu'il leur eſt ſi aiſé & ſi utile de counoître; ſi au contraire c'eſt un ſyſtême ancien que l'on rhabille; hé qu'ajoûtera-t-on au travail de ſes Auteurs? Tout fut dit à-peu-près de leur part & de celle de leurs premiers diſciples; plus amoureux de ces idées nouvelles que nous ne pouvons l'être, & attaqués plus vivement par des ennemis que la jalouſie, & l'attachement aux vieilles penſées, rendoient furieux, ils firent les plus grands frais pour leur défenſe, on ne peut que glaner après eux.

Il y a du vrai ſans doute dans ces réfléxions, mais à les prendre dans toute leur étenduë, elles ſeroient juſtement repréhenſibles; ne faut il donc prendre la plume, & exercer ſon génie ſur des matieres

Philoſophiques, que pour nous débiter ce que perſonne n'avoit imaginé avant nous? Le nouveau, ne conſiſte point préciſément à inventer ce qui n'avoit jamais été dit ; on eſt neuf, on eſt original dans l'expoſition que l'on nous fait d'un ſentiment même très-ancien, & très-connu. On travaille ſur les mêmes matériaux, mais la diſtribution en eſt différente, & dès-lors ce n'eſt plus le même édifice. On n'a pas peut-être la gloire de l'invention, mais on jouit ſouvent du mérite ſupérieur de l'execution ; d'ailleurs, à ne vouloir jamais donner que du nouveau, il arriveroit que l'on abandonneroit ou des vérités reconnuës, ou des opinions du moins très-vraiſemblables, pour courir après la chimere ; ce ſeroit bien alors le cas de gémir encore plus que nous ne faiſons, de la bizarrerie, & des égaremens de l'eſptit humain, ſi une Loi expreſſe dans la république des lettres, condamnoit au ſilence les Philoſophes, à moins qu'ils ne donnaſſent des idées abſolument nouvelles.

De-là nous concluons avec plaisir, que l'Ouvrage de M. l'Abbé Machi, au moins pour *la* maniere, doit être favorablement reçû des connoisseurs judicieux. Il remet sur la scene le sentiment des Bêtes automates. Plus ce systême a eu de partisans illustres, plus il lui sera glorieux d'avoir voulu en augmenter le nombre. Ce paradoxe se présente dans ce Livre sous un jour capable de persuader les uns, & d'imposer aux autres. Quand même l'entreprise de M. M**. seroit inutile pour le fonds, quand même il n'auroit pas la consolation de faire un seul proselite de sa doctrine principale, nous croyons pouvoir lui promettre qu'il aura l'avantage d'avoir plû à bien du monde, par l'arrangement de ses preuves, la netteté de sa méthode, & la sagacité avec laquelle il a traité tout ce qui a rapport au méchanisme de l'homme, & des autres animaux. Entrons dans le détail.

Un premier article que l'on peut regarder comme le frontispice de tout l'Ouvrage, mais un frontispice

trompeur, car il paroît annoncer toute autre choſe que ce que l'on y trouve, un premier article, dis-je, traite de l'incertitude de la plûpart de nos connoiſſances ; on connoît que cet objet ſeul, pourroit former un Livre conſidérable, auſſi divertiſſant qu'utile, en ſe bornant même à l'hiſtoire ſeule des opinions philoſophiques ; rien n'eſt plus capable d'humilier notre orgueil, ni de rappeller au bon ſens ceux qui ſeroient tentés de ſe faire les victimes des ſyſtêmes de la raiſon humaine, ou ſi l'on aime mieux, de l'imagination. Que de ſentimens dont on ne s'eſt pas aviſé de douter pendant une longue ſuite de ſiécles, & démontrés clairement dans une infinité d'épais volumes, dont on ne ſe ſouvient aujourd'hui que pour en déplorer le ridicule ! Tant il eſt vrai qu'on ne remonte preſque jamais à l'origine, tandis que l'impreſſion des préjugés, & l'eſtime aveugle des premiers Maîtres ſubſiſtent, & que l'eſprit prévenu n'employe ſes talens & ſes lumieres dans

ce cas là, qu'à étayer des Principes qu'il reſpecte religieuſement, ſans jamais les examiner.

L'orgueil de l'homme le porte à étendre ſes connoiſſances ſur tous les objets qui l'environnent ; hé comment ſçauroit il ce qui eſt au-delà de ſa ſphere, puiſqu'il s'ignore ſi parfaitement lui-même, & que tout ce qu'il nous débite de ſa propre nature n'eſt qu'un jargon auſſi ennuyeux qu'inexplicable, où il ſuppoſe éternellement ce qui eſt en Queſtion, & où les explications qu'il donne, ſont encore plus obſcures que les choſes même qu'il entreprend d'éclaircir? „ Il dit, par exemple, „ qu'il eſt un compoſé d'eſprit & „ de matiere, & il ne ſçait ce que „ c'eſt qu'eſprit & matiere; car qu'on „ demande ce que c'eſt qu'un eſ- „ prit? C'eſt, dira-t-on, une ſub- „ ſtance immatérielle, ou qui n'a „ point de parties. Ce que c'eſt que „ la matiere? C'eſt un être compo- „ ſé de parties. En vérité, ſont-ce „ là des définitions? C'eſt, *conti-* „ *nue M. M***, comme ſi l'on di-

„ ſoit, un eſprit, eſt ce que n'eſt „ pas la matiere, & la matiere eſt „ ce que n'eſt pas l'eſprit; c'eſt-à- „ dire, qu'elle n'eſt pas indiviſible „ parce qu'elle a des parties, & que „ l'eſprit eſt indiviſible parce qu'il „ n'a pas de parties. „

Si l'homme eſt dans une ignorance ſi profonde de ce qui le regarde, c'eſt donc une prétention chimérique à lui, que de croire ſçavoir les véritables cauſes de la plûpart des choſes qu'il voit; & la ſageſſe paroît exiger que mettant à l'écart ce qui eſt de pure curioſité, il borne ſon étude & ſon application aux premieres idées dont l'évidence le ſaiſit indépendamment de la réfléxion, & aux concluſions utiles qui y ſont prochainement attachées, que pour la morale, il en faſſe l'application aux diverſes ſituations de ſa vie, & pour les arts néceſſaires ou agreables dans la ſocieté, qu'il s'en tienne à cette multitude de faits, qu'il touche, pour ainſi dire, qu'il manie, & que l'expérience réitérée tous les jours, lui rend continuellement palpables.

C'eſt bien là apparemment ce que veut notre Auteur ; mais il va plus loin, & il ne croit pas que l'incertitude de nos connoiſſances puiſſe l'empêcher de voir clair dans la fameuſe queſtion ſur l'ame des Bêtes. Tant de Philoſophes ne ſe ſont opiniâtrés à leur donner une ame intelligente, que parce que livrés à leurs préventions, ils ont voulu que les opérations, qui dans les bêtes ſemblent ſe rapprocher des nôtres, ne pûſſent avoir d'autre principe qu'un être ſpirituel, il leur a plû de ſuppoſer que l'homme n'avoit point de fonctions dont l'ame ne fût la cauſe, & comme l'œconomie animale dans les bêtes, eſt la même que dans nous, ils en ont conclu néceſſairement, que c'étoit une ame, qui chez elles pareillement dirigeoit le jeu, les reſſorts, les mouvemens de la machine.

Tous ceux qui ſe mêlent de raiſonner ſur cette matiere, & ſur quantité d'autres, éviteront les erreurs abſurdes, au moyen de ces deux maximes ; *accorder tout ce qui eſt clair*

& distinct, n'accorder que ce qui est clair & distinct; personne ne s'avisera de reclamer contre cet arrêt; mais la difficulté sera toujours dans l'interprétation. Otez les premiers principes, le reste devient essentiellement soumis à la dispute, & au problême; on ne voit pas les objets de raisonnement même, comme les autres, de la même façon; & ce qui est évident pour ceux-ci, est pour ceux-là une énigme, contre laquelle leurs méditations échouent; les uns & les autres, sont de la meilleure foy; dans les commencemens, s'entend, car dans les suites, qu'il est difficile que l'amour propre, la colere, & le dépit ne nous persuadent intimement ce que nous ne croyions d'abord que foiblement! C'est une affaire de pur méchanisme que la moitié de nos pensées & de nos sentimens, autant au moins que la plûpart des autres actions que l'Auteur nous explique.

Or c'est en s'attachant aux deux maximes que nous venons de citer, que l'Auteur pied-à-pied, entreprend d'établir

d'etablir le ſyſtême des bêtes autaumates ſur les débris de tous les autres ſentimens. La matiere encore une fois, eſt des plus connuës de tous ceux qui ont quelque teinture de Philoſophie ; de célébres Auteurs, l'ont maniée avec un art qui ſuppléoit aux raiſons qui pouvoient leur manquer. Leur travaux ne feront point tort à M. M**, & l'on trouvera dans ſon Livre des preuves & des idées de détail, qui donnent une idée favorable de ſes lumieres, & de ſon talent pour les matieres Philoſophiques. On ſent du reſte que dans un Extrait, nous ne pouvons qu'ébaucher ſon ſyſtême, aſſez connu d'ailleurs.

M. M**. réfute les autres ſentimens, & il profite habilement de l'avantage que la matiere lui donne. En effet, c'étoit (dit-on) une invention bien pitoyable que cette forme ſubſtantielle qui a ſi long-tems regné dans les Ecoles; a-t-on jamais pû concevoir ſérieuſement une ſubſtance matérielle qui ne fût point matiere ?

Comment a-t-on poussé la superstition jusqu'à croire que l'intérêt même de la Religion, demandoit qu'on défendît avec le zéle le plus vif une opinion si extraordinaire? Qui pouvoit conduire à imaginer dans la nature une substance moyenne qui ne fût ni matiere ni esprit, & qui participât presque également des miséres de la premiere, & des perfections du second?

Le sentiment de ceux, qui en accordant aux Bêtes une connoissance réelle, assignoient en même-tems dans elles la matiere pour principe de cette connoissance, étoit encore plus directement dangereuse, quoique peut-être moins absurde pour la maniere de raisonner. Il seroit inutile d'en donner la preuve. La simple énonciation de ce systême rappelle tant d'argumens dont on se sert tous les jours pour démontrer la spiritualité de la pensée, & l'impossibilité de son origine dans les combinaisons de la matiere.

D'autres veulent que l'ame des Bêtes, soit un esprit grossier, diffé-

rent seulement du plus ou moins de celle des hommes; du Singe le plus éclairé par exemple, au Sauvage de l'Amérique, il n'y en aura de distance que celle que nous trouvons d'un autre côté entre l'ignorant le plus grossier, & le sçavant le plus sublime; mais ce plan plus raisonnable que les autres, en apparence, porte sur un fondement qui n'a rien de solide. Pourquoi admettre de l'inégalité entre les ames? Les observations que nous faisons sur nous-mêmes & sur les autres, nous détermineront toujours à penser, qu'il n'y a de différence d'ame à ame que celle qu'y apportent les organes, les dispositions du tempérament occasionnées à l'intérieur par l'arrangement des fibres, & à l'extérieur, par le climat, l'éducation, les habitudes, les façons de vivre, cent autres causes que la réfléxion nous découvre; & c'est une puerilité indigne d'un Philosophe de penser que le Ciel ait donné plus de perfection intrinseque à l'ame du

plus grand homme qu'à celle du plus insigne scélérat.

Il faut donc, après avoir reconnu la fausseté de tous ces sentimens, revenir au vrai, & ce vrai nous le trouvons dans le méchanisme de l'animal, si nous l'étudions avec attention.

L'homme est une machine admirable, mais en cela il n'a rien de supérieur à la bête; ces milliers de ressorts que l'Anatomie nous découvre dans la dissection de l'animal, nous les admirerions dans le Ciron, si sa petitesse ne le déroboit à l'avidité de nos regards. L'ame est donnée au corps de l'homme pour le gouverner, pour le conduire, pour l'arracher en quelque façon aux imperfections de la matiere, & le rendre digne des vûës du Createur. Son union avec le corps, trompera toujours nos méditations, & ce ne sera jamais qu'une vérité de sentiment, que le raisonnement tenteroit en vain de développer; mais elle n'est pas le seul principe de nos actions;

il y en a même une infinité aufquelles il eſt clair qu'elle n'a pas la moindre part. Les objets extérieurs agiſſent ſouvent ſur la machine indépendamment de l'ame, & en déterminent les reſſorts, ſuivant les circonſtances. Ce n'eſt donc préciſément qu'une horloge, qui ſuivant l'arrangement que l'Ouvrier a ſçû donner aux parties dont il l'a compoſée, varie ou répete ſes mouvemens. Tout ceci n'eſt, comme on voit, qu'une theſe générale, qui a beſoin de preuves, & ces preuves, l'Auteur les trouve dans une Deſcription détaillée de ce qui nous arrive naturellement; il en démêle l'explication dans le jeu de la machine, & dans la liaiſon que Dieu a miſe entre les reſſorts de notre corps, & certaines cauſes qui travaillent ſéparément quelquefois, & quelquefois concourent enſemble à les mettre en mouvement. M. M**. raiſonne ſur tous ces objets avec une netteté qui les rend ſenſibles. Il nous développe l'empire que les objets extérieurs ont ſur nos détermina-

tions naturelles, la dépendance où l'ame agit des dispositions du corps, la varieté qui regne dans les caracteres, aussi frappante que celle que nous voyons dans les phisionomies, la différence qui est entre les hommes, fondée uniquement sur la différence de leurs tempéramens; il expose les raisons physiques des changemens qui nous arrivent, le sommeil, les rêves, la folie, l'épuisement après une longue application; à tout cela, & à une infinité d'autres actions dans nous, selon lui, l'ame n'y fait rien, ou n'y peut rien. Pourquoi donc recourir à elle comme au seul principe qui puisse produire dans les bêtes des opérations semblables?

Il y a dans l'homme des actions parfaitement libres, des idées pures, qui prouvent dans lui un principe supérieur à la matiere, & c'est ce que nous appellons ame; il y en a de mixtes, qui plient l'ame, pour ainsi dire, aux besoins du corps avec encore plus d'empire que l'ame n'en a pour commander à celui-ci;

il y en a d'autres enfin qui ne doivent leur exiſtence qu'à la liaiſon des reſſorts, & qu'à la dépendance où ils ſont des cauſes deſtinées à les remuer; & c'eſt de cette derniere eſpece qu'eſt tout ce que nous appercevons dans les bêtes.

La triſteſſe, la colere, l'amitié, la fidélité, la connoiſſance, la mémoire, l'addreſſe qui nous frappent dans elles, ne ſont que des jeux de la machine, remuée par des loix auſſi fixes que ſages, & proportionnées à l'intelligence de l'ouvrier. L'art a parmi nous ſes miracles & ſes chefs-d'œuvres. Foibles ébauches de ce qu'il a plû au Createur de renouveller ſans interruption à nos yeux depuis le commencement du monde, dans tant de milliers d'eſpeces d'animaux! Ils boivent, ils mangent, ils dorment, ils crient, ils vont & viennent, ils ſont ſuſceptibles de joye & de triſteſſe, d'amitié & de haîne, ils oublient ce qu'ils avoient appris, & apprennent de nouveau ce qu'ils avoient oublié, ils ſont dociles, ils ſont féroces,

vindicatifs à l'égard de ceux qui les maltraitent, & fideles á ceux qui les caressent, ils ont des organes comme nous, comme nous ils voyent les objets & les distinguent, entennent la voix qui les menace pour fuir, & celle qui les flatte pour accourir; ils perpetuent leur espece, & élevent leurs petits avec des attentions que nous confondons pour la tendresse avec les nôtres, si même elles ne les surpassent; on pousseroit l'énumération plus loin. Cela ne conclut rien pour leur intelligence, selon M. M**, ce ne sont là que de ces tableaux mouvans, qui font briller l'industrie du méchanisme: on se rappelle ceux que l'on a vûs avec tant de plaisir. Hé bien! si la main de l'homme peut aller jusqu'à ce point de séduction, oserions-nous disputer à l'Etre suprême des talens infinimens supérieurs? Les fibres disposées d'une certaine façon, & faciles à suivre l'impression qui leur vient, les traces imprimées dans le cerveau, les esprits animaux coulant avec plus ou moins de rapidité, voi-

là tout le myſtere : auſſi avec une exactitude philoſophique, ſans aucun autre ſecours, réuſſit-t-on à expliquer dans les bêtes comme dans l'homme tout ce que le préjugé prétendu nous a forcé d'attribuer à une ſubſtance intelligente. C'eſt ce qu'a fait M. M**, & nous le répétons volontiers ; quelque agréablement & ſubtilement expoſé qu'ait été le ſentiment des Bêtes automates, ſoit dans le P. Pardies, qui faiſoit plus ſemblant de le combattre, qu'il ne le combattoit réellement, ſoit dans tant d'Auteurs qui en ont pris la défenſe, les explications de notre Auteur, feront encore honneur à ſon eſprit & à ſes études.

Nous ne combattrons ici, ni n'approuverons encore moins le ſyſtême que l'Auteur s'efforce de remettre en crédit ; que pourrions nous dire ou qu'il n'ait dit lui même pour l'établir, ou que d'autres n'ayent écrit pour le combattre ? Nous ferons ſeulement quelques réfléxions que le ſujet nous a fait naître, & ſans prétendre nous les attribuer à l'ex-

clusion de ceux qui ont déja travaillé sur cette matiere, nous les exposerons simplement, comme nous les concevons, ne prétendant pas même autrement les adopter.

1°. Nous admettons dans l'homme la distinction d'opérations méchaniques, & d'opérations intellectuelles; celles-ci sont de l'ame agissant, pour ainsi dire, en pleine liberté, & lorsque les organes bien disposées, n'alterent point son action. Alors nous voyons proprement, nous sentons, nous comparons, nous connoissons; nous nous prouvons à nous même l'excellence & la noblesse de notre origine & de notre destination. Celles-là sont de l'ame relativement aux besoins du corps, & aux regles par lesquelles elle doit en diriger les mouvemens; mais de-là s'ensuit-il que les opérations de cette espece soient tellement méchaniques, qu'elles soient absolument & totalement indépendantes de l'ame; nous ne pouvons expliquer la part qu'elle y auroit, concevons-nous davantage son union

avec le corps, dont toute la nature nous prouve l'intimité ? L'homme ne vit que par l'union de l'ame avec le corps, & ſon dernier inſtant, eſt celui où elle s'en ſépare. Dans les enfans, lorſque les organes ſont encore ſi tendres, dans les inſenſez, lorſqu'ils ſont dérangés, croira-t-on que l'ame reſte ſans aucune fonction ? Et que ce ſoit préciſément le jeu de la machine qui faſſe croître les premiers, & conſerve les ſeconds ? Elle anime le corps dans les uns & dans les autres, ſuivant les loix de la création, & elle pourvoit à ſa conſervation par des principes d'autant plus ſimples, qu'elle n'a pour ſe conduire alors la liberté ni du choix, ni de la réfléxion.

2°. L'inſtinct admirable des Bêtes, qui, dit-on, les rendroit ſupérieures à nous-mêmes, s'il étoit l'effet d'une cauſe intelligente, nous paroît bien moins prouver le pur méchaniſme dans elles, que la providence admirable du Createur qui a voulu par-là pourvoir à leurs plaiſirs, à leurs beſoins, à leur conſer-

vation, au défaut de la raiſon qui nous fait trouver tous les avantages qui conviennent à notre nature ; d'ailleurs ce même inſtinct n'eſt-il pas dans nous-mêmes pour une infinité de choſes ? Nous agiſſons, nous opérons auſſi parfaitement, auſſi ſûrement que les bêtes, dans tous les cas où la néceſſité prévient la réfléxion, & où la raiſon ne peut agir, l'induction en eſt aiſée à faire; nous avons pourtant alors une ame, & c'eſt par elle uniquement que nous vivons; n'eſt-il pas naturel de ſuppoſer qu'elle eſt dans nous le principe de ce que nous nommons inſtinct, & de ces milliers de mouvemens auſſi réguliers que les opérations géométriques, quoique nous n'en connoiſſions pas la maniere ? Il nous paroît abſurde de la ſuppoſer dans une inaction entiere, ſi contraire à ſa deſtination & à la fin du Createur.

3°. Les ames, dit-on, ſont toutes égales; & parmi elles, il n'y a de différence que celle qu'y met l'arrangement des fibres & des orga-

nes; nous ne connoiſſons que l'eſprit & la matiere. La matiere eſt une, tous les êtres matériels, ne ſont que les parties de la même matiere, diverſement combinées; l'eſprit auſſi eſt un; la volonté & la penſée conſtituent ſon eſſence; nous ne voyons rien au-delà. Or l'eſprit, étant par ſon excellence une émanation de la divinité, immortel par conſéquent, & deſtiné à une fin ſurnaturelle, nous ne pouvons croire qu'un être auſſi diſtingué, ait été ſubordonné à une fin auſſi mépriſable que ſeroit celle d'animer les corps des bêtes; & la ſeule idée en paroît injurieuſe à Dieu, & bien éloignée de la ſageſſe infinie de ſes vûës; mais d'où pouvons-nous conclure avec quelque certitude qu'il n'y ait point une vraye inégalité entre les ames? L'eſprit infini, en créant des eſprits finis, n'a-t-il pas pû leur diſtribuer ſes dons, & les partager differémment. Ils ſont tous eſprits, donc ils voudront & penſeront tous; mais qui nous a dit qu'il n'avoit pas établi parmi eux cette varieté qu'il a

répanduë dans tous ses autres ouvrages. Je ne vois rien qui nous prouve le contraire, & c'est une supposition arbitraire que l'on fait en avançant ce sentiment. On ne comprend pas cette différence. Comprend-on davantage la creation de la matiere? Que les objets extérieurs agissent sur notre ame, ou pour parler avec plus de justesse, soient l'occasion de nos pensées, de nos démarches, de nos actions libres; que la diverse disposition des organes, accélere ou retarde les operations de l'ame, c'est ce que nous n'avons garde de contester; mais ce que nous prétendons, c'est qu'il n'est nullement prouvé que ce soit là l'unique cause de la différence qui se trouve parmi nous, & qu'il est également raisonnable d'en admettre une seconde qui peut venir du plus ou du moins de perfection intrinseque des ames mêmes; par-là on expliquera d'une maniere plus claire & plus capable de contenter la raison, comment tels & tels ont pû paroître supérieurs au reste des hommes

par l'etenduë prodigieuse de leurs vûës, par la grandeur de leur courage, par cette multiplicité de talens éminens, qui les rendoient les maîtres & les arbitres du monde. Les organes à la bonne heure secondoient l'ame & la soulageoient dans ses opérations ; mais l'ame à son tour plioit les organes, & les assujettissoit avec empire à ses désirs, & à ses pensées ; l'expérience tous les jours ne nous apprend-t-elle pas jusqu'à quel point nous pouvons nous rendre maîtres de nous-même ; mais les ames, dira-t on, ne sont-elles pas dans les hommes appellées à la même fin ? Sans doute, mais il en sera alors dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grace ; chacune aura agi suivant la route qui lui étoit tracée, & la mesure de ce qu'elle avoit reçû, chacune aura la place qui lui étoit marquée, & qui répond à ce qu'elle a dû être dans l'idée du Createur.

Or, en supposant à présent qu'il peut y avoir de l'inégalité parmi les esprits créés, qu'il y en a parmi les

Anges, qu'il y en a parmi les hommes, que tous enfin ne veulent pas & ne penſent pas également ; on ſçait bien qu'il y a des Philoſophes qui ont pris droit d'en admettre d'une eſpece encore inférieure, & au lieu de la fin qui nous eſt propoſée, uniquement deſtinés à conduire & gouverner des êtres auſſi d'une eſpece inférieure à la nôtre, néceſſaires aux vûës du Createur, quoique nous n'en appercevions pas toujours l'utilité. Par-là que d'embarras ſauvés! la matiere n'eſt plus ſur les confins, pour ainſi dire, de la penſée; & l'eſprit agiſſant, voulant, penſant librement, s'élevant juſqu'au Ciel, contemplant la grandeur infinie de l'Etre ſuprême, & appellé par l'immenſité de ſes déſirs à le poſſeder un jour, ne ſera point aſſervi à l'humiliant emploi d'animer des êtres ſubalternes, eſclaves & victimes des caprices & des paſſions de l'homme. Mais on ſent d'un autre côté tous les inconveniens de ce ſyſtême, & il eſt clair qu'il ſeroit encore plus dangereux dans ſes ſuites que les autres.

4°. On a beau dire que le préjugé ſeul, produit la répugnance invincible que nous avons à croire les bêtes automates; toutes ces raiſons qu'on expoſe avec emphaſe, ne perſuaderont jamais; elles paroîtront ingenieuſes, juſtes, ſolides, fortes même & convainquantes d'une certaine façon, ſi l'on veut; mais le ſentiment finira toujours par les rejetter, & l'examen achevera de les détruire, en montrant qu'elles ſuppoſent le plus ſouvent ce que nous ignorons, ce qui eſt en queſtion, ce que nous ne pouvons ſçavoir, & qu'elles concluent preſque toujours du particulier au général. D'ailleurs quelles prérogatives n'accorde-t-on point à la matiere, en même-tems qu'on la reconnoît incapable de penſée & de ſentiment? Quelque précaution que l'on prenne, l'intervalle de là au matérialiſme, eſt imperceptible. Si une machine ſimple, peut nous reſſembler ſi parfaitement en apparence, encore quelques coups de roüe, & voilà des hommes. Ce danger que l'on a été ſi long-tems

ſans vouloir appercevoir dans le ſyſtême des formes ſubſtantielles, quoiqu'il y fût bien réellement, n'eſt pas moins prochain dans celui des Bêtes automates ; nous ſçavons les raiſons par leſquelles on s'en défend, mais nous ſçavons auſſi ce qu'on peut y répondre. De tout ceci concluons qu'il y a des objets ſur leſquels on diſputera éternellement, & que la raiſon ſur certaines matieres, eſt un guide peu ſûr, lorſque la révélation ne l'aide pas.

L'Auteur nous permettra-t-il en finiſſant, de lui témoigner quelque ſcrupule ſur une de ſes penſées ? Il explique avec eſprit, & d'une maniere que nous ne pouvons qu'approuver, la différence qui ſe trouve dans nos ſenſations ; elle vient de la diverſité des organes, comme la différence des phiſionomies, de la variété des viſages. Les organes étant donc différens, l'ébranlement de la part des objets extérieurs, n'eſt pas le même, & l'ame par conſéquent eſt différemment avertie ; mais l'Auteur n'outre-t il pas un peu, lorſque

de-là il infere que le même objet, peut produire dans nous deux sensations contradictoires, deux goûts, par exemple, aussi differens que le sont le doux & l'amer : à moins d'un dérangement qui n'est pas ordinaire, & qui seroit opposé à l'œconomie animale, la différence dans les organes n'est que du plus au moins, & dès-lors les deux sensations différentes que le même objet produira, seront toujours dans le même genre, suivant la différence des vûes, le bleu que j'appercevrai, ne sera pas précisément le même bleu que vous verrez, mais il ne sera point bleu pour l'un & rouge pour l'autre, le sucre aura plus ou moins de douceur dans les différentes bouches, mais il n'aura dans aucune, au moins ordinairement, l'aigreur du citron. Ces différences sont donc réelles, mais imperceptibles, & la dépendance que nous avons de ce qui est hors de nous, est par-là plus constante & plus uniforme. Il seroit assez singulier de voir quelqu'un se rafraîchir avec de

l'eau bouillante, & un autre boire à la glace pour s'échauffer.

Nous dirions ici volontiers qu'il en est de la question sur l'ame des Bêtes, comme des recherches de la Pierre Philosophale, on travaille long-tems, mais on n'arrive jamais au but: en récompense, on fait dans le chemin des découvertes précieuses, & le public reçoit de ces travaux perdus des présens estimables.

ARTICLE CIII.

REMARQUES SUR LE Chapitre XII. & dernier de l'Ecclesiaste.

LE sentiment commun sur ce Chapitre a toujours été, & est encore, qu'on le doit entendre de la vieillesse. C'est le Titre qu'on voit dans toutes les Bibles à la tête de ce Chapitre, sans parler du consentement unanime des Peres, & des Docteurs. Mais un Auteur moderne des plus célébres, choqué des mauvaises interprétations, que quelques-

uns ont données des expressions figurées, & énigmatiques, dans lesquelles ce Chapitre est conçû ; au lieu d'en chercher de plus convenables, que son esprit sublime aidé des lumieres de l'Esprit de Dieu auroit pû lui faire facilement trouver, sans s'écarter du commun sentiment, a mieux aimé en inventer un tout nouveau, & tout différent du premier. Il prétend, que ce Chapitre contient une prédiction prophetique de la destruction du Royaume de Juda, qui commença sous Joachin, lequel se livra lui-même à Nabuchodonosor, qui l'emmena à Babylone; & acheva sous Sedecias, oncle de ce Joachin, à qui Nabuchodonosor l'avoit substitué, & qui s'étant ensuite révolté contre le même Nabuchodonosor, ne voulant pas lui payer le tribut qu'il lui avoit imposé, causa sa perte entiere, & celle de tout son Royaume.

Pour établir son sentiment, cet Auteur fait revenir Salomon de l'autre Monde, pour exhorter son Peuple à se souvenir de Dieu dès le

commencement de sa splendeur, qui est comme sa jeunesse, en l'avertissant des malheurs qui lui doivent arriver dans la suite.

Cette idée est à la vérité ingenieuse, & a quelque chose de specieux : mais elle ne paroît cependant pas devoir être reçûë au préjudice de l'ancienne opinion, n'étant appuyée sur aucun fondement solide ; au lieu que le sentiment commun est fondé sur de très-bonnes raisons, comme je vais tâcher de le montrer.

1°. Ces mots par lesquels ce Chapitre commence : *Souvenez-vous de votre Createur pendant les jours de votre jeunesse*, & qui ne sont qu'une suite de ceux par lesquels le précédent finit, *la jeunesse & le plaisir des sens n'ont rien que de vain*, marquent évidemment, que l'Ecrivain sacré veut parler de la jeunesse proprement dite ; & que par conséquent l'âge, qu'il lui oppose comme tout contraire, est la vieillesse, vieillesse proprement dite. Ainsi l'a-t-on entendu jusqu'à present.

2°. Il n'y a aucune nécessité de

faire revenir Salomon de l'autre monde, pour lui faire dire tout ce qu'il dit dans ce Livre. Ces mots *sous le Soleil*, & d'autres semblables, qu'il y repete souvent, marquent seulement, qu'il le composa sur la fin de ses jours, comme ne se regardant plus de ce monde, & dans un esprit de pénitence, selon la tradition la plus commune des Juifs, qui pour cette raison le canonisent, & l'invoquent avec son pere David, & les autres Patriarches.

3°. Il n'y a rien qui puisse faire penser, que Salomon fasse ici une prédiction prophétique de l'avenir. Il ne parle nullement en Prophete. Il déclare au contraire, & le répéte plusieurs fois, qu'il ne donne que les réfléxions & les expériences qu'il a faites lui-même pendant tout le cours de sa vie ; & qu'il ne parle que de ce qu'il a vû & remarqué arriver ordinairement aux hommes ; c'est ce qu'on voit qu'il repete à presque tous les Chapitres, & même plus d'une fois dans quelques Chapitres. C'est aussi ce que celui, qui

a publié ſon Livre, dit de lui dans ce même Chapitre, immédiatement après cette prétenduë Prophetie, où il parle ainſi : *Comme l'Eccleſiaſte étoit un homme très-éclairé, il inſtruiſit le Peuple, & lui fit part des experiences qu'il avoit lui-même faites, & avec bien des recherches il composa un grand nombre de paraboles, en des termes propres à appliquer l'eſprit, & laiſſa par écrit des diſcours très-ſensès & pleins de vérité.* Que ſi l'Eccleſiaſte, après avoir ainſi tant de fois fait entendre, qu'il ne raiſonnoit, que ſur les réfléxions, & les expériences, qu'il avoit faites, avoit d'un coup eu deſſein de faire une prédiction prophetique & particuliere de l'avenir, il en auroit averti ou avant, ou après, par quelque terme clair & intelligible, comme font tous les Prophétes; & celui qui a publié ſon Livre, n'auroit pas manqué de la faire remarquer dans l'endroit que j'ai cité. Or c'eſt ce que ni l'un ni l'autre ne fait. Ce qui marque évidemmeut, qu'il ne s'agit nullement ici de Prophetie de l'ave-

nir.

nir. Et quand l'Auteur, dont je parle, dit, que Salomon faiſant cette Prophétie prétenduë ne s'entendoit peut-être pas lui-même, 1°. il avance en cela une choſe difficile à croire & à prouver. 2°. Diſant cela il ſe détruit lui-même: car ſi Salomon ne s'entendoit pas lui-même, & n'étoit entendu de perſonne: de quelle utilité pouvoit être ſa Prophétie; & quelle inſtruction en pouvoit-on tirer; ſur tout cette prédiction n'ayant parû qu'après ſon évenement, comme le prétend encore le même Auteur? 3°. Si quelques Prophetes n'ont pas entendu eux-mêmes les prédictions qu'ils faiſoient, du moins ſçavoient-ils, qu'ils prédiſoient l'avenir, & ils en avertiſſoient.

4°. Il n'y a rien non plus, qui puiſſe faire penſer, que Salomon ne parle qu'à ſon Peuple. Que ſi celui qui a publié ſon Livre, dit, *qu'il inſtruiſit le Peuple*, par ce mot *Peuple*, il entend *le Public;* ou tout au plus il veut dire, que c'eſt particulierement pour ſon Peuple, qu'il

parle; mais non pas pour son Peuple seul. Il ne faut que lire tout le Livre, pour voir, que l'Ecclesiaste parle généralement à tous les hommes; & qu'il traite de tous les états, de toutes les conditions, & de tous les âges; qu'il en fait les caracteres, & détruit les fausses maximes qu'on se fait par rapport à chaque chose, & qu'on se communique les uns aux autres. Je pourrois faire le détail de toutes les fausses maximes, qu'il détruit dans chaque Chapitre: mais il me suffit d'indiquer ici celles qu'il détruit dans ce dernier, sur lequel je dispute. Ce sont celles dont les jeunes gens se prévalent, pour s'autoriser dans leurs débauches; & même les personnes âgées, pour se dispenser de penser à Dieu, & de travailler sérieusemenent à leur salut, sçavoir: Qu'il sera assez tems d'y penser quand on sera vieux, ou même quand on verra la mort approcher. Que la jeunesse est faite pour se donner du bon tems, & pour goûter les plaisirs de la vie; l'âge virile, pour amasser, établir

sa fortune, faire des entreprises, &c. & la vieillesse, pour penser à Dieu, & travailler à son salut dans un doux repos. Que le feu de la jeunesse, & les embarras, dont l'âge virile est occupé, ne leur permettent pas de s'occuper de ces pensées. Que cela ne convient qu'aux vieillards, en qui les passions sont éteintes, & qui sont affranchis des embarras de cette vie. L'Ecclesiaste raisonnant toujours sur les expériences & les réfléxions qu'il a faites, montre l'illusion de ces maximes; & fait voir, que si on n'est pas en état de penser à Dieu, & de travailler à son salut pendant la jeunesse, & dans l'âge virile, on l'est encore moins dans la vieillesse, & à l'heure de la mort. Dans la vieillesse; parce que cet âge est sujet à des incommodités corporelles & spirituelles, qui la rendent encore plus incapable de penser à Dieu, & de travailler comme il faut à son salut, que toutes les passions de la jeunesse, & tous les embarras de l'âge virile ne pourroient faire. A l'heure de la mort,

parce qu'elle arrive sans qu'on y pense, & passe en un instant. Il fait donc entendre qu'il réitere ici le conseil qu'il a déja donné dans ses Proverbes, qui est de se donner à Dieu dès sa plus tendre jeunesse : * parce que s'y accoutumant de bonne heure, on n'aura pas de peine à continuer : au lieu que si on attendoit pour cela à la vieillesse, outre qu'on n'est pas sûr d'y parvenir, il faudroit faire des efforts qu'on n'est plus en état de faire à cet âge. C'est donc une grande folie, que d'y attendre pour penser à son salut : mais c'en est encore une bien plus grande, que d'attendre pour cela à la mort.

5°. Il me semble, que cela fait un très beau sens moral, & est d'une grande instruction, & d'une grande utilité pour tout le monde, au lieu que le sentiment que je combats ne présente rien de semblable. Car quel sens y a-t-il à faire ainsi parler Sa-

* Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab eâ.

lomon à ſon Peuple : *Mon Peuple, ſouviens-toi de ton Createur maintenant que tu es dans les commencemens de ta ſplendeur ; car je te prédis que tu ſeras un jour détruit ?* De quelle utilité auroit été cet avertiſſement, ſurtout n'étant entendu qu'après le mal déja arrivé ? Qu'étoit-il beſoin, que Salomon, pour faire recevoir ſon Livre favorablement des Juifs, fît cette prédiction ? N'étoit-il pas déja aſſez accrédité auprès d'eux? Ne leur avoit-il pas aſſez donné de preuves de ſa ſageſſe & de ſa ſuffiſance ?

6°. Quelqu'ingenieuſe que paroiſſe cette idée, & quelque ſpécieuſe que ſoit l'explication qu'il en fait, elle paroît néanmoins forcée & peu naturelle, & il faut terriblement ſubtiliſer, pour y trouver des convenances avec le Texte. Outre qu'il reſtraint à quelques particuliers, ce qui convient généralement à tous les hommes, comme d'être *porté en terre par les ruës parmi les gémiſſemens*, &c. En rapportant tout à la vieilleſſe, tout coule naturellement ;

& les applications ſe font d'elles-mêmes.

7°. Enfin en ſuivant le ſentiment que je combas, il n'y aura aucune liaiſon entre ce Chapitre & le précedent, ni avec tout le reſte du Livre. Au lieu qu'en ſuivant l'ancienne opinion, & entendant tout de la vieilleſſe, & de la mort en general, il s'en trouve une très-belle. Dans tout le reſte de ce Livre l'Eccleſiaſte a combattu les fauſſes maximes, qu'on ſe fait par rapport à la jeuneſſe & à l'âge virile : il reſtoit donc qu'il détruisît celles qu'on ſe fait par rapport à la vieilleſſe : & c'eſt ce qu'il fait dans ce dernier Chapitre : Voilà la liaiſon que ce Chapitre a avec le reſte du Livre. Voici maintenant celle qu'il a avec le Chapitre précédent. Sur la fin du Chapitre précedent il permet ironiquement aux jeunes gens de s'abandonner à tous les déſirs de leur cœur; & ſur le champ il ſe retracte, 1°. en les faiſant reſſouvenir que Dieu leur fera rendre compte de toutes leurs actions. 2°. En leur

persuadant tout le contraire, par la raison que les forces de la jeunesse, & les plaisirs n'ont rien que de vain. Dans ce Chapitre XII^e & dernier, il entreprend tout-à-fait de détromper ces jeunes gens, & par extension les personnes âgées; & les avertit, que bien loin qu'il doivent s'abandonner à leurs passions, ils doivent au contraire penser à Dieu, & travailler à leur salut; parce qu'il seroit inutile d'attendre pour cela à la vieillesse, pour les raisons qu'il apporte, & que j'ai déduites.

Les autres raisons que le même Auteur apporte encore, pour appuyer son sentiment, sont si foibles, qu'elles ne méritent pas de réponse: comme quand il dispute sur le mot *Affliction*, & qu'il dit, que ce mot ne se prend point dans la Sainte Ecriture pour la vieillesse. Qui ne voit qu'il exprime admirablement bien les incommodités dont cet âge est affligé; & que si ce mot ne lui convient pas, bien directement, du moins il lui convient très-bien indirectement, comme étant

la cauſe de ces incommodités, & de toutes les choſes affligeantes que les vieillards ont à ſouffrir, & qui leur rendent la vie déſagréable ? On a bien plus de peine à comprendre, comment ces mots : *Dans les jours de votre jeuneſſe*, peuvent ſignifier ces autres : *Dans les jours de votre premiere ſplendeur*. Ce mot *Jeuneſſe*, qui paroît ici être pris dans ſa ſignification propre, & qui eſt oppoſé au mot *Affliction*, fait voir que ce dernier s'entend naturellement de la vieilleſſe, qui eſt l'âge oppoſé à la jeuneſſe.

Ainſi il paroît que rien n'oblige de quitter l'ancienne opinion ſur ce Chapitre, pour embraſſer la nouvelle, & qu'au contraire tout conſpire à confirmer dans l'ancienne. Il s'agit ſeulement de donner des explications convenables aux expreſſions figurées & énigmatiques, dans leſquelles ce Chapitre eſt conçû. Celles que j'y donne dans la Paraphraſe qui ſuit, me paroiſſent telles ; & me ſemblent également & rendre le ſens caché ſous ces énigmes, & exprimer toutes

les infirmités corporelles, & ſpirituelles, qui arrivent ordinairement aux vieillards ; & les ſymptômes qui accompagnent la mort, ou ſont la mort même. Mais c'eſt aux Sçavans d'en juger. Je les prie ſeulement de ne rien décider avant d'avoir lû la Paraphraſe toute entiere, & d'en avoir bien compris la ſuite. Quoique le ſentiment, que je ſoutiens ſoit ancien, la maniere dont je l'explique ne laiſſera peut-être pas de lui donner quelqu'air de nouveauté.

Au reſte, ſi je ne conviens pas, que l'Eccleſiaſte faſſe ici une prédiction prophétique & particuliere de l'avenir ; je ne prétends pas dire pour cela, qu'il n'ait pas été dirigé dans ce Livre par le Saint Eſprit : mais je prétends ſeulement, que cette direction n'a tendu qu'à faire faire à cet Ecrivain ſacré *des diſcours très-ſenſés, & pleins de vérité*, comme le lui attribuë celui qui a publié ſon Livre ; & qui étoit auſſi inſpiré du S. Eſprit ; & non point à lui faire faire aucune prédiction par-

ticuliere de l'avenir, du moins dans cet endroit.

Je n'ai garde aussi de me comparer à l'Auteur dont je combas l'opinion. Mais je sçai, qu'il n'y a point d'homme si éclairé ni si habile, qui ne s'égare quelquefois, & ne puisse être redressé par un autre, quoique d'un mérite beaucoup inférieur.

Paraphrase de ce même Chapitre, jusqu'au Verset. 9.

Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniat dies afflictionis, & appropinquent anni, de quibus dicas: non mihi placent.

1. Non non, ce n'est point ce que je vous conseille, que de vous abandonner à toutes les inclinations où le feu de la jeunesse vous porte, comme vous avez peut-être crû que je faisois au 9^e Verset du Chapitre précédent, où je n'ai parlé que par ironie. Le conseil que je veux vous donner par dessus tout, ce que je ne sçaurois assez vous recommander, & qui est la conclusion de tout ce que je

vous ai dit dans ce Livre, & dans les autres, *c'est de penser à Dieu, & de vous donner à lui dès votre plus tendre jeunesse ;* vous donnant bien de garde de suivre la pernicieuse maxime de ceux qui attendent à le faire dans la vieillesse, ou même à la mort ; se persuadant qu'ils en seront plus en état alors, & qu'il en sera encore tems. Rien n'est plus vain & plus pernicieux que cette maxime. Car outre que personne ne sçait s'il parviendra à cet âge ; la plûpart de ceux qui y parviennent, sont accablés de tant d'*incommodités affligeantes au corps & à l'ame, qu'ils ont bien de la peine à se supporter eux-mêmes*, & sont incapables de faire aucune réfléxion solide pour leur salut.

2. Alors ce beau *Soleil* (a) qui nous éclaire intérieuremét, je veux dire la Raison (*b*) ; le Jugemét, qui est comme une

Antequam obtenebrescat Sol, & Lumen, & Luna, & Stellæ ; & revertantur nubes post pluviam.

(*a*) Altérations qui se font dans les vieillards ; dans l'ame.

(*b*) De la raison. Du Jugement.

lumiere, qui rejaillit de ce *Soleil* ; la Mémoire, (*a*) que l'on peut comparer à la *Lune*, parce que de même que la Lune n'a de lumiere qu'autant qu'elle en reçoit du Soleil en faiſant réfléchir ſes rayons, auſſi la mémoire n'eſt d'aucun uſage ſi elle n'eſt éclairée de la raiſon. *Les ſciences*, & (*b*) *les connoiſſances acquiſes*, que l'on peut comparer *aux étoiles* ; parce que de même que les étoiles éclairent le firmament, & en font l'ornement, de même auſſi les connoiſſances que nous avons acquiſes éclairent notre ame, & l'embelliſſent : Tout cela, dis-je, s'obſcurcit dans la vieilleſſe. Les *nuages* de l'enfance *reviennent* offuſquer tous ces beaux aſtres ; & par la ferment la ſource d'où découlent ces diſcours pleins de ſageſſe (*c*), que nous répandions *comme une pluye abondante*.

(*a*) De la Mémoire.

(*b*) Les connoiſſances acquiſes.

(*c*) La Sageſſe.

3. Les vertus (*a*) qui sont les *gardiennes de notre ame sont ébranlees* ; les forces du corps (*b*) *s'affoiblissent dans les hommes les plus courageux & les plus robustes* ; l'appétit se perd (*c*), en sorte que *le peu de dents qui* restent à un vieillard lui *deviennent même inutiles. La vûe baisse* (d), en sorte qu'on a peine *à voir.*

Quando commovebuntur custodes domûs ; & nutabunt viri fortissimi, & otiolæ erunt molentes in minuto numero ; & tenebrescent videntes per foramina.

4. Il nous vient de grandes paupieres (*e*), avec lesquelles nous *fermons les yeux comme des portes cocheres* qui seroient *sur une place publique*, à laquelle on peut comparer le visage, qui est ouvert & exposé, comme cet endroit de la Ville.

Et claudent ostia in plateâ.

(*a*) Les vertus. Le courage.
(*b*) Les forces du corps. (*c*) L'appetit.
(*d*) La vûë.
(*e*) La joye du cœur, à laquelle succede la tristesse & le chagrin que l'on marque en fermant les yeux.

In humilitate vocis molentis, &consurgent ad vocem volucris, & obsurdescent omnes filiæ carminis.

La voix devient foible & tremblante, (a) *comme celle d'une personne fatiguée à tourner la meule. Le moindre bruit, comme le cri d'un oiseau nous éveille, & nous oblige de nous lever, ne pouvant dormir. On n'a plus de goût pour le chant*, & pour la musique.

Excelsa quoque timebunt, & formidabunt in viâ. Florebit amygdalus, impinguabitur locusta, dissipabitur capparis.

5. Il n'y a pas jusqu'au cerveau, qui ne soit troublé; ce cerveau, dis-je, qui sembleroit devoir être exempt de tout trouble, étant *au haut de la tête*, & bien enfermé, comme au donjon d'une citadelle forte. L'imagination (*b*), qui réside dans ce cerveau, est remplie de fantômes; on a *peur de son ombre même, & on craint à chaque pas*

(*a*) La voix qui devient foible & tremblante; le sommeil; les insomnies; le goût pour le chant; le dégoût.

(*b*) L'imagination; la peur.

que l'on fait. Le visage se couvre d'une barbe fleurie (*a*), *comme un amandier est couvert de ses fleurs.* Je fais cette comparaison, parce que le menton qui termine le visage, & où est le plus fort de la barbe, ne ressemble pas mal au fruit de l'amandier. On devient gros, & pesant, (*b*) comme *une sauterelle grasse;* & on ne va plus que par sauts & par bonds, comme cet insecte. La tête devient chauve, (*c*) & chenuë, *comme un Caprier de qui on auroit secoué les capres.* Ce sont là comme les avantcoureurs de la mort, & les symptômes, qui précédent immédiatement le tems, *auquel l'homme doit aller à la maison de son éternité*, je veux

Quoniam ibit homo in domum æternita-

(*a*) La beauté du visage qui est hérissé de barbe, laquelle, quoique blanche & vénérable, ne laisse pas d'être incommode.

(*b*) L'agilité du corps, à quoi succéde la pesanteur.

(*c*) L'ornement de la tête qui reste pelée; toutes choses qui marquent la décadence de l'homme, & la fin prochaine.

tis suæ, & circuibunt in plateâ plangentes.

dire au tombeau, où il sera porté *passant par les rues & les places publiques, parmi les pleurs & les gémissemens.* Vous voyez bien qu'avec de telles incommodités on n'est guéres en état de penser à Dieu, & de travailler à son salut. N'attendez donc pas à ce tems à le faire ; mais accoutumez-vous y dès-à-présent, que vous êtes dans la fleur de votre âge ; & croyez que vous ne serez jamais mieux disposé pour cela qu'à l'heure que je vous parle.

Antequam rumpatur funiculus argenteus.

6. Mais attendez encore moins à l'heure de la mort (*a*), qui est un tems incertain, & qui arrive tout d'un coup. Car ce sera tout d'un coup que *ce beau lien, qui*, comme un *cordon d'argent*, tient le corps & l'ame étroitement unis, *sera rompu.* Ce sera tout d'un

(*a*) Effets subits que produit la mort, ou qui sont la mort même.

La séparation violente de l'ame d'avec le corps.

coup que le ſang, (*a*) qui par le moyen des veines, dans leſquelles il eſt répandu entourre tout le corps, *comme une guirlande d'or, perdra ſon mouvement de circulation, & retrogradera*, toutes les ſoupapes des arteres venant à ſe fermer: comme un fleuve retrograde vers ſa ſource, quand il rencontre quelque digue en ſon cours. Ce ſera tout d'un coup que *le cœur*, (b) qui eſt penché au deſſus de la veine cave, & dans lequel le chile diſtile continuellement, comme l'eau diſtile dans *une cruche que l'on penche ſur la ſuperficie d'une fontaine, ſera briſé*, comme *ſe briſe* cette même cruche quand elle eſt vieille, ou qu'elle choque *contre les pierres de la fontaine*. Tous ces reſſorts, qui font jouer tous les membres du corps avec une ſi belle harmonie, ſeront

Et recurrat vitta aurea.

Et conteratur hydria ſuper fontem.

(*a*) L'extinction du mouvement dans le ſang, & de la vie animale.

(*b*) Etouffement du cœur.

Et confringatur rota super cisternam.

disloqués (*a*), comme *se disloque une roüe dont on pompe l'eau d'une citerne.* Tout cela, dis je, se fait en un moment, & ne donne pas la liberté de penser à Dieu. Quels sentimens cette description ne doit-elle pas vous inspirer ?

Et revertatur pulvis in terram suam, & spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.

7. Mais ce qui doit vous toucher encore davantage, c'est de songer que ce *corps*, *qui n'est que poussiere* (b), *retournera dans la terre, d'où il a été formé*, pour y pourrir, pendant que (*c*) *l'esprit reprendra son vol vers Dieu qui l'avoit lâché* comme un souffle de sa bouche, & s'ira présenter à lui pour être jugé selon ses œuvres.

(*a*) Disloquement de la machine du corps.

(*b*) Corruption de tout le corps.

(*c*) La terrible comparution de l'esprit devant Dieu, & le sort du corps.

8. N'attendez donc pas (*a*), dis-je, à ce tems à penser à Dieu ; mais encore une fois donnez-vous à lui dès votre plus bel âge, malgré les trompeuses maximes que le démon, le monde, la chair & le sang pourroient vous suggerer ; sans vous laisser emporter aux passions propres de votre âge, ni aux charmes que le monde vous présente ; vous ressouvenant, & vous mettant bien avant dans l'esprit ce que j'ay répété tant de fois dans ce Livre, par où j'ai commencé, & par où je finis : Que tout soit vigueur, soit beauté, soit santé, soit forces, soit adresse, soit richesses, soit honneurs, soit plaisirs, soit puissance, soit capacité, soit prudence humaine, *tout*, dis-je, *absolument parlant, ce qui se passe, & se voit sur la terre n'est que vanité, & n'aboutit qu'à des peines, & à des afflictions d'esprit.*

Vanitas vanitatum dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum & omnia vanitas.

(*a*) Conclusion & avis.

Il resteroit de ramasser d'autres passages de la Sainte Ecriture, dans lesquels les mêmes termes sont pris dans le sens que je leur donne, & signifient ce que je leur fais signifier ici, comme le Soleil, la Raison, la Lune, la Mémoire, &c. mais je laisse ce soin à celui qui aura plus de loisir & de facilité que moi, & qui en voudra prendre la peine.

ARTICLE CIV.

*LETTRE DE MONSIEUR ***, au Reverend Pere Castel de la Compagnie de Jesus.*

MON REVEREND PERE,

Je lis chaque mois avec attention & avec plaisir votre excellent Journal: il y a dans celui du mois d'Août un endroit qui m'a arrêté: c'est l'Article LXXX. On y lit page 1422. que dans la guerre de Corée, les Chinois qui vinrent au secours des Coréens *furent battus tou-*

tes les fois qu'ils en vinrent aux mains avec les Japonois. Surquoi, ajoûte-t-on dans une parenthese, *il faut réformer les Annales de la Chine, publiees depuis peu par le P. Du Halde.* Ayant communiqué cet endroit à un membre célébre de l'Académie des Sciences avec qui je me trouvai alors, il conjectura que ce pourroit être le P. Du Halde qui y auroit fait inserer cette parenthese, pour instruire le Public d'une méprise qu'il auroit laissé glisser dans ses Fastes de la Monarchie Chinoise. J'eus peine à le croire, & ayant eu occasion de voir ce R. Pere, je voulus m'en instruire par moi-même, & je lui demandai ce qui en étoit.

Il me répondit en souriant, que loin d'avoir eu cette pensée, il trouvoit la parenthese aussi mal fondée qu'elle est peu obligeante. Il faut croire, ajoûta-t-il, qu'elle a échappé à l'attention de l'Auteur. Cependant des personnes ausquelles il doit déférer, lui ayant conseillé de réformer sa décision, il a répondu

qu'il ne le pouvoit faire, ſans démentir deux Hiſtoriens, qui ſont d'une grande autorité dans la matiere préſente, ſçavoir, le P. Froës, qui étoit alors Miſſionnaire du Japon, & témoin oculaire de ce qui s'y paſſoit, & le P. Bartholi, ſi célébre par ſes excellens Ouvrages.

Si cela eſt, lui repliquai-je, l'Auteur de l'Extrait n'auroit tort que dans la maniere trop cruë dont il s'exprime. Vous avez raiſon, me dit ce Pere: mais le malheur eſt que ces deux Auteurs diſent poſitivement le contraire de ce qui eſt avancé dans l'Extrait: puis me mettant entre les mains les Livres du P. Froës & du P. Bartoli, il eſt aiſé de vous en convaincre, pourſuivit-il, liſez les endroits que vous trouverez marqués.

Je vous avouë, mon R. Pere, que je ne fus pas peu ſurpris de voir les paroles de l'Extrait formellement contredites par l'un & l'autre Auteur. C'étoit-là un fait hiſtorique qui méritoit bien d'être éclairci; car quoiqu'il ne ſoit pas fort important en lui-même, il le devient, dès qu'il

est contesté dans des Mémoires qui sont si bien reçûs du public.

Il s'agit donc de voir si le Pere Froës, & le P. Bartoli, que l'Auteur de l'Extrait nomme ses garans, ont donné cette continuelle supériorité aux Japonois, toutes les fois qu'ils en sont venus aux mains avec les Chinois.

Le P. Bartoli, après avoir raconté l'irruption subite des Japonois dans la Corée, & les premiers succès de leurs armes victorieuses, dit page 355. que la face des affaires changea, & que la fortune abandonna les Japonois pour se tourner du côté des Coréens; que ceux-là furent forcés de se retirer avec précipitation, & d'abandonner la Corée. *Anzi la fortuna girò e die volta in dietro, si fattamente, che... convenne affrettarsi per abbandonare il Corai*

Et plus bas dans la même page il dit, que les Chinois armez la plûpart de pied en cap, étoient à la vérité peu propres aux évolutions militaires à cause de la pesanteur de

leurs armes, mais qu'ils étoient ſi redoutables, lorſqu'ils combattoient de pied ferme, que les Japonois eurent toujours du deſſous, toutes les fois qu'ils ſe meſurerent avec eux. *Cineſi mal deſtri veramente la maggior parte di loro à maneggiarſi in campo per le troppo gravi armadure, di che eran guerniti da capo à piè, ma à combatter piantati, ſi buoni, che quante volte i Giapponeſi vi ſi prouarono, n'hebbero le peggiori.*

Quelques lignes plus bas il ajoûte que la bravoure & la multitude des ennemis forcerent les Japonois à abandonner leurs conquêtes, & à ſe cantonner au nombre de quarante-ſept mille dans les Places maritimes vis à vis le Japon, où ils furent contraints de traiter de la paix. *Per le bravura e moltitudine de nemici.... coſtretti d'abbandonare cio che d'entro terra haveano conquiſtato, ſi chiuſero in numero di quaranta ſette mila d'entro le fortezze piantate in riva al mare, dirimpetto al Giappone, e trattaron di pace.*

Enfin on lit à la page 450. que le

le Roi du Japon ordonna, qu'à quelques conditions que ce fût, bonnes ou mauvaises, on fît la paix avec l'Empereur de la Chine, & avec le Roi de Corée. *Comandò che comunque, bene o mal, si stringesse l'accordo di pace coll' Imperador della Cina, e col Re di Corai.*

Le P. Froës ne parle pas autrement : plusieurs de ses Lettres apprennent les disgraces arrivées aux Japonois dans leur entreprise de la Corée. Il dit page 196 qu'on ne recevoit que de mauvaises nouvelles du Royaume de Corée, qu'un grand nombre de Japonois prenoient la fuite, & se retiroient au Japon; qu'on n'attendoit aucune bonne issuë de cette entreprise; ce qui causoit beaucoup de confusion & de chagrin au Roi du Japon.... *Quod multa mala nova nuncientur ex Regno Corai.... multi fugâ elapsi Japonem repetant, omnes verò desperent de felici exitu hujus belli, quæ nova magno pudore & dolore Quabacondonum affecerunt.*

Il aſſûre page 202. que tous les eſprits flottoient entre la crainte & l'eſperance touchant l'expédition de Corée, qui ne prenoit pas un trop bon train. *Nos verò reliqui omnes inter ſpem & metum boni vel mali exitus fluctuamus, nam cum belli Coraiani res non admodum proſperè ſuccedant*, &c.

Qu'on liſe les pages 234. & 235. on y trouvera que les Japonois avoient perdu dans la Corée une grande partie de leurs troupes, & qu'ils y avoient eu les plus malheureux ſuccès; enfin que Tayco-Sama perdoit toute eſpérance de réuſſir dans ſon entrepriſe... *Reliqui Domini Gentiles magnam ſuarum copiarum jacturam perpeſſi ſint, alioſque deterrimos ſucceſſus habuerint.... ipſe Tayco Sama abjectâ ſpe expeditionis Coraianæ, &c.... quoniam conſilia de expeditione Coraianâ non ſucceſſerant*, &c.

Enfin page 264. le P. Froës attribuë tant de mauvais ſuccès à la valeur des troupes Chinoiſes, que l'Empereur de la Chine envoya au

secours des Coréens, lesquelles forcerent l'armée Japonoise à se retirer dans des forteresses sur les bords de la mer, jusqu'à la conclusion de la paix. Les Chinois, poursuit-il, feront cette paix à leur maniere, c'est-à-dire, qu'ils demeureront les maîtres de la Corée; & que les Japonois, après avoir fait dans cette guerre de si prodigieuses dépenses, après avoir beaucoup perdu de leur réputation, & la moitié de leur armée, seront forcés de retourner au Japon. *Propter maxima præsidia à Rege Chinensium submißa, coacti sunt tandem omnes copias ad proclivem oram maris traducere, ubi nunc duodecim fere arcibus continentur, & in dies sententiam de confectâ pace expectant, quam tamen Chinenses more suo inibunt, hoc est, ut ipsi permaneant Coraianorum Domini: Japonii vero post tantas Tayco-Samæ impensas, post dimidiatam copiarum partem amissam, ac denique post existimationis jacturam factam, domum reverterint.*

C'est bien assez de citations: peut-

on croire ce que porte l'Extrait, que dans une ſituation pareille, le Roi du Japon ait fait la loy à l'Empereur de la Chine, en lui impoſant *la condition de lui envoyer demander la paix par une ſolemnelle Ambaſſade?* Peut-on croire encore, ce qu'on lit dans le même Extrait, page 1411. *que le Roy du Japon fit trembler l'Empereur de la Chine juſques dans ſa Cour, ce qui obligea ce grand Potentat à lui envoyer demander la paix, & à lui payer tribut?*

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le Chef de l'armée Japonoiſe qui étoit Chrétien, & qui ſe nommoit Auguſtin, envoya un Négociateur habile à Péking, pour y faire des propoſitions de paix, & en obtenir une Ambaſſade, ce que Tayco-Sama ſouhaitoit auvec paſſion. Mais qu'on examine les motifs & l'objet de cette Ambaſſade, on verra qu'elle ne fut accordée qu'après plus de deux ans de ſollicitations, aux promeſſes & aux ſoumiſſions de Tayco-Sama, qui cherchoit à s'appuyer de l'autorité de l'Empereur de la Chine,

pour s'affermir davantage sur un Trône qu'il avoit usurpé. Il convenoit que cette Ambassade fût solemnelle, puisqu'il s'agissoit de porter à Tayco-Sama les honneurs & les marque des la dignité Royale. C'est ce que nous apprend le P. Froës, pages 377. & 378. La Lettre de l'Empereur, dit-il, étoit écrite sur une grande lame d'or, & enfermée dans un coffre d'or avec les habits & la couronne Royale, qu'il envoyoit à Tayco-Sama Il y avoit dans un autre coffre d'or une seconde couronne Royale pour Mandocorosama sa femme, avec le titre de Reine. *Epistola Regis scripta erat in laminâ aureâ maximâ, aureo inclusâ scrinio, in quo inerat & vestis & corona Regia pro Tayco: Sicut in alio erat corona Regia pro Mandocorosamâ ejus conjuge cum titulo Reginæ.*

Le P. Froës ajoûte que le Monarque Chinois envoya encore vingt habits avec des dignitez & des titres d'honneur, pour vingt Seigneurs Japonois, qu'il nomma, & à la tête desquels il mit Augustin: qu'il ac-

corda la même faveur à vingt autres Seigneurs, en laissant à Tayco-Sama la liberté de les choisir. Enfin il rapporte les propres termes de la Lettre, par laquelle l'Empereur de la Chine défendoit à Tayco-Sama de remettre jamais les pieds dans la Corée, faute dequoi la dignité, à laquelle il l'élevoit, lui seroit inutile. *In Epistolâ Regis Cinensis erant hæc verba: non redibis amplius in Corai, & si redieris, nihil amplius tibi serviet dignitas.* D'où le P. Froës conclut que les Japonois étoient comme les vassaux des Chinois. *Itaque Japonii remanebant quasi Vassalli Chinensium.*

Quatre lignes ensuite il rapporte avec quelle vénération Tayco Sama reçut cette Lettre: il la mit sur sa tête par respect, & il se retira pour un moment dans une chambre intérieure, pour se revêtir au-plutôt des habits Royaux, que lui envoyoit l'Empereur de la Chine. *Apprehendit Tayco-Sama Epistolam, eâque capiti impositâ, simul accepit & vestes, atque intrò se recepit, ut eas indueret.*

Il eſt vrai qu'après le départ des Ambaſſadeurs, ce Prince recommença la guerre contre la Corée, où il avoit encore quelques Places : mais il ne ſurvécut pas long-tems à cette Ambaſſade, & ſentant que ſa mort approchoit, il ordonna aux dix Seigneurs, qu'il venoit de nommer Regens de l'Empire pour le tems de la minorité de ſon fils, de rappeller les Troupes de Corée après ſa mort, & de mettre fin à cette nouvelle guerre : c'eſt ce que les Regens executerent fidellement auſſi-tôt après ſa mort, ainſi que le rapporte le P. Valignan, autre Miſſionnaire du Japon. *Poſtquam mortem obiiſſet Taycosama..... factus eſt continuò finis bello Coraiano, & Japonenſis exercitus eſt in patriam revocatus.* Ainſi fut terminée cette guerre qui avoit duré ſept ans. La méſintelligence ſe mit bien-tôt parmi les Regens de l'Empire, & fut ſuivie de guerres civiles, qui firent entierement oublier la Corée.

Permettez moi, mon R. Pere, d'adopter ici une réfléxion bien ſen-

sée de l'Abbé de S. Real. « Dès que „ vous prenez, dit-il, la qualité de „ Critique, vous vous engagez à „ avoir évidemment raison. „ Je vous laisse à juger, si cette évidence de raison est du côté de l'Auteur de l'Extrait, & s'il ne s'est pas trop avancé en voulant réformer cet endroit des Fastes de la Monarchie Chinoise. Je suis, &c.

ARTICLE CV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

AMERIQUE.

DE L'ISLE DE S. DOMINGUE.

L'Eclipse de Lune du 1. Mars 1737. a été observée au Cap François par le P. Bentin, Missionnaire de la C. de J. Mais n'ayant pû observer qu'une partie de l'Emersion, & la fin de l'Eclipse, voici ce qu'il nous en apprend.

Le Soleil étoit éclipsé encore de deux doigts à neuf heures 39. minutes du matin, & la fin de l'Eclipse fut à neuf heures 58. minutes.

ITALIE.

De Rome.

La Crusca Provenzale, ovvero, le voci, frasi, forme, e maniere di dire, che la Gentilissima, & celebre lingua Toscana ha preso della Provenzale; arrichite, e illustrate, e difese con motiv,i con autorità, e con esempi. Aggiuntevi alcune Memorie, o notizie intorno agli antiqui Poeti Provenzali, Padri della Poesia volgare, particolarmente circa alcuni di quelli, tra gli altri molti, che furno di Nazione Catalana, cavate d'a Mss. Vaticani, Laurenziani, e altronde. Opera di Don Antonio Bastero nobile Barcellonese, Doctor in Philosophia, e nell' una e l'altra Legge, Canonico, e Sagrestano Maggiore della Cattedrale di Girona, ed Esaminatore Synodale della Medesima Diocesi,

detto fra gli Arcadi [PER] DE *BACCHICO*. A Rome, en plusieurs Volumes *in-folio*.

L'Auteur de cet Ouvrage, Catalan de Nation, ayant goûté à Rome, dès l'année 1710. la douceur & la délicatesse de la Langue Italienne, se sentit un attrait singulier à l'étudier, & à l'approfondir. Partout il trouvoit l'origine du langage Toscan, dans le Provençal, ou, ce qui est la même chose, dans le Catalan. Les curieuses recherches qu'il a faites sur cette matiere, ont produit ce Recueil, composé de tant de parties différentes, qu'il n'est pas aisé de le définir. Mais toutes ces parties vont au même but, & remplissent le dessein du sçavant Académicien. Ses Remarques sur l'Histoire & sur les Ouvrages des anciens Poëtes Provençaux, ou *Troubadours*, répandront un nouveau jour sur cette Littérature peu cultivée, & néanmoins agréable & interéssante. C'est encore un bon Supplément au fameux Dictionnaire de l'Académie de la *Crusca*, dont celui-ci a pris le nom.

On nous a communiqué un grand Ouvrage *in-folio* d'environ 1000. pages, du célébre Emmanuel de Schelſtrate, qui paroît imprimé à Rome. On n'y voit ni frontiſpice, ni aucune marque du lieu, ou du tems de l'impreſſion, & l'on prétend que le Livre ayant été ſupprimé, on a fait diſparoître ces indices. Quoiqu'il en ſoit, comme il eſt fort peu connu, on ne ſera peut-être pas fâché que nous marquions ici ce qu'il contient. Le corps de l'Ouvrage a pour titre: *Acta Orientalis Eccleſiæ contra exortam prætérito ſæculo Lutheri Hæreſim, monumentis, Notis ac Diſſertationibus de præcipuis fidei Catholicæ dogmatibus cum Lutheranis Controverſis illuſtrata, opera ac Studio D. Emmanuelis à Schelſtrate S. T. D. Bibliothecæ Vaticanæ Præfecti, Baſilicæ Principis Apoſtolorum de Urbe Canonici,* &c.

On ſçait les mouvemens que les Luthériens ſe ſont donnés dès la naiſſance de l'Heréſie, & encore depuis, en divers tems, pour chercher dans la doctrine & la créance

des Orientaux, quelque appui à leurs erreurs. Le succès n'a pas répondu à leur attente, ou plutôt à leurs efforts, ainsi qu'on le fait voir dans ce vaste Recueil. Il est précédé de deux Dissertations préliminaires; la premiere, *De ortu & progressu Lutheranæ Heresis*: la seconde, *De Actis Ecclesiæ Orientalis contra Lutheranos*; & terminé par une Exposition de la Tradition de l'Eglise Orientale, contraire dans tous les siécles à la doctrine des Luthériens, & conforme aux dogmes de l'Eglise Catholique, combattus par ces Hérétiques. *Perpetua Orientalis Ecclesiæ, tam Schismaticæ, quam orthodoxæ de præcipuis quibusdam dogmatibus, cum Lutheranis controversis, consensio.* Enfin l'Auteur rassemble sous ce titre: *Dissertationes de illis quæ tanquam abusus à Lutheranis Ecclesiæ Romanæ opponuntur*, les Articles de la Confession d'Ausbourg envoyée à l'Eglise d'Orient, que les Protestans combattent comme des abus, & il les défend par l'autorité des SS. Peres, & de toute la Tradition

Ces Dissertations sont au nombre de six : *De Indulgentiis* : *De Communione sub utraque specie* : *De Conjugio Sacerdotum* : *De Missâ Privatâ* : *De Discrimine librorum* : *De Monachatu.*

De Luques.

Leonard Venturini, Imprimeur de cette Ville, propose par Souscription une nouvelle Edition des Annales du Cardinal Baronius, qui sera le Corps d'Histoire Ecclésiastique le plus ample, & le plus complet qui ait encore paru. On y trouvera à chaque page les Critiques du P. Pagi, augmentées, corrigées, éclaircies par les Remarques de divers Sçavans ; les Additions placées chacune aux lieux convenables ; un très-grand nombre de Monumens, dont la plûpart n'ont point encore été publiés. Ils serviront à rectifier les Fastes Consulaires du P. Pagi, & rendront plus corrects les Monumens qui ont été donnés par le Cardinal Baronius. Ils répandront un

nouveau jour sur la Chronologie, & en particulier sur celle du bas Empire, & des derniers tems. On y joint la Continuation des Annales par Oderic Raynaldi. Cette grande Collection sera au moins de vingt-six volumes *in-folio*, à cause du grand nombre de Remarques sur Baronius, sur Pagi, & sur Raynaldi. On payera d'avance, pour chaque Volume en grand papier dix-huit Jules, & pour le petit papier, seize Jules, monnoye de Rome. Le Libraire s'engage à donner tous les trois mois un volume, & il espere donner tout l'Ouvrage en cinq ans. Après les preuves que l'on a de sa fidélité, & de son exactitude, on peut compter sur sa parole. Ayant mis sous presse l'an passé au mois de May les *Annales Benédictines* de Don Mabillon, & ne sçachant quand il pourroit les délivrer, à cause de la grande quantité de planches gravées qui devoient y entrer, il ne voulut point prendre l'argent des Souscripteurs, & s'est chargé de tous les frais: rare exemple, & qui devroit

servir de regle à tous les Libraires. Ce dernier Ouvrage sera en vente dès que les planches seront achevees. C'est ainsi que les Libraires d'Italie continuent d'executer les plus grandes entreprises, & d'enrichir les Bibliotheques des plus vastes, & des plus utiles Collections.

De Verone.

Le célébre M. Muratori a donné un excellent Traité de Morale, sous ce titre : *La Philosophia Morale esposta e proposta à i Giovani, da Ludovico Antonio Muratori, Bibliotecario del Serenissimo Sig. Duca di Modena. In Verona.* 1735. C'est un petit *in folio* de 452. pages. Quoique ce titre ne promette qu'une Morale purement philosophique & naturelle, M. Muratori l'auroit cruë insuffisante au dessein qu'il se propose de former le cœur & les mœurs des jeunes gens, s'il ne l'avoit étayée des maximes de la Religion, & s'il ne l'avoit renduë Chrétienne. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même,

en nous donnant l'idée de l'Ouvrage qu'il a entrepris. " J'entens, dit-il, „ une Philoſophie qui ne rougiſſe „ point, & qui ne dédaigne pas de „ paroître chrétienne ; une Philoſophie débaraſſée des diſputes Métaphyſiques & peu utiles qui s'y „ ſont trop ſouvent introduites; j'entens une Philoſopie, qui deſcendant du général au particulier, „ faſſe voir l'homme en mouvement, & les mœurs en pratique ; „ j'entens enfin une Philoſophie qui „ decouvre, autant qu'il eſt poſſible, les premiers principes & les „ cauſes de nos bonnes, & de nos „ mauvaiſes actions, afin de nous faciliter la pratique des unes, & la „ fuite des autres. „ Tel eſt le Projet que le ſçavant Auteur a parfaitement bien executé.

DE GENEVE.

Deux ſçavans Minimes François du Couvent de la Sainte Trinité de Rome, vont donner une nouvelle Edition des Principes de M. Newton.

des Sciences & des beaux Arts. 1901
dont voici le Prospectus, *tel qu'on nous l'a envoyé.*

Prospectus novi operis, in quo ISAACI NEWTONI Principia Philosophiæ naturalis Mathematica, perpetuis commentariis illustrantur.

Communi studio PP. THOMÆ LE SEUR & FRANCISCI JACQUIER *Ordinis Minimorum in Regio SS$^{\text{æ}}$. Trinitatis de Urbe Conventu.*

Quam utilia sint Mathematica clarissimi Newtoni principia, usu atque experimento norunt Mathematici omnes, famâque publicâ audierunt in rebus philosophicis non omninò hospites & peregrini; sed quam ardua sit & recondita eximii operis materia, in ipso aditu experiuntur qui tam utilem ingredi volunt Lectionem. Eas ob causas ne tam præclara summi viri Philosophia, suâ magnitudine & sublimitate laborans, in suis quasi incunabulis periret, aut paucis duntaxat primi subsellii geometris nata foret, doctissimi & toto

orbe erudito celeberrimi viri, David Gregorius, Wisthonus, Keillius, Gravesandius, aliique plures, eam commentariis explanarunt, & tam fructuosi laboris difficultatem allevarunt.

In Transactionibus Anglicanis, in Actis Lipsiensibus, in Commentariis Parisiensibus & Petropolitanis, hûc & illûc dispersæ reperiuntur nonnullæ propositiones Newtonianæ à clarissimis Mathematicis illustratæ, generalioribus Algebræ formulis expressæ, vel etiam aliquandò censoriâ virgulâ notatæ. Verùm hæc omnia præstantissimorum Mathematicorum commentaria, licèt præclara, & omni laude celebranda, longè tamen ab opere quod aggredimur differunt.

Si singulos percurramus Newtonianæ Philosophiæ interpretes; alii varia tantùm explicarunt Newtoniani operis fragmenta, suoque velificantes ingenio, clarissimi Authoris demonstrationibus sese minimè adstringunt, sed alias pro lubitu substituunt; alii autem systema Newto-

nianum ad Geometrarum Vulgus accommodare sibi proponentes Newtoni vestigiis perpetuò instare non potuerunt, sed ut suum assequerentur scopum, difficiliores propositionum & calculorum ambages tractare noluerunt; Nos verò Newtonum per omnes & singulas Philosophiæ ipsius propositiones ac demonstrationes pressis vestigiis persequi, & quidquid in illâ occurret ad intelligendum difficile, in bono Lumine collocare meditamur.

Newtonianæ Philosophiæ obscuritas ex triplici potissimùm causâ oritur.

1°. Ex ipsâ sublimitate rerum quæ haud vulgarem exigunt Matheseos notionem, gravemque volunt animi contentionem, summam constantiam & firmitatem.

2°. Ex ingenti idearum copiâ, mirabili propositionum ubertate, & laconicâ stili brevitate, quâ fit ut plures ferè veritates menti exhibeantur quam oculis voces.

3°. Ex multarum propositionum omissione, à quibus tamen de-

monſtrationum nexus atque intelligentia neceſſariò pendent.

Hanc triplicem obſcuritatis cauſam ſequentibus remediis curare conabimur.

1°. Continuo authoris textui noſtros ſubjiciemus commentarios, geometricâ, quâ Newtonus utitur, adhibitâ methodo. Aſperrimam tam ſublimis Philoſophiæ viam, noſtrâ interpretatione complanabimus; ne autem in planâ viâ aliquandò hærere videamur, ea quæ per ſe vel ex anterioribus noſtris demonſtrationibus perſpicua erunt, intactà relinquemus.

2°. Propoſitiones quæ in ſingulis Newtoni demonſtrationibus ſupponuntur nec indicantur, eas omnes accuratè ex ordine ſuo citabimus, non ſolùm cum jam ab Authore vel à nobis demonſtratæ fuerint, ſed etiam cum in aliis authoribus demonſtrationes erunt inquirendæ. Fœcundas mirabilique rerum varietate plenas Newtoni propoſitiones evolvemus, quem uſum præbuerint, quanta in ſingulas Mathe-

seos partes redundaverit utilitas, ostendemus.

3°. Hiatus quibus demonstrationum nexus abrumpitur, lemmatis interpositis explebimus, ut magis continua sit propositionum series; Ex prælaudatis doctissimorum Mathematicorum commentariis nonnulla aliquandò decerpere & in usum nostrum convertere non gravabimur. Newtonianas propositiones à celeberrimis, quibusdam geometris atro carbone notatas designabimus, observationibusque nostris illustrabimus.

Hæc omnia meliori insignium mathematicorum criterio subjecta sunto.

Barillot s'est chargé de l'impression de cet Ouvrage en trois volumes in-4°.

FRANCE.

DE VALENCE.

Le 21. de Juillet M. l'Evêque, en benissant dans l'Eglise Cathedrale,

les Drapeaux du Regiment Dauphin, prononça un Discours qui a été imprimé. L'éloquent Prélat releve avec dignité, la religieuse coutume d'offrir au Dieu des combats les Drapeaux & les Etendarts. *Avec quelle joye ne vous voyons-nous pas,* dit-il, à nos braves Guerriers, *renouveller le même spectacle, & reconnoître par cet hommage public, que si c'est vous qui avez livré les batailles, c'est lui qui vous a donné la victoire!* Dans cette courte Harangue tout est noble, chrétien, convenable à la cérémonie, & digne du Pontife qui l'a faite.

DE CAEN.

Réponse du P. Paullou Jesuite, Recteur du College de Caen, à M***. *sur un Article des Nouvelles Ecclesiastiques du 11. May* 1737. in-4°. *Pages* 15.

Cette Réponse est bien écrite, & convaincante. Elle suffiroit toute seule pour fermer la bouche, & faire tomber la plume à un Auteur tant

de fois convaincu de ne consulter en écrivant, que ses préjugés & les intérêts de son parti. Encore le sert-il mal par ce tas de fausses imputations si souvent confonduës. Cet Ecrit étant assez court, on peut aisément se mettre au fait de l'affaire dont il s'agit, en le lisant tout entier.

TABLE DES ARTICLES

du mois d'Octobre 1737.

Art. XCVII. Histoire & Description du Japon, &c. Page 1721.
Art. XCVIII. Recueil des Lettres de Madame la Marquise de Sévigné, &c. 1747.
Art. XCIX. De l'Etat des Sciences en France depuis la mort de Charlemagne, jusqu'à celle du Roi Robert. Dissertation, &c. Par M. l'Abbé Goujet. 1753.
Art. C. Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, par M. de Reaumur, &c. 1759.
Art. CI. Lettre du R. P. Panel de la C. de J. touchant le Médailler de feu *M.* le Bret, &c. 1787.
Art. CII. Traité de l'Ame des Bêtes, &c. Par M. l'Abbé M**. 1827.

Art. CIII. Remarques sur le Chapitre XII. de l'Ecclesiaste. 1856.
Art. CIV. Lettre de M***. au R P, Castel de la C de Jesus. 1880.
Art. CVI. Nouvelles Littéraires 1892.

Fin de la Table.

Errata pour le mois de Septembre 1737.

Page 1599. ligne 9. בצא, *lisez*, מצא.
P. 1606. l. 24. מושל, *lis.* מושל.
P. 1638. l. 18 *lis.* aujourd'hui, si M. &c.
P. 1642. l. 22. *lis.* dans la Suabe, pour y seconder.
P. 1648. l. 13. *lis.* rapporte, M. Meiern.
P. 1651. l. 23. *lis.* d'Hydraulique
P. 1652. l 5. *lis.* contre les Bâtardeaux.
P 1662. l. 13. *lis.* d'invention Car, &c.
P. 1663. l. 12. assoupir, *lis.* assouplir.
P. 1668. l. pénultiéme, *veut être*, lisez *peut être.*
P. 1689. l. pénultiéme, *lis.* des Originaux Dans, &c.
P. 1714. l 22. verres ardens, telles, &c. *lis.* tels.
Dans la Table, lig. 15. *Hieropolitani*, lis. *Hierapolitani.*

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. Robustel.

MEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

DES SCIENCES

ET

DES BEAUX ARTS.

Novembre 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Novembre 1737.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	12. v.
1719.	12. v.		

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts.

Novembre 1737.

ARTICLE CVI.

TRADUCTION DU TRAITE' de l'Orateur de Ciceron, avec des Notes, par M. l'Abbé Collin. A Paris chez de Bure l'aîné, Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à S. Paul. 1737. *un volume* in-12. *Pages* 498.

NOus allons rendre-compte d'un Ouvrage qui est très-bien reçû, & qui mérite de l'être. Le goût sain de Ciceron n'est point encore oublié. On paroît au contraire le chercher plus que jamais, parce qu'on sembloit s'en écarter un peu trop, en se laissant éblouiir par l'appas des nouveautés en fait d'éloquence & de style; & c'est pour cela qu'on ne sçauroit assez remercier ceux qui se donnent la peine de mettre à la portée de tout le monde les grands principes d'un génie qui les a puisés dans la nature & dans l'expérience, pour les réduire en méthode & en art. Messieurs Collin, Bouhier, & d'Olivet viennent de se distinguer dans cette matiere. Le premier par la traduction de l'*Orateur*. Le second & le troisiéme par celle des *Tusculanes*. Il ne s'agit encore ici que du premier.

Le Livre de l'*Orateur* n'avoit point été traduit, soit à cause des diffi-

cultez dont il fourmille, soit parce que le fruit n'en paroissoit pas applicable à l'éloquence Françoise. M. l'Abbé Collin en a jugé autrement avec bien de la raison, & il s'est roidi contre les obstacles. De quoi notre langue avec de l'art, de la patience, du discernement, & une correction longue & réfléchie ne vient-elle pas à bout? L'Ouvrage de Ciceron est fort court. Il suffisoit pour les Romains dans sa briéveté. Il a fallu le rendre tel qu'il est. On l'a fait : mais cela ne suffisoit pas pour des tems plus reculés. Aussi le Traducteur non content de l'éclaircir par quantité de Notes choisies & recherchées, a-t-il jugé à propos de le faire précéder par une Préface qui peut passer pour une Rhétorique assez complette.

Il la divise en trois Parties, sçavoir 1°. l'étude des préceptes, 2°. la lecture des Pieces d'éloquence, 3°. l'exercice de la composition; trois routes qui conduisent à l'art de bien dire. Parcourons-les brievement, tant pour donner l'idée de

chacune, que pour y trouver celle du Livre de l'*Orateur*. Quelque connuë que ſoit la méthode de Ciceron, l'on ne ſçauroit trop la déveloper.

Les préceptes, dit notre Auteur, » ne ſont point des Loix arbitrai- » res. Ils ont leur fondement dans » la nature, dans la droite raiſon, » dans l'expérience. „ Il y en a en effet pour tous les arts qui tiennent au goût. Peinture, Muſique, Architecture, Poëſie, Eloquence, tout a ſes regles puiſées dans la même ſource; & ces regles ne ſont que le précis des obſervations que le bon ſens a faites ſur le rapport de ce qui doit plaire avec ce qui a plû. La Rhétorique contient les préceptes de bien dire. Les Anciens & les Modernes ont concouru à l'enrichir: mais Ariſtote, Ciceron & Quintilien, que cite notre Auteur, ont le mieux réuſſi à fixer la vraye méthode pour conduire ſûrement l'Orateur. Le premier eſt exact & profond, mais ſec & triſte. Le ſecond eſt moins méthodique, mais plus en-

gageant. Le troisiéme enfin réunissant le travail de l'un & de l'autre, prend un tour différent, il conduit son éleve d'eloquence depuis le berceau jusqu'au barreau, & des premiers élemens jusqu'à la perfection de l'esprit, du cœur, & des mœurs. M. Collin n'oublie pas Denys d'Halicarnasse & Longin; mais il revient à Ciceron, dont il expose en bon critique les divers Traités sur l'Art Oratoire.

Les trois Dialogues ont en effet tout le mérite du Dialogue, si difficile à attraper: mais il y a trop de détours, de retours & d'échafaudage, pour user du terme de Montagne. Le *Brutus* est moins un Traité qu'une Histoire de l'éloquence. Les *Topiques*, enseignent simplement à connoître les sources dont on tire les argumens. Pour les *Partitions oratoires*, Ciceron y rassemble la substance de tout ce qu'il avoit dit dans ses Livres précédens; mais M. Collin voudroit que les regles fussent accompagnées d'exemples.

Il ne parle point du petit Ouvra-

ge intitulé : *De optimo genere oratorum.* Aussi d'habiles gens doutent-t-ils avec justice, que cet Opuscule soit de Ciceron. Il n'en porte nullement le caractere. Voici ce qu'en dit Paul Manuce. « Ce Livre, au » rapport de Carisius, auquel je » défere beaucoup, est de Ciceron. » Car pour *Ascon. Pedianus*, il s'ex- » prime de façon qu'il n'affirme » pas dans son Argument de l'O- » raison pour Milon. L'Ouvrage me » paroît mutilé. Cette trop gran- » de briéveté m'est suspecte ; & » cette partie sur la Version des » deux Harangues de Demosthene » & d'Eschine *, n'a, ce me sem- » ble, nul rapport avec celle qui » précéde. Car ou le tout est une » Préface à ces deux Harangues » traduites par Ciceron, ou c'est » un Livre sur la *meilleure maniere* » *de bien dire.* Si c'est une Préface, » à quoi vient ce hors d'œuvre sur » les Orateurs Grecs, qui appar- » tient pourtant à l'Ouvrage, à en

* *De Coronâ.*

» croire Carisius. Si c'est un Livre » complet, d'où vient cette digres» sion sur la Traduction des deux » Harangues Grecques? De plus, » dans la premiere Partie qui roule » sur les Orateurs, il est fait men» tion de l'Oraison pour Milon que » Ciceron ne fit que dans sa vieil» lesse, au lieu qu'il paroît n'avoir » traduit les deux Discours Grecs » que dans sa jeunesse: & c'est pour » cela que S. Jerôme n'a pas trop » approuvé cette traduction (qu'il » assûre avoir vûë) (*a*)

(*a*) Le P. Porée nous a fait remarquer de plus, qu'il y a dans l'Opuscule attribué à Ciceron, une expression, qui ne se trouve dans aucun Auteur ancien, pour exprimer le sens qu'elle doit avoir dans le Livre *De optimo genere Oratorum.* C'est *honorarium*, & voici le Passage.

Optimus est... Orator qui dicendo animos audientium & docet & delectat, & permovet. Docere debitum est; delectare HONORARIUM, *permovere necessarium.* L'Orateur parfait est celui qui sçait instruire, plaire, émouvoir. C'est un devoir d'instruire, il est de *surérogation* de plaire, & de nécessité d'émouvoir,

De cette Critique & de tout le reste »

Venons avec M. Collin au *Livre de l'Orateur.* Ciceron le fit étant déja vieux, à la priere de M. Junius Brutus qui l'en preſſa d'autant plus vivement, qu'il y avoit alors une conteſtation à Rome entre les Orateurs, touchant l'idée de la parfaite éloquence. Pluſieurs, ſoit bons, ſoit mauvais, ſe piquoient d'avoir l'éloquence attique. La plûpart ſauvoient leur ſtyle ſec & peu nombreux ſous le voile d'un puriſme mal entendu, qu'il leur plaiſoit d'appeller *Atticiſme*, prétendant ſuivre ou Lyſias ou Thucidide, ou Xenophon, ou Iſocrate. " Ciceron pour » réfuter leurs prétentions, établit „ l'idée du vrai Atticiſme. Il mon„ tre que, parler & écrire Attique„ ment, c'eſt parler & écrire de la „ maniere la plus parfaite: qu'à la „ vérité Lyſias, Thucidide, Xeno» phon, & Iſocrate ont quelques » parties du ſtyle Attique, mais

on peut conclure tout au moins que le morceau entier a été mutilé dans un ſiécle poſtérieur à celui de Ciceron.

» qu'ils ne le possédent pas en en-
» tier. En effet on trouve en Lysias
» une noble simplicité, mais il ne
» s'éleve presque jamais jusqu'au
» sublime. Thucidide a de la justes-
» se, de la solidité & de l'énergie ;
» mais son style est rude, peu ar-
» rondi, peu coulant, & tout-à-fait
» éloigné du caractere qui convient
» au Discours public. Xenophon
» est plein de charmes ; mais il n'a
» ni nerfs ni éguillon. Isocrate a
» de la régularité, de la douceur,
» & un agrément infini. C'est lui
» qui le premier a donné à la phra-
» se ce tour périodique, ces caden-
» ces mesurées, & cette juste éten-
» duë qui contribuent infiniment
» à la beauté du discours ; mais il
» n'écrivoit que pour flatter l'oreil-
» le. Sa diction fleurie & ornée
» de pensées brillantes n'avoit ni
» feu ni véhémence. Qui faut-il
» donc imiter ? Demosthene, ré-
» pond Ciceron. „

Des quatre parties de la Rhétori-que, invention, disposition, élocution, action, il n'approfondit guéres que la

troisiéme. Brutus ne demandoit en effet que l'idée de l'élocution parfaite, & le reste étoit traité ailleurs par Ciceron même. Il distingue ici le style de l'Orateur d'avec tout autre. Le Philosophe raisonne, l'Historien raconte, le Poëte & le Sophiste flattent l'oreille & l'imagination. C'est à l'Orateur de persuader. Pour atteindre à ce but, il ne doit être attentif qu'à sa cause; il doit s'oublier soi-même, & cacher son art. Il doit sçavoir se nourrir de tous les styles & s'en faire un à part. Pour trouver ce style unique, Ciceron analyse en quelque maniere chaque espece de style, le simple, le sublime, le temperé. Il caractérise chacun suivant le rapport qu'il lui veut avec la vraye éloquence, & il conclut que, *is est eloquens qui & humilia subtiliter, & magna graviter, & mediocria temperate potest dicere.* Il vient ensuite aux connoissances nécessaires à l'Orateur. Telles sont la Grammaire, la Logique, la Morale, la Jurisprudence, l'Histoire. C'est le moins qu'on puisse exiger. Le par-

fait Orateur devroit être au fait de tout, le public le ſuppoſe, & il n'eſt pourtant que trop ordinaire que ceux qui manient la parole péchent par le défaut de connoiſſances acquiſes. Auſſi eſt-il rare de trouver des Orateurs parfaits, qui ſçachent également connoître le cœur humain, le monde, les affaires, & le fonds des ſciences qui concernent leur genre d'éloquence.

Ciceron paſſe aux figures, ſoit de penſées, ſoit de mots, qu'il ſe contente de déſigner ſans entrer dans le détail. Il s'étend beaucoup plus ſur les ornemens de la bonne élocution, choix des mots, régularité de la conſtruction, meſure du nombre oratoire. Ce nombre lui paroît tellement eſſentiel, qu'il " deſcend à cet „ égard dans une très-longue diſ„ cuſſion, juſqu'à marquer les pieds „ & les meſures qu'il faut mettre „ au commencement, au milieu, „ & à la fin de la période. „ C'eſt l'objet que M. l'Abbé d'Olivet a eu principalement en vûë dans ſon

excellent Traité de la Proſodie Françoiſe.

Voilà la ſubſtance & le fonds du Livre *de l'Orateur*. Continuons de ſuivre M. l'Abbé Collin. Après ſa premiere Partie au ſujet des préceptes de l'Eloquence, il entre dans la ſeconde, où il traite du choix des Ouvrages qui peuvent contribuer à former l'Orateur. Il eſt certain qu'il ſe forme par l'étude des regles, par la fréquente compoſition, & par la lecture des bons modéles. Mais M. Collin obſerve qu'un eſprit vif & pénétrant doit plus écouter les excellens hommes qu'étudier les préceptes, & plus lire encore qu'écouter. L'impreſſion que fait la lecture eſt plus durable & moins ſéduiſante. Cette lecture doit être extrêmement réfléchie pour être utile. En conſéquence de ces réfléxions, notre Auteur met à la tête des modeles qu'il faut lire, Demoſthene & Ciceron. Il les peint d'après Quintilien, & il propoſe pour méthode,

1°. De faire une analyſe du Diſcours

que l'on aura lû. 2°. D'écrire le jugement que l'on aura porté ſur l'arrangement des Parties & du Tout, ſur l'expreſſion, le tour & le caractere du ſtyle dominant. Il eſt certain que rien n'eſt ſi propre à ouvrir l'eſprit, & à former le goût du jeune Orateur.

Après les Anciens il doit s'attacher aux illuſtres Modernes. Pour le Barreau, M. Collin regrette qu'on n'ait pas donné au Public tous les Diſcours que prononcent les premiers Magiſtrats & les Gens du Roi à la rentrée des Cours. Il en eſt de même des célébres Avocats, tels que Pucelle, Fourcroi, Nivelle, &c. dont on a peu de choſe. Il faut donc ſe borner aux Oeuvres de le Maiſtre & de Patru, le premier véhément & fécond, mais trop hériſſé de citations; le ſecond, pur, clair, aiſé, coulant, mais moins vif & plus temperé. M. Collin nous cite de plus pour la Chaire & le Barreau les Recueils de l'Académie Françoiſe, les Eloges hiſtoriques des Académiciens

de l'Académie des Siences, publiés depuis 1699, les Ouvrages de d'Ablancourt, de Vaugelas, du P. Bouhours, de Pellisson, de la Bruyere, du Duc de la Rochefoucault, les Essais d'Histoire & de Littérature des Fléchier, des Bossuet, des Fenelon, de Regnier Desmarets, de Me Dacier, de du Vertot, de Duguet, &c. Il conseille la lecture des Poëtes, & il cite assurément les meilleurs; celle des Historiens de l'Antiquité, & celle des bons Philosophes modernes: enfin l'étude profonde de la Jurisprudence, surtout dans Domat, & celle des excellens Grammairiens, entre lesquels il auroit pû mettre le feu P. Buffier.

A l'égard des jeunes Prédicateurs, l'Ecriture Sainte, les Peres, les Conciles doivent leur servir de boussole, & peut leur tenir lieu de tout. La peinture que fait notre Auteur de ces précieux dépôts du Christianisme est si belle & si judicieuse, qu'on ne sçauroit trop la proposer à ceux qui veulent trop tôt se mêler d'ins-

truire les autres. Disons la même chose du caractere de l'éloquence qu'il trace dans le Prince des Prédicateurs. (Ainsi nomme-t-il le Pere Bourdalouë) dans Fléchier, Massillon, Cheminais, la Ruë, Hubert, de la Roche, & de la Boissiere. Il s'est fait une loy de ne pas nommer les vivans en aucun genre d'Eloquence, excepté M. l'Evêque de Clermont, quoiqu'il n'ait pas avoué le Recueil imparfait de ses Sermons, copiés à la volée. M. Collin n'oublie pas le genre des Oraisons Funebres, ni ceux qui s'y sont signalés, comme M. de Mascaron Evêque d'Agen. Il finit sa seconde Partie par des avis censés sur la maniere d'imiter : choix, discernement, prudence dans l'imitation, être soi-même, n'être pas singe d'autrui, ajuster à son talent particulier les grands principes des modéles, sans qu'il paroisse ni art ni affectation; voilà tout le secret.

La troisiéme Partie roule sur l'exercice de la composition. En supposant le génie, sans quoi l'on ne

réussit point, tout se réduit, 1°. à méditer profondément son sujet, à le tourner en tout sens, à l'envisager par toutes les faces. Il n'y a pas une Piece du P. Bourdalouë où l'on ne voye toutes ces opérations d'un génie vraiment createur. 2°. A écrire rapidement & avec feu ce qui aura été longuement médité de sens froid. 3°. A fortifier, réformer, arranger, mettre dans un beau jour les premieres idées. 4°. A polir & perfectionner sévérement tout l'Ouvrage, sans pourtant donner dans le défaut de devenir sec & peu naturel à force d'être difficile & délicat.

Après ces leçons générales, l'Auteur entre dans un détail où nous ne le suivrons point, quelqu'instructif qu'il soit; il suffit pour nos Lecteurs de dire qu'il s'agit de diriger la disposition avec ses six parties, 1°. l'Exorde par rapport aux personnes de l'Orateur, du Client, de l'Auditeur, de l'adverse partie. 2°. La Narration afin qu'elle soit simple, courte, claire, vraisemblable, quelquefois pathétique, touchante, &

passionnée, souvent pure, élegante, & variée. 3°. La Proposition plus ou moins composée; la division & ses qualitez. Il ne faut ni trop ni trop peu diviser: l'on peut en certaines occasions cacher habilement l'ordre du Discours. Dans l'Eloquence comme dans la Poësie un *beau désordre* peut être *un effet* de l'art. Mais ce sont là des coups de grands Maîtres. 4°. La confirmation ou la preuve, les sources où il faut la puiser, la liaison de la proposition contestée avec d'autres qui sont incontestables, les diverses manieres de raisonner, l'entymême, l'exemple, l'épicherême, le dilemme, & le secret de tourner les preuves en sentiment, & de se toucher soi-même de la façon tendre ou forte dont on veut toucher les autres. 5°. La Réfutation & l'adresse infinie à sçavoir la manier. 6°. La peroraison & son art de récapituler tout, & de porter le dernier coup pour achever l'impression déja faite sur les Auditeurs. Tout cela est traité à fonds, & accompagné d'exemples choisis pour

rendre chaque article plus ſenſible.

Vient enſuite un court expoſé ſur l'élocution conſidérée par rapport à nos uſages. On examine en quoi conſiſte la pureté du ſtyle oratoire, ſa clarté, ſon élégance, le choix des mots, la variété & le changement imperceptible des liaiſons, le nombre dans le Diſcours, la convenance ou bienſéance, & enfin les trois genres de cauſes, le démonſtratif, le délibératif, & le judiciaire.

Tel eſt le plan de la Préface de M. Collin, qui la fait ſervir de Supplément & de Commentaire au Traité de l'*Orateur*.

La Traduction de cet Ouvrage ſi difficile à rendre en François, ne dément ni les longs & pénibles ſoins que le Traducteur a pris pour y joindre l'élégance Françoiſe à la fidélité, ni le ſuffrage éclairé des amis qui l'ont confronté avec l'original, & qui ont communiqué leurs Remarques à l'Auteur, comme l'a fait M. le Preſident Bouhier. Nous nons contenterons de citer le commencement dont la premiere phraſe a

mis à la torture tous les Sçavans.

„ J'ai long-tems balancé, mon
„ cher Brutus, à prendre mon parti
„ ſur la priere que vous m'avez
„ faite, & que vous avez tant de
„ fois réïtérée. Je ne ſçavois lequel
„ me ſeroit le plus difficile & le
„ plus important, ou de vous refuſer,
„ ou de faire ce que vous me demandiez.
„ D'un côté je ſentois une
„ peine extrême à ne me pas rendre
„ aux preſſantes ſollicitations
„ d'un ami intime, qui n'exigeoit
„ rien que de raiſonnable, & qui
„ ne me propoſoit qu'une belle &
„ noble entrepriſe. De l'autre, je
„ faiſois réfléxion qu'il n'eſt pas
„ d'un homme qui doit craindre
„ la cenſure des gens ſages & éclairés,
„ de s'engager à traiter un ſujet
„ ſi grand, qu'il paroît être non-
„ ſeulement au-deſſus de nos forces,
„ mais même au-deſſus de nos
„ conceptions. En effet, qu'y a-t-il
„ de plus grand & de plus difficile
„ que de décider quelle eſt la meilleure
„ eſpece, & pour ainſi dire la
„ plus excellente forme d'Eloquen-

„ ce, ſurtout dans cette grande di-
„ verſité de caracteres qui ſe trou-
„ vent parmi les bons Orateurs?
„ Mais puiſque vous le voulez, &
„ que vous m'en priez inſtamment,
„ je vais l'entreprendre, moins dans
„ l'eſpérance de réuſſir, que dans
„ le deſſein de faire un eſſai de mes
„ forces. D'ailleurs j'aime mieux
„ manquer aux regles de la pruden-
„ ce, en tâchant de vous ſatisfaire,
„ que de manquer aux devoirs de
„ l'amitié, en vous refuſant ce que
„ vous ſouhaitez de moi. „

Les Notes qu'on lit à la fin de chaque Chapitre ſont bien écrites, & partout déclarées en faveur du bon goût contre les goûts de mode. Elles paroiſſent remplir le but de l'Auteur, ſçavoir de ne dire que ce qu'il a crû abſolument néceſſaire ou pour éclaircir le Texte, ou pour donner plus de jour à quelques principes d'éloquence, ou pour faire connoître les Perſonnes & les Ouvrages dont Ciceron parle. En voici une qui ſervira d'exemple, & qui mérite que nous l'inſérions ici tout

au

au long. Remarquons auparavant que Ciceron étoit si satisfait de son Traité, qu'écrivant à Lepta il en parle en cette maniere. " Je suis
„ ravi que vous soyez content de
„ *mon Orateur*. Pour moi je crois
„ y avoir fait entrer tout ce que j'ai
„ de goût & de discernement en
„ l'art de parler. S'il est tel que
„ vous le dites, je vaux quelque
„ chose; s'il est autrement, je con-
„ sens que l'on rabatte autant de
„ l'idée avantageuse que l'on a con-
„ çûë de mon discernement, que
„ l'on rabattra du mérite de cet Ou-
„ vrage. „ Venons à la Note.

Malgré l'excellence de cet Ouvrage, malgré le soin que Ciceron avoit pris de l'établir sur des preuves & des fondemens solides, Brutus ne l'approuva pas. Ciceron s'en plaint dans une Lettre qu'il écrit à Atticus, en ces termes : „ Lorsque
„ j'adressai à Brutus mon Livre de
„ la parfaite éloquence, que je n'a-
„ vois composé qu'à sa sollicitation,
„ il m'écrivit, & à vous aussi, qu'il

„ n'approuvoit point mon systême „ sur cet article. „ *Cum ipsius precibus adductus scripsissem ad eum de optimo genere dicendi, non modo mihi, sed etiam tibi scripsit sibi illud quod mihi placeret, non probari.*

Comme Brutus avoit pris Lysias pour modele, il ne faisoit consister l'Eloquence que dans la justesse des pensées, dans la précision & la politesse du style, les grands mouvemens & la magnificence de l'élocution ne lui plaisoient pas.

C'est dans ce goût qu'il composa la Harangue qu'il fit touchant le meurtre de César, sur quoi Ciceron qui parloit toujours de bonne foi, & avec une candeur qui marquoit une belle ame, écrivit à Atticus.

„ Brutus m'a envoyé la Harangue qu'il a prononcée dans le Capitole. Il me prie de la corriger, „ avant qu'il la rende publique, & „ me recommande de ne le point „ épargner. On ne peut rien voir de „ plus poli ni de plus élégant que „ cette Piece, soit pour les pensées,

„ ſoit pour l'expreſſion : mais ſi j'a-
„ vois eû un pareil ſujet à traiter,
„ j'y aurois mis plus de feu & de
„ véhémence. Vous voyez ce que
„ demandoit alors le caractere de
„ l'Orateur, & le perſonnage qu'il
„ devoit repréſenter. Je n'ai pû rien
„ changer dans ſa Harangue. Il a ſi
„ bien réuſſi, eû égard au genre
„ d'écrire qui lui plaît, & à l'idée
„ particuliere qu'il s'eſt formée de
„ la parfaite éloquence, qu'on ne
„ peut rien faire de mieux. Mais
„ ſoit que j'aye tort ou raiſon, je
„ ſuis dans un goût tout oppoſé, &
„ dans des principes bien differens
„ des ſiens. Si vous n'avez pas en-
„ core lû cette Harangue, je vous
„ prie de la lire, afin que vous vous
„ mettiez à portée de me dire ce
„ que vous en penſez, quoique
„ j'aye lieu de craindre que votre
„ ſurnom d'*Atticus* ne vous faſſe il-
„ luſion, & ne vous mette un peu
„ trop dans les intérêts de l'*Atticiſ-*
„ *me*. Cependant lorſque vous vous
„ ſouviendrez des foudres de Demoſ-

„ thene, vous concevrez aisément
„ que l'Atticisme est très-suscepti-
„ ble de force & de véhémen-
„ ce. „

Remarquez que quoique Ciceron dût être fort piqué de ce que Brutus avoit désapprouvé son Traité de l'Orateur; il ne laisse pas de donner de grandes louanges à la pureté, à l'élégance & à la délicatesse de son style: ce qui prouve sa sincérité, & autorise en même-tems la critique qu'il fait de ce Discours. *Si illam causam habuissem, dixissem ardentius; vides quæ sit persona dicentis.* En effet, Brutus manquoit dans ce Discours à ce qu'il se devoit à lui même, à ce qu'il devoit aux Auditeurs, & à ce qu'il devoit à la qualité du sujet. C'est Brutus qui parle, Brutus le chef de la conjuration contre César. En tuant le Tyran, il avoit tiré sa Patrie de la servitude. Il s'agissoit de faire sentir aux Romains l'importance du service qu'il leur avoit rendu, & d'exciter leur indignation contre tous les

oppreſſeurs de la liberté. Un ſujet de cette nature auroit dû animer l'Orateur, & produire les plus grands mouvemens. Mais Brutus qui étoit partiſan outré de l'Atticiſme, & qui n'en connoiſſoit point toutes les perfections, ſuivit ſon idée dans la compoſition de cette Harangue, & ſe contenta d'y mettre de la douceur, de la préciſion, & de l'élégance. Il ne faiſoit pas réfléxion que s'il y a une éloquence douce, polie, inſinuante, propre à charmer les eſprits, telle qu'étoit celle de Lyſias; il y a auſſi une éloquence mâle, vigoureuſe, capable d'exciter les plus grandes paſſions, telle qu'étoit celle d'Hyperides & de Démoſthene. Auſſi Ciceron ne devoit guéres s'inquiéter de ce que Brutus ne paroiſſoit pas content de ſon Livre, puiſqu'il en jugeoit ſur la fauſſe idée qu'il avoit du ſtyle attique.

Nous ne pouvons mieux terminer cet Extrait que par un témoignage bien glorieux pour l'Auteur.

C'est celui d'un Sçavant * du premier ordre. " J'ai été charmé, dit-,, il, de voir dans cet Ouvrage (la ,, traduction de l'*Orateur*) que je ,, ne m'étois point trompé dans le ,, jugement favorable que j'en avois ,, porté sur quelques fragmens que ,, l'Auteur m'avoit communiqués. ,, Sa Préface est une excellente Rhé-,, torique. Sa traduction représente ,, parfaitement l'élégance & la ma-,, jesté de l'original. Il fait voir par ,, les trois Discours qui sont à la fin ,, du Volume, que s'il connoît bien ,, toutes les finesses de l'art, il ne ,, sçait pas moins les mettre en pra-,, tique, &c. ,, Nous n'ajoûterons rien à un pareil suffrage, soit sur la traduction, soit sur les trois Discours couronnés par l'Académie.

* M. Bouhier Président au Mortier honoraire du Parlement de Dijon.

ARTICLE CVII.

VIRI ILLUSTRIS GODEFRIDI Guill. Leibnitii Epistolæ ad diversos, Theologici, Juridici, Medici, Philosophici, Mathematici, Historici & Philologici argumenti, è Msc. Auctoris, cum Annotationibus suis primùm divulgavit Christian. Kortholtus, A. M. Ordinis Philosophici in Academia Lipsiensi Assessor, & Collegii Minoris Principum Collegiatus. Lipsiæ Sumtu Bern. Christoph. Breitkorpfii. CIƆ IƆCC XXXIV. in-8°. *Pagg.* 467. (C'est à-dire) *Lettres de M. Leibnitz sur divers sujets de Theologie, de Droit, de Médecine, de Philosophie, de Mathematique, d'Histoire, & de Philologie, tirées des Mss. de l'Auteur, & publiées pour la premiere fois, par M. Chrétien Kortholt Assesseur de la Faculté de Philosophie, dans l'Université de Leipsic, &c. A Leipsic, aux frais de Bern. Christoph. Breitkorpf.*

MDCCXXXIV. *volume* in-8°. *Pages* 467.

LEs Auteurs se peignent dans leurs Ouvrages, surtout dans leurs Lettres, dans des Lettres écrites familierement, & sans art. M. Leibnitz s'est fait connoître tout entier dans les siennes. : on y voit le Théologien le Jurisconsulte, le Philosophe, le Mathématicien, l'Historien; tout ce qu'annonce le titre, tout ce qu'il étoit: Eh! que n'étoit-il pas? On y trouve ses vûës, ses idées, ses systêmes, sur tout ce qui peut procurer quelque utilité, ne fût-ce qu'en étendant & en perfectionnant nos connoissances, ou même en donnant lieu de les étendre, & de les perfeictonner. On y lit les sentimens de son cœur, aussi-bien que le caractere de son esprit. On y reconnoît l'honnête homme, obligeant, bon, pacifique; ennemi de la dispute & de la critique, dans la crainte de nuire à ceux dont il n'approuvoit pas les opinions, & d'obscurcir un mérite

étranger ; c'eſt qu'en effet rien de ce qui intéreſſe les hommes, ne l'étoit pour lui. Exempt de la baſſe jalouſie, trop ordinaire à ceux qui courent la même carriere : (comment y auroit-il été acceſſible dans la région ſupérieure où ſon immenſe & profonde érudition l'avoit placé ?) ſacrifiant même ſa propre gloire à la réputation de gens qui avoient moins de part que lui à des Ouvrages dont ils ſe faiſoient honneur : ne cherchant que l'avancement, l'étenduë, la perfection des ſciences, & mépriſant l'avantage flatteur d'y avoir contribué.

Toujours diſpoſé à aider de ſes lumieres & de ſes recherches quiconque s'appliquoit à quelque genre d'étude que ce fût ; car tous les genres étoient de ſon reſſort. Animant, excitant, formant des deſſeins, propoſant les moyens, facilitant l'execution, donnant, pour ainſi dire, le branle & le mouvement à tout ce qui ſe faiſoit dans l'Empire des Lettres, où ſon zéle, autant que ſa capacité, lui avoient

acquis une eſpece de ſurintendance. Sans ceſſe occupé de ſes propres Ouvrages ; hé quels Ouvrages, quelle multitude, quelle varieté, quelle profondeur ! Il ſe prêtoit avec joye, avec empreſſement aux travaux des autres : il louoit, il encourageoit les Auteurs, il prenoit ſoin de leur fortune, il prevenoit en leur faveur, il applaudiſſoit à leurs ſuccès, il les recommandoit aux Princes qui l'honoroient de leur confiance. Infiniment éloigné des mépris odieux de ces contempteurs de profeſſion, dont le principal mérite vient de leur liberté & de leur hardieſſe à critiquer, il avoit pour maxime, qu'il n'y a point de Livre dont on ne puiſſe profiter, & qu'en conſidération du bon, on doit tolérer le médiocre & l'inutile. Il ſouffroit impatiemment qu'on négligeât, ou qu'on ſupprimât des productions, même informes & imparfaites, mais qui pouvoient fournir des vûës pour de meilleurs Ouvrages ; & peut-être en ce genre pouſſoit-il la complaiſance au-delà des juſtes bornes.

On accuſoit M. Leibnitz d'aimer l'argent ; & véritablement il y a dans ſes Lettres quelques traits qui ſemblent confirmer cette idée. Une autre accuſation, beaucoup plus importante, regarde ſa Religion. On prétend qu'elle étoit aſſez équivoque, qu'il ne tenoit pas fort au Luthéraniſme dont il faiſoit profeſſion, & qu'en général il étoit plus Philoſophe que Chrétien. C'eſt où le raiſonnement conduit ſouvent les plus grands génies, & les plus ſçavans hommes, quand ils s'y abandonnent ſans meſure & ſans docilité. La raiſon & une ſage défiance les conduiroit au but ; le raiſonnement & la préſomption les en écarte. Il eſt vrai que M. Leibnitz répand dans ſes Lettres les ſyſtêmes de ſa *Theodicée*, & ſes autres idées métaphyſiques. Mais, s'il *n'a été* dans la pratique *qu'un grand & rigide obſervateur du Droit naturel*, comm-M. Fontenelle dit qu'on le lui reprochoit, ſes Lettres annoncent quelque choſe de plus : il y fait même paroître du zéle, pour étendre

par des Missions chez les Nations infidelles; la doctrine Luthérienne, à laquelle il sembla toujours donner la préférence. Et, comme son génie & son humeur le portoient à la Tolérance, il s'étoit mis en tête qu'en accordant quelque chose à chacun des partis, on pourroit venir à bout de réünir dans une même Communion les principales Societés Chrétiennes. Il travailla long-tems & inutilement à ce chimérique dessein.

Tel est le caractere de M. Leibnitz; tel il se peint lui même dans ses Lettres, & c'est en même-tems le sujet & le précis de ce Recueil. Les CXVIII. premieres roulent presqu'entierement sur le projet d'union dont nous venons de parler. Elles sont adressées à M. Jean Fabricius, célébre Théologien dans l'Université d'Helmstadt, l'un des principaux Agents de cette grande négociation. Il s'agissoit de réunir dans une même Profession de Foi les Luthériens & les Réformés, & d'y faire entrer même les Catholiques. L'affaire étoit

assurément délicate, & de nature à essuyer bien des contradictions: mais elle étoit infiniment du goût de M. Leibnitz, & l'on sent qu'il s'y porte avec ardeur. Il avoit une idée bien singuliere pour un Luthérien, mais très-convenable au projet qui l'occupoit. Il auroit voulu qu'on en convînt d'abord, comme d'un Préliminaire; & voici comme il l'expose dans sa huitiéme Lettre. *Comme Dieu*, dit-il, *est le Dieu de l'ordre; & qu'il est de droit divin que le Corps de l'Eglise, une, Catholique & Apostolique soit soumis aux Loix générales d'un même Gouvernement, & d'une même Hierarchie, il s'ensuit qu'il est encore de droit divin qu'elle ait un Chef spirituel revêtu de toute l'autorité nécessaire pour la diriger, sans sortir des justes bornes, & pour remplir tous les devoirs que lui impose sa dignité, en ce qui regarde le salut de l'Eglise; quoique ce ne soit que par des considerations humaines que le siége de ce Chef suprême a été établi à Rome, la Métropole du monde Chrétien.*

Long-tems auparavant, & dès l'année 1677. M. Leibnitz avoit déclaré son sentiment sur l'Eglise, dans son Traité *De Jure Suprematûs*, sous le nom de *Cœsarinus Fürstenerius*, & en 1693. dans la belle Préface de son *Codex Juris Gentium Diplomaticus*, imprimé à Hanovre, sous son propre nom. Selon lui, toute l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, l'Eglise universelle, *Ecclesiæ Romanæ, id est universalis*, ce sont ses paroles; tous les Etats Chrétiens, au moins ceux d'Occident, ne font qu'un même Corps, une même République. C'est le Royaume de Jesus-Christ, dont il est lui-même le Chef & le souverain Seigneur. Le Pape est son Vicaire spirituel, &, sous lui, le Chef, le Primat de l'Eglise Universelle, l'Evêque Oecuménique. On ne peut nier, ajoûte-t-il, que l'Eglise Romaine n'ait été long-tems regardée en Occident, comme la Maîtresse des autres Eglises, & avec raison, puisqu'elle est leur Mere. Le Pape y a non-seulement la Primauté de rang & de

dignité, mais encore une ſorte de Juriſdiction. Enfin, avant le ſchiſme du dernier ſiécle, (c'eſt celui de Luther) ces idées n'étoient point conteſtées. Ainſi parloit le ſçavant M. Leibnitz, dans les Ouvrages que nous venons de citer. A la vérité il n'oſoit encore prononcer, comme dans ſes Lettres, que cette Conſtitution de l'Egliſe eſt de droit divin; il laiſſoit la choſe indéciſe. M. Kortholt, qui a publié ces Lettres, a mis ici une grande Note, pour faire dire à M. Leibnitz tout le contraire de ce qu'il dit. Selon lui, ce grand homme a ſeulement prétendu que le Pape eſt de droit humain, Juge ſouverain des Controverſes qui s'élevent au ſujet des Clercs, &, qu'en cas qu'il s'égare l'Empereur a droit de le redreſſer. C'eſt dans ſes préjugés, & non dans M. Leibnitz, que M. Kortholt a lû ces maximes.

Pour réuſſir dans le projet de la réunion que ſouhaitoient pluſieurs Princes d'Allemagne, le Roi & la Reine de Pruſſe, & ſurtout le Duc

Antoine Ulric de Brunswic & de Lunebourg, dont M. Leibnitz étoit l'Agent, il falloit concilier les sentimens des Partis, sur plusieurs dogmes qui les divisent. C'est à quoi M. Leibnitz travailloit de tout son pouvoir, comme on le voit par ses Lettres. Dans ce dessein, il adoucissoit autant qu'il pouvoit, les opinions opposées, & tâchoit de les rapprocher : il recueilloit avec soin, tout ce qu'il croyoit voir dans les Auteurs de favorable à ses vûës; & jusques dans Calvin, il se flattoit de trouver la présence réelle, persuadé que cet Hérésiarque n'excluoit que celle qui donneroit à Jesus-Christ dans le Sacrement l'étenduë d'un Corps humain dans l'état naturel. Les divers systêmes sur la Prédestination & la Réprobation, sur la distribution des graces, &c. n'étoient pas moins difficiles à accorder; & les négociations eurent enfin le succès qu'on devoit en attendre. M. Leibnitz fut obligé de les abandonner, comme on le voit par la XCII. Lettre, dattée du 28. Janvier 1708. &

les choſes ſont demeurées dans le même état. Le ſeul Duc de Brunſwic eut tout l'avantage de cette entrepriſe. Ses réfléxions aidées de la grace, lui firent connoître la vérité, & il ſe fit Catholique. (Lettres CXII. CXIV.)

La CXIX^e^ Lettre nous fait connoître le zéle de M. Leibnitz pour la réforme de la Juriſprudence d'Allemagne. Les Loix Romaines, dit-il, & les Loix Canoniques en ſont le fondement ; mais combien s'y trouve-t-il de choſes obſcures, embaraſſantes, inutiles? Comment déterminer ce qui eſt reçû, ce qui ne l'eſt pas, ce qui a été abrogé? Les Coutumes qu'on ſuit en certaines Provinces, n'ont pas ces inconvéniens: mais elles ne ſont pas toujours conformes à l'équité, & ne renfermant pas tous les cas, elles en abandonnent la déciſion à la paſſion, à la cupidité, à l'imprudence du Juge.

Les Lettres ſuivantes, au nombre de dix ſont adreſſées à M. Schelhammer, célébre Profeſſeur en Mé-

decine : elles contiennent diverſes obſervations phyſiques, la plûpart ſeulement indiquées, & aſſez connuës aujourd'hui. Dans l'explication de la nature & de la propagation du ſon, M. Leibnitz rejette abſolument les ondulations de l'air. En effet, dit-il, elles ſe trouvent également dans un corps peu ſuſceptible de reſſort, tel qu'eſt l'eau; elles ſe formeroient même dans un corps qui n'auroit point du tout de reſſort, & qui, par conſéquent ſeroit incapable de produire du ſon. Elles ſont le tranſport d'une partie conſidérable de matiere, au lieu que le ſon naît du mouvement des petites parties du corps ſonore, & qu'il n'eſt point détruit par le vent, comme le ſont les ondulations. Ainſi le ſon ſe forme, s'étend, & ſe fait ſentir uniquement par le trémouſſement du corps tendu, & en reſſort. La percuſſion du corps ſonore eſt la cauſe éloignée du ſon; le rétabliſſement de ce corps, & le trémouſſement qu'il éprouve, en eſt la cauſe prochaine. On convient aſ-

ſez de ces principes pour la formation du ſon : mais on n'en conçoit point la propagation, ſans les ondulations, ou quelque choſe d'équivalent : & certainement dans le vuide, avec la percuſſion & le trémouſſement d'un corps, on n'entendroit point de ſon. Auſſi le ſçavant Phyſicien reconnoît-il ailleurs un ſemblable mouvement dans l'air qui produit le ſon. Les différentes eſpéces de ſons, continuë M. Leibnitz, ou les tons, naiſſent de ce qu'il y a certaines parties dans l'air à l'uniſſon de l'objet ſonore ; & pour que nous les ſentions, il faut qu'il y ait pareillement dans l'organe quelque choſe qui ſoit à l'uniſſon de ce même corps.

M. Leibnitz avoit un ſentiment ingénieux ſur la différente hauteur du Mercure dans les tubes, ſuivant la différente qualité de l'air & du tems. Il ſoutenoit que dans un tems diſpoſé à la pluie, les gouttes d'eau commençant à tomber, ne péſent plus ſur la colomne d'air ; ce qui le rend plus léger, & cauſe la deſ-

cente du mercure. Il appuyoit son hypothese d'une expérience qui fait voir qu'un corps dans un liquide pese, tandis qu'il y est soutenu, & cesse de peser dès qu'il descend. Selon M. Ramazzini, quand le tems est serein, les parties nitreuses dont l'air est rempli, le rendent plus pesant; mais en tems pluvieux, s'étant précipitées, il devient plus léger. M. Schelhammer prétendoit qu'en tems serein les vapeurs dispersées dans l'air augmentent sa gravité, laquelle diminuë, lorsqu'en tems pluvieux elles sont réunies, & forment les nuës. On peut voir l'Histoire de cette dispute dans la Remarque de M Kortholt sur la Lettre CXXV. de M. Leibnitz, & les Lettres CXLIII, & CXLV. M. Ramazzini convaincu par l'expérience de M. Leibnitz, se rendit à son sentiment. Il auroit pû, ce semble, convenir de l'expérience, sans admettre la conséquence, & l'application qu'on en faisoit.

On trouve dans ces Lettres quelques idées assez singulieres, sur la

Médecine. L'Auteur croit, par exemple, que la cause immediate des fiévres, est dans les nerfs, dans les membranes, & non dans les humeurs. De là, dit-il, les *pandiculations*, & les *oscillations*; & en general, tout ce qui fait ressort, a son siége dans le genre nerveux & membraneux, & nullement dans les vaisseaux sanguins. C'est ce qui fait que les fiévres se guérissent quelquefois par une terreur subite, ou par quelque semblable mouvement causé dans l'imagination: & de là vient que la charlatanerie n'y est pas toujours inutile. Il jugeoit que le Quinquina n'est fébrifuge qu'en qualité de poison, par l'horreur qu'il excite, & qui troublant le cours présent de la nature, détruit le foyer de la fiévre. Ce qui me confirme dans cette pensée, dit M. Leibnitz, c'est qu'un peu d'Arsenic produit le même effet, quoiqu'avec des symptômes plus fâcheux. Ainsi M. Leibnitz pensoit à-peu-près du Quinquina, ce que Guy Patin pensoit de l'Antimoine. Mais l'un & l'autre remede a pris le des-

ſus. Il conjecture encore que les purgatifs ſont quelquefois utiles, non pas en évacuant, comme on ſe l'imagine, mais parce qu'ils réveillent par leurs pointes la nature engourdie.

On a inſéré dans ce Recueil un petit Traité de l'Ame des Bêtes. M. Leibnitz y répete & développe les idées qu'il avoit publiées ſur cette matiere dans le Journal des Sçavans du 27. de Juin, & du 4. de Juillet 1695, dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans, Février 1696, dans quelques endroits de ſa Theodicée, &c. M. Bayle dans l'Article RORARIUS de ſon Dictionnaire, & M. Foucher dans le Journal des Sçavans du 12. de Septembre 1695. ont propoſé quelques difficultés contre ſon ſyſtême, trop connu par ces divers Ecrits, pour que nous entrions ici dans un long détail. Contentons-nous du précis qu'il en donne lui-même dans ſa CXCIV^e^ Lettre à M. Sebaſtien Kortholt, pere de l'Editeur, en y ajoûtant ſeulement quelques éclairciſſemens, tirés des

autres Ouvrages de l'Auteur. " Mon » ſentiment, dit M. Leibnitz, eſt » que toutes les âmes ſont indeſ- » tructibles, parce qu'elles ſont in- » corporelles, & ſans parties. Ce » ſont des *Atomes de la Nature*, » des Unités réelles, de vraies *Mo-* » *nades.* Ariſtote, dit-il ailleurs, » les appelle *Entéléchies premieres ;* » je les appelle peut-être plus intel- » ligiblement *Forces primitives.* „ Il a même le courage de les nommer *Formes ſubſtantielles* *, malgré le diſcrédit de ces êtres Péripatéticiens : il ſe propoſe de *ſéparer l'uſage qu'on en doit faire, de l'abus qu'on en fait.* " Je penſe, continue t-il, » que non-ſeulement l'ame, mais » chaque animal préexiſte depuis » le commencement du monde ; » que le corps ne fait que changer » de forme, augmenter, diminuer, » l'ame demeurant toujours la mê- » me. „ Il approuve le Sentiment de Swammerdam, de Malpighi, de

* Journal des Sçavans an. 1695, page 295, édit. de Paris.

Leewenhoeck, & des autres qui prétendent que la génération des animaux, n'eſt en effet qu'une transformation, une augmentation. Il va plus loin, & il ſoutient que, comme les animaux ne naiſſent jamais, à proprement parler, auſſi ne meurent-ils point; que ce n'eſt qu'en apparence qu'ils commencent, & qu'ils ceſſent de vivre; que leur génération n'étant qu'un développement & une augmentation, leur mort n'eſt qu'un enveloppement, & une diminution; mais qu'ils conſervent toujours quelque degré de vie. Ce n'eſt qu'un profond ſommeil, une longue létargie. En un mot, l'animal qui paroît mourir revient au même état où il étoit avant que de naître. Il étend cette doctrine aux hommes mêmes. « Les ames hu-
» maines, dit-il, ſont conſervées
» après la mort avec un certain
» corps organique, non pas com-
» me celles des bêtes, qui ſont
» peut-être long-tems aſſoupies &
» dépourvûes de ſentiment, mais
» d'une maniere bien plus noble,
» puiſqu'elles

» puiſqu'elles conſervent le ſenti-
» ment & la conſcience, & qu'elles
» ſont capables de châtiment & de
» récompenſe. * Ainſi elles ſont
» véritablement immortelles, au
» lieu que les ames des bêtes ſont
» ſeulement indeſtructibles. „ Il attribuë à celles-ci le ſentiment & la connoiſſance des choſes particulieres, & il leur refuſe la raiſon & la penſée. Enfin, ſelon lui, ces *Entéléchies*, ces *Formes ſubſtantielles*, ces *Monades* ſont répanduës par tout dans la matiere; elles y agiſſent conformément aux organes des corps qu'elles animent, elles ſont le principe du mouvement & de la perception. M. Leibnitz n'a pas été heureux en ſyſtêmes Métaphyſiques: celui que nous venons d'expoſer, dans tout ce qui eſt de grand génie, a été combattu, & n'a point été ſuivi. Il s'éleve avec raiſon contre

* V. le Traité *De animâ Brutorum*, pag. 197. & les Lettres CXCIV, & CXCV.

la témérité de quelques Anglois, d'un Toland, qui a osé avancer que le dogme de l'immortalité de l'ame est une invention des Egyptiens ; d'un Dodwell * qui a dit avec encore plus d'impieté, que cette doctrine est plus digne d'un Payen que d'un Chrétien. Il est vrai neanmoins que Dodwell ne parle pas tout-à-fait si cruëment : mais le Livre que M. Leibnitz semble avoir eu en vûë, n'en est pas moins condamnable, & n'en a pas moins scandalisé, même en Angleterre.

On ne sera peut-être pas fâché de voir dans ce Recueil le jugement que l'Auteur porte de divers Ouvrages. Cette Critique a son utilité, & le sentiment d'un aussi bon connoisseur, & d'un juge aussi équitable que le sçavant Allemand, doit être d'une assez grande considération. Nous ne parlerons ici que de quelques Livres singuliers. On

* Ces deux hommes étoient nés en Irlande, mais on les regarde comme Anglois.

avoit écrit à M. Leibnitz (Lettre CCII.) qu'un fragment du fameux Livre *De Tribus Impostoribus*, se trouvoit à Copenhague chez l'Evêque Wormius. D'autre part on voyoit encore le titre de ce Livre dans le Catalogue de la Bibliotheque de M. Mayer, publié après la mort de ce Théologien. C'étoit un régal bien delicieux pour un homme du goût de M. Leibnitz, que la découverte d'un tel Ouvrage. Il n'en fallut pas davantage pour exciter toute sa curiosité. Ce Livre attribué à l'Empereur Frédéric II. a exercé la Critique de bien des sçavans : mais il semble qu'on ne peut douter de la supposition, quand on fait réfléxion au témoignage de Pierre des Vignes Chancelier de cet Empereur. " Le Pape, dit-il au nom „ de son Maître, nous accuse d'a„ voir proféré ce blasphême, que „ le monde a été séduit par trois „ Imposteurs. Mais à Dieu ne plaise, „ qu'il soit jamais sorti de notre „ bouche rien de semblable, puis„ que nous confessons hautement

„ le Fils unique de Dieu, égal & „ coéternel à ſon Pere, & au S. Eſ- „ prit, &c. „ Voilà le fondement de la Fable du Livre *des Trois Imposteurs*, qu'on a vainement tâché de réaliſer dans ces derniers tems, où l'impiété ſe repaît & s'applaudit de ſemblables chimeres. C'eſt le jugement qu'en a porté M. Leibnitz, après les recherches les plus exactes, & avec la grande connoiſſance qu'il avoit des Livres. “ Il „ n'eſt pas difficile, dit-il, à un li- „ bertin médiocrement habile, de „ fabriquer de pareilles ſotiſes, & „ j'en ai vû bon nombre de cette „ eſpece, que j'ai à peine jugées „ dignes d'être lûes. Pour conſta- „ ter la vérité du fait dont il s'a- „ git, il faudroit qu'on nous fît „ voir des manuſcrits anciens. „ (Lettre CCV.)

Mais après tout, quand le Livre ſeroit de Frédéric, quel avantage en tireroient le libertinage & l'impiété? En ſeroient-ils mieux appuyés, pour avoir été ſoutenus par un Empereur! “ Un certain M. Arpe, dit

„ encore notre notre Auteur, a „ voulu réfuter la Dissertation de „ M. de la Monnoye sur le Livre „ *De Tribus*, par une Lettre qu'il „ a fait imprimer, où il appelle à „ l'expérience, disant qu'il a le Li- „ vre en main, & en rapportant „ des particularités. Mais à mon „ avis, M. de la Monnoye ne sçau- „ roit être bien réfuté que par un „ vieux manuscrit, lequel apparem- „ ment ne se trouve nulle part. „ (Lettre CCXL. CCXLI.)

Un autre Livre rare, qui piquoit encore la curiosité de M. Leibnitz, c'est l'*Evangile de S. Barnabé*. Ce Livre étoit dans la Bibliothéque du Prince Eugene, en Italien, & d'une écriture assez ancienne. On en trouvera l'Histoire dans la Note de M. Kortholt sur la CLXVIII[e] Lettre. Jean Fridéric Cramer Conseiller du Roi de Prusse, attribuë ce faux Evangile au Moine Nestorien Sergius, qui aida Mahomet dans la composition de l'Alcoran. M. Mosheim au contraire croyoit avec M. de la Croze, que c'étoit

l'Ouvrage de quelque imposteur Calabrois, ou de la Pouille, demi-Chrétien, demi-Mahométan, reste miserable de ces Sarrasins que les Normands chasserent au commencement de l'onziéme siécle. La langue dans laquelle il est écrit, confirme leur conjecture.

M. Leibnitz n'estimoit pas certains Ecrivains, qui ne se distinguent gueres que par la hardiesse, ou l'impiété de leurs sentimens. " Je n'ai „ pas encore lû, dit-il, l'Apologie „ de Vanini; & je crois qu'elle ne „ mérite guéres d'être lûë. Ses Ou„ vrages sont fort peu de chose. „ C'étoit un fou, qui ne méritoit „ pas d'être brûlé: il falloit se con„ tenter de l'enfermer, afin qu'il ne „ pût nuire à personne. „ (Lettre CXCV.) Il ajoûte ailleurs encore à cette occasion (Lettre CCXLIII.) *Tout le monde écrit à présent à tort & à travers tout ce qui lui vient dans dans l'esprit. Puffendorf & Messieurs de Halle ont ouvert la porte à cette licence.* Il ne jugeoit pas plus favorablement du Traité de Locke *De*

l'Entendement humain. « Cet Auteur, dit M. Leibnitz, raisonne
„ foiblement, & il détruit les prin-
„ cipes qui prouvent l'immortalité
„ de l'ame, en soupçonuant que la
„ matiere peut penser. „ (Lettre
CLXXVI.) Il dit de *Jordano Bruno*, qu'*il ne manque pas d'esprit*, *mais* qu'*il n'est pas trop profond.* (Lettre CCXXI.) Si l'on jugeoit sans intérêt & sans passion, cette sorte d'Ouvrage perdroit bien du prix que leur donne la conformité des sentimens, & la folle vanité de paroître affranchi de l'impression des idées vulgaires.

Les dernieres Lettres de ce Recueil sont écrites en François, & adressées à M. de la Croze, Conseiller, Antiquaire, & premier Bibliothécaire du Roi de Prusse, homme assez connu dans le monde Littéraire, par plus d'un endroit. Ces Lettres ne sont pas les moins intéressantes du Recueil : mais il faut les lire avec précaution, & se tenir en garde contre l'esprit de Toléran-

ce, caractere dominant de M. Leibnitz en fait de Religion, & qui conduit à n'en avoir aucune. Comme le Tolérantisme n'a point de plus grands ennemis que les vrais Catholiques, il est difficile, avec une pareille disposition, qu'on leur rende toujours justice. On s'en appercevra en quelques endroits de ces Lettres. Au reste on y trouve divers points d'Histoire, de Chronologie, de Géographie, de Théologie éclaircis, & d'autres traits d'érudition, qui répondent à l'idée que l'on a de l'Auteur. Comme M. de la Croze s'étoit extrêmement appliqué à l'étude des Langues, M. Leibnitz l'exhorte à étendre de plus en plus ses recherches, à comparer les diverses Langues anciennes & modernes, à recueillir tout ce qu'il en pourra découvrir : il donne lui-même ses conjectures sur la liaison, & l'analogie qu'elles ont entre elles, sur quelques étymologies, sur la signification de quelques mots. Il étoit persuadé que cette connoissance

pouvoit être très-utile pour l'Histoire des Peuples, & de leurs transmigrations, pour l'intelligence de certaines Antiquités, & il en fait l'essai dans plusieurs de ces Lettres. Une des plus remarquables, est la CCXIII, où l'Auteur parle, entre autres choses, de l'établissement du Mahométisme, des causes, de la facilité & des dispositions qu'il trouva à s'étendre rapidement, de la conformité de cette Religion avec celle des Sociniens, du projet d'*Adam Neuser, Ministre dans le Palatinat, qui vouloit établir une intelligence entre les Mahométans & les* prétendus *Chrétiens Anti-Trinitaires, par le moyen* de laquelle ces Infideles *auroient eu un parti* au milieu du Christianisme, qui auroit fortifié celui des Sociniens. Aussi bien ceux-ci *approchent ils fort des Mahométans.* Et *je me souviens*, dit M. Leibnitz, *d'avoir lû autrefois dans un Livre de Coménius contre Zwicker, qu'un Turc ayant entendu ce que lui disoit un Socinien Polonois,*

s'étonnoit qu'il ne ſe faiſoit point circoncire. Il ſe plaint de la rigueur dont on uſa contre Servet. *J'ai d'autant plus de compaſſion*, continuë-t-il, *du malheur de Servet, que ſon mérite devoit être extraordinaire, puiſqu'on a trouvé de nos jours, qu'il avoit une connoiſſance de la circulation du ſang, qui paſſe tout ce qu'on en trouve avant lui*. Il n'en étoit pas moins impie, ni moins digne du ſupplice. M. Leibnitz expoſe & juſtifie dans cette Lettre le ſentiment des Peres Anté-Nicenes ſur la divinité du Fils de Dieu. Mais il faut ſe défier en la liſant, ainſi que quelques autres, des prejugés d'un homme un peu Naturaliſte en fait de Religion.

ARTICLE CVII

*COPIE D'UNE LETTRE de M. Didier, Doyen de Vienne, au R. P. **. Recteur du College des Jesuites.*

MON REVEREND PERE,

Vous avez ſouhaité que j'euſſe l'honneur de vous marquer les raiſons que j'avois de croire que l'ancien lieu d'Epone, où S. Avite tint un Concile en 517, étoit ce que nous appellons aujourd'hui la Comté d'Albon, à cinq ou ſix lieuës de Vienne; & je m'acquitte avec plaiſir de ce que j'ai promis à Votre Reverence.

Pour trouver le vrai lieu d'Epone, que S. Avite appelle *Parochia Epaunenſis*, il faut trouver un lieu qui ait 1°. appartenu à l'Egliſe de Vienne. 2°. Que ce lieu ſoit dans le Dioceſe de Vienne. 3°. Qu'il y eût dans ce lieu deux Egliſes; l'une

dédiée à S. André Apôtre, l'autre à S. Romain Martyr. 4°. Il faut que ce lieu par sa situation fût proportionné à la distance des Evêques du Royaume de Bourgogne, qui devoient se rendre au Concile.

La premiere, la seconde, & la troisiéme de ces conditions se trouvent dans un Diplome de Louis le Débonnaire, tiré par M. Baluze du Cartulaire de l'Eglise de Vienne, & rapporté à la fin de la Collection, qu'il a donnée des Capitulaires, dans l'*Appendix Act. Vet.* Tom. II. col. 1433.

Par ce Diplome on voit que l'Empereur oblige le Comte Abbon, de restituer Epone à l'Eglise de Vienne à qui ce lieu appartenoit; & marque en même-tems que ce lieu étoit dans le Diocese de Vienne, & qu'il y avoit deux Eglises, l'une dédiée à S. André, & l'autre à Saint Romain. . . . . . . « *Spontanea voluntate adiens serenitatem Culminis* » *nostri vir illustris Abbo Comes,* » *qui vicum, qui dicitur Epaonis,* » *qui erat ex regione S. Mauritii*

„ *ex Episcopatu Viennensi, ubi nunc,*
„ *Authore Deo, Bernardus Archie-*
„ *piscopus Præsul esse dignoscitur, be-*
„ *neficiario munere, ex nostra lar-*
„ *gitione habebat, ubi erant etiam*
„ *Ecclesiæ destructæ & discoopertæ,*
„ *quarum sunt vocabula S. Andreæ*
„ *Apostoli, & S. Romani Martyris,*
„ *&c.*

Voilà les trois premiers caractères du lieu d'Epone bien clairement marquées. Un lieu qui appartient à l'Eglise de Vienne; qui étoit dans le Diocèse de Vienne; & dans lequel il y avoit deux Eglises ruinées; l'une dédiée à l'Apôtre S. André, l'autre au Martyr S. Romain.

La quatriéme marque se tire de la Lettre de Convocation du Concile, qui est la LXXX[e] de S. Avite, dans le Recueil que le P. Sirmond en a donné....... “ *Cunctos simul*
„ *poscimus Fratres, ut Deo favente,*
„ *octavo Iduum Septembrium in Pa-*
„ *rochia, Epaunensi adesse dignemini.*
„ *Qui locus, omnium fatigatione per-*
„ *pensâ, Conventui satis oportunus*
„ *electus est.*

Ces quatre marques supposées pour constantes, conviennent parfaitement bien à la Comté d'Albon. Elle est dans le Diocèse de Vienne. C'est une Terre qui avoit appartenu à l'Eglise de Vienne, pour laquelle les Comtes d'Albon, & les Dauphins rendoient hommage à l'Eglise de Vienne. Et depuis que cette Comté d'Albon a été réunie avec le Dauphiné à la Couronne de France, les Rois de France, en qualité de Dauphins, font offrir tous les ans par le Juge du Roi à Vienne, un Cierge de douze livres, en reconnoissance de l'ancienne dépendance de la Comté d'Albon. C'est une cérémonie qui se pratique avec pompe tous les ans, aux premieres Vêpres de la Fête de S. Maurice, Patron de l'Eglise de Vienne.

La principale Eglise de la Comté d'Albon est dédiée à Saint Romain Martyr, & l'on voit encore peu loin de là les ruines d'une Eglise que les habitans de ce lieu appellent S. André de Mocune.

Cette Terre d'Albon n'est qu'à un

quart de lieuë du Rhône, au dessous de Vienne. Ce qui rendoit ce lieu commode pour les Evêques, dont les siéges étoient plus éloignés. Cette Comté est d'ailleurs au milieu du Royaume de Bourgogne, tel qu'il étoit du tems de S. Avite; ce qui faisoit dire à ce saint Prélat dans sa Lettre de Convocation : *Omnium fatigatione perpensa, satis opportunus*, ou comme porte un manuscrit du XIII. siécle, que j'ai dans mon cabinet, *medius atque opportunus locus electus est*.

Il est certain que le lieu d'Epone avoit appartenu à l'Eglise de Vienne quand Louis le Débonnaire le donna *beneficiario munere* au Comte Abbon. Comment & quand cette Terre étoit-elle sortie du Domaine de l'Eglise de Vienne? Je n'ai rien trouvé là-dessus dans nos Annales: mais nous trouvons les maux & les désolations que cette Eglise souffrit dans le VII. & VIII. siécle, par l'incursion des Barbares; & ce qui avoit échappé à leurs mains fut envahi par les Seigneurs, qui s'étoient armés pour les chasser.

C'eſt ce qui nous eſt atteſté par notre Archevêque S. Adon, dans ſes Annales à l'an 726. & 727 où, parlant de S. Villicaire l'un de ſes prédéceſſeurs, il fait la triſte peinture de l'état de la Ville de Vienne, en ces termes: *Willicarius, cum furioſo & inſano ſatis conſilio, Franci res ſacras Eccleſiarum ad uſus ſuos retorquerent, videns Viennenſem Eccleſiam ſuam indecenter humiliari, relicto Epiſcopatu in Monaſterium Sanctorum Martyrum Agaunenſium ingreſſus, vitam venerabilem duxit. Vaſtata & diſſipata Viennenſis & Lugdunenſis Provincia, aliquot annis ſine Epiſcopis utraque Eccleſia fuit, Laïcis ſacrilegè & barbarè res ſacras obtinentibus.*

Le Comte Abbon inſtruit par ſon Archevêque S. Bernard, qu'Epone étoit une Terre de ſon Egliſe, ſe laiſſa perſuader par ce ſaint Archevêque de remettre cette Terre à l'Empereur de qui il la tenoit; lequel la rendit en même-tems à l'Egliſe de Vienne. Il n'eſt pas difficile de comprendre que, par un eſprit

de reconnoiſſance, ce ſaint Archevêque & ſon Egliſe donnerent Epone au Comte Abbon, en fief, mouvant de Vienne; & que ce Comte donna dans la ſuite ſon nom à cette Terre. En effet, les gens de cette contrée, encore aujourd'hui, ne diſent point la Comté d'Albon, mais la Comté d'Abbon; & dans les anciens Actes on ne la nomme pas autrement.

Il ne faut donc pas mettre le Concile d'Epone à *Penas*, qui eſt à trois lieuës de Vienne, parce que ce lieu n'a jamais appartenu à l'Egliſe de Vienne, & qu'on n'y trouve point de veſtiges des Egliſes de S. André & de S. Romain,

Il ne faut pas non plus le mettre à Yenne, par les mêmes raiſons, & parce que Yenne n'eſt ni du Diocèſe, ni de la Métropole de Vienne.

Il eſt aiſé de voir que ceux qui ont fait des Diſſertations ſur le lieu d'Epone, ne ſe ſont fondez que ſur des conjectures, n'ayant pas connoiſſance des notes certaines qui doivent conſtater la Topographie d'E-

pone, ſur leſquelles j'établis l'opinion, que j'ai l'honneur de vous expoſer, & ſur laquelle je recevrai bien volontiers vos avis. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble, & très-obeiſſant ſerviteur,
DIDIER, Doyen de Vienne.

A Vienne le 18. Juin 1737.

Na. Dom Mabillon eſt celui qui a donné occaſion aux recherches de M. Didier. Ce Sçavant, environ une année avant ſa mort, s'adreſſa à feu Monſeigneur de Montmorin Archevêque de Vienne, par un Billet qui eſt reſté en original entre les mains de M. Didier. Il lui diſoit: « Je „ prends la liberté de prier inſtamment Monſeigneur l'Archevêque „ de Vienne de vouloir bien m'aider à découvrir la ſituation du „ lieu d'*Epaonis*, où l'on a tenu un „ Concile aſſez célébre au ſixiéme

„ siécle. Ce lieu étoit assurément
„ dans le Diocese de Vienne, & il
„ appartenoit à l'Eglise de S. Maurice,
„ à laquelle Louis le Débonnaire
„ le restitua. Il y avoit deux
„ Eglises, au moins anciennement,
„ en ce lieu; qui étoient dédiées à
„ S. André Apôtre, & à S. Romain
„ Martyr. Avec ces indices, il me
„ semble qu'il sera facile de découvrir
„ la situation de ce lieu, dont
„ les Sçavans ne conviennent pas....
„ Je prie instamment Monseigneur
„ d'avoir la bonté de me faire donner
„ cet éclaircissement, dont je
„ lui serai très-obligé. Je suis avec
„ un profond respect, & un sincere
„ attachement, son très-humble &
„ très-obéissant serviteur,

F. JEAN MABILLON Bened.

Dom Mabillon n'a jamais reçû l'éclaircissement qu'il desiroit, & ce n'est qu'à ma priere que M. Didier a pris la peine de le donner par écrit.

ARTICLE CIX.

COMMENTARII ACADEMIÆ Scientiarum Imperialis Petropolitanæ, &c. C'eſt-à-dire : *Mémoires de l'Académie Imperiale des Sciences de Peterſbourg. Tome II. pour l'année* 1727. *A Peterſbourg* 1729. in-4°. *avec Planches.* 520. *pages.*

NOus avons rendu compte du premier Tome. La diviſion eſt ici la même, en trois Parties. La premiere eſt la partie Mathématique. Le premier Mémoire de *M. J. Hermann*, eſt ſur la conſtruction de l'Equation différentielle du premier Degré $adx + bdy + cxdx + fxdy + eydx + gydy = 0$, dans laquelle a, b, c, e, f, g, ſont des coefficiens donnés, avec leurs ſignes $+$ & $-$. C'eſt-là l'Equation de la courbe des réſiſtances, dans le cas de ces réſiſtances proportionnelles aux vîteſſes. M. Hermann avoit crû cette courbe tranſcendante dans ſa

Phoromonie. Mais MM. *Nic. Bernoulli* & le *Comte Riccati* l'ayant trouvée algébrique, *M. Hermann* la trouva telle auſſi.

Pour réduire cette Equation, on ſent bien qu'il faut la transformer. Sur quoi nous remarquerons que dans la Geométrie comme dans les affaires les plus vulgaires, tout dépend le plus ſouvent de la forme & du point de vûë où les choſes ſe préſentent, & où on ſçait les tranſporter: en ſorte que tel Problême n'eſt ſouvent inſoluble, que par la forme bizarre où nos premieres opérations l'ont d'abord mis; & que la quadrature même du cercle ſeroit ſans doute un jeu, ſi l'on pouvoit donner une autre forme à ſon Element ou à ſon Equation. L'Analyſe ſeule peut nous donner ces diverſités de formes qui rendent une Equation ſoluble ou inſoluble, réductible ou irréductible, intégrable ou ſimplement ſuſceptible d'approximation.

M. Hermann manie l'Equation propoſée en habile Analyſte. Il a re-

cours au grand moyen de l'Analyſe qui eſt, dans une choſe inconnuë. x, de ſuppoſer une partie inconnuë p & une connuë h, & de même $y = q + i$. Les p & q ſont connuës ou *connoiſſables*, c'eſt-à-dire, *indéterminées* & *déterminables* par la comparaiſon des coefficiens des termes homogenes. La détermination étant faite, on procede ſur la nouvelle forme d'équation qui en réſulte, ſelon le même art, &c.

Le ſecond Mémoire de *M. F. C. Mayer* eſt trigonométrique. C'eſt de la Trigonometrie ſphérique, réduit au Calcul algebrique. Ce Calcul abrége le diſcours d'un Auteur: abrége-t-il le tems qu'il faut à un Lecteur pour entendre la matiere & s'y perfectionner? Il faut être conſommé pour ſuivre M. Mayer dans ſes Sçavantes Abbreviations.

Le troiſiéme Mémoire eſt de M. *Chrétien Goldbach* Secretaire de l'Académie, ſur la *transformation des ſeries.* C'eſt peut-être de tout le Calcul la partie la plus curieuſe & la plus utile, par la raiſon même que

nous venons d'indiquer. Perſonne n'a pouſſé plus loin cette matiere que le célébre *M. Stirling*, ſoit dans ſon Enumération Newtonienne des courbes du 3^e^ degré, ſoit dans un Livre qu'il a donné depuis peu d'années ſur la *ſommation* & ſur l'*interpolation* des Series. M. Goldbach Anglois comme M. Stirling, de la Grande Bretagne au moins, ſe rapproche de la Theorie de ſon ſçavant Compatriote. Il finit par une réfléxion ſur la Serie qui réſulte de la diviſion actuelle de ce quotient ou rapport (1 : 1 + m) où *m* eſt ſuppoſé ſurpaſſer l'unité. Il convient qu'il y a quelque choſe de paradoxe dans ces Series ; mais il n'entreprend pas d'en donner le dénouement qui paroît effectivement fort difficile.

Mémoire de M. Jean-George Leutmann ſur les Balances & les nouvelles inventions de Statique. Le but de l'Auteur eſt d'examiner la ſtructure des Balances, ſelon les loix de la méchanique ; d'en découvrir les défauts & de les corriger : & de

donner enfin des regles pour faire mieux dans la pratique. C'eſt une erreur de croire qu'une Balance eſt bonne dès qu'il y a équilibre entre les deux bras. L'équilibre doit être ſimple, & venir de l'égalité abſoluë des bras & des poids. C'eſt-là une premiere Regle. Selon la ſeconde la languette doit être exactement à plomb, au milieu de la longueur. Selon la troiſiéme cette languette doit être des plus legeres, &c. Un grand défaut des Balances mal faites, c'eſt d'être pareſſeuſes à perdre ou à reprendre leur équilibre. *M. Leutmann* en propoſe une nouvelle des plus promptes & des plus exactes; & quelques autres nouveautés de détail ſur cette matiere, qui eſt intéreſſante, & mérite en effet de l'attention.

Mémoire de M. F. C. Mayer ſur les Stations des Planetes. Il s'agit d'un Problême de *Kepler*, qui eſt conçû en ces termes : *A chaque anomalie d'une Planette, aſſigner les mutations angulaires qui la rendent ſtationaire ;* il y a deux cas. Le premier

mier ſuppoſe les lieux connus tant de la Terre que de la Planete dans leurs orbes ; les orbes mêmes ou leurs apſides étant indéterminées. L'autre cas ſuppoſe cette détermination & celle de l'anomalie de la Planete ſeule, laiſſant à trouver l'anomalie ſtationaire de la Planete. *M. Mayer* réſout le premier cas par une méthode ſçavante, c'eſt-à-dire, algebrique, qu'il eſt obligé d'abandonner avec la réſolution du ſecond cas, que cette méthode fait monter inévitablement au ſixiéme degré d'équation. L'Auteur en reconnoît de bonne-foy l'abus, & exhorte à chercher des réſolutions plus faciles, quoiqu'indirectes à ce qu'il prétend.

Solution du Problême des Trajectoires réciproques, par M. Leonard Euler de Baſle. C'eſt ici un Problême celebre propoſé par *M. Nic. Bernoulli*, & fort remanié dans le 7^e^ Tome des Supplémens des Actes de Leipſick. Une infinité de courbes algebriques & tranſcendantes donnent ſa réſolution. Elle ſeroit

complete ſi on avoit une méthode ſûre pour trouver toutes ces courbes, & pour reconnoître les plus ſimples des deux eſpeces. C'eſt le but du ſçavant Auteur.

Nouvelle Theorie du mouvement des Eaux qui coulent par des Canaux quelconques, par M. Dan. Bernoulli, fils de M. Jean Bernoulli. Pluſieurs Geometres celebres ont traité cette matiere. Notre Auteur trouve leur théorie peu conforme à l'expérience, & imparfaite. Il approuve le principe que la vîteſſe de l'eau au ſortir du canal eſt égale à celle qui feroit remonter cette eau, à la hauteur de la colonne ſupérieure au trou. Paſſé ce principe, il traite tout le reſte de conjectures. Pour ſe rapprocher du vrai *M. Daniel Bernoulli* a recours au Principe de la *conſervation des forces vives*, qu'il meſure par le produit de la maſſe & du quarré de la vîteſſe. Cette meſure paroît être la vraye : mais la conſervation des forces vives paroît contre toute expérience ; puiſqu'enfin tous les mouvemens ſenſi-

bles des corps grossiers tendent constamment au repos. Le choc des corps qu'on cite en preuve, ne sçauroit prouver que le déperissement des forces vives; puisque le mouvement & la force imprimée aux corps périt toujours dans le choc, ou ce qui va au même dans une suite de chocs. La theorie de l'Auteur, toute sçavante, toute géometrique qu'elle est, est donc aussi peu conforme au vrai, à l'expérience que celle de ses prédecesseurs qu'il rejette lui-même pour cette seule raison.

Dissertation sur un nouveau genre de Courbes tautochrones, par M. Leon. Euler. Il s'agit de la Courbe dont *M. Sully* se servoit dans sa nouvelle Pendule, pour rendre isochrones les oscillations causées, ou modifiées par la vacillation d'une roulette autour de son axe. M. Sully déterminoit cette courbe en méchanicien pour la pratique, & invitoit les Geometres à la déterminer dans une théorie exactement géométrique. Voici la forme d'équation, à laquelle M. Euler aboutit $p\sqrt{(aa-tt)} = b\sqrt{(aa-tt)} - bp$.

Theorie generale des mouvemens qui naiſſent de puiſſances quelconques toujours agiſſantes, ſoit dans le vuide, ſoit dans un milieu réſiſtant, par M. Jacques Hermann. Rien n'eſt plus ſçavant, plus digne de ſon celebre Auteur, ni par malheur plus plein de Calcul & d'Algebre que ce Mémoire.

De la Diviſion des Courbes en un nombre quelconque de parties dont les ſoutendantes ſoient en progreſſion données, par M. C. Goldbach. Il y a longtems que *M. Jean Bernoulli* a donné des Formules pour la Diviſion de l'angle en parties données. Cela n'empêche pas M. Goldbach de ſe ſignaler avec ſuccès dans la même carriere.

De l'uſage de l'interpolation dans la détermination des momens des ſolſtices, par M. F. C. Mayer Rien n'eſt délicat & difficile comme cette détermination des ſolſtices, à cauſe du repos apparent, & du retour de l'aſtre dans les mêmes points de ſa route. Le celebre *M. Halley* a pourtant trouvé une maniere de ſaiſir

l'astre dans le point unique de son espece de repos. M. Mayer se flate d'avoir trouvé dans l'interpolation des Series une méthode aussi commode, & aussi sûre que celle de ce sçavant Anglois. Astronomie, Méchanique, Physique, Jurisprudence même, Médecine, Morale, le Calcul Algebrique enveloppe tout, comme si on n'écrivoit, si on ne parloit pas uniquement pour être entendu.

De la construction des Equations différentielles du premier degré, par la voye de la séparation des indéterminées, par M. Jean Hermann. Le Calcul a bien droit ici : c'est sa propre matiere dont il s'agit. Et c'est le fonds même de la grande Analyse geometrique que M. Hermann manie en homme tout-à-fait consommé dans la matiere. Séparer les indéterminées & les différences, est désormais le grand œuvre des nouveaux Calculs. La plûpart des grands Problêmes s'arrêtent là : on ne peut faire cette séparation, ni par conséquent évaluer l'inconnu par le connu

pur & ſans un mêlange d'inconnu, & du même inconnu. Cela revient préciſément à ce que nous avons dit du défaut de forme: ce n'eſt que par transformation qu'on peut dégager ainſi les inconnuës, & réſoudre les difficultés ou les ſimplifier du moins, en les rappellant aux quadratures hypothetiques des Problêmes déclarés inſolubles & irréductibles, tels que ſont la quadrature du cercle, &c.

Theoremes choiſis pour démontrer & pour confirmer par l'expérience la conſervation des forces vives, par M. Jean Bernoulli. Ce Mémoire eſt ſuivi d'un autre du fils de cet Auteur nommé *Daniel*, ſur *le rapport mutuel des centres des forces, des centres d'oſcillation, & des centres de gravité.* L'Auteur déduit ſa theorie de celle de ſon pere ſur la conſervation des forces vives. Son Theoreme général eſt, que la diſtance du centre de force au point, ou à l'axe de ſuſpenſion eſt égale à la moyenne proportionnelle, entre les diſtances du centre de gravité, & du cen-

tre d'oscillation par rapport au même point, ou au même axe.

Des lignes courbes qui se reproduisent en se développant, par M. G. W. Krafft. C'est M. *Huguens*, qui a trouvé le premier, que la cycloïde ordinaire donnoit, en se développant, une cycloïde pareille. M. *Tschirnaus* a ensuite trouvé une caustique épicycloïde qui en faisoit autant. M. *Jacques Bernoulli* a découvert la même reproduction dans la spirale logarithmique. *M. Krafft* démontre ce Theoreme général, qu'il n'y a de courbes reproductibles par le développement que 1°. toutes les épicycloïdes, sous une proportion quelconque du cercle mobile à l'immobile: 2°. les cycloïdes ordinaires: 3°. toutes les spirales logarithmiques sous quelque angle que ce soit de la tangente, & d'une droite menée à un point fixe. C'est un Theoreme hardi, & tout-à-fait digne d'un grand Geometre, tel que l'est incontestablement le célébre Auteur.

SECONDE CLASSE.

Mémoires de Phyſique.

Premiere Diſſertation expérimentale de M. George Bernard Bulffinger, ſur les tuyaux capillaires. Cet Auteur ramene toutes les explications de ce Phenomene à trois. La premiere, attribuë l'élevation de l'eau dans ces tuyaux, à la preſſion du fluide extérieur : la ſeconde la rapporte à l'adhéſion de l'eau aux côtés du verre : la troiſiéme a recours à une attraction mutuelle entre l'eau & le verre. Le célébre *Honoré Fabri* paroît être le premier qui ait tenté d'expliquer la choſe : ſon explication fondée ſur la preſſion de l'air, a été l'ébauche de tout ce qu'on a imaginé de meilleur après lui. Comme l'expérience réuſſit dans le vuide, M. Bulffinger remarque fort bien qu'à la preſſion de l'air il faut ſubſtituer celle de l'éther ; ou de quelque choſe de plus ſubtil que l'air. Le fameux *Sturmius* ayant em-

braſſé le ſentiment de *Fabri*, M. *Jac. Bernoulli* y fit des changemens en mieux, s'aidant un peu plus de la Geométrie & du Calcul. C'eſt lui qui trouva que la preſſion de l'air étoit à proportion moins grande dans le petit tube que dans le grand.

La ſeconde claſſe commence à *Voſſius*, dont l'opinion perfectionnée par *Borelli*, a été auſſi portée plus loin par M. *Carré.* Voſſius remarqua que l'eau avoit une ſorte de viſcoſité, & qu'elle adhéroit naturellement au verre. Cela eſt vrai, & l'opinion qui en reſulte eſt aſſez vraiſemblable. La troiſiéme claſſe formée par les Anglois partiſans de l'attraction, reconnoît *M. Haukſbée* pour fondateur. Il n'y a peut-être qu'à s'entendre, & à expliquer ce qu'on entend par attraction, pour réunir cette claſſe à la précedente, & même à la premiere. Il y a ici ſûrement une eſpece d'attraction; & ſi l'on y regarde de près, l'attraction y eſt double, active & paſſive. L'attraction active conſiſte en ce que le verre mouillé attire ou ſemble at-

tirer l'eau. L'attraction passive consiste dans l'adhesion de cette eau à ce verre. Le premier systême a besoin du second, & le second ne peut se passer du premier. Le dernier les réunit tous les deux, pourvû qu'il ne les excluë pas, & ne se reduise pas à une attraction pure & métaphysique, sans cause méchanique qui lui serve d'explication. Il y a plus qu'une simple adhésion dans le phenomene en question : non-seulement l'eau montée se soutient, mais elle monte. Or cette action de monter ne vient que de l'air ou de l'éther qui pousse. Cela ne suffit pas: & il faut recourir non-seulement à l'air extérieur qui pousse, mais à l'air interieur qui ne repousse pas, selon la premiere opinion de Fabri. M. Bulffinger promet son systême dans la seconde Partie de sa Dissertation, qu'il doit donner dans le Volume suivant.

Mémoire de M. Jean George du Vernoi, sur les Glandes du Cœur. Toutes les connoissances qu'on a du Cœur jusqu'ici, se réduisent à croi-

re que 1°. le cœur est une masse homogene comme un muscle. 2°. Toutes ses opérations consistent dans le mouvement. 3°. Les ventricules & les oreillettes ne sont que de simples reservoirs. Notre Auteur ne convient pas de tout cela, ou ne s'y borne pas. Et d'abord il compose le cœur de deux parties, l'une intérieure d'où la vie dépend absolument, & dont les blessures sont mortelles, l'autre extérieure, solide & dense, qui n'est pas de la même conséquence. Il en est du cœur comme des os; dont l'extérieur est compacte & fort dur, & l'extérieur plein de cavités & de moëlle. Le cœur intérieur est aussi tout spongieux : la membrane intérieure est toute pleine de cavités, & de conduits admirablement disposés. L'Auteur renvoye aux *Nouvelles Découvertes sur le Cœur, par M. Vieussens.* Or la fonction de cette membrane est de ramasser tout le sang répandu dans la substance du cœur, une infinité de vaisseaux y aboutissant de toutes parts. Enfin M. Bulffinger a decou-

vert le premier beaucoup de glandes dans le cœur : il les décrit, & en explique l'usage, qu'il croit être de séparer le pur sang de la lymphe. C'est dans le cœur d'un Elefant que M. du Vernoi a fait toutes ses observations. Un cœur de cette grandeur, est une espece de microscope que la nature même nous donne, pour nous aider à découvrir bien des merveilles, dont elle semble nous faire un mystere, dans de plus petits objets.

Dissertation sur l'action des fluides sur les corps solides, & le mouvement des solides dans les fluides, par M. Daniel Bernoulli. La premiere Partie traite de la Pression des eaux coulantes : la seconde, des dernieres vîtesses des corps dans les milieux résistans : la troisiéme partie, du mouvement des corps qui montent ou descendent par leur legereté ou par leur gravité : la quatriéme, du mouvement des corps jettés en haut, & des expériences faites par *M. Guntherus*, avec des Canons.

Suit un Mémoire de M. *J. C.*

Buxbaum ſur de nouveaux genres de Plantes : un de *M. Leon. Euler* ſur *l'explication des Phenomenes de l'air.* L'Auteur ſuppoſe les molecules d'air comme autant de petits balons pleins de matiere ſubtile, muë d'un mouvement circulaire & centrifuge. Il ſemble reconnoître du vuide dans le centre de ces balons, lorſque la matiere ſubtile ou le balon vient à ſe dilater. Cela eſt plus commode que vraiſemblable. Le vuide n'a été imaginé par les Philoſophes, que pour leur épargner la peine d'imaginer & de comprendre la juſteſſe du rempliſſage de tous les recoins de l'univers, par une matiere actuellement diviſée ou diviſible à l'infini.

Autre Mémoire de *M. Buxbaum* ſur les Plantes douteuſes, rapportées à tous leurs genres. Un autre de *M. du Vernoi* ſur des détails d'Anatomie : un de *M. Bulffinger*, ſur les frottemens des corps ſolides : Une *Obſervation Anatomique* ſur les réſervoirs du *Caſtoreum.*

TROISIE'ME CLASSE.

Historique & Critique.

Des Cimmeriens, *par M. T. S. Bayer.* Dans les Mémoires de l'année précedente, M. Bayer avoit fait voir que les Cimmeriens avant l'irruption des Scythes avoient habité entre le Borysthene & le Tanaïs. M. Bochart les croyoit descendans de *Gomer* fils de *Japhet*, qui étoient venus de l'Armenie s'établir sur le Tanaïs, poussant devant eux les Ioniens fils de *Javan*, & les Thraces descendus de *Tira*, qui se jetterent dans la Grece & dans l'Istrie; & que toutes ces transmigrations avoient précédé le tems du Patriarche Joseph. Or la Fable des Cimmeriens, l'Auteur la croit fondée, sur ce que *le Pont* & tous les Païs voisins sont toujours dans les brouillards & dans les nuages : aussi appelle-t-on cette Mer la *Mer noire.* Hippocrate même nous apprend,

que l'air de la Scythie eſt toujours nébuleux. C'eſt-là le fonds ſur lequel les Poëtes & les Grecs ont travaillé. L'Auteur demande ſi les Cimbres viennent des Cimmeriens ? La queſtion paroît facile à réſoudre pour l'affirmative. M. Bayer n'oſe ſe déclarer pour elle. Le Mémoire qui ſuit, du même Auteur, éclaircit dix Médailles des Erythræens dans l'Ionie, ſans parler d'une autre Médaille Gyrtonienne, & d'une vieille Inſcription Pruſſienne, que M. Bayer déchifre avec beaucoup d'érudition.

Suivent la *Vie* ou l'Eloge de *M. Nic. Bernoulli fils de Jean*, par M. *C. Goldbach*: la ſuite des Eclipſes des Satellites de Jupiter, obſervées à Peterſbourg par M. *J. N. Deliſle.* Les Obſervations de la hauteur du Pole de la même Ville par le même Auteur : & voilà tout à-peu-près, ſelon les bornes que l'Extrait nous preſcrit.

ARTICLE CX.

SUITE DES OBSERVATIONS sur la découverte des Longitudes sur Mer. Voyez l'Article LXXIV. Juillet, page 1312.

DE toutes les différentes Méthodes inventées pour connoître les Longitudes ſur Mer, les Marins ſe ſont uniquement arrêtés au loch. Si cette Machine faiſoit connoître exactement la quantité de chemin que le Vaiſſeau fait à chaque moment, l'on auroit ce que l'on recherche avec tant de ſoin. Mais il y a apparence que la facilité de ſon uſage, plutôt que ſon exactitude, l'ont fait employer. En effet les navigations d'Europe en Amérique ſont pleines d'erreurs, de cent, de deux cent, & quelquefois de trois cent lieuës, lorſqu'elles ont été longues, & variées. Cependant on eſtimeroit plus exactement ſa route, ſi avec le loch on employoit encore une machine qui meſurât le tems,

qui s'eſt écoulé depuis le paſſage du Soleil au Meridien du Port d'où le Navire eſt parti, juſqu'au Meridien où l'on ſe trouve en Mer avec le Soleil.

Gaſſendi voulut ſe ſervir des Pendules, & il y a quelques années qu'on inventa une machine compoſée de quantité de reſſorts & de cercles pour tenir en équilibre la Pendule, & pour la garantir de l'humidité de la Mer, autant nuiſible que ſon agitation. Sans compter les dépenſes & les embarras de cette machine, elle n'a point réuſſi ; & j'ajoûte qu'elle ne réuſſira jamais, parce que le mouvement libre du pendule eſt un obſtacle inſurmontable à la régularité de la Pendule expoſée aux agitations du Navire. Il faut pour meſurer le tems ſur mer une machine dont nulle piece ne puiſſe recevoir d'autre mouvement que du principe du mouvement de la machine, lequel agiſſe uniformement dans toutes ſortes de ſituations.

Dans le tems qu'on éprouva les

Pendules, l'on négligea les Montres, parce qu'elles étoient plus irrégulieres. Une corde de boiau ou de ſoye ſe devidoit ſur le tambour; & les mouvemens du balancier n'étoient point encore d'égale durée. Mais depuis que les Montres ſont dévenuës ſi parfaites, & qu'on en peut corriger les inégalités, il y a lieu d'eſperer, qu'elles pourront être utiles en mer, ſi elles ne ſont pas abſolument exactes, peut-être ſeront-elles moins incertaines que le loch. Celui-ci doit être jetté toutes les heures, & ſouvent dans l'eſpace d'une heure le Vaiſſeau court plus ou moins vîte qu'au tems du jet du loch. La petite Horloge de ſable, dont on ſe ſert pour meſurer le tems que le Vaiſſeau a couru, pendant que le loch étoit en mer, varie auſſi ſouvent, ſelon l'exactitude de celui qui la tient, & du Pilote qui file la corde du loch. Qui peut connoître combien le loch varie, lorſque les Mers & les Vents varient. Selon mes remarques, lorſque le Navire fait 50. & 60. lieuës

par jour, il eſt plutôt à terre que le Pilote; mais le Navire fait-il ſeulement 20. à 30. lieuës par jour, le Navire eſt encore en mer, que le Pilote eſt déja à terre. J'en parle, par expérience : il eſt vrai que la plûpart des Pilotes cherchent à corriger ces irrégularités, mais ils agiſſent ſans principe, auſſi ne ſont-ils jamais uniformes dans leurs ſupputations; & ſi la latitude trouvée ne venoit au ſecours, il y auroit bien d'autres erreurs dans l'uſage du loch. Voilà ce qui me fait croire que les Montres ſeroient d'une plus grande exactitude pour connoître le lieu où l'on ſe trouve en mer.

Afin de regler les Montres d'une maniere uniforme, il faudroit que dans les Ports du Royaume il y eût des Meridiennes exactement tracées, afin qu'elles convinſſent avec le Midy du Port du départ. Ce qui n'eſt pas bien difficile, depuis qu'il y a des Profeſſeurs d'Hydrographie.

On a trouvé l'art de charger une Montre d'une ſonnerie, & d'une répétition; tout cela eſt beau, mais inu-

tile pour mesurer le tems ; il faut seulement une aiguille des minutes. Mais ne pourroit on pas y placer une aiguille des secondes, & prolonger le tems du mouvement, pour ne pas la monter si souvent.

Si Messieurs les Officiers des Vaisseaux du Roi qui sont chaque année le voyage d'Amérique, veulent se gêner à regler leurs Montres sur le Meridien du lieu de leur départ, à connoître combien elles accelerent ou retardent chaque jour, à les monter environ la même heure du jour, ils éprouveront aisément à leur arrivée en Amerique, ce qui est le plus exact ou le loch, ou la montre. Trois ou quatre voyages suffiront ; on doit d'autant moins les négliger ; qu'il n'y a là aucune nouvelle dépense.

Voici une Horloge d'une nouvelle matiere, je n'en ai pas fait l'épreuve, mais il ne coûtera pas beaucoup de la faire. A la place du sable, du plomb, de la poussiere, des coques d'œufs, ou quelque autre matiere employée pour faire des

Horloges coulantes, je voudrois employer du Vif-argent bien purifié, & fermé hermétiquement dans des bouteilles de verre; il peut couler à travers un très-petit trou, fait dans la plaque de verre qui séparera les deux bouteilles. Je ne crois pas que le Mercure ainsi renfermé, soit susceptible de tous les accidens qui dérangent les Horloges, dont on a voulu se servir jusqu'à présent. Si cette epreuve réussit, on pourra suspendre dans les vaisseaux ces Horloges de Mercure, & avoir une mesure exacte du tems.

Si je n'ajoûte pas comment avec la mesure du tems on vient à connoître le lieu où l'on est par rapport à la longitude, c'est que tous les Marins le sçavent, & que le Livre de M. de la Jonchere l'explique assez. Mais je veux ajoûter que pour avoir le moment le plus précis du Midy, lorsqu'on prend hauteur sur Mer, il faut mesurer le tems qui s'est passé depuis que le Pilote a observé que le Soleil ne monte plus, jusqu'au tems qu'il observe

ſon commencement d'abaiſſement ; s'il y a deux minutes de tems entre ces deux obſervations, il faut dire que Midi eſt paſſé depuis une minute, lorſqu'à l'obſervation de la deſcente du Soleil, le Pilote a dit qu'il étoit Midi. J'ai ſouvent meſuré cet intervale des obſervations, avec la petite Horloge de ſable de demi minute dont on ſe ſert pour le loch, & j'ai toujours trouvé entre ces deux obſervations cinq à ſix Horloges de demi-minute. Cela ne fait rien à la latitude, mais contribuë à la connoiſſance de la longitude.

ARTICLE CXI.

METHODE POUR ETUDIER la Geographie, où l'on donne une Deſcription exacte de l'Univers, formée ſur les Obſervations de l'Academie Royale des Sciences, avec un Diſcours préliminaire ſur l'étude de cette Science, & un Catalogue des Cartes Geographiques, des Relations, Voyages, &

Descriptions les plus nécessaires pour la Geographie ; par M l'Abbé Langlet du Fresnoy, in-12. *cinq volumes. A Paris Quay des Augustins, chez Rollin fils, à Saint Athanase, & de Bure l'aîné, à S. Paul* 1736.

MOnsieur Langlet du Fresnoy convient que le fond de cet Ouvrage est de M. Martineau du Plessis ; " mais que de changemens,
» ajoûte-t-il, que de corrections &
» d'augmentatons n'ai je point été
» obligé d'y faire, pour l'appro-
» cher de la perfection ? J'ai chan-
» gé dans le reste ce qui ne se rap-
» portoit point à l'état présent de
» l'Europe, & j'y ai fait des ad-
» ditions si considérables, que le
» premier Auteur auroit peine à y
» retrouver lui-même le quart de
» son travail.

Il y a de fort bonnes Remarques dans le Discours Préliminaire sur l'étude de la Geographie ; l'Auteur y fait sentir parfaitement la nécessité de cette Science, & pour ceux qui

écrivent l'Hiſtoire, & pour ceux, qui la liſent : avec cette différence, que l'Hiſtorien doit avoir une connoiſſance exacte & détaillée des Païs, dont il parle, au lieu que pour lire l'Hiſtoire, il ſuffit d'en avoir une connoiſſance generale, par la raiſon que l'Hiſtorien doit ſuppléer par ſes Deſcriptions à ce qui manque au commun de ſes Lecteurs. Ce que M. l'Abbé Langlet ajoûte de la néceſſité de la Geographie pour la Guerre, pour la Politique & les négociations, pour le Commerce & pour la Religion, nous paroît ne devoir pas être entendu à la rigueur d'une ſcience bien profonde & d'un grand détail.

Un Général, & à proportion tout Officier, qui peut être chargé d'une entrepriſe, ne doit rien ignorer de la Topographie des païs, où il fait la guerre ; mais ce n'eſt pas dans les Livres que cela s'apprend, il ne faut pas même s'en repoſer abſolument ſur les Cartes & ſur les Plans les plus juſtes. Il faut voir tout par ſoi-même. Le Politique & le Négociateur

ciateur doit connoître la force & la puissance des Princes, avec qui il a à traiter, ce qui renferme la nature & les productions de leur Païs: le Commerçant est obligé de s'instruire de ce que les Provinces, où il trafique, peuvent fournir au commerce, ce qui a plus ou moins d'étenduë, suivant que lui-même en donne plus ou moins à son commerce; & pour ce qui est de la Navigation, qui est, selon notre Auteur, une partie essentielle de la Geographie, il nous paroît qu'on peut être un très-habile Commerçant, sans être capable de conduire un Vaisseau, & sans avoir la moindre teinture de cet art.

Nous convenons aussi que la Foy doit se répandre dans tous les Païs du monde, mais nous ne pensons pas qu'il faille être habile Geographe, & bon Navigateur, pour être un grand Missionnaire. A la bonne heure qu'en faisant réfléxion aux différens caracteres des Peuples, qui ont été soumis à l'Evangile, on en

concluë, avec l'Abbé Langlet du Fresnoy, qu'il n'y a qu'une Religion divine, qui ait pû réunir dans une même croyance des hommes de mœurs & de génie si divers, & dont les intérêts sont si opposés ; mais cette réfléxion de notre Auteur, qui est fort édifiante, ne prouve pas qu'il soit besoin pour cela d'être fort versé dans la Geographie. Nous trouvons encore moins de fondement dans ce qu'il ajoûte au sujet des hérésies.

„ Que l'on considere attentivement, dit-il, la nature des climats, & peut-être trouvera-t-on que les hérésies arrivées dans la Religion Chrétienne, y ont quelque rapport. Les Peuples, qui approchent de l'Orient, portés par la sobrieté, que leur inspire la qualité du terroir, à cultiver leur esprit, & à illustrer leur imagination par des images sublimes & élevées, ont formé des hérésies, qui ne consistent guéres qu'en spéculation. C'est de ce caractere que sont les erreurs d'Ebion, de Ce-

» rinthe, de Basilides... Vers le
» Nord au contraire, où la rigueur
» & la bizarrerie des saisons don-
» nent lieu au soin du corps de
» l'emporter souvent sur la cul-
» ture de l'esprit, où l'on s'adon-
» ne plus à pratiquer, qu'à imagi-
» ner, les hérésies y ont rapport à
» ce caractere. Les erreurs de Vi-
» gilance, de Pelage, de Luther & de
» Calvin sont des hérésies de pra-
» tique, qui conviennent au génie,
» que la nature du sol & du ter-
» roir a donné aux Peuples, qui
» approchent du Nord. „ M. Langlet connoît bien peu les Hérésiarques Orientaux des premiers siécles, & en particulier Basilides, quand il nous dit que leurs erreurs n'étoient que spéculatives & contemplatives; mais ses Observations eussent-elles toute la justesse qu'il prétend, de quel usage seroit ici la Geographie pour connoître & pour combattre les hérésies? Cette science a assez d'autres utilitez, pour qu'il ne soit aas nécessaire de lui attribuer des vantages, qu'elle n'a point.

Nous applaudiſſons plus volontiers à ce que dit notre Auteur des principes, ſur leſquels doit être fondée l'étude de la Geographie, de l'ordre & de la méthode, qu'on y doit ſuivre, & des défauts, qu'il y faut éviter. Il repaſſe enſuite en revûë tous les Geographes, dont on peut tirer quelques lumieres pour chacune des parties du monde, & en particulier pour les différens Etats, qui partagent l'Europe; mais n'y a-t-il pas un peu plus de mauvaiſe humeur, que de juſteſſe, dans ce qu'il avance au ſujet des Dictionnaires Geographiques. « Que ſi „ cette ſorte de Livres eſt de quelque „ utilité pour la ſcience Geographi-„ que, on ne ſçauroit auſſi diſcon-„ venir, qu'elle ne ſoit fort préju-„ diciable à l'étude juſte & ſuivie, „ qu'on en pourroit faire? „ Il eſt vrai que cette mauvaiſe humeur lui paſſe bien vîte; car après avoir beaucoup invectivé contre *ces repertoires, vrais Livres de gens pareſſeux*, il ſe radoucit tout à coup, & reconnoît qu'ils ne ſont pas inutiles à

quiconque en ſçait faire bon uſage. Voilà donc les Dictionnaires Geographiques rétablis dans le rang de tous les autres Livres, qui ne ſont utiles, qu'autant qu'on en ſçait faire un bon uſage.

M. Langlet n'en demeure pas là; car venant au particulier, il dit que le Dictionnaire Geographique de l'Abbé Baudran, qui parut en 1705.
» eſt travaillé avec un ordre mé-
» thodique, qui fait qu'on pourroit
» s'en ſervir comme d'une Intro-
» duction Geographique; à chaque
» partie du monde, ajoûte-t-il, à
» chaque Royaume, & même à
» chaque Province, on trouve tou-
» tes les diviſions generales & par-
» ticulieres, qui ſont néceſſaires
» pour une étude ſuivie de la Geo-
» graphie. Ainſi en reprenant tou-
» tes ces diviſions, on pourroit
» avec un ſeul Livre, non ſans pei-
» ne à la vérité, ſe former une in-
» troduction Geographique très-
» inſtructive. „ Que s'il prétend que pour y réuſſir il auroit fallu que cette matiere eût été traitée par

une perſonne beaucoup plus critique que l'Abbé Baudran, qui copioit indifféremment tout ce qu'il trouvoit ſous ſa main, il nous apprend en même-tems que dans l'édition Françoiſe de 1705. on y a fait un nombre infini de corrections.

Ce qu'il y a de plus intéreſſant dans ce Diſcours préliminaire, eſt une notice des meilleurs Geographes, ou du moins de ceux, que l'Auteur eſtime davantage, & des Cartes qu'il juge les plus propres pour bien apprendre la Geographie. Il fait la même choſe à la tête des Articles, en marquant ſur chaque Païs & ſur chaque Province les Cartes les plus eſtimées, quand il en eſt inſtruit lui-même, mais il ne l'eſt pas toujours.

Le premier Livre de ſa Méthode contient la Géographie des Enfans, dont nous avons déja rendu compte. Le ſecond traite du Globe Terreſtre en general. L'Auteur, après avoir défini la Geographie, *une Science, qui traite de la Deſcription du Globe Terreſtre, compoſé de*

la Terre & de l'Eau, remarque fort bien " que ce Globe est appellé Ter-
» restre de sa plus noble & sa plus
» grande partie ; sa plus noble,
» parce qu'elle est la demeure de
» l'homme ; la plus grande, parce
» que dans la solidité du même
» Globe il y a beaucoup plus de
» terre que d'eau. „ Ce qu'il ajoûte, qu'il n'y a point d'eau, où il n'y ait de la terre au-dessous, & que suivant le rapport des plus fameux Pilotes, la Mer n'a nulle part plus d'une lieuë & demie de profondeur, nous paroît difficile à prouver, quant à ce dernier article. Pour ce qui est de l'étenduë de la surface du Globe Terrestre, il n'est pas étonnant qu'Aristote, qui ne connoissoit pas même à beaucoup près tout notre hémisphere, ait crû qu'il y avoit dix fois plus d'eau que de terre, mais il nous paroît que M. Langlet exagere un peu de son côté, en avançant que l'étenduë de l'eau n'excede pas beaucoup celle de la terre. Car enfin, qu'on suppose autant que l'on voudra de terres à décou-

vrir encore, il ſera toujours vrai que l'eau ſurpaſſe la terre en ſuperficie de plus de la moitié.

Après ces notions generales, l'Auteur vient à la Sphere, dont il explique en peu de mots toutes les parties; il parle enſuite de tous les climats, d'heures & de mois, dont il nous donne des Tables; avec une autre Table de la diminution des degrez de longitude. Le Chapitre IX. contient en ſeize Problêmes tout ce qui regarde l'uſage du Globe, comme de trouver la longitude & la latitude d'un lieu propoſé; de trouver le lieu du Soleil dans le Zodiaque en un jour donné, de trouver la déclinaiſon du Soleil, de trouver les *Perieciens*, c'eſt-à-dire, ceux qui habitent ſous un même paralle-le, & ſous des Méridiens diamétralement oppoſés; les *Anteciens*, ou ceux qui habitent ſous un même Meridien, & ſous différens paralleles également éloignés de l'Equateur; de trouver les Antipodes, &c. Le troiſiéme Livre contient la Deſcription de l'Europe, dont l'Auteur

marque les bornes, la ſituation, & l'étenduë, les principales Iſles, Villes, Rivieres, Caps, les Mœurs, les Religions, les Langues, & les Etats divers, qui la compoſent.

Le premier Chapitre traite des Iſles Britanniques, & termine le premier Volume. La Méthode de l'Auteur eſt de marquer d'abord ſur chaque état la qualité du terroir, les climats, les Golphes, les Caps, les Montagnes, les Rivieres; ce qu'on en tire pour le commerce, la nature du Gouvernement, les Mœurs, la Religion. Puis il le diviſe ordinairement en Provinces Septentrionnales, Provinces Méridionnales, & Provinces du milieu, qu'il ſouſdiviſe en Orientales & en Occidentales. Quelquefois il diviſe les Royaumes en Gouvernemens généraux, il nomme les principales Villes, les Grands hommes, que chacune a produits, & ce qu'on y trouve de plus conſidérable.

Tout le ſecond Volume eſt conſacré aux Etats du Nord, tels que ſont la Suede, le Dannemarck, la

Norwege, la Tranſylvanie, la Pologne, la Hongrie, la Boheme, la Suiſſe, l'Allemagne, la République de Hollande, les Païs-Bas Catholiques, la Lorraine, & le Duché de Bar. Sous la Norwege il comprend l'Iſlande, & il en conclut que la Norwege eſt la plus Septentrionnale des Régions de l'Europe, mais il n'a point fait attention que la Laponie, celle même qui dépend de la Suede, approche encore plus près du Pôle que l'Iſlande. On eſt auſſi un peu ſurpris de trouver dans l'Article de la Suede la Province d'Ingrie, & la fameuſe Ville de Peterſbourg, devenuë le ſéjour ordinaire des Souverains de Ruſſie; mais l'étonnement ceſſera, quand on verra dans la ſuite M. Langlet du Freſnoy parler de pluſieurs Païs, comme on en auroit parlé, il y a plus de quatre-vingt ans.

Nous ne croyons pas même qu'il ait jamais été vrai que le Caſtelan de Cracovie, & celui de Poſnanie ayent *alterné enſemble pour* la preſſéance. Lui-même nous apprend

ailleurs, ce qui est certain, que le Castelan de Cracovie est le premier Senateur laïc de Pologne. Personne n'ignore que le Roi Stanislas a été Palatin de Posnanie; notre Auteur a oublié ce Palatinat dans l'énumération de ceux, qui donnent le rang de Grand Senateur. La division de la Pologne, en Royaume de Pologne & en Duché de Lithuanie, est-elle bien exacte? c'est comme si on divisoit la Savoye en Duché de Savoye & en Principauté de Piémont. Nous ne sçavons pas non-plus pourquoi M. Langlet nomme toujours *Bohëmiens* les habitans de Bohëme. Il n'a pas fait attention que ce nom & celui de Bohëmes sont consacrés à certains coureurs, qui se mêlent de dire la bonne avanture. En parlant de la Lorraine, notre Auteur prononce que l'illustre Maison d'Haraucourt est éteinte. Il est vrai qu'elle n'est plus en Lorraine, mais on la connoît encore en France & en Savoye.

Le troisiéme Volume comprend la France divisée en Généralités, en

Gouvernemens Généraux, & en Diocèses. L'Espagne & le Portugal, la Savoye, l'Italie, dans laquelle M. Langlet comprend la Sicile, & les Isles de Sardaigne, de Corse, & de Malte, & la Turquie d'Europe. Il nous semble que c'est parler improprement que de dire que les deux principaux idiomes de la langue Françoise sont le François & le Gascon; le Provençal est bien autant un idiome, que le Gascon, & le François n'est pas un idiome du François: combien même d'idiomes différens dans les Provinces d'en deçà de la Loire, & qui partagent ce qu'il appelle l'idiome François? Nous passons legerement sur ce Volume, où l'Auteur n'a pas toujours consulté exactement ses Cartes, en parlant de la situation des Villes; comme quand il place Bourdeaux à six lieuës de l'embouchure de la Garonne dans la Mer, c'est-à-dire, qu'il l'en approche de douze lieuës: il fait encore plus en faveur de la Ville de Naples, à laquelle il donne libéralement un beau Port, qu'aucun

de ceux, qui ont été sur les lieux, n'a encore pû découvrir.

Nous nous arrêterons un peu plus au quatriéme Volume, qui traite de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amérique, par la raison que l'Auteur trouveroit peut-être plus difficilement, qui l'instruiroit, quand il voudra perfectionner son Ouvrage. C'est apparemment une faute d'impression que ce qui est dit à l'Article de *Kamtschatka*, que quand on a passé la Mer glaciale jusqu'au 180e degré, on trouve, en tournant du Nord-Est au Sud, une Isle tributaire de la Russie. Il faut dire au 80e degré. Quant à ce qui suit, que puisque du Détroit de Vaeigatz on peut tourner par Mer autour de la Siberie jusqu'au Japon, l'Amériqne n'est point contiguë par le Nord au Continent de l'Asie; ce raisonnement ne nous paroît pas concluant. En premier lieu le principe n'est rien moins que certain; car qui est-ce qui a été au Japon par le Détroit de Vaeigatz? En second lieu, qui peut sçavoir, si au-dessus de ce Dé-

troit il n'y a point de Continent, qui tienne au Nouveau Monde ?

Nous ne sçavons pas où M. Langlet a lû que les Portugais ont été chassez de l'Isle Formose par les Hollandois. Lorsque ceux-ci s'établirent dans cette Isle, ils n'y trouverent d'étrangers que les Japonnois, à qui ils demanderent un terrein pour y bâtir un Magasin, & qu'ils tromperent par le même stratagême, dont on dit que les Fondateurs de Carthage userent pour tromper les Afriquains ; & qui est-ce qui ignore que ce sont les Chinois, qui en ont chassé les Hollandois ? Nous aurions bien d'autres observations à faire sur ce que notre Auteur nous dit de la Chine, du Japon, de la Corée, du Mogol, & de la plûpart des Etats de l'Asie ; mais il faut nous borner. Par cette même raison, nous ne nous arrêterons pas à relever bien des choses, qui nous ont surpris, en lisant ce qui regarde Christophe Colomb, & la découverte du nouveau Monde. Il est bien plus étonnant que M. Lan-

glet nous instruise si mal des deux plus grandes Colonies, que nous ayons dans l'Amérique.

En effet, en donnant plus d'étenduë à ce qu'il avoit écrit de la nouvelle France dans sa Geographie des Enfans, il n'a gueres fait qu'augmenter le nombre de ses erreurs. Là il avoit fait une Ville de Tadoussac, où il n'y eut jamais qu'une Barraque, ici il lui donne une Justice Royale, & la qualifie de seconde Ville de la Colonie : il nomme ensuite Sillery, Trois rivieres & Repentigny. Les Trois rivieres est une petite Ville. Sillery n'a jamais été qu'une Mission de Sauvages Algonguins, & n'est aujourd'hui que la Maison de Campagne du College de Quebec. Repentigny est une Seigneurie, comme il y en a quantité d'autres en Canada. Nulle mention, parmi les Villes, de Montreal, qui est cependant la seconde du Païs, plus belle, aussi-bien bâtie & presque aussi peuplée que la Capitale.

„ Les Etechemins, dit M. Langlet „ du Fresnoy, sont entre l'Acadie

„ & la Riviere S. Laurent, sur laquelle les François ont l'Habitation „ de Richelieu, & celle de Montreal plus jolie dans une Isle de „ même nom. „ Il semble qu'on nous parle du Canada tel qu'il étoit il y a près de cent ans : mais dès-lors les Etechemins ou *Malecites* étoient & ont toujours été entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre, vers la Riviere de Pentagoet. Il y a eu autrefois un Fort de Richelieu à l'entrée d'une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve S. Laurent, mais depuis l'année 1665. la Riviere & le Païs portent le nom de Sorel, & il y a plus d'un demi-siécle que le Fort ne subsiste plus. Enfin la jolie Habitation de Montreal est, comme nous l'avons déja dit, une Ville considérable.

Ce que l'Auteur dit des Iroquois Sonnonthouans n'est pas juste. Il n'est pas vrai que depuis la guerre, que leur fit le Marquis de Denonville en 1687. ils ayent toujours vécu en bonne intelligence avec les François. Nous avons aussi observé

ailleurs que la Louysiane ne doit point être appellée la partie Orientale du Canada, puisqu'elle est toute entiere à son Midy. M. Langlet se trompe encore, quand il dit, que le sieur Joliet, lorsqu'il découvrit le Missicipi ne descendit pas ce Fleuve plus bas que la Riviere Ouïsconsing, par laquelle il y étoit entré. Car nous avons le Journal du P. Marquette, qui accompagnoit le sieur Joliet, & qui marque la route, qu'ils firent jusqu'aux Akansas, lesquels sont éloignés de plus de cent cinquante lieuës d'Ouïsconsing.

Notre Auteur connoît, ou du moins cite le Journal historique de la derniere expédition de M. de la Sale, fait par Joutel, il vante même une Carte de ce Voyageur, qui n'est pas au moins dans son Livre, mais il n'a pas suivi fort exactement sa Relation. Il auroit pû y voir que ce ne fut pas une tempête, qui fit perdre à M. de la Sale un de ses Bâtimens auprès de l'Isle de S. Domingue, mais qu'il fut enlevé par deux Pirogues Espagnoles; que ce fut au

mois de Mars 1687, que la Sale se mit en marche pour aller chercher les Illinois; qu'il n'avoit pas pris son chemin par la Riviere des Illinois, dont il étoit encore à 200. lieuës, quand il mourut, mais que son dessein étoit de chercher le Missicipi qu'il falloit nécessairement traverser pour gagner la Riviere des Illinois. Nous finirons cet article en remarquant que la Barre, qui embarassoit l'embouchure du Missicipi n'a point été enlevée, comme le prétend notre Auteur, & qu'elle subsiste encore telle à-peu-près, qu'au tems de M. de la Sale.

Avant que de passer à S. Domingue, nous ne pouvons nous empêcher d'observer, que la Caroline ne doit point son nom à Charles IX. Roi de France, que les François ne l'ont jamais nommée, tant qu'ils en ont été en possession, que la Floride Françoise, ou la nouvelle France; mais qu'ils avoient donné le nom de *Caroline* à une Forteresse, qu'ils y avoient bâtie, & que M. de Gourgues démolit, en abandonnant

le Païs: enfin que les Anglois n'en ont jamais chaſſé les François, comme notre Auteur l'avance; mais que ceux-ci y ayant tout-à-fait renoncé en 1587, les Anglois s'y établirent en 1660.

Il y a ſoixante ans, il eſt vrai, que la partie Occidentale de l'Iſle de S. Domingue étoit preſque toute habitée par des Boucaniers & des Flibuſtiers, non pas de toutes les Nations, mais preſque tous François, avec quelques Hollandois & quelques Anglois. Comment M. Langlet du Freſnoy ignore-t il que depuis plus de cinquante ans les choſes y ont entierement changé de face, & que c'eſt aujourd'hui la plus peuplée & la plus floriſſante de nos Colonies, & celle où il y a un plus grand nombre de riches Habitans? Il auroit pû auſſi ſçavoir que les deux Villes de la Conception de la Vega & d'Iſabele ne ſubſiſtent plus; que Leogane, le grand & le petit Goave ſont ſur la Côte de l'Oueſt, & non pas dans la partie du Sud; que les prin-

cipales habitations Françoiſes des quartiers du Nord ne ſont plus depuis long-tems, le Port François, Portoplate, Monte Chriſto, le Port Margot, & la Morne rouge ; mais le Port Dauphin ou Bayaha, le Cap François & le Port de Paix.

Nous pourrions encore ajoûter quelques remarques à celles, que nous avons déja faites ailleurs ſur les Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, où notre Auteur donne un Evêque à ſa Ville imaginaire de l'Aſſomption de l'Uraguay, mais ce que nous avons dit eſt plus que ſuffiſant pour montrer que cette Methode de Géographie eſt fort peu propre à faire connoître le nouveau Monde, & a grand beſoin de correction pour ce qui regarde l'ancien.

Le cinquiéme Volume eſt conſacré en partie à la Geographie ancienne. M. l'Abbé Langlet nous apprend, qu'outre l'ancienne diviſion du Monde en trois parties, quelques-uns la diviſoient en deux ſeu-

lement, ne faiſant qu'une partie de l'Europe & de l'Afrique, que d'autres la diviſoient en quatre, les uns ajoûtant aux trois premieres l'Egypte, & les autres la Grece ; que ceux, qui s'en tenoient à la diviſion commune, donnoient pour bornes aux trois Continens le Tanaïs, aujourd'hui *le Don* en Moſcovie, lequel ſéparoit l Europe de l'Aſie ; que l'Aſie s'étendoit juſqu'au Nil, qui la ſéparoit de l'Afrique, laquelle commençoit au Nil, & étoit bornée de tous les autres côtez par la Mer.

Deux choſes nous paroiſſent ici difficiles à expliquer. La premiere, où étoit le point fixe de la ſéparation de l'Afrique & de l'Aſie au Sud à commencer aux ſources du Nil, qu'on ne connoiſſoit point encore, & en quelle partie du monde on mettoit l'Ethiopie, dont une partie eſt arroſée par ce grand Fleuve. La ſeconde, comment l'Egypte, qui s'étend des deux côtés du Nil, pouvoit être jugée en même-tems fai-

ſant partie de l'Aſie & de l'Afrique? Nous croyons donc que le Détroit de Suez a toujours paſſé pour être la ſéparation naturelle de ces deux grands Continens.

„ La Mer du Levant *Eous* ſe di-„ viſoit, dit encore notre Auteur, „ en Mer du Levant *Eous*, qui eſt „ partie de la Mer de la Chine. „ L'Archipel de S. Lazare & An-„ chidol, & en *Eous ſericus*, qui eſt „ partie de la Mer de la Chine. „ Nous avouons de bonne-foy que ce texte nous paroît inintelligible. Comment ſe peut-il faire que la Mer du Levant propre *Eous*, ſoit une partie de la Mer de la Chine, & ſoit ſéparée de l'autre par l'Archipel de S. Lazare?

La moitié de ce Volume eſt conſacrée à concilier l'ancienne & la nouvelle Geographie; il paroît que M. l'Abbé Langlet s'eſt particulièrement attaché à M. Bochart, & au P. Briet, dont il regrette fort, avec tous les Sçavans, qu'on n'ait pas imprimé l'Aſie & l'Afrique de ſes

Paralella Geographiæ veteris & novæ. Il prétend avoir vû les Cartes de l'Aſie gravées, ce qui lui fait juger que ce Pere avoit au moins achevé cette partie du monde. Comme ces grands Guides n'ont pû conduire notre Auteur par tout, & qu'il n'en a pas toujours trouvé d'auſſi ſûrs, il y auroit bien des obſervations à faire ſur cette partie de ſon Ouvrage, mais nous n'en avons pas entrepris l'*errata*, on en verra peut être bien-tôt un eſſai, qui ſervira à juger du reſte.

La ſeconde Partie, ſéparée de la premiere par une Table des Matieres fort ample, *eſt un Catalogue des principaux Livres de la Geographie ancienne & moderne, avec des Remarques ſur le choix & la bonté des Editions.* Tel eſt le titre, mais l'Auteur ne s'en tient pas à ce qu'il y promet: il prononce ſouvent ſur le mérite des Livres, & tout ce qu'on peut dire de mieux pour ſa juſtification, eſt qu'il juge ſouvent, *judicio alieno.*

ARTICLE CXII.

ELOGE HISTORIQUE de M. Maréchal, Premier Chirurgien du Roy, prononcé dans une Assemblée de la Societé Academique de Chirurgie, par M. Morand Chirurgien.

RIen n'appartient de plus près à l'Histoire des beaux Arts, que la vie des hommes célébres qui ont honoré la profession qu'ils avoient embrassée. La Chirurgie, est aujourd'hui si généralement estimée, qu'elle mériteroit encore moins de notre part l'exclusion, que bien d'autres; la réputation seule de M. Maréchal, justifieroit d'ailleurs la place que nous donnons ici à son Eloge.

Des commencemens fort simples ébaucherent sa fortune. Ce qu'il fut, il ne le dut qu'à lui-même, qu'à son mérite, & ce mérite supposa bien du courage, & de grands travaux. Né à Calais d'un Pere qui avoit été Officier

Officier dans un Regiment étranger, il se sentit du goût pour une profession qui commençoit dès-lors à acquérir cet éclat dans son genre, qu'on ne peut lui disputer aujourd'hui avec justice. Il vint donc à Paris, dans l'équipage modeste de quelqu'un qui n'a rien hors de lui-même. Il n'avoit pas oublié les rigueurs & l'indigence de ce Noviciat, & dans les tems les plus brillans de sa vie, il se faisoit un plaisir de rappeller assez publiquement ces premiéres circonstances qui n'humilient que les sots.

M. Morand passe legerement sur les années, où il fut appliqué tout entier à apprendre à fonds sa profession. Ses succès, & sa promte réputation, font assez juger, indépendamment des détails, de l'ardeur avec laquelle il suivoit & étudioit les grands Maîtres. Il eut leur confiance de bonne heure. On l'admet au service des Hôpitaux, on lui en abandonne le soin, on lui assûre un poste que les protections les plus

illuſtres vouloient emporter. Un de ſes Confreres plein d'eſtime pour ſes talens, lui donne ſa fille en mariage; en 1688. il fut reçû Maître Chirurgien, & on prévint en ſa faveur la fin d'un terme, auquel les Reglemens aſſujettiſſoient.

Alors, dit M. Morand, il parut dans la Ville, placé dans les Conſultations à côté des Chirurgiens du premier ordre, tels que MM. Felix, Beiſſiere, Roberdeau, Triboulleau, Paſſerat, Hauſtome, &c. On le vit ſuivi d'une foule d'éleves, dont il faiſoit l'admiration, en même-tems qu'il leur ſervoit de modele. Les étrangers dans leurs Ouvrages, le comptoient déja au nombre de ceux dont les talens faiſoient honneur à la Nation.

Toutes les Operations étoient également ſoumiſes à ſes lumieres & à ſa pratique, mais les plus difficiles lui étoient plus ſpécialement réſervées; comme celle de la Taille au grand Appareil, qu'il a renduë plus ſimple & plus ſûre. M. le Duc de Grammont, M. le Comte d'Avaux,

plusieurs autres personnes de considération, lui dûrent leur guérison de ce mal redoutable. Palaprat, cet Auteur ingénieux, a consacré les obligations qu'il lui avoit dans le Discours qu'il a mis à la tête de la Comédie des Empiriques.

En 1696. M. Maréchal fut appellé à la Cour, pour consulter sur la maladie de Louis XIV. qui avoit un abscès considérable à la nuque du cou. Ce fut sur sa décision que l'on se détermina à faire une incision cruciale, mais cette décision, il l'insinua imperceptiblement plutôt qu'il ne l'indiqua, & il voulut avec modestie que M. Felix premier Chirurgien en eût toute la gloire. Le même principe de simplicité, le rendit très-réservé à se montrer à la Cour, & ce ne fut que sur des especes de reproches de la part du Roi, qu'il se présenta trois ou quatre fois devant Sa Majesté.

Les hommes les plus habiles, aussi bien que les plus heureux, ont leurs mauvais quarts-d'heure. Une Saignée suivie d'accidens, parut ob-

ſcurcir pour quelques inſtans la gloire de M. Maréchal ; mais le nuage, dit M. Morand, fut bien-tôt diſſipé par des cures éclatantes. On ne parla plus que de l'Opération faite à M. le Maréchal de Villeroy, qui périſſoit d'une deſcente avec étranglement de boyau, & il y eut peu d'intervalle entre cette cure faite en 1698, & celle de M. Fagon premier Médecin, à qui il fit l'opération de la Taille. La vertu humiliée reprit donc tout ſon luſtre.

M. Felix, cet homme rare, dont le feu Roi diſoit, qu'il étoit ſon ami & ſon Chirurgien, M. Felix mourut en 1703. après avoir lui-même déſigné M. Maréchal comme le plus propre à lui ſuccéder. Le choix fut bien-tôt déclaré. Quelque fecond que fût pour M. Maréchal le pavé de Paris, on juge bien qu'il fit ce ſacrifice volontiers à l'honneur qu'on lui faiſoit. Ce changement dans ſa fortune, n'en mit aucun dans ſes mœurs, & on en prend à témoin toute la Cour, ſous les yeux de laquelle il a vécu ſi long-tems. At-

taché à plusieurs Particuliers par des bienfaits, ou pour mieux dire, par les titres autentiques de leur reconnoissance, il y renonça genereusement, lorsque la premiere place ne lui permit plus de leur continuer ses assiduités; & ne voulant pas, dit M. Morand, les exposer à être inquietés, s'ils n'acquittoient pas leurs Billets dès son vivant, il en jetta au feu pour une somme d'environ vingt mille livres. Des traits de cette nature, doivent passer à la postérité. Sa charité pour les malades, & son empressement à les secourir, & à les traiter lui-même, autant qu'il le pouvoit, se soutinrent toujours.

Aussi reçut-il les récompenses les plus flatteuses du meilleur & du plus éclairé de tous les Maîtres. En 1706. le Roi lui donna une Charge de Maître d'Hôtel. En 1707. Sa Majesté l'annoblit, & rien n'est si beau que le motif qui en est énoncé dans les Lettres qui furent expédiées. On veut apprendre à la postérité, combien on est content de lui, en l'é-

levant autant au-dessus du commun, qu'il s'est élevé lui-même au-dessus de ceux de sa profession.

Sa réputation, passoit jusques chez nos ennemis. L'Empereur, & le Roi de Sardaigne Victor Amedée II. le consulterent; & son témoignage regloit le choix des Chirurgiens que les Princes prenoient à leur service. En 1709. il se transporta en Flandres, pour guérir le Maréchal de Villars blessé à la bataille de Malplaquet, & en 1711. il fit l'opération de la Taille à M. le Comte de Toulouse.

La mort de Louis XIV. ne changea rien à sa situation, continuë M. Morand, & il retrouva dans Louis XV. la confiance, dont son auguste Bisayeul l'honoroit. Toute la France a vû la liberté pleine de tendresse avec laquelle il donnoit au jeune Monarque des conseils sur sa santé. L'éclat du Trône, & la crainte qui en accompagne les approches, ne purent jamais étouffer ni affoiblir les expressions ingénuës de son zéle salutaire, & comme elles par-

toient du cœur, le Roi les recevoit toujours avec bonté.

Ce fut en 1719, que pour jouir un peu de la vie tranquille, il s'associa M. la Peyronie. La jalousie est le vice des hommes médiocres. Un autre auroit choisi peut-être un sujet dont le mérite borné, relevât ses talens. M. Maréchal prit un émule.

La Chirurgie n'oubliera jamais tout ce qu'il a fait pour faciliter ses succès, & pour les rendre plus généraux & plus solides. L'Edit qu'il obtint en 1723, sera une preuve éternelle de son zéle pour sa profession, & de sa sagesse. Cet Edit renferme, si on l'examine sans prévention, les dispositions les plus sûres pour établir une police générale dans la Chirurgie de tout le Royaume. Ce fut dans cette même année que le Roi le fit Chevalier de l'Ordre de S. Michel.

Nous supprimons les autres détails de cet Eloge, qui nous meneroit trop loin. M. Maréchal mourut le 13. de Décembre de l'année derniere dans son Château de Bievre.

Ce grand Chirurgien, fut en même-tems plein d'honneur, de vérité, de religion, & d'amour pour les pauvres à qui il rendoit dans sa Terre tous les services que les Personnes du rang le plus élevé, sollicitoient de lui à la Cour.

Il parloit avec grace, & il écrivoit de même. On a de lui des Observations excellentes répanduës dans différens Ouvrages sur les Opérations les plus délicates. On en trouve dans Dionis, Brisseau, Garangeot, & les Mercures de France.

La Societé Académique conserve précieusement plusieurs de ses Mémoires; il a laissé plusieurs Papiers aussi importans; ne seroit-il pas à souhaiter que de tous ces morceaux épars, on formât un Recueil, qui assûrât la gloire de l'illustre Chirurgien, & qui multipliât les effets de son habileté consommée?

M. Morand termine cet Eloge par l'énumération des graces que M. Maréchal sollicita & obtint en faveur de son Art.

En 1724. deux Chirurgiens fu-

rent nommés par des Lettres Patentes, pour traiter les Pauvres dans l'Hôpital de la Charité, & y former des éleves. Par les mêmes Lettres Patentes, on établit cinq Démonstrateurs Royaux, pour expliquer dans l'Amphiteâtre de Saint Cosme aux Etudians de toutes les Nations les différentes parties de la Chirurgie.

En 1730. on tira de la Compagnie des Maîtres Chirurgiens de Paris des Censeurs Royaux, pour examiner les Ouvrages de leur ressort.

En 1731. enfin la Societé Académique fut formée sous la protection du Roy, tous les Chirurgiens du Royaume, & ceux des Païs étrangers ont la liberté d'y envoyer leurs Observations. Là dans des conférences paisibles, & sans cet orgueil qui n'accompagne que trop souvent le grand sçavoir, les matieres sont discutées avec jugement. On leur donne le point de perfection qui convient pour plaire & instruire en même-tems. Le dessein, est de former de tout cela un Code de Chi-

rurgie, dont le premier Volume paroîtra dans peu.

Telle eſt la ſubſtance de l'Eloge de M. Maréchal. Il ne pouvoit avoir dans ſon Corps un Hiſtorien plus connu & plus eſtimé lui-même.

ARTICLE CXIII.

DEMONSTRATIONS de pluſieurs Pratiques qui ſont dans la Trigonométrie du Cours de Monſieur Ozanam.

MOnſieur Ozanam donne dans la Trigonométrie rectiligne de ſon Cours, page 119. & 120, deux Methodes pour trouver l'un ou l'autre des deux angles inconnus d'un triangle, dont on connoît le troiſiéme, & les deux côtés qui le comprennent; ces deux méthodes ſont démontrées par les theoremes qui precedent. Il donne enſuite, page 121, une troiſiéme méthode pour réſoudre le même Problême, qu'il ne démontre pas, ſe bornant à dire qu'elle a ſa Démonſtration.

Si l'on connoît, par exemple *, les côtés A B, A C & l'angle compris A, & que l'on veuille trouver l'angle B; voici ce qu'il dit.

Divisez le produit solide sous le sinus total, le sinus de l'angle connu A, & le côté connu A C, opposé à l'angle B qu'on cherche, par la différence du produit sous l'autre côté connu A B, & le rayon, au produit sous le premier côté A C & le sinus du complement de l'angle connu A, & le quotient sera la tangente de l'angle B, que l'on demande.

Pour démontrer cette Pratique, il suffit de faire voir que le solide qui a pour base le produit du rayon par le côté A C, opposé à l'angle B qu'on cherche, & pour hauteur le sinus de l'angle connu A, est égal au solide qui a pour base la différence du produit du côté A B par le rayon, au produit du côté A C par le sinus du complement de l'angle connu A, & pour hauteur la tangente de l'angle B.

* Figure 1, 2, & 3.

PREPARATION.

Du ſommet de l'angle donné A, & de l'intervalle A C, (côté oppoſé à l'angle B qu'on cherche,) décrivez le quart de cercle K C G, en partant de la ligne A B prolongée s'il eſt néceſſaire du côté de B, abaiſſez du point C ſur A B la perpendiculaire C D, qui ſera le ſinus de l'angle donné A par rapport au ſinus total A C; menez la ligne A G qui ſera parallele à D C. achevez le quarré A I, qui eſt le produit du côté A C par le ſinus total, & ſera la baſe du ſolide qui doit avoir pour hauteur la ligne D C, ſinus de l'angle connu A, & qu'on nommera premier ſolide.

Par le point B menez la ligne BH, parallele à A G, juſqu'à ce qu'elle rencontre le côté G I prolongé s'il eſt néceſſaire. Le rectangle A H eſt le produit du côté AB par le rayon A C, ou A G ſon égal; & le rectangle D G eſt le produit de A D, ſinus du complement de l'angle

connu A, par le côté AC ou AG ſon égal; la différence de ces deux produits eſt le rectangle DH, qui ſera la baſe du 2e. ſolide, laquelle diviſant le 1r. ſolide, donnera une ligne qui ſera ſa propre hauteur, & qu'il faut prouver être la tangente de l'angle B par rapport au même ſinus total AC: faites BE= AC ou=AK; menez par le point E, la ligne EF perpendiculaire à BE juſqu'à ce qu'elle rencontre BC prolongée s'il eſt néceſſaire au point F; cette ligne EF ſera la tangente de l'angle B par rapport au ſinus total BE ou AC. Je dis qu'elle eſt auſſi la hauteur du 2e ſolide.

DEMONSTRATION.

Le rectangle DH, eſt au quarré AI, comme BD eſt à AK=BE. DC eſt à EF, comme BD eſt à BE. Donc DH, baſe du 2e. ſolide, eſt à AI baſe du 1r, comme CD hauteur du 1r, eſt à EF qui ſera la hauteur du 2e (par 34.11.d'Euclid.) & ces deux ſolides ſont égaux C. Q. F. D.

REMARQUE.

Si l'angle * donné A eſt obtus, au lieu de prendre pour Diviſeur ou baſe du 2e ſolide, la différence du rectangle A H au rectangle A L, il faut prendre leur ſomme B L, & l'on aura comme ci-deſſus les analogies ſuivantes; le rectangle B L, eſt au quarré K G, comme B D, eſt à A K =B E; mais C D, eſt à F E, comme B D eſt à B E; donc BL. baſe du 2e ſolide, eſt à K G baſe du premier, comme C D, hauteur du premier, eſt à FE hauteur du deuxiéme; donc lorſque l'angle donné eſt obtus, il faut prendre pour diviſeur la ſomme des deux rectangles ſpécifiez dans l'énoncé, ce que M. Ozanam n'a pas dit.

Démonſtration de la Pratique de la page 122, où il eſt dit que, connoiſſant deux côtez d'un triangle, & l'angle compris, l'on trouvera le troiſiéme côté en diviſant par

* Figure IV.

le rayon, le double produit ſolide ſous les deux côtez connus, & le ſinus du complement de l'angle compris, & ôtant le quotient de la ſomme des quarrez des deux côtez connus, la racine quarrée du reſte ſera le côté que l'on demande.

* Soit le triangle A B C dont on connoît les côtez A B, A C, & l'angle compris A; il faut touver le troiſiéme côté B C.

DEMONSTRATION.

Prenez l'un des côtez A B ou AC pour ſinus total, comme ici A C, & du point C ſur A B abaiſſez la perpenduculaire C D, qui ſera le ſinus de l'angle A, & A D ſon ſinus du complement. Faites B F = B A, & A G = A D; achevez le rectangle A H, que vous multiplierez par la ligne A C, (conſiderée comme côté,) & vous aurez le double produit ſolide ſous les deux côtez AB,

* Figure V.

A C, & le ſinus du complement de l'angle connu A: Diviſez ce double ſolide A K par A C pris comme rayon, le quotient ſera la baſe AH, qui eſt le double rectangle de A B par A D; mais (par 13. 2. Euclid.) ce double rectangle avec le quarré de la ligne B C, ſont enſemble égaux à la ſomme des quarrez des côtez A B, A C; donc ſi de la ſomme des quarrez des côtez A B, A C, on ôte le double rectangle A H, qui eſt le quotient de la diviſion, il reſtera la valeur du quarré du côté B C, dont la racine quarré ſera le côté B C; C. Q. F. D.

REMARQUE.

Mais ſi l'angle donné A étoit obtus, * au lieu d'ôter le quotient AH, de la ſomme des quarrez des côtez, connus A B, A C, il faudroit l'ajoûter: la racine quarrée de la ſomme ſera le côté cherché B C, parce que ſon quarré eſt plus grand que

* Figure VI.

la ſomme des quarrés des deux autres côtez A B, A C, de deux fois le rectangle de A B par A D; (par 12. 2. Euclid.) donc pour avoir le quarré du côté B C, il faut ajoûter le quotient H A aux quarrez des côtez A B, A C.

Pour entendre la pratique de la page 124. du même Traité; il ne faut qu'avoir bien conçû la Démonſtration précédente, & l'on connoîtra qu'elle en eſt la converſe; la pratique eſt telle.

Etant connus les trois côtez d'un triangle, trouver celui qu'on voudra des trois angles.

Multipliez * l'excès des quarrez des côtez A B, A C, qui comprennent l'angle A qu'on cherche, ſur le quarré du troiſiéme côté B C, par le rayon, & diviſez le produit, par le double du produit ſous les deux mêmes côtez A B, A C, le quotient ſera le ſinus du complement de l'angle A requis.

* Figure V.

REMARQUE.

Il faut ſçavoir ſi l'angle A eſt aigu ou obtus : s'il eſt aigu, l'on fera comme il eſt dit ci-deſſus, mais s'il eſt obtus, il faut multiplier par le rayon l'excès du quarré du grand côté ſur la ſomme des quarrez des deux autres côtez, & diviſer le produit par le double produit ſous les deux côtez qui comprennent l'angle obtus que l'on cherche, pour avoir ſon ſinus du complement.

Démonſtration des deux analogies qui ſont à la fin de la Theorie de la Trigonométrie ſpherique du même Cours, qui ne ſont proprement que la décompoſition de l'analogie du corollaire de la page 178. qui les précéde.

Analogie du Corol.

*Comme le rectangle * ſous les ſinus des deux côtez AB, BC, du triangle ſpherique ABC,*

* Figure VII.

Au quarré du rayon,

Ainsi le rectangle ſous les ſinus des deux excès de la moitié de la ſomme des trois côtez ſur chacun des deux côtez A B, B C,

Au quarré du ſinus de la moitié de l'angle B qu'on cherche.

Suppoſons que le rectangle * A C, ſoit le produit des ſinus des deux côtez A B, B C; que le rectangle E G ſoit le produit des deux excès de la moitié de la ſomme des trois côtez ſur chacun des côtez AB, BC; que I L ſoit le quarré du rayon, & N P le quarré du ſinus de la moitié de l'angle B qu'on cherche, on aura donc par l'analogie précédente,

Le rect. A C : Rect E G : : quarré I L : quarré N P, ainſi qu'il eſt bien démontré au theoreme 31, dont ceci eſt le corol.

Application aux Figures de la prémiere Analogie de la décompoſition.

* Figures VIII. IX. X, & XI.

PREMIERE ANALOGIE

Sinus A D, de l'un des côtez du triangle spherique,

: Sinus E H, de l'excès la moitié de la somme des trois côtez sur l'un des côtez qui comprennent l'angle cherché,

: : Ainsi le sinus E F de l'excès de la même moitié sur l'autre côté,

: Est à un quatriéme terme qu'on supposera être B R.

SECONDE ANALOGIE.

Sinus A B, de l'autre côté du triangle.

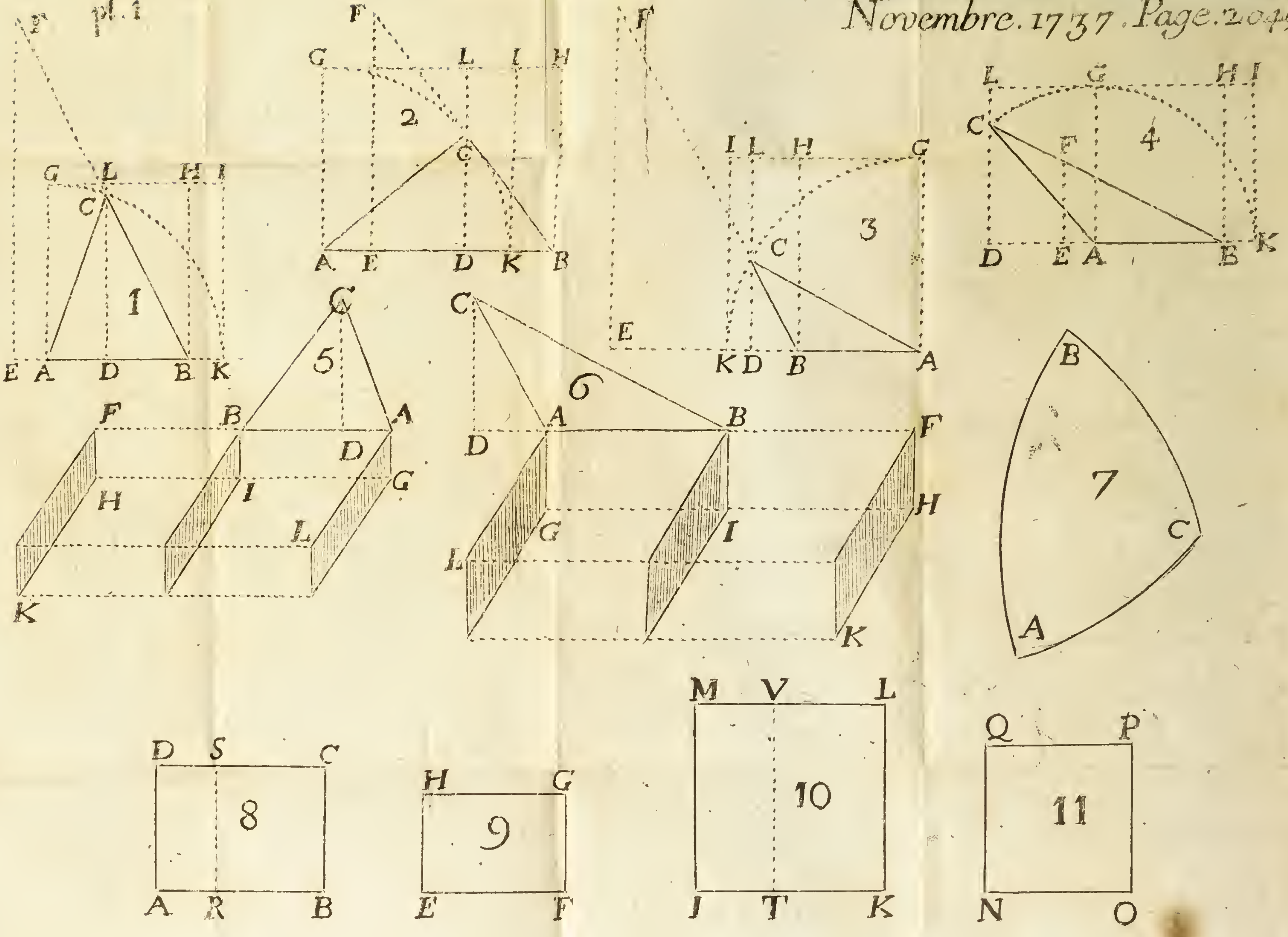
: Au quatriéme terme trouvé B R,

: : Ainsi le sinus total I K,

: A un autre quatriéme terme qu'on supposera être K T.

Si l'on multiplie les deux premiers termes A B, B R, de la derniere analogie, par la ligne A D sinus du premier côté employé dans la premiere analogie, l'on aura,

A B : B R : : le rect. A C : rect. R C;


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11

Si l'on multiplie de même les deux derniers IK, K T, de la même derniere analogie, par le rayon I K, on aura,

Sinus tot. I K : T K : : quarré I L : rect. T L. Mais les rectangles R C, & E G, sont égaux, (parce qu'ils ont leurs côtez réciproquement proportionnels) à la place des deux premiers termes A B, B R, de la derniere analogie, on peut mettre les rectangles A C, & R C=E G, & à la place des derniers termes IK, K T, on mettra le quarré I L, & le rectangle T L, & l'on aura,

Rect. A C : rect. R C=E G : : quarré du rayon I L : rect. L T.

Mais l'analogie du Corol. donne, Rect. A C : rect. E G : : quarré du rayon I L ; quarré N P ; donc le rectangle T L est égal au quarré N P, ce qui prouve que si l'on multiplie le quatriéme terme T K de la derniere analogie par le rayon, & que du produit l'on en extraye la racine quarrée, elle sera égale à N O, sinus de la moitié de l'angle cherché.

Par M. Deparcieux Maître de Mathematiques.

ARTICLE CXIV.

EXAMEN D'UN SECOND Passage de S. Basile, censuré par M. Bayle, à l'Article des Pauliciens, Note E. Par le P. Merlin J. Voyez *l'Article CXXXIII. Decemb.* 1736. *Part. II. p.* 2816.

MOnsieur Bayle maltraite fort S. Basile au sujet d'un Passage tiré de la seconde Homélie de ce Pere sur l'Ouvrage des six jours; & il cite cet endroit comme un exemple du peu de succès de la dispute des Peres contre les Manichéens par rapport à l'origine du mal. En voici la traduction. « On » ne peut pas dire que Dieu ait » produit le mal, parce qu'un con- » traire ne produit point son con- » traire.... Mais, dira-t-on, si le » mal n'existe point par lui-mê- » me, & si ce n'est pas Dieu qui l'a » produit, d'où tire-t-il son origi- » ne? Car il suffit de vivre pour » convenir qu'il y a des maux. Que

„ dirons-nous donc ? Que le mal
„ n'eſt point un être vivant & ani-
„ mé, ou ſubſiſtant par lui-même,
„ mais une maniere d'être de l'ame,
„ qui eſt contraire à la vertu, &
„ que contractent ceux qui s'écar-
„ tent du bien par leur nonchalance
„ & leur lâcheté. Ne cherchez donc
„ point le mal hors de vous-mê-
„ mes, & ne vous figurez point une
„ certaine ſubſtance, qui ſoit le
„ principe de la méchanceté, mais
„ que chacun ſe reconnoiſſe pour
„ l'auteur de ſa propre malice. Car
„ de toutes les choſes qui arrivent,
„ les unes viennent de la nature,
„ comme la vieilleſſe & les infirmi-
„ tés : les autres ſont les effets de
„ quelques cauſes étrangeres & in-
„ connuës, comme les événemens
„ inopinés, qui nous ſont des ſu-
„ jets de triſteſſe & de joye.....
„ Les autres enfin ſont en notre pou-
„ voir, & en la diſpoſition de no-
„ tre libre arbitre ; comme de ſur-
„ monter nos paſſions, ou de nous
„ livrer ſans meſure aux voluptés ;
„ de reprimer notre colere, ou de

„ mettre la main ſur celui qui nous „ a attaqué par une injure; de dire „ la vérité, ou de mentir; d'être „ doux & moderé en ſes mœurs, „ ou d'être fier ou enflé d'orgueil. „ Prenez donc garde de chercher „ hors de vous la cauſe des choſes „ dont vous êtes le maître; mais „ ſçachez que ce qui mérite propre- „ ment le nom de mal, n'a point „ d'autre ſource que le choix de no- „ tre volonté. „

Tobias Pſannerus *, Theologien de la Confeſſion d'Auſbourg, dit que S. Baſile accorde ici aux Manichéens plus qu'il ne doit; & M. Bayle renchérit ſur cette cenſure *Ce Pere*, ajoûte-t-il, *ne veut pas même avouer que Dieu ſoit l'auteur du mal phyſique, comme ſont les maladies & la vieilleſſe, ni de cent choſes qui nous viennent de dehors, & qui arrivent inopinément. Ainſi pour ſe tirer d'un embarras, il adopte des erreurs, & peut-être même des hereſies.* Voilà S. Baſile qualifié d'hérétique fort libé-

* In Syſt. Theol. gent. cap. 9.

ralement

ralement. Cela m'étonne. Car M. Bayle s'emporte étrangement en plusieurs endroits de son Dictionnaire * contre *les misérables faiseurs de Catalogues d'hérétiques*, parce qu'*ils ont multiplié selon leurs idées cette odieuse engeance.* Il veut qu'on use de beaucoup de reserve à traiter les gens d'hérétiques. Je vois qu'il faut distinguer quels gens. Si Saint Basile étoit un Docteur de la considération de Tilemannus Heshusius, autre Theologien Allemand de la Confession d'Ausbourg, il auroit dû être épargné ; & ç'auroit été *une injustice impertinente* de taxer ce Pere d'hérésie, comme ç'en est une, selon M, Bayle, de mettre Heshusius au nombre des nouveaux Ariens, même sur la parole & l'autorité de Calvin. Mais que S. Basile, le fleau des Ariens d'autrefois, ne se mesure pas avec un *Heshusius*. Il a beau avoir été une des grandes lumieres du quatriéme siécle de l'Eglise ; la censure

* Article d'Heshusius.

d'un Pfannerus eſt irréfragable, & ne ſuffit que trop pour lui imputer des erreurs : & quand notre Critique a la bonté d'adoucir par un *peut-être* la note d'héréſie, dont il charge ce Saint, que ſa foy incorruptible rendit ſi redoutable aux ennemis de l'Egliſe, il prétend qu'on lui ſçache gré de ce ménagement. A dire vrai, il n'y a point de querelle d'Allemand pareille à celle-là.

Pour détruire ce premier reproche (car M. Bayle trouve plus d'une choſe à redire dans ce Paſſage) je remarque que S. Baſile dans l'Homelie *Que Dieu n'eſt point auteur du mal*, enſeigne expreſſément que Dieu eſt en quelque ſorte auteur du mal phyſique. Il dit que les maladies, les bleſſûres, les revers de fortune, les pertes des biens, de la réputation, des amis, nous viennent de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, qui nous envoye ces maux pour notre plus grande utilité. S'il ſemble ne vouloir pas convenir ici que Dieu ſoit proprement l'auteur

de tout cela, il ne ſe contredit point, mais il penſe & il s'exprime comme font encore tous les Philoſophes & les Theologiens, tant Catholiques que Proteſtans, qui ſoutiennent que Dieu eſt en un certain ſens auteur du mal phyſique, & qu'en un autre il ne l'eſt pas. 1°. parce que le mal, entant que mal ne ſubſiſte nullement en ſoy, & qu'il n'eſt pas même un mode poſitif, mais une pure privation, qui ne peut avoir de cauſe proprement dite; d'où il s'enſuit que Dieu ne peut le vouloir immédiatement & directement en lui-même, & qu'il le veut ſeulement à raiſon du bien fini, auquel il eſt attaché comme une ſuite, un effet, un défaut naturel. 2°. Parce que le mal phyſique, qui eſt l'objet médiat & indirect de la volonté de Dieu ne contient en aucune façon le motif de cette volonté, qui ſe prend toujours d'ailleurs, & ſe tire uniquement de l'avantage & du bien qui réſulte de ce mal. C'eſt, par exemple, comme S. Baſile l'aſſûre, ou le remede du

peché, ou l'épreuve & la matiere de la vertu, ou la ſatisfaction dûë à la juſtice divine, que Dieu ſe propoſe, & qu'il veut, quand il afflige les hommes par les maux phyſiques.

Voici, continuë M. Bayle, *un autre défaut, de la réponſe de Saint Baſile. Il s'imagine qu'il ſe tirera d'affaire, en diſculpant la Providence, pourvû qu'il aſſûre que les vices ont leur origine dans l'ame de l'homme.* Eh! pourquoi ne ſe tirera-t-il point par-là d'affaire? c'eſt, dit notre Critique, parce que ce Pere donne pour réponſe ſa propre theſe, ce qui eſt une pétition de principe. Mais vous, en lui faiſant ce reproche, vous donnez à gauche de la maniere la plus pitoyable & la plus ridicule. Car ce que vous ſuppoſez être ſa theſe ne l'eſt point; ce que vous prenez pour ſa réponſe à une objection des Manichéens, eſt toute autre choſe. Il eſt aiſé de vous en convaincre. Saint Baſile commence par démontrer la fauſſeté du ſyſtême des deux principes éternels, l'un du bien, l'autre

du mal, que les Manichéens admettoient ; d'où il conclut que le dogme catholique d'un ſeul Dieu principe de toutes choſes doit être néceſſairement reçû, & que par conſéquent on ne trouvera la véritable origine du mal, que dans la doctrine Catholique. Il montre enſuite que le mal ne vient point de Dieu, & après l'avoir ſolidement prouvé, il ſe fait interroger de la ſorte par ſes adverſaires : *Si le mal n'exiſte point par lui-même, & ſi ce n'eſt pas Dieu qui le produit, d'où tire-t-il ſon origine ?* Il eſt évident que ce n'eſt point là une objection, mais une queſtion. On demande à S. Baſile quelle eſt la cauſe du mal, puiſque ſelon lui le mal n'exiſte point en ſoy, que ce n'eſt point l'opération d'un Dieu mauvais, qui partage avec le Dieu bon le regne du monde, & qu'il ne ſçauroit être produit par un Dieu bon, unique principe de toutes choſes. Il ne s'agit plus de convaincre un Manichéen qu'il a tort de *ſoutenir que deux Createurs contraires ont concouru à*

la production de l'homme, c'eſt une affaire finie, & ce ſyſtême eſt déja renverſé. Saint Baſile établit une nouvelle theſe, & il l'appuye de raiſons propres & particulieres, ſçavoir que le mal moral & *les vices ont leur origine dans l'ame de l'homme.*

C'eſt ainſi qu'un Philoſophe Carthefien, après avoir réfuté le ſentiment des Péripatéticiens, ſur l'ame des bêtes, met cette queſtion dans la bouche de ſes adverſaires: ſi les bêtes n'ont point une ame raiſonnable, & ſi le principe de leurs opérations n'eſt point une forme ſubſtantielle, matérielle, abſoluë, quelle eſt la cauſe de tant de merveilles que nous leur voyons faire? Il répond en expoſant ſon hypotheſe de la machine, & il fait de ſon mieux pour l'expliquer plauſiblement. Ne feriez-vous pas rire, ſi n'ayant nul égard aux raiſons qu'il a alleguées auparavant contre la forme ſubſtantielle, ni à celles qu'il apporte en faveur de ſon ſentiment, vous vous arrêtiez précisément à ſon aſſertion, ſi vous preniez la queſtion pour une

objection, la these pour la solution d'une difficulté, l'exposition de la these pour un syllogisme qui peche par le défaut de la *petition du principe?* N'est ce pas ainsi que vous vous y prenez contre S. Basile? vous le saisissez à la seule exposition de sa these, & à la description de son sentiment; vous supprimez ses preuves & ses raisonnemens, & vous avez le front de conclurre; *il est clair que S. Basile dispute mal.*

N'a-t-il pas bien réfuté la doctrine des Manichéens? après avoir détruit les ridicules interprétations qu'ils donnoient à ces paroles de la Genese: *les ténébres étoient répanduës sur la surface de l'abîme*, il fait sentir l'absurde contradiction de l'existence de deux principes, l'un du bien, l'autre du mal, qui subsistent & se combattent de toute éternité, & il l'attaque par ce raisonnement: on ne peut pas dire ni que leurs forces soient parfaitement égales, ni que les forces de l'un soient supérieures à celles de l'autre. L'é-

quilibre n'accommodoit point les Manichéens, ils vouloient que la victoire se fût déclarée pour le Dieu mauvais. Mais soit que le Dieu bon, soit que le Dieu mauvais l'emportât, comment le victorieux n'a-t-il pas entierement détruit son ennemi? Il ne devroit plus y avoir dans l'univers ou que la seule nature du bien, ou que la seule nature du mal; du moins l'une ou l'autre devroit être pour toujours enchaînée & entierement oisive. M. Bayle trouve à cela une réponse, mais il ne l'adresse point à S. Basile, dont il supprime le raisonnement, afin de pouvoir lui reprocher impunément qu'il donne sa these pour réponse à une objection. *Les deux principes*, dit-il, *ont passé une transaction, qui limite réciproquement leurs operations.* Vous n'y songez pas; car cette transaction est ou un bien ou un mal: si elle est un bien, le Dieu mauvais n'a pû transiger avec le Dieu bon: si elle est un mal, le Dieu bon n'a pû transiger avec le Dieu mauvais. D'ail-

leurs vous ne tardez point à abandonner la transaction, dont vous sentez l'impertinence, & le raisonnement de S. Basile demeure invincible.

Le saint Docteur, après avoir établi la nécessité d'un seul Dieu principe de toutes choses, n'a-t-il point démontré que ce Dieu ne pouvoit être l'auteur du mal. *Un contraire*, dit-il, *ne produit point son contraire*: or le mal, & Dieu qui est un être infiniment bon, sont deux contraires; *il est donc aussi impossible que Dieu soit auteur du mal, qu'il est impossible que la vie produise la mort, que les ténebres sortent de la lumiere, & que la santé soit l'ouvrage de la maladie.* M. Bayle se sert de ce raisonnement de Saint Basile, pour prouver que Dieu n'a pû créer l'homme que bon, & il ajoûte, *c'est là où est la difficulté.* Notre Critique la voit tout seul, cette difficulté. Car quoique Dieu ait créé l'homme bon, il ne l'a point créé, & n'a pû le créer infiniment bon, indé-

fectible & immuable par sa nature; le mal a donc pû venir de l'homme. C'est ici où M. Bayle place sa censure, si mal à-propos qu'il y a lieu d'en être surpris. *Si vous répondez cela*, reprend-il, *vous donnez dans la petition du principe. Vous disputez avec un Manichéen, qui vous soutient que deux Createurs contraires ont concouru à la production de l'homme, & que l'homme a reçû du bon principe ce qu'il a de bon, & du méchant ce qu'il a de mal, & vous répondez à ses objections, en supposant que le Createur de l'homme est unique & souverainement bon.* A-t-on jamais vû, s'écriroit S. Basile, moins de logique dans un langage tout logicien? Je suppose ce que j'ai droit de supposer, parce que j'ai forcé mes adversaires de me l'accorder; je poursuis là le fil d'un discours, dont toutes les parties sont démontrées.

Enfin ce même Pere ne se contente pas d'avancer, que puisqu'il est certain que le mal moral existe,

& qu'il ne vient ni d'un Dieu mauvais qui est une chimere, ni d'un seul Dieu qui est bon, & ne le peut produire, il faut nécessairement en chercher l'origine dans l'intérieur de l'homme, & dans l'abus de la liberté; il se croit obligé de prouver, & prouve très-bien cette liberté de l'homme. *Si le mal*, dit-il, *n'étoit pas volontaire, & en la puissance de notre libre arbitre, ceux qui le commettent, n'éprouveroient pas en eux-mêmes les sentimens d'une si grande frayeur au regard des châtimens, dont ils sont menacés par les loix; & les mechans n'ayant plus ce frein qui les retient, on ne pourroit eviter les peines dont un juste jugement punit les crimes.* Preuve simple, & qui triomphera toujours des vaines subtilités que l'esprit de mensonge & d'erreur lui oppose.

ARTICLE CXV.

DISSERTATION sur le choix des Cartes de Geographie, en faveur de ceux qui veulent étudier cette Science ; ou Réponse à une Lettre d'Angoulême, &c. A Paris chez G. Ant. Dupuis Grand'Salle du Palais, au S. Esprit. 1737. *Brochure.* 36. *pages* in-12.

MOnſieur de Gourné Auteur de cette Diſſertation, prétend qu'on doit préférer les Cartes faites ſelon les Itineraires, & les Relations, à celles qui ſont faites ſelon les Obſervations Aſtronomiques, & par conſéquent les Cartes de *Sanſon* à celles de *Deliſle*, & la Geographie de *Robbe* à toute autre. N'y a-t-il point du malentendu dans une déciſion qui a ſûrement quelque choſe de fort extraordinaire? Peut-il y avoir des Cartes faites uniquement ſuivant les Obſervations Aſtronomiques ſans le ſecours des Itinérai-

res, des Relations, des Mesures actuelles? Il est vrai que M. Delisle en a quelquefois annoncé sous ce titre; mais ou il a joint les Relations aux Observations, ou il a soutentendu les unes sous le nom des autres, & le Public n'a eu garde de croire qu'une douzaine d'Observatoires établis dans les Capitales de l'Europe, pussent nous donner la connoissance geographique de tout le reste de l'univers.

Il est vrai qu'on a un peu trop donné d'avantage aux Observations Astronomiques dans la constitution des Cartes. On n'iroit pas bien loin si on n'avoit que cela, & cela même n'est pas sans inconvénient. La moindre erreur dans une observation céleste, devient une grande erreur dans la position terrestre qui y répond. Ce n'est qu'à force d'Eclipses & d'Observations qu'on peut à la longue parvenir à quelque chose d'exact. Les Observations célestes ne sont bonnes que pour les grandes distances, sur lesquelles une erreur de 4, 5, 6 lieuës peut être

regardée comme peu de chose. Elles donnent comme des points fixes d'espace en espace, Paris, Lyon, Londres, Hambourg, Copenhague, Berlin, Vienne, Petersbourg, Venise, Rome, Astracan, Peking, &c.

Pour le détail, il faut nécessairement voyager, courir, arpenter, observer sur les lieux les lieux-mêmes, c'est-à-dire, mesurer au pas, à la toise, à la perche, à la chaîne. Le plus grand Ouvrage de Geographie que nous ayons, ce sont sans contredit les nouvelles Cartes de la Chine, dont le P. Du Halde vient d'enrichir le Public, & dont nous avons rendu compte il y a plus d'un an. La maniere dont ces magnifiques Cartes ont été faites, est désormais un modéle unique.

Les raisonnemens dont ceux qui les ont faites, les ont accompagnées, & dont on trouve le précis dans la Préface du P. Du Halde, sont décisifs. « On s'est servi de la Trigono- » métrie, après y avoir bien pensé, *dit le P. Regis l'un de ces Geographes Chinois*, « les autres Méthodes

„ étant trop longues... la moindre
„ erreur du tems marqué par les
„ Pendules, ou peu exactement dé-
„ terminé par les immersions des
„ Satellites de Jupiter, auroit fait
„ résulter des erreurs considérables
„ dans les longitudes, l'erreur d'u-
„ ne minute de tems donnant 15.
„ minutes de fausse longitude, &
„ 4. ou 5. lieuës de différence, de
„ sorte que l'observation ne don-
„ neroit souvent point de distance
„ entre deux Villes éloignées de cet-
„ te étenduë. On n'a assurément,
„ *continuë le P. Regis*, rien de pa-
„ reil à craindre dans la Trigono-
„ métrie soutenuë de la mesure ac-
„ tuelle de plusieurs points fixes en-
„ tre les deux Villes en question.
„ L'observation des Satellites de-
„ mandent des Observateurs séden-
„ taires, & une correspondance en-
„ tre divers Observateurs, & pres-
„ que les mêmes instrumens & les
„ mêmes yeux, &c.

C'est là sans doute ce que M. de Gourné a voulu dire, lorsqu'il en a dit un peu plus, & sans doute un

peu trop ; les Observations Astronomiques étant de tous les moyens geographiques le moindre, & sur tout le moins étendu, mais étant bon, utile & souvent nécessaire, lorsqu'on n'a rien de mieux, ou lorsqu'on peut le concilier avec les Relations, les Itineraires, & les Mesures actuelles.

La préférence que l'Auteur donne aux Cartes de Sanson sur toutes les autres, n'est-elle pas aussi un peu outrée ? Sanson est un des grands Geeographes que nous ayons eus : mais en fait de Cartes, comme en fait de Dictionnaires, les dernieres sont communément préférables par cette seule raison qu'elles sont les dernieres ; ces sortes d'Ouvrages étant plus que tout autre sujets à revision, à correction, & à augmentation. Mais les nouvelles Cartes, dit M. de Gourné, sont suivant les Observations Astronomiques, au lieu que celles de Sanson sont sur les Mesures actuelles & les Relations. 1°. Tant mieux, ce sont deux perfections pour une. 2°. Quoi-

qu'en disent les Auteurs ou les Titres, celui qui annnonce des Observations n'exclut pas les Relations, qui sont toujours le vrai fonds sur lequel il a été forcé de travailler; & celui qui annonce les Relations n'exclut pas apparemment les Observations, puisque les Relations mêmes sont pleines d'observations. Ainsi, sans faire aucun tort à Sanson, qui a la gloire d'être le premier, les Cartes de Delisle paroissent les meilleures, parce qu'il a l'avantage d'être le dernier.

ARTICLE CXVI.

ANTI-ARTEMONIUS seu initium Evangelii Sancti Johannis Apostoli, ex Antiquitate Ecclesiastica, adversus iniquissimam L. M. Artemonii Neo-Photiniani Criticam, vindicatum atque illustratum. Qua occasione etiam multa alia S. Scripturæ veterumque loca vindicantur: Et multis Antiquitatis monumentis lux affunditur. Cui in fine accedit

Dissertatio de Dialogis tribus vulgò Theodorito tributis. Authore Joh. Philippo Baraterio Schwobacensi SS. Theologiæ, aliarumque bonarum artium cultore. Norimbergæ, apud Joh. Frid. Rüdigerum. Anno 1735. in-12. *Pag.* 526.

VOici un de ces prodiges, que plusieurs siécles de suite ne font voir que rarement, & n'enfantent qu'avec peine. L'Auteur de ce Livre chargé de Grec, d'Hébreu, de science Ecclésiastique, de Theologie la plus haute, & la plus subtile, est un jeune homme, que dis-je? un enfant de 13 à 14 ans. La Préface est datée du 18 de Janvier 1735, dernier jour de sa quatorziéme année, & l'Ouvrage étoit en état de paroître un an auparavant: encore n'est-ce là ni le premier, ni le seul fruit de cette érudition précoce. Déja son *Benjamin* de *Tudela* avoit annoncé au monde sçavant cette lumiere naissante; & le succès en avoit été assez flateur,

pour engager un Ecrivain de cet âge à hazarder d'autres productions. Déja un Traité des anciennes Hérésies qui ont attaqué la divinité de Jesus Christ auroit servi de préambule au Livre que nous annonçons, s'il n'eût formé lui-même un juste Volume. On n'y perdra rien pour attendre, on l'aura plus complet, & plus achevé. On nous promet encore incessamment d'autres Ouvrages; & sur tout quelques *Essais de Mathématiques*, qu'on ne croit pas indignes de voir le jour. C'en est bien assez pour un Auteur de 15. ans.

Revenons à l'*Anti-Artemonius*: le titre est un peu énigmatique; nous allons en donner l'explication. Un nommé *Samuel Crellius*, nom déja trop célébre (j'entens celui de *Crellius*) dans la Secte des *Unitaires*, après quelques Ecrits pour en défendre les dogmes impies, a donné sous le nom de *Lucas Mellierus* (c'est l'Anagramme de *Samuel Crellius*) un Livre intitulé, *Fides primorum Christianorum è Barnaba, Cle-*

mentis, & Hermæ scriptis demonstrata. M. *Grabe* l'a réfuté; *Crellius* a répondu, & a pris le nom de L. *M. Artemonius*; c'est-à-dire, *Lucas Mellierus Artemonius.* On entend deja *Lucas Mellierus*; reste à expliquer *Artemonius. Artemon* étoit un ancien Hérétique, qui soutenoit que Jesus-christ étoit purement homme. C'est pour cela que *Samuel Crellius* a pris à juste titre le surnom d'*Artemonius.* Voici comme il intitule sa Réponse à M. *Grabe* : *Initium Evangelii S. Johannis Apostoli, ex Antiquitate Ecclesiasticâ restitutum, idemque nova ratione illustratum.* Son dessein est de prouver, que dans l'Evangile selon Saint Jean, on ne doit pas lire : *Deus erat Verbum*; mais : *Dei erat Verbum*; que les Peres Grecs, jusqu'à Clement Alexandrin, & les Latins jusqu'au Concile de Nicée, n'ont point lû autrement; que le but de S. Jean en écrivant contre Cerinthe, demande nécessairement cette leçon; que l'Ecriture ne donne jamais expressément le nom de *Dieu*

Jesus-Christ, &c. Ce Livre parut en 1726. en deux Volumes *in*-8°. On le croit imprimé en *Angleterre*, païs tout propre à donner le jour à de pareils monstres. L'Auteur demeure, dit-on, à *Amsterdam*, & est fort connu en *Allemagne*. Tels sont les présens funestes que nous font l'*Angleterre* & la *Hollande*; poison pernicieux, dont la contagion n'est que trop répanduë, & contre lequel il n'y a point de précautions qui doivent paroître excessives, ou trop inquiétes. *Crellius* n'est ni plus orthodoxe, ni plus sensé sur la satisfaction de Jesus-Christ, sur le Mystere de la sainte Trinité, qu'il blasphême, & qu'il détruit; sur les peines des damnés, dont il nie l'éternité. Mais sur ce dernier article son adversaire est d'assez bonne composition: il ne croit pas, dit-il, la question décidée, & il laisse à chacun la liberté d'en penser ce qu'il voudra, pourvû qu'on ne prescrive point de bornes ni à la justice, ni à la bonté de Dieu. Ainsi ce nouveau David (car on le com-

pare, & il se compare lui-même à ce jeune héros, & son Antagoniste, à Goliath) ce nouveau David ne remporte pas une pleine victoire sur son ennemi. On pourroit pardonner cette incertitude à son âge, si l'on espéroit qu'il changeât de sentiment, Au moins a-t-il le tems de s'instruire.

Tel est l'Auteur & le Livre qu'il entreprend de refuter, & la réfutation ne consiste guéres qu'à nier ce qu'avance *Crellius*, & à faire voir la foiblesse & la fausseté de ses vaines prétentions. En effet ce téméraire Ecrivain n'établit rien, ne prouve rien; &, comme si on devoit l'en croire sur sa parole, il débite hardiment les plus insoutenables propositions, sans fondement, sans ombre ou apparence de vérité. Faux principes, fausses conséquences, faux raisonnemens, fausses allégations: il ne peut imposer qu'à ceux qui contens d'être séduits, & craignant d'être détrompés, n'examinent rien, & se livrent aveuglément à une doctrine qui flate le libertinage de leur

esprit, & la corruption de leur cœur. Le jeune *Baratier* le suit pas à pas, discute tout, analyse tout briévement & scholastiquement: il remonte aux sources où le nouveau Socinien prétend avoir puisé, & il y trouve de quoi le confondre. Il examine tout ce qu'il apporte en preuve de son systême, il le critique, il le conteste, il montre le ridicule, & l'inconséquence de ses argumens. Enfin l'Ouvrage seroit meilleur, & plus utile, si avec un peu plus de maturité, l'Auteur étoit mieux instruit des dogmes de la vraye Theologie. Il est néanmoins très-louable & pour son zéle à combattre les ennemis de la divinité de Jesus-Christ, & pour une érudition si étonnante dans une si grande jeunesse. Faut-il que le malheur de la naissance l'engage dans une secte, qui ne connoît la vérité qu'à demi, & qui ne peut la défendre qu'imparfaitement! Dans les dispositions où nous le voyons, & à l'âge où il est, nous lui conseillons de voyager en païs Catholique, c'est assez le

goût de ſa Nation; de chercher ſincerement la verité, d'en demander à Dieu la connoiſſance, de lire ſans prévention, d'écouter avec docilité, de juger avec équité. Qui ſçait s'il n'ouvriroit pas les yeux à la lumiere?

La Paraphraſe des premiers verſets de l'Evangile de Saint Jean eſt fort courte, en attendant une plus longue qu'on nous promet. Elle explique aſſez bien la doctrine de l'Egliſe contre les anciens & les nouveaux Anti-Trinitaires. Mais ſur d'autres points, on ſent que l'Auteur eſt Luthérien.

A la fin de ſon Traité, il entreprend de prouver dans une Diſſertation particuliere, que les trois Dialogues qui ont pour titre: Ερανιστὴς, ou Πολύμορφος, & qui ſe trouvent parmi les Oeuvres de Théodoret, ne ſont pas de cet Auteur. Mais il nous ſemble qu'il ſe hâte un peu trop d'exercer un métier pour lequel l'eſprit & l'érudition même ne ſuffiſent pas. La Critique demande encore une ſagacité, & un maturité de jugement que le tems ſeul & l'uſage

peuvent

peuvent donner. Les Sçavans & les Editeurs, ont attribué ces Dialogues à Theodoret, & le P. Garnier a prouvé assez au long, qu'ils sont effectivement de lui. Nous avons peine à croire que les raisons du nouveau Critique établissent son sentiment.

ARTICLE CXVII.

APOLOGIE DES SAINTS Peres en général, contre une accusation calomnieuse, dont le Ministre Blondel a osé les charger, & qui est adoptée par M. Bayle. Par le Pere Merlin Jesuite.

A L'occasion de la maniere dont Lactance parle de Flora, M. Bayle décrie généralement la conduite de tous les Saints Peres dans la défense de la vérité, & ses remarques ne sont faites que pour y enchâsser une déclamation scandaleuse & insolente du Ministre Blondel, qui traite avec le dernier mépris ces saints Docteurs, & ne rougit point

de dire, “ qu'ils ont négligé les
„ meilleures occaſions de donner
„ des preuves de leur jugement, &
„ non-ſeulement ont tâché de ti-
„ rer à eux toutes les penſées des
„ Payens, tant ſolides que mal fon-
„ dées.... mais ſe ſont glorifiés
„ de cette eſpece de ménage, où
„ quelquefois il y avoit de la ſu-
„ percherie jointe, comme s'il leur
„ eût été permis de dire avec Enée
„ en Virgile, *dolus an virtus quis in*
„ *hoſte requirat?* „ Telle eſt l'eſtime
que la plûpart des Docteurs de l'hé-
réſie font des Docteurs de l'Egliſe.
Ils ont éprouvé dans les diſputes de
Controverſe, qu'ils ont eu à ſoû-
tenir ſur tous les points de leurs
dogmes impies, que les témoins de
tous les ſiécles dépoſent contre eux;
& quand ils n'ont pas lieu de diſſi-
muler, ils les prennent à partie, &
ſe déclarent leurs ennemis. Un d'en-
tre eux dit nettement, “ qu'il ne
„ convient pas aux Réformés d'em-
„ prunter de l'antiquité Eccléſiaſti-
„ que les armes de ſon autorité pour
„ combattre leurs Adverſaires, mais

» que cela est réservé aux Papistes, dont la Religion n'est qu'un tissu des erreurs des Peres : *Antiquitatis Ecclesiasticæ * authoritate pugnare, non esse reformatorum sed Pontificiorum, & ex Patrum erroribus religionis pontificiæ centonem consutum esse.*

Blondel sur tout étoit entré en mauvaise humeur contre les Peres, en composant le Livre qu'il a intitulé, *Eclaircissement sur l'Eucharistie.* Comme il trouvoit la plûpart de leurs Passages plus clairs qu'il ne vouloit, il se vit réduit à avertir dans la Préface, qu'il falloit toujours s'attacher au sentiment, qui étoit vrai, quand même depuis le tems des Apôtres il n'auroit été soutenu par personne ; & qu'au contraire il falloit toujours rejetter le sentiment, qui étoit faux, quand même dès le commencement il auroit prévalu, & auroit ensuite été reçû sans interruption. Mais l'imposture de ce prétendu axiome n'est-elle pas manifeste ? Car si

* Guill. Witakerus.

l'autorité manque pour déterminer un sens de l'Ecriture qui est contesté, de quel droit présume-t-on avoir la vérité de son côté en matiere de foy? Et ne tient-il qu'à se parer du mot de *Vérité* comme font tous les Sectaires tant anciens que nouveaux, pour être en possession de la chose? Les menteurs ne jurent-ils pas souvent qu'ils disent vrai? Ce qui avoit le plus incommodé Blondel étoient les comparaisons, les raisonnemens, les preuves, les conclusions, dont les Saints Peres accompagnent ce qu'ils disent en faveur de la présence réelle & de la transsubstantiation. Tout cela étant rapproché des termes que le Ministre veut éluder, les explications détournées & forcées qu'il donne, paroissent d'un ridicule achevé. Il se vengea, & se donna un beau champ pour fronder les Peres, en composant son Livre des Sibylles, qu'il fit paroître quelques années après.

Il leur reproche d'avoir manqué de jugement? En quoi? *En ce qu'ils ont tâché de tirer à eux toutes les*

pensées des Payens, tant solides que mal fondées. Il nous est triste d'avoir à comparer le jugement de Blondel avec celui des Peres. Il y avoit parmi les Payens des opinions reçûës, dont on pouvoit déduire des conséquences favorables au Christianisme. Blondel juge que les Peres étoient obligés de s'assurer par une exacte & scrupuleuse recherche de la vérité de toutes ces opinions, avant que de s'en servir contre les Payens, quoique cet usage ne tendît qu'à ôter aux Infidelles l'aversion qu'ils avoient du Christianisme, & qu'on eût soin d'établir d'ailleurs la divinité de l'Evangile sur des fondemens, qui n'étoient ni incertains ni étrangers, mais propres & incontestables. Il est vrai que les Peres ne connurent jamais cette obligation. Ils ont toujours crû & avec raison, que ni la conscience, ni la sagesse ne leur prescrivoit point de s'abstenir de ces sortes d'argumens, qu'on appelle *ad hominem*, & qu'on apporte seulement pour disposer les esprits à se rendre attentifs aux bon-

nes raiſons, & à les goûter. Blondel les employe lui-même fort librement, bien que mal-à-propos, & contre les Catholiques, & contre les Peres; & il interdit aux Catholiques le droit d'en uſer contre les Proteſtans, & aux Peres le droit d'en uſer contre les Payens? Il juge ainſi, parce que cela lui eſt commode. Nous plaidons enſemble pour la poſſeſſion d'un bien. J'ai de bon titres que je vous produis; vous m'en oppoſez d'autres. Mais parmi vos pieces j'en découvre quelques-unes dont vous faites cas, qui établiſſent mon bon droit; je m'en ſers contre vous, & je n'ai beſoin pour les garantir que du cas que vous en faites. J'ay par devers moi dequoi gagner mon procès; mais il ne laiſſe pas de m'être avantageux de trouver chez vous dequoi vous confondre. Voilà préciſément la conduite des Peres.

C'eſt leur faire une injure digne de châtiment, que de leur attribuer en ce point *de la ſupercherie.* Blondel & Bayle prennent de travers la

pensée de S. Jerôme, quand, pour appuyer une pareille calomnie, ils disent " que ce Pere se laissant aller
„ à la force de cet étrange préjugé
„ (*dolus an virtus quis in hoste re-*
„ *quirat*), n'a point fait difficulté
„ d'alleguer pour sa décharge, que
„ les Peres ont été contraints de dire
„ non ce qui étoit de leur sentiment,
„ mais ce qui étoit nécessaire con-
„ tre ce que soutenoient les Gen-
„ tils. „ Cela signifie-t-il, selon Saint Jerôme, *que les Peres ont déguisé leurs sentimens, & qu'ils ont crû tous moyens indifférens, voire louables, pourvû qu'ils pussent servir à endommager l'erreur ?* ou plutôt n'est-ce pas à dire, que trouvant dans les Payens quelques préjugés utiles à la Religion, & peut-être fort difficiles à détruire, ou même qui avoient quelque vraisemblance, ils ont pris le parti d'en tirer avantage, pour faciliter l'entrée à des raisons plus solides dans l'esprit de leurs Adversaires, qu'ils vouloient gagner. Je vais rendre ceci sensible, par un exemple que M. Bayle me fournit.

A l'Article de Démocrite il reproche à Tertullien d'avoir avancé faussement que ce Philosophe se creva les yeux, parce qu'il ne trouva point de meilleur remede contre les tentations qu'il éprouvoit à la vûë des femmes. *Tertullien*, dit-il, *tire de là pour les vrais fidelles un grand sujet de triomphe sur les Sages du Paganisme. C'est un triomphe bien imaginaire. Car ce que l'on sçait de plus certain touchant Démocrite renverse de fond en comble la supposition de Tertullien.* Le triomphe est pourtant réel, quoique M. Bayle en puisse dire. Il n'est pas nécessaire pour cela que le fait soit vrai, & que Démocrite se soit effectivement crevé les yeux, c'est assez qu'on le crut alors fort communément. Car n'est-il pas évident que le même lustre rejaillissoit sur l'Eglise naissante, soit que la sagesse des Philosophes telle qu'elle étoit en effet, soit que cette même sagesse telle que l'opinion publique la représentoit, n'atteignit point à la perfection de la sagesse chrétienne? Or si M. Bayle

peut prouver que le fait est faux, peut-il prouver qu'il est faux qu'on le crut vrai ? Se figure-t-il que dans une célébre Apologie, qui devoit passer entre les mains des Payens, & de tout ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Payens, Tertullien eût osé avancer & tourner à l'avantage de sa cause un fait qui n'eût été que dans son imagination, & qui ne fût pas avoué par le plus grand nombre de ses Adversaires ?

Une semblable prétention du Ministre Blondel à l'égard de Saint Justin, mérite d'être traitée de folie. Il avance que les Livres Sibyllins venoient d'être tout récemment fabriqués par un faussaire, Chrétien de profession, lorsque ce Pere en allegua l'autorité dans la célébre Apologie qu'il adressa à l'Empereur Marc Antonin, & dans l'Ouvrage où il exhorte les Payens à embrasser le Christianisme. *Cette piece de fausse monnoye*, dit-il, *venoit de la forge, & étoit encore toute chaude, quand il en a entrepris le débit.* Est-il un exemple d'une telle hardiesse ? &

tout homme qui est en son bon sens ne la tiendra-t-il pas pour incroyable ? Cependant S. Justin ose assurer que les Livres de la Sibylle, dont il rapporte le témoignage, sont répandus dans tout l'univers *, *cujus libri in universo exstant orbe*. Il ment donc impudemment ? Non pas, répond le Ministre, qui par une grace spéciale veut que S. Justin ait été dans la bonne-foy : mais l'*antiquité*. . . .*le sçavoir*. . . . *la pieté* de ce saint Philosophe & Martyr *ne l'ont point empêché de se laisser abuser par des conteurs*, au point de lui faire accroire qu'une *piece de fausse monnoye* qui *venoit de la forge, & étoit encore toute chaude*, avoit cours dans tout l'univers, & étoit reconnuë pour bonne & légitime, en sorte qu'il ne craignit point de la présenter pour telle à l'Empereur, & à tous les sujets de l'empire. Peut-on imaginer rien de plus extravagant ?

* S. Just. Cohort. ad Græcos.

ARTICLE CXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ESPAGNE.

DE MADRID.

VOici encore de grands Ouvrages, dont le zele de l'infatiguable D. *André* de *Barcia*, lui a fait entreprendre de nouvelles Editions, augmentées & perfectionnées. 1°. *Tous les Anciens Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire des* Indes ; *ce qui, avec les augmentations de* D. Barcia, *montera à plus de* 60. *Volumes* infolio. 2°. L'*Histoire de* Venezuela, *ou des* Caraques, a deja vû le jour, en un *Volume* in-folio, *sous le nom de Don* Joseph d'Oviedo, *& de* Baños. 3°. *Le Traité des Médailles de Don* Antonio Augustino, *aug-*

*menté de toutes celles d'*Afrique, *d'*Eſ-pagne, *& de pluſieurs autres.*

ITALIE.

De Rome.

Le P. *Joſeph Auguſtin Orſi* ſçavant Dominicain de la Congregation de S. *Marc*, a attaqué dans un aſſez gros *inquarto* l'Ecrivain de l'*Hiſtoire du Baianiſme*, au ſujet de la doctrine de *Pierre de Soto*, célébre Theologien de l'Ecole de Saint *Thomas*, & de *Joſſe Raveſtein*, Docteur de l'univerſité de *Louvain*, ſur l'accord de la Grace & du libre Arbitre. Il prétend que le nouvel Hiſtorien n'a expoſé fidellement les ſentimens ni de l'un, ni de l'autre de ces Theologiens.

Fr. Joſephi Auguſtini Orſi, *Ordinis Prædicatorum*, *è Congregatione S.* Marci, *Sac. Theol. Mag. de* Petri à Soto, *ejuſdem Ordinis*, *&* Judoci Raveſteyn, *de concordiâ Gratiæ & Liberi Arbitrii cum* Ruardo Tap-

pero *Epistolari Disputatione, Liber Apologeticus, quo* Soti *Doctrina à recentis Historici censuris absolvitur.* Romæ 1734. *in*-4°. Pages 400.

De Florence.

M. *J. B. Caraccioli* Professeur en Theologie à *Pise*, a fait imprimer ici sept Lettres de *S. Gregoire de Nysse*, qui avoient echappé aux recherches des Editeurs des Oeuvres de ce Pere. A côté du Grec, il donne une Traduction de sa façon, assez littérale, & accompagne les Lettres d'un très-long Commentaire, & de Notes fort courtes.

PAYS-BAS.

D'Amsterdam.

La Compagnie des Libraires a imprimé sur l'Edition de *Paris l'Origine ancienne de la Physique nouvelle, où l'on voit dans des Entretiens par Lettres, ce que la Physique*

nouvelle a de commun avec l'ancienne ; le degré de perfection de la Physique nouvelle sur l'ancienne ; les moyens qui ont amené la Physique à ce point de perfection. Par le P. Regnault, D. L. C. D. J. Trois Volumes *in*-12. 1735.

C'est une suite de la Physique nouvelle en Dialogues, du même Auteur.

DE LA HAYE.

Fœdera, Conventiones, Litteræ, & cujuscunque generis Acta publica, inter Reges Angliæ, *& alios quosvis Imperatores, Reges, Pontifices, Principes, vel Communitates, ab ineunte sæculo duodecimo, Viz. ab anno* 1101. *Ad nostra usque tempora habita aut Tractata : Ex Autographis, infra secretiores Archivorum Regiorum Thesaurarias per multa sæcula reconditis, fideliter exscripta. In lucem missa de mandato nuperæ Reginæ, accurrante* Thoma Rymer, *ejusdem Serenissimæ Reginæ Historiographo, ad originales cartas in Turri* Londinensi *denuo summa fide collata*

& emendata, *studio* Georgii Holmes. *Decem voluminibus* infolio *comprehensa.* Hagæ Comitis, *apud* Joannem Neaulme. 1737.

Cette nouvelle Edition des *Actes* de *Rymer*, proposée par Souscription, aura plusieurs avantages sur les précédentes. 1°. Elle sera moins embarassante que celles d'*Angleterre*, n'occupant que dix volumes *in-folio*; &, quoique le caractere soit moins gros, il est néanmoins commode, & très-beau, comme on peut voir par ce qui en est imprimé avec le *Projet*. D'ailleurs le prix n'ira pas à dix Guinées, au lieu que les autres ont été venduës, l'une cent Guinées, l'autre cinquante. 2°. On donne une Table générale pour tout le Recueil; les premieres Editions en ayant une particuliere pour chaque Volume, ce qui est très-incommode. 3°. On met une Traduction Françoise des Piéces qui sont en Anglois, sans retrancher l'Original Anglois, afin qu'on puisse s'assurer de la fidélité de la traduction. Il seroit à souhaiter que l'Editeur profitât des ré-

fléxions qui se trouvent dans une Lettre imprimée en *Hollande*, dont nous avons parlé au mois de Septembre de cette année, page 1690. *Cette Collection se trouvera chez* J. B. Coignard *Libraire à* Paris.

DE LILLE.

Deßein d'une Médaille qui regarde l'administration des Etats de Lille, frappée cette année 1737.

La Médaille représente une Femme couronnée de Tours, tenant une Corne d'Abondance au bras gauche, qui est appuié sur un Piédestal, où les Armes de *France* sont en bas relief. Cette femme regarde avec complaisance tomber une partie de ses fruits sur le Piédestal. De la main droite elle tient d'un air assuré un gouvernail, dont le plat est chargé des Armes des Etats de *Lille*. Dans l'éloignement on voit un grand Bâtiment.

SECURITAS PROVINC. INSUL. sont les mots de la Légende.

LES ETATS DE LILLE 1737. ceux de l'Exergue.

Explication de la Médaille.

1°. Cette femme couronnée de Tours repréſente la Province de *Lille*, & le Piédeſtal aux Armes de *France* marque la ſtabilité de l'Empire François.

2°. Cette femme s'appuye ſur le Piédeſtal. Cette attitude propre à exprimer la *ſécurité*, ſignifie que la Province eſt en parfaite ſûreté, étant depuis long-tems ſoumiſe par devoir, & par inclination, à la domination Françoiſe.

3°. La Corne d'Abondance caractériſe la fertilité du païs, & la complaiſance avec laquelle cette femme regarde ſes fruits tomber ſur le Piédeſtal, exprime le zéle & l'affection de la Province à fournir au Roi ſes ſubſides.

4°. Cette femme s'appuye de la main droite ſur un Gouvernail, dont le plat eſt chargé des Armes

des Etats, pour marquer que les peuples de la Province font aussi consister leur sûreté dans la bonne administration de Messieurs des Etats.

5°. Le Serpent signifie ici la Prudence de ces Messieurs, & la bonté paternelle avec laquelle ils ont fourni à propos, & abondamment aux peuples de la Campagne tous les secours de la Médecine, & des alimens, dans les dernieres maladies populaires.

6°. Le grand Bâtiment qui paroît dans le lointain, est le nouveau Magasin, un des principaux fruits de la sage œconomie de Messieurs des Etats, un des plus beaux ornemens de la Province, & une ressource pour les peuples, dans les tems de Disette & de famine

7°. La Légende SECURITAS PROVINC. INSUL. signifie la sécurité des peuples de la Province de *Lille*, sous la domination de la *France*, & sous le gouvernement des Magistrats prudens, dévoués à leur Prince, & au bien public.

FRANCE.

De Paris.

Le *Panégyrique de Saint Louis, prononcé à l'Académie Françoise le 25. d'Août* MDCCXXXVII. *Par le Pere Perussault de la Compagnie de Jesus*, a été imprimé *chez Coignard.*

Dieu ſeul eſt véritablement grand & admirable en lui-même, ſeul il peut préſenter aux hommes des merveilles dignes de leur admiration : *Facit mirabilia magna ſolus.* De cette idée générale, & de l'application qu'il en fait à ſon ſujet, l'Orateur tire le fond & le plan de ce Diſcours. Dieu grand en tout, l'eſt particulierement dans la ſanctification des hommes ; mais il l'eſt d'une maniere plus éclatante, & plus admirable dans la ſanctification des Grands & des Princes. *Il ſemble*, dit le Pere Peruſſault, *que Dieu n'en ait pas aſſez fait pour ſauver les Grands;*

il ſemble qu'il en ait trop fait pour éprouver les Saints. ... La grandeur réprouvée, la ſainteté affligée ; deux ſcandales apparens que l'on oſe reprocher à la Providence. Mais " cette
„ Providence, *reprend-t-il*, s'eſt ſervie de S. Louis pour détromper
„ le monde ſur ces deux articles
„ importans. Comment cela? En le
„ ſanctifiant par ce que le monde
„ croit être le plus contraire à la
„ ſainteté ; en le glorifiant par ce
„ que le monde croit être le plus
„ oppoſé à la gloire. Il l'a ſanctifié,
„ & même ſur le Trône. Il l'a glo-
„ rifié, & même dans les fers. „
Telle eſt la diviſion générale de cet Eloge.

La grandeur a ſes écueils, elle a ſes avantages. *Jamais ſaint Roi peut-être ne s'eſt mieux préſervé* que Saint Louis *des écueils de la grandeur ; jamais ſaint Roi peut-être ne s'eſt mieux ſervi des avantages de la grandeur.* Ces deux Propoſitions développées, font la matiere de la premiere Partie.

Saint Louis grand & glorifié jusques dans les fers & dans l'affliction. Gloire de la sagesse, gloire de la valeur; gloire dont les Rois sont si jaloux, & qui fait tout le mérite des grands Capitaines, & des grands Politiques. Ces traits nobles, vrais, ressemblans, tracés par une main habile, accoûtumée à manier heureusement les plus grands sujets, achevent le portrait d'un Saint qui, même *indépendamment de sa sainteté, seroit toujours un grand homme, & un très-grand Roi.*

Défense des Propheties de la Religion Chrétienne. Par le R. Pere *Baltus*, de la Compagnie de *Jesus*. A *Paris*, chez *Didot*, Quay des Augustins, &c. 1737. Trois Volumes *in*-12.

Le Pere *Baltus* combat dans ce nouvel Ouvrage la maniere dont *Grotius*, & après lui M. *Simon*, expliquent les Propheties qui regardent Jesus-Christ, en leur attribuant un double sens; le sens littéral, accompli long-tems avant sa

venuë, & un sens allégorique & plus sublime, qui convient au *Messie*.

TABLE DES ARTICLES

du mois de Novembre 1737.

ART. CVI. TRaduction du Traité de l'Orateur de Ciceron, avec des Notes, par M. l'Abbé Collin. Page 1913.

ART. CVII. Viri illustris Godefridi Guill. Leibnitii, Epistolæ ad diversos, &c. 1939.

ART. CVIII. Copie d'une Lettre de M. Didier, Doyen de Vienne, au R. P. **, Recteur du College des Iesuites. 1967.

ART. C I X. Commentariii Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanæ. 1976.

ART. C X. Suite des Observations sur la Découverte des Longitudes. 1996.

ART. C X I. Methode pour étudier la Geographie. Par M. l'Abbé Langlet. 2003.

ART. CXII. Eloge Historique de M. Maréchal, Premier Chirurgien du Roi, &c. Par M. Morand. 2028.

ART. CXIII. Démonstrations de plusieurs

Pratiques, qui ſont dans la Trigonométrie de M, Ozanam. 2038.
ART. CXIV. Examen d'un ſecond Paſſage de S. Baſile, cenſuré par M. Bayle. 2050.
ART. CXV. Diſſertation ſur le choix des Cartes de Geographie, en faveur de ceux qui veulent étudier cette Science, ou Réponſe à une Lettre d'Augoulême. 2064.
ART. CXVI. Anti-Artemonius, ſeu Initium Evangelii S. Johannis Apoſtoli, ex Antiquitate Eccleſiaſticâ, adverſus iniquiſſimam L. M. Artemonii Neo-Photiniani Criticam vindicatum, &c. Authore Joh. Philippo Baraterio, &c. 2070.
ART. CXVII. Apologie des SS. Peres en général, contre une accuſation calomnieuſe, dont le Miniſtre Blondel a oſé les charger, & qui eſt adoptée par M. Bayle. 2077.
ART. CXVIII. Nouv. Littéraires. 2087.

Fin de la Table.

Errata pour le mois d'Octobre 1737.

Page 1728. ligne 20. après lui, *ôtez* lui.
P. 1729. l. 5. Bango, *liſez* Bungo.
P. 1753. l. 5. fait ſentir, *liſ.* ſe fait ſentir.

P. 1763. l. 4. *lis.* payer.
P. 1786. l'Hlstoi, *lis.* l'Histoire.
P. 1792. l. 4. Æn III. *lis.* Æn III.
P. 1797. l. 4. Commengeue, *lis.* Commagene.
P. 1781. l. 13. Spinx, *lis.* Sphinx.
P. 1806. l. pénultiéme, épics, *lis.* épis.
P. 1807 l. 7. épics, *lis.* épis.
P. 1822. l. 9. CAICAPOC, *lisez* KAICAPOK.
P. 1823. l. 4. CAICAP, *lis.* KAICAP.
P. 1838. l. 17. dangereuse, *lis.* dangeieux.
p. 1859. l. 18. *lisez*, il déclare.
P. 1860. l. 17. avoit d'un coup, *lis.* avoit tout d'un coup.
P. 1865. l. 18. qu'il en fait, *lis.* qu'on en fait.
P. 1893. l. 10. lisez *Toscana*.
Ibid. lig. 12. *Motiv, i* lisez, *Motivi*.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'á paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Decembre 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'etre imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés a Son Altesse Serénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Decembre 1737.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 ſ. le mois, en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	13. v.
1719.	12. v.		

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts.

Decembre 1737.

ARTICLE CXIX.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences, année 1730. avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année, tirés des Registres de cette Académie. A Paris de l'Imprimerie Royale. 1732. in-4°. *à l'ordinaire.*

QUoique nous différions quelquefois de parler des Mémoires de l'Académie des Sciences dans leur primeur, on ne peut nous ſçavoir mauvais gré d'un délai ſouvent néceſſaire, pour rendre compte d'autres Ouvrages plus modernes, & d'ordinaire moins durables que celui ci, qui étant conſacré à la poſtérité la plus reculée, eſt par conſéquent d'un prix toujours nouveau. Nous réunirons, autant qu'il eſt poſſible, l'Hiſtoire & les Mémoires, pour indiquer du moins, ſelon l'ordre des matieres, le grand nombre de ſujets qui y ſont traités.

Physique générale.

Elle commence par le réſultat des Expériences de M. du Fay ſur l'Aiman*, que l'on peut voir dans les Mémoires de 1728. Il réſulte que

* *Aiman.*

le Tourbillon autour de l'aiman est simple, (& non double comme l'imagine M. Descartes) de sorte que la matiere magnétique n'a qu'une entrée par le Nord, & qu'une issuë par le Sud. Cette entrée & cette issuë sont toujours les mêmes ; & il en est ainsi de la Terre, considerée comme Aiman. Mais ce qui est singulier, c'est qu'un aiman mobile tourne son Sud vers le Nord de la Terre, afin que la matiere magnétique entre & sorte de la façon que nous venons de le dire. L'on avouë que ce systême n'est pas exempt de difficultés. Mais " il est si constant par » les faits visibles qu'on ne peut » s'empêcher de l'admettre, en at» tendant l'éclaircissement des dif» ficultés. „ Elles ne sont pas petites, quoique M. du Fay explique ingénieusement quelques phenomenes, & dénouë de même quelques Objections, au point d'assurer que son idée s'appliqueroit fort bien aux aurores Boreales, en les attribuant avec M. Halley à la matiere magnétique. " Mais cette idée n'est pas

» encore elle-même assez établie
» pour donner beaucoup de poids
» à celles qu'elle confirmeroit. „
Cependant elle a conduit M. du Fay à des recherches très-fines sur les petits poils du fer, de l'acier, & de l'acier trempé, dont les effets magnétiques sont plus ou moins prompts suivant le degré de mobilité dans les petits poils de ces métaux. De cette Theorie l'Auteur tire la meilleure maniere d'aimanter les aiguilles.

En 1630. les Observations de la lumiere Boréale * ont été faites en divers lieux, par MM. Bouillet, Cassini, de Mairan, & Maraldi, aussi-bien que par le P. Rouché, Religieux de l'ordre de Saint François. Messieurs Bouillet & Astier l'aîné observerent aussi une lumiere entierement méridionale à Besiers. La conclusion de l'Historien, après une si grande multitude de circonstances & de variétés du même pheno-

* Lumiere Septentrionnale. Lumiere Méridionale.

mene, toutes décrites dans plusieurs Mémoires de l'Académie, est de renvoyer les Lecteurs au systême de M. de Mairan, qui n'avoit pas encore paru. Nous y renvoyons comme lui, depuis le succès qu'il a eu dans le public.

Nous insisterons un peu plus sur le nouveau Thermometre * de M. de Reaumur, quoique plus connu aujourd'hui qu'il ne l'étoit en 1730. Son Mémoire est étendu. Mais il étoit difficile de le rendre plus court, sans l'affoiblir, à moins de l'abreger avec cet art & cette précision, qui n'appartient qu'à l'illustre Historien. Tirons de l'un & de l'autre une simple idée, telle qu'il nous convient de la donner à nos Lecteurs.

Pour faire des Thermometres véritablement comparables, & susceptibles de mesures connuës, qui puissent se rapporter au chaud & au froid, M. de Reaumur expose ainsi son plan. « Je m'en tiens à une li-
» queur très-dilatable, c'est-à-dire,

* Nouvelle construction de Thermometre.

„ à l'Esprit-de-Vin. Mais comme il „ est une infinité d'especes d'esprits „ de vin, j'en choisis une par pré- „ férence, qu'on puisse avoir com- „ modément en tout tems & en „ tout païs. J'établis des caracteres „ pour reconnoître cette espece d'es- „ prit de vin, propres à empêcher „ de la confondre avec toute au- „ tre, & à déterminer de combien „ elle en différe. „ Voilà donc 1°. une liqueur déterminée & universelle, comme on le verra.

2°. Le volume sera aussi déterminé & universel sans être le même, si l'on veut, dans les différens Thermometres.

3°. La graduation sera enfin universelle & déterminée dans le même sens; c'est-à-dire, que les marches des Thermometres seront les mêmes ou proportionnelles, malgré la différence des boules ou boëtes, & des tuyaux insérés, quelques inégalités qu'on y suppose. D'où il résulte qu'on aura des Thermometres *à l'unisson*, (si nous osons parler ainsi;) des Thermometres

instructifs, qui nous apprendront les degrez précis de dilatation ou de condensation dans la liqueur, & par conséquent les degrés de chaleur & de froid qui en sont les causes. Si donc l'execution est conforme au plan, on aura des Thermométres réellement comparables entr'eux par rapport au froid & au chaud.

Or l'execution est réelle, simple, & perfectionnée autant qu'elle peut l'être. Il ne s'agit que de l'exposer. La machine est composée d'un tube inséré dans un vaisseau de verre. Le tube doit être plus gros que dans les Thermometres ordinaires. Le vase qui est à l'extrémité peut être cylindrique, sphérique, ou applati. On remplit d'eau cette capacité jusqu'au tiers à peu-près de la longueur du tuyau. Mais il faut mesurer cette eau, de sorte qu'il y ait un nombre connu de petites mesures, 100. est trop petit. M. de Reaumur en met 1000. L'on marque avec un fil l'endroit où l'eau s'est arrêtée. Ce fil est le terme arbitrairement

choiſi qui ſéparera les degrés de dilatation & ceux de condenſation. L'on commence par marquer ces derniers. Veut-on qu'il y en ait 30 l'on ôte trente parties d'eau par le moyen d'une meſure de 30. Puis ayant attaché le Thermometre ſur ſa planchette préparée, on tire un trait à l'endroit du fil qui ſera 1000 ou 0; un autre au niveau de l'eau qui ſera 30. Alors au moyen d'une petite meſure, l'on introduit une partie d'eau, & l'on mene un trait, pour 29. ce que l'on réitere juſqu'à ce qu'on ait marqué tous les degrés juſqu'au nombre de 1000 ou 0. L'on fait la même choſe pour les degrés ſupérieurs de dilatation, à commencer du point 1000 en montant juſqu'au nombre de degrés que l'on veut.

Il n'eſt pas aiſé de décrire en peu de mots les meſures dont ſe ſert M. de Reaumur. Un coup d'œil ſera plus inſtructif pour ceux qui ſeront curieux de les connoître. L'eau étant ôtée du Thermometre ainſi gradué, on y verſe l'eſprit de vin juſqu'à trois

ou quatre degrés au-dessus du fil. L'on plonge le tube dans un vase cylindrique de fer blanc rempli d'eau; que l'on fait geler artificiellement, sauf à remettre encore un peu d'esprit de vin, jusqu'à ce que cette liqueur reste constamment arrêtée au terme marqué par le fil. Il n'est plus question alors que de sceller le bout du tuyau à la lampe, ou avec un mêlange de Cire & de Thérébentine.

Rien de plus ingénieux, ni de plus simple, puisqu'en supposant un esprit de vin qui soit le même, & des volumes proportionnels, on aura par tout les degrés de chaud & de froid comparables entr'eux, & aussi connus qu'ils le peuvent être. Car il ne faut pas attendre en ceci, comme en bien d'autres choses appartenantes à la Physique, une précision & une justesse geométriques. M. de Reaumur lui-même, & M. de Fontenelle l'ont remarqué. « Chacun des degrés inégaux en étenduë dans deux Thermometres, & peut-être dans le même, mar-

» quera bien un degré égal de la
» dilatation de l'esprit de vin, mais
» non pas un dégré égal de cha-
» leur. Il n'est pas sûr que la cha-
» leur toujours augmentée par de-
» grez égaux, produise dans l'es-
» prit de vin des augmentations
» égales de volume. Il est possible
» qu'à mesure qu'elle croît égale-
» ment, elle trouve toujours ou
» d'autant plus de facilité, ou d'au-
» tant plus de difficulté à rarefier
» l'esprit de vin, que les premieres
» dilatations coûtent à la même
» cause plus ou mois d'effort que
» les dernieres. Cette inégalité est
» plus que vraisemblable, & l'une
» & l'autre progression de l'inéga-
» lité l'est à peu-près également.
» Nous pouvons ajoûter encore,
» quoiqu'il ne s'agisse ici que de
» la même liqueur, qu'une liqueur
» peut se rarefier selon laprogression
„ croissante,& une autre selon la pro-
» gression decroissante. Deux Ther-
» mometres où l'esprit de vin sera
» inégalementt élevé marqueront
» donc seulement que l'un aura re-

» çû un certain nombre de degrés
» de chaleur plus que l'autre, mais
» non pas quel sera le rapport de
» ces différens degrés entr'eux. M.
» de Reaumur ne croit pas qu'on
» puisse arriver à cette connoissan-
» ce exacte ; tant il est arrêté qu'il
» restera toujours beaucoup d'obs-
» curité dans nos lumieres ! „

Il s'agit à présent de fixer l'esprit de vin à un caractere universel, ou pour parler comme M. de Reaumur, au même titre. Voici comment il s'y est pris. Il a employé comme deux points fixes la congelation artificielle, & la chaleur de l'eau bouillante, en prenant pour celle-ci la précaution de plonger & de retirer alternativement le matras jusqu'à l'arrivée de l'esprit de vin au point constant de son élevation. Cela supposé, 400 parties d'esprit de vin. telles qu'elles sont quand la congelation artificielle les a condensées, deviennent 435 par l'eau bouillante, ce qui est le rapport de 80 à 87 : rapport qui ne regarde que l'esprit de vin le mieux rectifié. Mais il n'est

pas nécessaire qu'il soit tel, ni même que ce soit de l'esprit de vin. L'eau de vie suffira, pourvû que l'on connoisse la qualité & la dilatabilité de la liqueur par la pratique qu'on vient de voir. Deux Thermometres n'en seront pas moins comparables malgré la différente dilatabilité de leurs liqueurs, pourvû que le rapport en soit connu. Deux esprits de vin peuvent être réduits à la même dilatabilité, en affoiblissant le plus fort, ou en fortifiant le plus foible jusqu'à l'égalité parfaite. Par exemple, le volume de 400. parties d'eau de Seine condensée par artifice devient 415 par le moyen de l'eau bouillante. L'esprit de vin dont on a parlé donne 435 pour 400. Mêlez 300 de ses parties à cent de l'eau en question; vous aurez 430 dans la dilatation extrême. 200 parties de l'un avec 200 de l'autre, ne donnent plus que 425, & ainsi du reste: effets précisement conformes au calcul. Par l'inverse de la méthode un esprit de vin foible devient proportionnellement fort au degré de-

mandé, en s'alliant avec un autre. Ce qui fonde une regle constante pour avoir un esprit de vin d'un titre universel, & par conséquent des Thermometres parfaitement semblables : « Ce qui seroit bien „ le mieux (dit M. de Fontenelle) „ du moins pour les Sçavans. Mais „ les Sçavans eux-mêmes auront „ peut-être de la peine à entrer dans „ une convention générale. Tant „ il est difficile que les hommes con- „ viennent ! „

M. de Reamur a porté l'usage de sa Méthode jusqu'à mesurer, autant qu'il est possible, la différence de dilatabilité des deux substances de l'esprit de vin, l'eau & l'huile étherée. En supposant que l'eau fût le double de l'huile, il a trouvé que la dilatation de celle ci seroit à la dilatation de celle-là, comme 33 à 9. Il a trouvé que les degrés moyens de dilatations de l'huile & du flegme du même esprit de vin ne sont pas proportionnels aux dilatations extrêmes, de sorte que l'eau se dilate d'abord plus difficilement, &

ensuite plus facilement que l'huile; d'où il s'ensuivroit, que deux Thermometres à différens esprits de vin seroient difficiles à comparer. Il a trouvé que la diminution ou l'augmentation de la boule par l'effet du froid ou du chaud n'alloit qu'à faire monter ou descendre la liqueur dans le tube qu'à un tiers de partie sur 400, ce qui doit être négligé sans scrupule. Nous parlerons du second Mémoire de M. de Reaumur dans l'Extrait du volume de 1731.

Passons au Mémoire qu'il nous donne sur la nature de la Terre*, & sur le caractere des diverses especes de Terre. Le simple mêlange de l'eau avec le sable, puis avec la terre pure, & la combinaison de ces trois choses mêlées ont fait connoître à l'Auteur que la nature de la terre est fort différente de celle du sable. La terre seule est spongieuse, & capable de dilatation de volume. Elle est ductible par cela même

* Nature de la Terre, & ses caracteres.

qu'elle est spongieuse, de façon que ses grains gonflés & étendus vont se chercher par cette extension, & s'ajuster ensemble par leur mollesse. La terre devenuë pâte étant dessé-chée en est plus dure & mieux liée, ce qui n'arrive pas au sable. Cette Theorie entrera dans le systême des pierres que M. de Reaumur a ébauché en 1721, où l'on distingue les pierres de sable & les pierres de terre pure. Les cailloux sont des pierres doublement pétrifiées. La matiere pétrifiante étoit d'abord entrée simplement entre les grains de terre. Ensuite elle s'est insinuée dans leur intérieur. La même Theorie fait découvrir que la poussée des terres qui se gonflent tend à agir en tout sens; mais que l'action verticale se tourne en horisontale, ce qui double cette seconde force. Le sable mêlé à la terre diminuë cet effort. Il n'est point gonflé par l'eau, & il lui ménage des intervalles, aussi-bien qu'à la terre enflée.

Nous ne dirons rien des Observations meteorologiques, faites par

MM. Montvallon & Caſſini pour 1729, & par M. Maraldi pour 1730. Il vaut mieux les ſuivre toutes, ou attendre le réſultat de pluſieurs années. Nous avons parlé ailleurs de la méchanique des Chenilles rouleuſes, ſi bien expliquée par M. de Reaumur, lorſque nous avons rendu compte de ſes *Mémoires ſur les Inſectes.*

Anatomie.

M. Petit le Médecin, toujours attentif à approfondir de plus en plus la ſcience de l'Oeil, expoſe un nombre prodigieux d'obſervations ſur le * Criſtallin des animaux, & ſur celui des hommes, pour conſtater leurs différences de couleur, de figure, de dimenſion, de poids, de conſiſtence, de ſtructure.

Généralement parlant, la figure du Criſtallin eſt preſque ſphérique dans les ſerpens & les poiſſons; elle eſt lenticulaire dans les autres ani-

* Sur le Criſtallin.

maux qu'on a obſervés. La ſurface antérieure eſt moins convexe que la poſtérieure. La peſanteur du criſtallin humain va rarement juſqu'à 5. grains. Il y a des tables pour les divers degrés de dimenſion & de peſanteur. Celle-ci dépend en partie de la fermeté plus ou moins grande, ſelon l'âge. La ſtructure conſiſte dans la poſition des couches concentriques.

La Capſule a produit un autre Mémoire. L'on ne ſçauroit plus nier l'exiſtence de cette membrane dans l'œil humain. M. Petit eſtime que les cataractes qu'on appelle membraneuſes, ne ſont autre choſe que le criſtallin deſſeché faute de nourriture ſuffiſante, & non la ſubſtance épaiſſie de la capſule. Ce qui cauſe ſon opacité lui eſt étranger & lui vient du criſtallin.

M. Morand nous parle d'une oſſification vérifiée dans le globe d'un œil. C'eſt un fait ſingulier, ou du moins encore plus rare que le rein unique dont il a fait la diſſection. Parmi quelques autres obſervations

anatomiques, toutes remarquables, nous ne citerons que celles d'un ver trouvé dans l'estomac d'une bonite où il se cramponnoit pour le succer. M. Garsin appelle ce ver dont il explique la figure & le jeu, *hirudinella marina; petite sangsuë de mer.*

Il n'est pas possible d'entrer ici dans le curieux & sçavant détail que font MM. Winslow & Hunaud, le premier sur les mouvemens de la tête, du col, & du reste de l'épine du dos; le second sur les os du crâne de l'homme, & leur union.

Chimie.

„ Je me suis proposé* (dit M. „ Geoffroy le cadet) de faire con„ noître la quantité & la qualité „ des principes des chairs cruës mi„ ses en distillation; ce qu'elles „ fournissent de principes aux ex„ traits solides qu'on en tire par „ l'ébullition & l'évaporation; la „ différence essentielle des sels vo-

* Bouillons de Viande.

„ latils qu'on en tire, ce que les
„ chairs dépouillées de leurs ſucs &
„ ſéchées contiennent encore des
„ principes : enfin je déterminerai
„ dans un autre Mémoire ce que
„ les os & les matieres oſſeuſes peu-
„ vent fournir dans la cuiſſon, d'ex-
„ trait nourriſſant. „ Le but princi-
pal eſt de ſçavoir préciſément la
quantité de nourriture qu'on peut
donner aux malades. Une ſimple ta-
ble expoſe à l'œil le réſultat des opé-
rations. Quatre onces de chair de
bœuf boullie donnent un gros 56.
grains d'extrait. La même quantité
de veau produit 2 gros, 30 grains,
& ainſi du reſte. Il y a bien des ré-
fléxions incidentes en faveur de l'u-
tilité.

Il y a deux eſpeces principales de
Phoſphores. * Les brûlans & les lu-
mineux. La Chimie a tiré les pre-
miers de preſque toutes les matie-
res, ſoit animales, ſoit végétales. On
a plus négligé les ſeconds, qui ſem-
blables à la pierre de Boulogne,

* Phoſphores nouveaux.

prennent leur lumiere du jour auquel on les expose. M. du Fay en a merveilleusemeut augmenté le nombre par la calcination, & quelquefois par la dissolution de toutes sortes de pierres fines ou non, molles ou dures. Tout entre ses mains est devenu phosphore plus ou moins. Car il y a des différences suivant la quantité, l'inflammabilité, & la durée des soufres, dont les matieres sont impreignées. On va même jusqu'à renouveller cette vertu phosphorique à un certain point.

* M. le Fevre Médecin d'Uzès, par une suite de son phosphore, rapporté en 1728. a trouvé que le mêlange du souffre commun avec le fer, produit un Colcothar utile à la Médecine & aux Arts. Son expérience est très-simple, & il en conclut, (aussi-bien que de l'alkali qu'il tire du mêlange de l'eau de chaux & du souffre) que le secret des Eaux Minérales de Languedoc est découvert,

* Eaux Minérales artificielles.

vert,

vert, particulierement celui des Eaux d'Ieuzet, de S. Jean, d'Alais. Il a essayé d'en faire d'artificielles, & il y a réussi.

M. Bourdelin, par des expériences réitérées, fait voir l'inutilité de l'Opération de M. Stahl au sujet du Sel lixiviel de Gayac.(*a*) Cette Opération augmente la peine & diminuë le profit ; de sorte qu'il est plus court & plus avantageux de se servir des cendres du gayac brûlé à la façon ordinaire que de celles des râpures bouillies, & de l'extrait résineux, en les joignant ensemble.

M. de Boulduc (*b*) rend publique une méthode de préparer le Sublimé, qu'il a pratiquée long-tems, & qu'il juge plus commode & plus succincte que la méthode ordinaire, dont peu d'Artistes veulent se mêler eux mêmes.

(*a*) Sel lixiviel du Gayac.
(*b*) Sublimé corrosif.

Botanique.

Des expériences & des réfléxions faites par M. du Hamel en 1728. & en cette année il résulte, que pour les bons effets des Greffes*, il faut un rapport quoique peu connu entre l'arbre & la branche antée, rapport de seve à seve, d'orifice à orifice, &c. rapport en un mot de sympathie explicable ou inexplicable. Ses observations se réduisent 1°. à fixer les deux extrêmes des Greffes. La meilleure de toutes est celle de Poirier sur Poirier, ou de Cerisier sur Merisier. La pire est de Prunier sur Orme. La varieté des autres est infinie en bien ou en mal. 2°. Au rapport des tems de végétation : l'Amandier vegete plutôt que le Prunier. Le premier greffé sur l'autre exige de la nourriture dans un tems où le second ne sçauroit en donner que peu ou point. Le sujet & la greffe périssent lente-

* Greffes.

ment ou assez vîte. Le même effet arrive par opposition de causes, si le Prunier est enté sur l'Amandier. Dans l'un & l'autre cas il se forme à l'insertion une espece de bourlet ou de gomme. La seve arrêtée se corrompt comme le sang. 3°. A la force réciproque du sujet & de la greffe pour leur vie commune. La greffe ne peut survivre au sujet. Mais celui-ci peut survivre à celle-là. D'un autre côté elle peut le faire vivre plus long-tems en tirant à elle ses qualités vicieuses. Ainsi le Prunier enté sur le Pêcher de noyau, prolonge extraordinairement sa vie. Tel arbre dure plus sur un sujet foible, que sur un autre plus robuste. En général les arbres greffés durent moins que s'ils ne l'étoient point. " Il n'est pas hors „ d'apparence (dit M. de Fonte„ nelle) que toutes choses d'ailleurs „ égales, les Peuples Sauvages ne „ vivent plus que ceux qui sont cul„ tivés & polis. „

M. du Hamel, après quelques observations, a tenté heureusement la

décompoſition de la poire *, du moins celle de la peau. La macération longue & fréquente par l'eau commune, l'uſage adroit d'un inſtrument très fin, celui des meilleurs microſcopes, & ſur tout une patience égale à l'adreſſe, lui on fait découvrir que la peau de la poire a quatre membranes, au lieu que celle de l'homme n'en a que trois. « Il appelle la premiere enveloppe *Epi-*
„ *derme ;* la ſeconde *tiſſu nuqueux*,
„ à cauſe d'une certaine viſcoſité ;
„ la troiſiéme *tiſſu pierreux ;* & la
„ quatriéme *tiſſu fibreux*... Il con-
„ jecture que les pierres *de poires*
„ ſont des glandes vegetales ana-
„ logues aux animales, & qui font
„ des ſécrétions de ſucs », juſqu'à leur entiere dureté.

Entre quelques Obſervations botaniques, communiquées à l'Académie par MM. Benoît Stehelin de Bâle, Sarraſin Médecin de Quebec, Marchant, & Garſin, nous choiſirons celle du dernier ſur un helio-

* Poires diſſéquées.

trope malabare. Cette plante est une vraye sensitive ou *mimose* extrêmement sensible. Les autres ferment leurs feuilles en-dessus, & celle-ci les ferme en-dessous, soit au coucher du Soleil, soit au tact, d'où vient qu'on l'appelle tantôt *dormeuse*, tantôt *chaste*. M. Garsin (nous dit-on) a traité ce sujet selon la méthode la plus exacte des Botanistes.

Géométrie.

Nous n'étalerons pas ici toutes les richesses de cet article & des suivans. L'Extrait même de M. de Fontenelle * sur la *Theorie générale des lignes du quatriéme ordre* est long par nécessité, & demande une attention, que l'on n'accorde guéres à de seconds Extraits, tels que les nôtres.

„ Nous avons déja (dit l'Histo-
„ rien) entamé cette matiere en
„ 1729. quoique legerement, tant

* Théorie générale des lignes du quatriéme ordre.

„ à l'occaſion d'un Ecrit de M. Ni-
„ cole, ſur les lignes du troiſiéme
„ ordre, que d'un autre de M. de
„ Maupertuis, ſur une affection ſin-
„ guliere de quelques-unes du qua-
„ triéme. Mais une Theorie géné-
„ rale de ces dernieres lignes entre-
„ priſe par M. l'Abbé de Brage-
„ longne, nous ouvre un champ
„ ſans comparaiſon plus vaſte, &
„ nous pourrions dire en changeant
„ un ſeul mot dans un beau Vers
„ de Virgile,

Magnus ab integro Curvarum naſcitur ordo.

M. l'Abbé de Bragelongne nous donne lui-même en peu de mots une idée de ſon deſſein & de l'execution. Après avoir relevé les obligations qu'on a, ſoit à l'application de l'Algebre à la Geométrie, ſoit au calcul de l'infini, aux nouvelles découvertes qui y ont rapport, & à la Geométrie de l'infini de M. de Fontenelle, il fait une hiſtoire ſuccinte de l'examen ſucceſſif des cour-

bes, fait en divers tems par différens Geométres, & par lui-même en 1708, puis il conclut ainsi : " J'ai
„ crû pouvoir me flatter que cet
„ examen des lignes du quatriéme
„ ordre auroit au moins les agré-
„ mens de la nouveauté, & cela
„ avec d'autant plus de raison, que
„ ce Traité n'a nul rapport avec
„ l'Ouvrage de M. Mac-Laurin, ni
„ avec l'Analyse que je donnai en
„ 1708. des Theoremes de M.
„ Newton. En effet il ne s'agit pas
„ ici d'examiner les lignes particu-
„ lieres du quatriéme ordre, qui
„ naissent de tel ou tel mouvement
„ continu & organique, mais d'al-
„ ler, pour ainsi dire chercher les
„ lignes de cet ordre jusques dans
„ leurs sources, d'en faire con-
„ noître les différentes classes, &
„ les différentes especes ; & ensuite
„ d'en déduire les principales pro-
„ prietés par le moyen de l'analyse
„ ordinaire, aidée de l'analyse de
„ l'infini. „

* Nous ne ferons aussi qu'indi-

* Courbes Tautochrones.

quer le Mémoire de M. Bernoulli, Professeur de Mathématique à Bâle. Sçavoir, *Méthode pour trouver les Tautochrones dans les milieux resistans, comme le quarré des vîtesses.* L'on sçait que l'Isochronisme des corps tombans est une proprieté de la Cycloïde : mais on suppose la chûte dans le vuide pour la spéculation, & pour la pratique dans un milieu dont la résistance soit comme insensible. M. Bernoulli a voulu étendre cette proprieté à d'autres courbes parcouruës dans des milieux résistans, mais dont la résistance fût selon les quarrez des vîtesses du corps tombant, hypothese la plus à la mode, & « peut-être la seule, » (dit l'Historien) qui rende possi- » ble la solution du problême tant » il est difficile. Il ne tiendra qu'aux » Geometres d'éprouver combien » il l'est encore dans cette hypo- » these là même, & il faudra être » habile pour le bien sentir. »

* Il n'y a pas moins d'art dans

* Courbes aux approches égales.

le Mémoire de M. de Maupertuis ſur la courbe nommée *Deſcenſus æquabilis*, *aux approches égales*. C'eſt le nom que lui donna M. Leibnitz, en propoſant aux Geométres de la chercher. C'eſt-à-dire, qu'il vouloit qu'on trouvât le chemin d'un corps, qui en tombant s'approcheroit toujours de l'horiſon, ou d'un centre en un tems égal. Lui & MM. Bernoulli & Varignon trouverent que cette courbe etoit une ſeconde parabole cubique poſée de maniere que ſon point de rebrouſſement fût le plus élevé. Tout cela ſuppoſoit le vuide, ou un milieu d'une réſiſtance uniforme & indépendant de la vîteſſe. M. de Maupertuis réſout ce problême dans toutes les hypotheſes de réſiſtance, & il trouve des courbes d'approches égales fort ſupérieures à la parabole cubique.

* M. Nicole, dans deux Mémoires, examine & réſout diverſes queſtions ſur le ſort des jeux, en ſuppoſant de la ſupériorité d'une part,

* Problêmes ſur les jeux.

ſoit qu'elle vienne de la nature du jeu ou de l'habileté. Le premier ne roule que ſur le ſort de deux joueurs, pour tel nombre de parties qu'on voudra. Le ſecond détermine le deſtin de tant de joueurs que l'on veut dans un nombre de parties déterminé. Il ſe ſert dans l'un & l'autre de la méthode analytique. Mais il la quitte dans le ſecond, lorſque les cas deviennent fort compoſés, & il en donne une autre plus ſimple, plus facile, & plus feconde, avec l'avantage de fournir une méthode générale pour élever un multinome compoſé de tant de parties qu'on voudra à une puiſſance quelconque.

* Pour découvrir de nouvelles propriétés de l'hyperbole, M. Mahieu établit la comparaiſon de cette Section conique avec le triangle & le cercle, ſur un principe qui ſuit d'une propoſition qu'on trouve dans ſon Mémoire préſenté à l'Académie en 1724. « Ce principe fait remarquer » que les coupées & les appliquées

* Nouvelles propriétés de l'hyperbole.

» priſes ſur l'aſymptote de l'hyper-
» bole, peuvent être repréſentées
» par une ſuite infinie de baſes
» changeantes, qui appartiennent
» à des Triangles, qui pris deux à
» deux ont deux côtés égaux cha-
» cun à chacun. On verra (ajoû-
» te-t-il) dans les Mémoires ſui-
» vans, que cette propriété eſt très-
» étenduë, & qu'elle continuë à
» ſe faire remarquer juſque dans les
» courbes d'un ordre plus élevé,
» dont les appliquées ſont les coor-
» données priſes ſur l'aſymptote
» de l'hyperbole ; en ſorte qu'on
» pourroit réciproquement faire
» uſage de l'hyperbole pour décri-
» re ces courbes, & de ces courbes
» pour décrire l'hyperbole. Au reſ-
» te, les principes de ce Mémoire
» ſont ſimples. Quoique ſimples ils
» conduiſent à une propoſition qui
» ſemble un véritable paradoxe, qui
» eſt que deux eſpaces inégaux,
» l'un conſideré dans le cercle,
» l'autre dans l'hyperbole, contien-
» nent un même nombre de lignes
» égales. Je ferai voir.... que ce

» qui semble un paradoxe se ren-
» contre dans toutes les courbes
» en les comparant deux à deux de
» la même maniere que j'ai com-
» paré le cercle & l'hyperbole, &
» je déduirai de cette comparaison
» de nouvelles courbes, que je nom-
» merai les *déplacées*. »

Astronomie.

* Sans entrer ici dans la sçavante Théorie de M. Cassini, & de M. de F.... sur un systême général par rapport aux Cometes, il suffit ici de remarquer, que pour parvenir aux moyens de l'établir, la Comete de 1729. & 1730. étoit une des plus singulieres. Depuis plus de cent ans il n'en avoit paru aucune qui fût d'une si longue durée. Elle a été vûë dans le même lieu du Ciel en deux tems différens, pendant la retrogradation & la direction. Par d'autres observations jointes à celles-ci, M. Cassini a conclu « qu'en

* Comete de 1729. & 1730.

» posant la distance moyenne de » cette Comete au Soleil un peu „ plus de quatre fois plus grande „ dans les six mois qu'il l'a apper- „ çûë, que celle de la Terre, il ap- „ proche presqu'autant du vrai que „ l'on ait fait pour la distance d'au- „ cune Planete. „ D'où il suit que la révolution entiere de la Comete, selon la regle de Kepler, est d'environ dix années : " Ce qui est & „ une nouvelle gloire pour la re- „ gle qui ne s'étendoit pas encore „ jusques-là, & une forte preuve „ que quelques Cometes tout au „ moins sont des Planetes solaires.„

Géographie.

* Nous rapporterons simplement & dans les termes de M. de F.... la décision d'une difficulté élevée & résoluë dans l'Académie. " Le P. » Laval, dans son Voyage de la

* Contestation sur un point de Géographie.

„ Louisiane en 1720, avoit donné
„ par ses observations la différence
„ de Longitude entre Paris & l'Isle
„ Dauphine, située à l'embouchure
„ de la Riviere de la Mobile, plus
„ petite de 11. degrés que celle de
„ la Carte de l'Amérique de M.
„ de Lisle, publiée en 1722. Le P.
„ Laval se tenoit sûr de l'exactitu-
„ de de son Observation, & son
„ habileté n'étoit pas contestée. Cel-
„ le de M. Delisle ne l'étoit pas non
„ plus, & il étoit armé d'un grand
„ nombre de raisons très fortes,
„ qu'il exposa à l'Academie; & ils
„ différoient tous deux à tel point
„ qu'on ne pouvoit les concilier en
„ supposant que l'un ou l'autre se-
„ roit tombé dans quelque legere
„ erreur. Enfin le doute fut levé par
„ l'Eclipse (de Lune 8 Août 1729.)
„ elle fut vûë à Paris pendant tou-
„ te sa durée, & à la Nouvelle
„ Orleans vers sa fin seulement (par
„ M. Baron.) M. Cassini ayant com-
„ paré les tems des phases observées
„ par lui & par M. Baron, où s'é-

„ tant ſervi de quelques autres Ob-
„ ſervations faites en France, a trou-
„ vé qu'il en réſultoit entre les deux
„ lieux une différence de méridiens
„ aſſez conforme à celle que M.
„ de Liſle avoit poſée. „

L'on voit d'un autre côté que M. Buache qui faiſoit gloire d'être diſciple de M. de Liſle, aidé d'un plus grand nombre de Mémoires, a fait une Carte du Méxique, qui diffère aſſez conſidérablement de celle de ſon Maître, mais beaucoup moins de la derniere édition de l'Amerique par le même Auteur.

Enfin M. de Mairan défend ſolidement la mémoire de feu M. de Liſle, contre une Critique *de M. Davall, qui ſe trouve dans les Tranſactions Philoſophiques de la Societé Royale de Londres N°. 402. an.* 1728. *touchant la comparaiſon qu'a fait M. de Liſle de la grandeur de Paris avec celle de Londres, dans les Memoires de l'Académie des Sciences, année* 1725. *p.* 48.

Méchanique.

* Dans la premiere Partie que M. Couplet donna en 1729. sur la poussée des voûtes, il considéra les voussoirs comme parfaitement polis, hypothese purement géométrique. Il les considere dans la seconde Partie suivant la réalité, c'est-à-dire, comme assez liés ensemble pour ne point glisser les uns sur les autres. Selon cette supposition il démontre que la voûte ne cassera point si la corde de la moitié de l'extrados ne coupe point l'intrados, mais qu'elle se trouve dans l'épaisseur de la voûte. Puis il résout divers problêmes; il détermine 1°. la moindre épaisseur uniforme que l'on puisse donner à une voûte circulaire de 180 degrés. 2°. La plus petite épaisseur pour 120 degrés. 3°. La poussée horizontale d'une voûte dont l'intrados & l'extrados sont circulaires. 4°. La base du pied droit, telle que

* Poussée des voûtes.

l'effort composé de la pesanteur de la voûte, de sa poussée horizontale & de la pesanteur du pied droit soit dirigé vers un point donné quelconque de la base. Enfin le tout est traité de maniere qu'on peut employer les mêmes moyens pour déterminer les moindres épaisseurs qu'on puisse donner à une voûte circulaire pour un arc quelconque, & les épaisseurs convenables aux pied-droits.

* Le Mémoire de M. Pitot sur le mouvement des eaux peut être regardé comme la suite des Ecrits qu'il a donnés sur cette matiere en 1725, 27, & 29. Après avoir expliqué & rectifié des principes déja reçûs par de célébres méchaniciens sur le mouvement uniforme qui suit du mouvement acceleré, il en fait d'utiles applications aux machines mûës par des chûtes d'eau; puis il considere géométriquement le cours des Fleuves sans égard à la résistance, aux frottemens, & avec les con-

* Mouvement des Eaux.

ditions requises pour un calcul. Il revient enfin à la réalité, & par la comparaison de sa Théorie avec la nature, il rend raison de la différence de quelques Rivieres connuës.

Nous finirons en renvoyant à l'histoire le détail des écrits & des inventions méchaniques, & autres que l'Académie a aprouvé en 1730; aussi-bien que les beaux Eloges de MM. de Valincourt & du Verney.

ARTICLE CXX.

GENERATION HARMONIQUE, ou Traité de Musique Théorique & Pratique, par M. Rameau. A Paris chez Prault fils, Quay de Conty. 1737. in-8°. *Pages* 230. *avec des Planches.*

ON connoît l'empressement & le zéle avec lesquels nos Mémoires sont en possession depuis 15 ou 16 ans d'applaudir les premiers, & long-tems les seuls, aux ouvrages de Musique didactique de M.

Rameau. Le Public content de ce que nous ne lui avons point ſurfait le mérite de ces Ouvrages, & la capacité de cet Auteur, doit nous permettre d'être un peu flatés d'avoir ſi heureuſément prévenu ſon goût, & de lui voir ratifier notre ſuffrage, de concert déſormais avec les Sçavans les plus diſtingués.

Ce fut en 1722. que le *Traité de l'Harmonie* ayant paru, nous en donnâmes deux grands Extraits aux mois de Novembre & de Décembre de la même année, ſi nous nous en ſouvenons bien. Nous n'oubliâmes dans ces Extraits, rien de ce dont nous pûmes nous aviſer pour l'expoſition débrouillée, pour l'arrangement méthodique, pour la conciliation ſyſtématique, pour la démonſtration pleine, correcte, & phyſico-mathématique des trois ou quatre principales idées neuves & fécondes, qu'on peut recueillir de ce Traité, après l'avoir bien médité, & en aidant un peu à la lettre : comme tout Auteur de génie a droit de l'attendre, de ceux qui rendent

compte au Public de ses découvertes.

Encouragé par ce succès, que nous rendîmes brillant & fructueux de notre mieux, tant en particulier qu'en public, pressé d'ailleurs par nos exhortations pour un nouveau développement de ce premier germe de découvertes, M. Rameau donna en 1726. son *Nouveau Système de Musique, pour servir d'introduction au Traité de l'Harmonie.* C'étoit le titre. Car du reste l'Auteur naturellement tourné au raisonnement, à la science, à la Géométrie, se rendant désormais tout-à fait sensible au tour physico-mathématique sous lequel nous avions présenté ses spéculations pratiques, perdit celui-ci un peu de vûë, pour se jetter dans ces *generations harmoniques*, dont on peut voir l'histoire dans nos *Mémoires de Septembre* 1736. *pages* 2017. 18 19. &c.

Un peu moins contens de ce *nouveau Système*, & de cette introduction, qui pourroit avoir besoin elle-même d'introduction, nous n

nous pressâmes plus tant d'en donner l'Extrait. Cependant après en avoir dit notre pensée à l'Auteur en particulier, & parce qu'il y étoit toujours fait une ample mention du Traité de l'Harmonie, dont nous sentions de plus en plus la conséquence, nous donnâmes un Extrait en Mars 1728 ; & en faveur du Traité en question, nous y prodiguâmes avec le même zéle, les mêmes éloges dont nous avions accueilli ce Traité & son Auteur.

Nous ne cessions de l'exhorter à se réduire à ses premieres vûës pour les étendre & les perfectionner. Enfin, par complaisance un peu pour nous, il donna au Public en 1732. une *Dissertation*, qui dans son petit volume, se rapportant solidement & de près à la pratique, à la composition, à l'accompagnement, aux Chifres des Basses, à la méchanique des doigts sur le Clavecin, ranima tout notre zéle pour la gloire d'un si profond Musicien.

Dès le mois de Mars de la même année 1732, non-seulement nous

donnâmes un ample Extrait de cette Dissertation, mais nous y prîmes la liberté de nous plaindre un peu de la lenteur du Public, & de Messieurs les Maîtres de l'art à se prêter aux nouveaux principes d'harmonie; & pour donner l'exemple & aider au progrès, tout de suite après cet Extrait, nous hazardâmes l'ébauche d'un Traité de Composition, que nous croyions alors complet, mais que nous n'appellons plus qu'un demi Traité, depuis que nous avons reconnu de bonne foy l'insuffisance du Principe de la Basse fondamentale, pour la constitution de la Modulation d'un sujet donné. Nous ne disons rien de divers autres morceaux, dont un vrai zéle pour la vraye réputation de cet Auteur, nous a fait remplir nos Mémoires, & qui ont rejailli jusques dans d'autres Ouvrages, & dans d'autres Journaux.

Non content de donner des leçons & des préceptes, à la lueur desquels il avoit découvert des imperfections & des défauts jusques dans

les plus grands modelles, les *Corelli*, les *Lulli*, &c. M. Rameau voulut devenir un modelle lui-même, & instruire par l'exemple à son tour. Il sentoit que sa réputation étoit faite, & qu'il n'y manquoit que l'éclat, le couronnement, & en quelque sorte le sçeau du Public. Nous ne le suivîmes pas dans le nouveau Théatre, où contre notre avis, il jugea à propos de se donner en spectacle. Cependant, quoique ce genre de Musique théatrale ne soit pas de notre compétence, comme nous n'avons pû ignorer le succès de M. Rameau, ni être tout-à-fait indifférens du côté scientifique que ce succès nous présente; nous remarquons avec plaisir en faveur des Sciences, des Regles, des Arts & de leurs partisans, que c'est à sa grande consommation dans ces Regles sçavantes, que M. Rameau doit en bonne partie tout ce succès.

Car dans le lointain où nous voyons la chose, nous avons observé 1°. que cet Auteur, déja célebre & connu des Sçavans par nos

Extraits, & par nos fréquentes citations pendant douze ans, a eu d'abord l'applaudissement des Sçavans : nous disons des Sçavans tout court, beaux esprits, gens de lettres, gens de goût, amateurs, gens du monde sur tout : car autre chose sont les Sçavans de la profession, qui forment en tout genre une classe à part.

2°. Nous avons ensuite reconnu immédiatement nous-mêmes dans la Musique nouvelle un nombre de ces beautés sçavantes d'analyse, de précepte, de méditation, de raisonnement, beautés d'harmonie & de composition qui se répandent jusques dans la mélodie, dans le simple chant, & qui sont souvent aussi piquantes que ces beautés naïves de hazard, d'oreille & de génie, si l'on veut, qu'on a tort de vanter exclusivement.

Avant ceci, & dès 1732 ou 33. l'Auteur nous avoit communiqué l'ebauche du nouveau Traité des génerations harmoniques dont il vient d'enrichir le Public. Nous en avons donné l'histoire générale & notre pensée

pensée particuliere *aux pages* 218. *& suiv. Sept.* 1736. & la lecture que nous venons de faire de l'Ouvrage, confirme à peu-près ce que nous en avions pressenti. Les premiers mots de la Préface sont pleins d'une noble candeur. *Je suis enfin parvenu*, dit l'Auteur, *si je ne me trompe, à pouvoir démontrer ce Principe de l'harmonie, qui ne m'avoit été suggeré que par l'experience.*

C'étoit bien assez, & personne n'étoit en droit d'exiger plus que cela de lui. L'expérience réfléchie d'un aussi habile Musicien que l'est sans contredit M. Rameau, pouvoit suffire, & nous avoit effectivement suffi dès nos premiers Extraits, & dans d'autres Mémoires, pour fonder la démonstration physico-mathématique de l'harmonie fondamentale, & pour porter même cette harmonie encore plus loin en la réduisant à un principe unique, fixe & vraiment fondamental.

Le but de ce nouvel Ouvrage, est de remanier cette Démonstration.

Elle porte ſur une ancienne expérience, & ſur une nouvelle obſervation. L'expérience conſiſte en ce que lorſqu'on pince une corde, outre le ſon principal qu'elle fait entendre à tout le monde, une tête ſonnante diſtingue dans ſon retentiſſement deux ou trois autres ſons, l'Octave, la Quinte ou la douziéme, & la Tierce ou la dix-ſeptiéme; & l'obſervation qui eſt fort ſimple, ſe réduit à remarquer que l'octave, la quinte, la tierce, &c. ſont les parties aliquotes du ſon fondamental, en correſpondance préciſe avec les parties aliquotes, la moitié, le tiers, le quart, le cinquiéme de la corde entiere. Cela une fois éprouvé, & ſur tout obſervé, la démonſtration va toute ſeule ſans autre hypotheſe phyſique, & preſque ſans autre raiſonnement géométrique, n'étant pas beaucoup plus difficile à comprendre, comment un ſon eſt composé de pluſieurs ſons qui ſont ſes parties aliquotes, qu'il eſt difficile de compter dans une corde ſes parties aliquotes,

ſa moitié, &c. car le ſeul tremblement produit, comme nous diſions dans notre premier Extrait, une diviſion naturelle dans la corde, & toutes ſes parties tremblant & frappant l'air, chacune ſuivant le degré de leur tenſion & de leur longueur. La partie du milieu, par exemple, qui eſt la moins étenduë, doit produire le ſon total, la partie ou les parties du quart qui ſont entre celle du milieu & les extrémités ſonnent l'octave, &c. C'eſt un fait que toutes les parties d'une corde tenduës ſont inégalement tenduës depuis chaque extrémité juſqu'au milieu.

A cette raiſon phyſique, qui eſt de fait, mais que nous n'avions peut-être pas aſſez développée juſqu'ici, M. Rameau ſubſtituë une maniere aſſez commode d'expliquer tout d'un coup toute la diverſité des ſons, non-ſeulement qu'une corde, mais que toutes les cordes du monde, tous les tuyaux, & tous les corps ſonores peuvent rendre à l'infini. C'eſt à l'exemple de M. Newton qui

conçoit l'éther mêlé de rayons rouges, jaunes, &c. *Rubrifiques*, *Jaunifiques*, &c. de concevoir l'air mêlé de molecules en quelque sorte *utifiques*, *réïfiques*, &c. c'est-à-dire, capables de trembler, les unes pour *ut*, les autres pour *re*, pour *mi*, &c.

M. Rameau cite, comme il convient, l'ingénieux & sçavant Auteur de cette hypothese. C'est M. de *Mairan*, s'il ne nous cite pas nous-mêmes, c'est qu'il n'ignore pas, comme nous le disions il y a un an (*Sept. 1736. de nos Mem. déja cités*) que *nous n'avons jamais compté avec lui*; que le Public est au fait, & qu'en tout cas ce qui est écrit, est écrit sous des dates des années, des mois & des pages capables de mettre sous les yeux des moins instruits de l'histoire des Arts & des Sciences, l'ordre des progrès de la génération même physico-mathématique du nouveau systême d'harmonie, depuis 1722. jusqu'en 1737. inclusivement.

C'est sur tout dans son premier Chapitre, intitulé *Origine de l'Harmonie*, que M. Rameau étale sa do-

ctrine physico-mathématique sur la pluralité harmonieuse des sons renfermés dans le plus simple son d'une corde, d'un tuyau, d'une *pincette même.* Il n'y oublie pas son expérience, & notre observation de plusieurs tuyaux d'orgue, qui ne font entendre qu'un son lorsqu'ils sont d'accord, & que le son fondamental, ajoûtons-nous ici, est assez fort pour couvrir tous les autres sons, sans quoi on ne tient rien. C'est le d'une corde dont le son total absorbe sans difficulté ceux de ses parties.

Les Chapitres suivans sont une sorte de Métaphysique assez enveloppée du principe de l'harmonie, appliqué au détail de la Musique, aux progressions, aux consonances, aux dissonances, au genre diatonique, aux *Tétracordes* des Anciens, dont nous doutons que notre Auteur ait atteint la vraye origine. Car il veut tout rapporter à son principe, & l'arbitraire au moins ne s'y rapporte pas, le principe étant géométrique, méchanique, nécessaire en un mot.

Le Chapitre septiéme est fait avec

plus de ſoin & dans le goût du premier. Peut-être la matiere du *Tempéramment* des inſtrumens eſt-elle auſſi un peu plus de la compétence du célébre Muſicien, il ſeroit à ſouhaiter qu'il l'eût encore un peu moins enchaînée à ce principe métaphyſique. Car le tempéramment eſt une choſe toute phyſique, toute arbitraire, & une vraye alteration du Principe géométrique. L'Auteur depuis ſon Traité d'Harmonie a toujours eu cette matiere fort à cœur, & dès ſon nouveau ſyſtême il lui avoit conſacré, comme ici un long Chapitre, dont nous lui fîmes voir alors, & dont il reconnoît ici l'inſuffiſance, & même le faux.

Nous avons vû, nous avons même fait naître ce penchant. Les Anciens étoient fort au fait des générations harmoniques; mais parmi les Modernes la perfection de la Muſique pratique ayant pris le deſſus, peu de Muſiciens avoient été Géometres, peu de Géometres avoient été Muſiciens, & le commerce des deux ſciences étant rompû, il s'y

étoit glissé bien des erreurs, entre autres celle de regarder toute la Musique comme arbitraire. Dans nos Extraits de M. Rameau, nous prîmes le parti de la Géométrie, & des droits rigoureux des nombres harmoniques.

Le célébre M. D. M. nous opposa en présence de M. Rameau qui étoit de son avis, celui du non moins célébre M. *Huguens*, qui avoit avancé que si on chantoit ces seules notes *sol*, *ut*, *la*, *re*, *sol*, dans la justesse des nombres la voix ne sçauroit retomber sur le même *sol* tonique par où elle auroit débuté. Nous calculâmes ces sons, & dès le lendemain nous eûmes l'honneur d'envoyer à M. D. M. la résolution géométrique de sa difficulté. Il parut s'y rendre dans sa Réponse par écrit & de vive voix.

M. Rameau qui fut témoin de tout, en fut d'autant plus frappé, qu'il avoit lui-même établi dans son Traité d'Harmonie la source des mêmes erreurs où avoit donné avant lui M. Huguens. Car à la p. 23. de ce

Traité on trouve un ton mineur de *ut* à *re*, un majeur de *re* à *mi*, un majeur de *fa* à *ſol*, un mineur de *ſol* à *la*, & un majeur de *la* à *ſi*. Ce qui renverſe tout l'ordre des générations harmoniques, qui donnent tout d'un coup démonſtrativement un ton majeur *ut re*, un mineur *re mi*, deux tons majeurs conſécutifs *fa ſol* & *ſol la*, un mineur *la ſi*.

Nous relevâmes ces erreurs dans nos Extraits du Traité de l'Harmonie, mais doucement & en excuſant l'Auteur, comme nous l'excuſons encore, parce qu'on peut être conſommé comme il l'eſt dans la pratique ſans être Géometre & Calculateur.

Or voilà ce qui avoit trompé M. Huguens, il n'avoit connu avec les Muſiciens, non plus que M. Rameau, que deux ſortes de Tierces, majeures & mineures, comme *ut mi mi ſol*, dans les rapports de 4 à 5, & de 5 à 6. Au lieu qu'il y en a encore deux autres ſortes de *maximes* comme *fa la*, & de *minimes*, com-

me *la ut*, & *re fa*, dans les rapports de 64 à 81, de 27. à 32, de sorte que dans l'exemple de M. Huguens *sol ut la re sol*, si l'on ajoûte à la maniere des Musiciens les rapports 3. 4. 27. 9. 3. ou leurs équimultiples octavaires, on trouvera toujours le rapport d'égalité entre les deux extrêmes par un juste progrès de quintes, que rien ne peut éluder.

Notre Auteur prévenu de certaines maximes de pratique. & sans doute un peu hors de sa sphere, dans celle de ces générations harmoniques, comme nous le lui avons prédit, n'a jamais voulu entendre à deux tons majeurs consécutifs, comme *fa sol* & *sol la*. Ce *la* en particulier lui a toujours fait illusion, soit dans l'accord prétendu fondamental de la grande sixte *ut mi sol la*, soit lorsqu'il avança il y a un an dans nos Mémoires d'Août, déja cités, que *la* étoit incommensurable & dissonant, comme *fa*. Toutes choses démontrées fausses par ce simple ordre de génération 1 3. 9.

27 qui donne *ut*, *sol*, *re*, *la*, où *la* répond à 27 tout aussi juste que *ut* à 1. *sol* à 3. *re* à 91, & où l'on voit nommément que *sol* étant 3. 6. 12. 24, & y ayant de 24 à 27. le rapport de 8 à 9, le ton *sol*, *la* est majeur. Ce qu'il falloit démontrer.

Voilà la rigueur géométrique, mais dans la pratique on ne sçauroit y atteindre; & il faut prendre un températmment, & rendre égaux tous les tons, & sur tout les demi tons. Suivant la Géométrie, tous les partages sont inégaux. L'Octave se partage en quinte & quarte : la quinte en tierce majeure & mineure; la tierce en ton majeur & mineur, le ton en semi-ton majeur & mineur; maxime même & minime. C'est le systême naturel, qui est aussi celui du *Bequarre* : car il n'y a absolument que deux systêmes; le systême *ascendant*, qui renferme le naturel & le bequarre, & le systême de *Bemol*, qui est *descendant*, dissonant, & qu'on peut appeller artificiel.

Ce systême a bien aussi sa justes-

se géométrique, mais incompatible & incommensurable avec le naturel bequarre. On ne peut dans la pratique les concilier que comme dissonantes, & encore par témpéramment. Car pour n'en parler que sous ce dernier point de vûë, il devroit dans le Clavecin & dans l'Orgue y avoir une touche différente pour l'*ut* dieze, & une pour le *re* bemol, qui géométriquement & dans le vrai n'est pas le même, une pour le *re* dieze, & une pour *mi* bemol, une pour le *mi* dieze différente du *fa*, une pour le *fa* bemol différente du *mi*, une pour le *fa* dieze, une pour le *fa* double dieze différente du *sol*, &c. & encore une pour la quinte de *la* différente du *mi* tierce d'*ut* &c. ce qui multiplieroit les touches & la difficulté de jouer comme à l'infini.

Dans la pratique, comme la différence n'est pas grande par exemple, entre l'*ut* dieze & le *re* bemol, on prend le milieu, & la même touche fait face à deux & à trois modulations différentes. M. Rameau

dit des choſes admirables ſur le fonds d'harmonie qui détermine la même corde à repréſenter à l'ame ces diverſes modulations, & ſouvent à lui faire ſentir l'impreſſion de l'*enharmonique* des Anciens tout auſſi naïvement que ſi l'inſtrument étoit monté par quarts de tons. C'eſt dommage que la netteté du diſcours ne réponde peut-être pas tout-à-fait à la profondeur de ſes penſées.

Pour la pratique du temperamment, il aboutit enfin à la pratique des Anciens, & nommément du célébre *Ariſtoxene* qui avoit conclu à partager l'octave en 12. demi-tons égaux par le ſecours de 11. moyennes proportionnelles. Il eſt étonnant que les Anciens il y a plus de 2000. ans, & dès le tems d'Ariſtote, ces anciens, à qui on ne veut accorder qu'une pratique de Muſique fort bornée & fort imparfaite, en euſſent porté juſques là la théorie. Pour le moins M. Rameau qui n'a pas crû devoir aller plus loin qu'eux en ce point, auroit-il pû les ménager un peu plus, & les trai-

ter avec moins de mépris.

Sa découverte eſt préciſément la même que celle d'Ariſtoxene, & cependant ſans le citer, au moins dans cet endroit, il ſe plaint de ceux qui pourroient le traiter de Plagiaire, & ſe donne ſeul pour inventeur. Il appuye ſa prétention ſur des raiſons qu'il eſt juſte de rapporter. Il a découvert ce tempérammment, dit-il, par la raiſon & non par le raiſonnement : c'eſt ſon Principe d'harmonie fondamentale qui le lui a donné, au lieu que les Anciens, ſelon lui, l'avoient trouvé par hazard & par ſimple ſentiment. C'eſt aux Anciens ou à leurs partiſans, de faire valoir leurs droits, & de diſcuter, ſi on peut trouver, chercher même par hazard ou par ſentiment à partager l'octave en 12 par le ſecours de 11 moyennes proportionnelles.

M. Rameau perſiſte dans cet Ouvrage à regarder l'accord de la grande Sixte comme fondamentale : le *Mémoire* déja cité de Septembre 1736. a ſuffiſamment éclairci cet ar-

ticle. *Le double emploi* eſt un terme bien imaginé pour ſauver à demi les débris du ſyſtême ſimple de deux accords fondamentaux, que nous avions par erreur attribué à l'Auteur dans nos premiers Extraits du Traité de l'Harmonie.

Le dix-huitiéme Chapitre, eſt le plus conſidérable, non-ſeulement par la longueur, mais ſur tout par la *matiere* purement *muſicale* que l'Auteur y traite en grand maître, en praticien conſommé. Il débute par des définitions d'une juſteſſe parfaite. L'art de la compoſition, *dit-il*, „ dépend de la connoiſſance de la „ modulation; & cette connoiſſan„ce conſiſte dans celle des interval„les des accords ou de l'harmo„nie, des modes & de toutes les „ ſucceſſions harmoniques poſſibles, „ ſoit dans un même mode, ſoit „ dans le paſſage d'un mode à un „ autre: qui ſçait moduler ſçait com„poſer de la Muſique. „

Il eſt donc uniquement queſtion de modulation dans ce Chapitre, l'Auteur le partage en deux Arti-

cles, & fait dans le premier fort bien connoître la modulation d'une Basse fondamentale prise à volonté. C'est comme un Traité de la Modulation en général, mais le point de la difficulté consiste dans l'application particuliere des regles générales à un chant donné, dont il faut trouver la basse fondamentale pour en connoître la modulation, & dont par malheur il faudroit connoître la modulation pour en trouver la basse fondamentale. C'est le cercle vicieux où nous laissâmes la chose il y a un an dans le Mémoire cité, & où nous la laisserons encore quelque tems, puisque l'Auteur l'y a laissée.

C'est à la Theorie des Anciens, des Grecs, d'Arétin même qu'il faut revenir si l'on veut aller plus loin. Notre Auteur ne se dispose pas à nous y ramener : car ce Chapitre XVIII. est suivi d'un Chapitre final, dont le but est de prouver, que « les Anciens n'avoient „ d'autre connoissance de la Musi- „ que, que celle qu'on en peut

„ tirer par la ſeule expérience, &
„ qu'il en eſt de même encore des
„ Modernes, *d'où leurs regles ſont*
„ *preſque toutes fauſſes.* „

La Muſique eſt pourtant une ſcience ou un art tout phyſico-mathématique, & par conſéquent tout-à-fait expérimental. Il eſt fort douteux que la pratique des Anciens étant auſſi bornée qu'elle devoit l'être dans ces temps-là, leur expérience fut auſſi grande que la nôtre, & il nous reſte bien plus de veſtiges de leur theorie en ce genre que de leur pratique. Celle-ci cependant n'étoit pas auſſi bornée, que quelques uns de nos Auteurs voudroient nous le perſuader, puiſqu'elle produiſoit de ſi grands effets; & quand ces effets ne ſeroient pas auſſi merveilleux que les Auteurs anciens le rapportent hiſtoriquement, il eſt toujours vrai que les Anciens connoiſſoient les effets naturels de la Muſique, tels que nous les connoiſſons, puiſqu'ils en ont parlé ſi préciſément, & que de tels effets ne ſe devinent pas.

Pour ce qui eſt des modernes que

M. Rameau confond ici, & en bien d'autres endroits avec les Anciens, dans le degré d'estime où il les place, il est difficile de lui accorder que presque toutes *leurs regles soient fausses*. Des regles fausses produiroient incontestablement une fausse Musique, une musique mauvaise, pleine de discordances, & tout-à-fait désagréable à l'oreille. L'oreille est un sens si délicat *superbissimum aurium judicium*, dit un Ancien, & ont redit après lui bien des Modernes. De fausses Regles de perspective & de coloris, produiroient de fausses peintures. De fausses Regles de Grammaire produiroient des discours barbares, pleins de solécismes & de contre-sens. Sur un faux Principe, ou par une fausse Méthode on ne peut raisonner juste, & aboutir à une vraye conclusion.

M. Rameau donne plus d'avantage qu'il ne veut aux Musiciens modernes, lorsqu'il met en question la vérité de leurs regles; ils font sûrement de bonne musique, & M. Rameau en convient; en tout cas

Lulli, Campra, Couprin, Corelli, Vivaldi, & cent autres illustres ont le suffrage de toute l'Europe ; preuve incontestable de la validité, de la vérité au moins de leurs regles. M. Rameau n'a pas dit ce qu'il vouloit dire ; nous osons avancer que nous connoissons le vrai fonds de sa pensée, & il est juste que nous aidions encore une fois à la lettre, après l'avoir fait si souvent en sa faveur.

Il accorde aux Modernes & aux Anciens les connoissances qu'on tire de l'expérience. L'expérience est un guide qui n'est point faux. Seulement il peut n'être point assez lumineux ni suffisant dans mille cas imprévûs ou non éprouvés. L'expérience ne fournit que des regles de détail, les Principes valent mieux, ils sont généraux, & embrassent tout le détail des regles & des cas divers. Voilà ce que nous avons dit souvent au sujet des Principes de M. Rameau, & ce que nous sommes bien assûrés qu'il a voulu dire lui-même. Messieurs les Musiciens, que cette accusation de faux a un peu révoltés,

doivent la prendre avec le correctif que nous lui donnons, & que nous espérons que M. Rameau ne désavouëra pas.

ARTICLE CXXI.

DISCOURS SUR L'ART de Négocier. A Paris chez Nyon fils, Quay des Augustins, près le pont S. Michel, à l'Occasion. 1737. *Avec Approbation & Privilege du Roy. Pages 165. sans la Préface & l'Epître au Roy.*

SI le succès d'un Ouvrage, dépend du génie de l'Auteur, & de l'application constante avec laquelle il a approfondi l'objet de son travail, on ne peut que penser bien avantageusement de ce Traité de l'art de négocier. C'est un Maître de l'art qui s'explique, & qui le fait avec cette profondeur & cette intelligence que les talens distingués, cultivés par une longue experience, peuvent seuls donner; & ce qu'il y a de plus estimable ici, c'est que la

vertu s'y trouve toujours d'accord avec les lumieres. En ſuivant les maximes de M. P**. le Politique le plus habile, ſera en même-tems le Citoyen le plus noble, le plus généreux, le plus déſintéreſſé. N'eſt-ce pas rendre aux hommes le plus grand ſervice, que de leur apprendre, & de les forcer à reconnoître, ce qu'un préjugé malheureux les porte tous les jours à contredire, que la ſcience de négocier exige encore plus de candeur & de probité, que de ſoupleſſe & de manége?

Cette importante matiere, a été traitée par quantité d'Auteurs, ſur tout depuis deux ſiécles, & chaque nation a ſes Politiques à peu-près comme ſes Poëtes. En France on connoît Wiquefort, & le Livre de feu M. de Callieres; ces conſidérations n'ont point refroidi le zéle de l'Auteur, & le Public doit lui en ſçavoir un gré très-particulier. Les mêmes idées, changent, pour ainſi dire d'eſpece, & les plus connuës deviennent nouvelles ſous la plume qui la derniere ſe charge de nous

les rendre. On ajoûte, on retranche, on perfectionne; c'eſt le même fonds, ſi l'on veut, qui nous a été tranſmis par nos Peres; mais les embelliſſemens que l'on y fait, ſurpaſſent la valeur intrinſeque de l'heritage, & le font oublier; ce que nous allons dire, juſtifiera pleinement ce témoignage; on ſent bien que nous ne pouvons que nous attacher aux choſes mêmes, & que le plus ſouvent nous ſerons obligés de nous contenter de les indiquer rapidement. L'analyſe déja ſéche en général par elle-même, le devient infiniment davantage, lorſqu'il s'agit d'un ouvrage extrêmement ſerré & concis; dans ce cas-là c'eſt l'eſprit de l'Auteur qu'il faut tâcher principalement de ſaiſir, ſans ſe borner ſcrupuleuſement à ſes expreſſions.

La Préface, à proprement parler, n'eſt que l'éloge de l'Art de négocier. Rien n'eſt ſi néceſſaire, ſi utile, ſi indiſpenſable. Le commerce que les hommes ont les uns avec les autres, exige & ſuppoſe des négociations continuelles; c'eſt ce qui

fait le bonheur & les agrémens de la vie: c'eſt ce qui conduit à la fortune, & qui en applanit les voyes. On s'attache des amis, & on ſe les conſerve. C'eſt en étudiant leur caractere, en s'y prêtant ou livrant, ſelon les occaſions, en prévenant leurs ſouhaits, en partageant leurs peines, en ſe conformant à leurs goûts & à leurs idées? N'eſt-ce pas-là negocier? Pour faire un chemin diſtingué, quelque profeſſion que l'on embraſſe, on ſçait ce qu'il en coûte; on avance, & on recule à propos, on joint l'inſinuation à l'activité, on bruſque une démarche qu'un inſtant unique juſtifie; on mine avec patience ce que la force ne pourroit emporter; la prudence tour à tour dicte ce qu'il faut dire, & regle le ſilence. C'eſt donc encore négocier; la vie ſe paſſe à cela, & la négociation eſt l'ame de la ſocieté.

Mais elle fait & aſſure le bien public. Voilà ſa gloire principale; & c'eſt ſous ce point de vûë qu'il faut l'enviſager dans ce diſcours; l'application de cet art précieux, a aujour-

d'hui plus d'étenduë qu'autrefois. Une lecture attentive de l'Histoire Ancienne, dit notre Auteur, démontre cette vérité. Les Ambassades n'avoient que des objets passagers; un terme fort court décidoit de la paix ou de la guerre. Les Nations voisines, engageoient une querelle par des voyes fort simples, & la terminoient pour l'ordinaire sans l'appareil & le concours d'une médiation qu'il faut ménager avec adresse. Aujourd'hui tout est lié, & la moindre impulsion remuë une infinité de ressorts. Des années entieres, ne suffisent pas souvent pour ajuster ce qui n'est qu'un incident leger dans la piece principale.

De-là il s'ensuit que le métier de négotiateur, demande beaucoup de talens naturels, de grandes connoissances, un usage du monde, qui nous fasse deviner les hommes & pénétrer leurs pensées, sans paroître y travailler, & sans les mettre sur la défiance par l'inquiétude qui accompagne toujours les recherches; le secret enfin si merveilleux d'échap-

per aux regards les plus perçans de ceux qui nous observent de plus près, & de mériter pourtant leur estime par la candeur, & la noble facilité de nos manieres; en vain la nature aura fait en notre faveur les plus grands frais, nous ne serons jamais que des Négociateurs médiocres, si une application laborieuse n'a fortifié, & mûri ces premieres dispositions.

Il paroit étonnant à l'Auteur, & avec raison, qu'une profession si relevée, soit en quelque façon totalement oubliée parmi nous, ou confonduë avec les autres; & en effet on ne voit point qu'on la place au rang des destinations qui se font des sujets. On entre dans l'Eglise, on prend le parti des Armes, ou celui de la Robbe, personne ne s'éleve précisément pour la négociation. Nous avons de l'esprit, des graces, de la saillie, une conception vive, un goût naturel, nous détermine quelquefois à combiner les intérêts publics. Voilà pour l'ordinaire ce qui nous rend propres à les discuter, & ce qui

qui nous fait choisir pour y travailler ; notre gloire dans un sens, en est plus grande ; elle seroit peut-être plus pure & plus assurée, si de bonne heure nous nous étions bornés aux objets uniquement propres de la négociation.

Les Etrangers ont sur cela des idées bien différentes des nôtres. A leurs premieres études, plus sérieuses, moins superficielles que celles qui se font parmi nous, succede une étude encore plus réfléchie du droit public, & des grands principes sur lesquels il est fondé ; la naissance, bien loin d'être un privilege pour s'en dispenser, en rend l'obligation plus étroite. On est persuadé parmi eux, que les travaux du Gouvernement & de la Magistrature, n'illustrent pas moins la grandeur naturelle que les exploits militaires ; on voyage ensuite, mais ces voyages ne sont point de simples amusemens ; on voit, on examine, on compare, on rapproche ; on revient dans sa patrie enrichi des dépoüilles des

Nations que l'on a vûës ; l'expérience vient ensuite au secours de la spéculation, & corrige ce qu'elle a toujours de défectueux ou de trop vague. On entre dans la carriere, on se met avec modestie à la suite d'un Maître que ses succès auront rendu célébre. Pourquoi, dans cette carriere, les premiers degrès aviliroient-ils ? A la guerre, il y a un apprentissage, auquel les Princes même se soumettent avec empressement. On se forme donc au maniment des affaires publiques, comme on arrive dans l'art militaire jusqu'au Commandement.

Le préjugé a établi parmi nous une méthode toute contraire. Le droit public, les intérêts politiques, n'entrent point dans l'arrangement de nos occupations : après la premiere jeunesse une estime trop outrée de nous-mêmes, nous concentre dans notre patrie. On voyage peu, ou si quelquefois on le fait, ce n'est, à ce que l'on croiroit volontiers, que pour venger les Nations étrangeres

de nos mépris, par la conduite que nous portons chez elles.

Il seroit donc à souhaiter extrêmement, conclut l'Auteur, que des principes aussi peu fondés, fissent place à des idées plus saines; & voici sur cela le plan qu'il trace. C'est dès l'enfance qu'il faudroit former à la profession importante de négociateur les sujets qui y seroient propres; dès l'âge le plus tendre les études, comme les amusemens, devroient être relatives à ce point de vûë. Des Maîtres habiles, devroient être employés à former sur tout le jugement, à donner sur chaque chose des idées nettes, à remplir l'esprit de ces maximes invariables, & à en faciliter l'application aux différentes situations où l'on peut se trouver.

L'étude des langues vivantes, si elle n'est pas absolument nécessaire, est du moins d'une ressource très-marquée pour réussir? que de difficultés que l'on abrége par-là! que de risques dont on se délivre! on connoît mieux les hommes, on vit

avec eux, on eſt à portée de les gagner plus efficacement; le ſecret de l'Etat eſt moins hazardé. Plus notre langue eſt eſtimée & généralement répanduë, plus les Etrangers nous ſçauront gré de paroître l'oublier, pour nous aſſujettir à parler la leur.

La lecture de l'Hiſtoire, eſt encore d'un plus grand uſage pour quelqu'un qui ſe deſtine aux Négociations; il n'eſt pas queſtion ſimplement de lire par curioſité, ni de charger précisément ſa mémoire d'un aſſemblage de faits qui fatiguent, plus qu'ils n'inſtruiſent, lorſque la réfléxion n'anime pas notre travail. Un eſprit recueilli, ſe tranſporte juſques dans les temps que l'hiſtoire lui préſente. Il paſſe en revûë ces grandes révolutions, il s'y arrête par préférence, en gliſſant ſur les évenemens unis. Il en démêle les principes, il en développe les ſuites, il en étudie les acteurs principaux, il met dans la balance leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, diſtingue le hazard, & le mérite,

& peut-être que dans la comparaiſon, il donne ſouvent ſon admiration à la vertu malheureuſe, en mépriſant le crime couronné. L'Hiſtoire Ancienne offre moins de modeles à ſuivre à la politique moderne. Les tems ont changé, & l'art de négocier s'eſt perfectionné, à meſure que les Nations ſont devenuës plus éclairées ſur leurs intérêts. L'hiſtoire des deux derniers ſiécles, nous fournit les inſtructions les plus complettes; nous retrouvons les évenemens préſens dans ceux qui nous ont précédés immédiatement; les circonſtances peuvent changer; les principes pour ſe décider ſont les mêmes. L'Auteur, entre autres Livres que l'on peut lire, nous indique le Recueil des Ambaſſades de M. du Frêne Canaye, les Ambaſſades du Préſident Jeannin, & du Cardinal du Perron, celle de M. d'Angoulême ſous le regne de Louis XIII. les Mémoires de Monluc, de Sully, de Villeroy, de Baſſompierre, & d'Eſtrades; quelques Ouvrages du Chevalier Temple, *las Impreſas Politicas* de Saa-

vedia, Puffendorff du Droit de la nature & des gens ; le Machiavel même, *ajoûte-t-il*, " pourvû qu'on „ le liſe avec diſcernement, & „ qu'on ne convertiſſe pas en ma- „ ximes & en principes des traits „ qu'il ne faut regarder que com- „ me des opinions particulieres, & „ ſouvent portées trop loin. „ Le jugement qu'il porte des Lettres du Cardinal d'Oſſat, eſt conforme à tout ce que l'on en a penſé. " On » y reconnoît, *dit-il*, l'homme ſa- » ge, profond, méſuré, inſtruit des » grands principes, habile à en fai- » re uſage, décidé dans ſes maxi- » mes, ferme dans ſon langage, & » occupé principalement du bon- » heur de ſa patrie, & des ſuccès » d'un Maître dont il connoiſſoit » toute la valeur. „

Après ces lectures finies ou très-avancées, *continuë l'Auteur*, on peut avec utilité commencer à voyager dans les Païs étrangers. En vérité nous croyons de notre côté qu'il ſeroit fort inutile de preſcrire des regles pour le faire avec ſuccès, à ceux

dont des exercices si respectables, auront partagé la jeunesse, on peut s'en reposer sur leur sagesse. Il est tout simple qu'ils ayent alors pour principal objet de connoître à fonds le génie, les mœurs, les loix, les forces de chaque Nation; qu'ils recherchent les gens de mérite dans tous les genres; & qu'ils s'approprient le bon, par tout où il se présentera à eux. C'est un larcin qui honore. « Heureux celui, *dit notre*
„ *Auteur*, que chaque païs pour-
„ roit regarder comme son éleve,
„ & qu'aucune Nation ne rougi-
„ roit d'adopter ! „

Tel est le chemin qui conduit aux talens & aux connoissances qui constituent le bon Négociateur. A-t-on ces talens, a-t-on ces connoissances; il faut en diriger l'emploi & l'usage, c'est ce que l'Auteur a entrepris de développer dans son Ouvrage.

L'art de négocier, est l'art de conduire les affaires publiques, & de les diriger vers l'objet que l'on se propose. Les uns au-dedans, sont chargés des soins pénibles du Gou-

vernement ; les autres executent au-dehors, & dans les Païs étrangers les ordres de leur Maître. C'eſt de cette derniere branche du miniſtere public, que l'Auteur s'eſt propoſé de traiter.

Chaque profeſſion, demande une eſpece d'eſprit qui y convienne. Difficilement le même homme, ſera l'homme de tous les Emplois. On ſe décide par ambition pour les Poſtes éclatans ; & ſans aucun examen de nos diſpoſitions perſonnelles, l'amour propre prononce que nous pouvons les remplir, puiſqu'ils le ſont tous les jours par des ſujets, auſquels nous nous croyons ſupérieurs ; étrange abus ! L'Auteur veut donc que nous examinions par rapport à nous la choſe à laquelle nous nous deſtinons. Suivant ce plan, il entre dans la diſcuſſion exacte de toutes les qualités qu'un Négociateur devroit avoir pour être parfait. C'eſt un Code de morale, appliqué avec un jugement exquis à l'eſpece dont il s'agit.

Les qualités du cœur, ſont peut-

être plus essentielles dans l'art de négocier, que dans tout autre état. Pourquoi les hommes confondent-ils tous les jours les mauvaises finesses, & la fausseté même avec la dextérité & la prudence? On peut bien éblouïr pendant un tems par des talens séduisans, mais le défaut de probité perce toujours, & un Ministre soupçonné, & encore plus, convaincu de ce côté-là, devient un instrument inutile, & souvent même dangereux pour les intérêts de son Maître. Les particuliers sont corrompus, mais la multitude est toujours vertueuse, la vérité seule a sur elle des droits incontestables. On gagne par elle & les cœurs & la confiance; & quel chemin ne fait-on pas au moyen d'un ressort si puissant? Mais ne faut-il pas dissimuler, dans l'art de négocier? Sans doute, si la dissimulation n'est autre chose qu'un empire sur nous-même qui ne laisse rien transpirer de ce que nous devons cacher, qu'une reserve sage, modeste, ingénieuse, qui mette une barriere impénétrable

entre les curieux & les secrets de notre Maître. Ce n'est pas là, comme on voit, canoniser la petite supercherie, les malignes confidences, les détours tortueux; une réputation de probité & de candeur, assure le succès d'une négociation; la réputation opposée, ne peut que la faire échouer. Nous renvoyons les Lecteurs aux détails dans lesquels l'Auteur descend pour le prouver.

Trop de chaleur dans le caractére, nous rend peu propres à manier les esprits. On aime sans raison, & on hait de même; dèslors les objets paroissent différens de ce qu'ils sont en effet; on n'a conséquemment, & on ne peut donner que des idées fausses, ou du moins imparfaites. On se trompe avec d'autant plus de danger, qu'on s'en apperçoit moins. Tel est l'empire de la séduction, qui prend sa source dans nos propres défauts.

La modestie personnelle, a des attraits puissans pour gagner & prévenir. L'opinion ridicule où l'on est volontiers de la croire incompati-

ble avec le caractere représentatif, doit en faire sentir toute l'utilité à un ministre éclairé. Moins il est commun de la trouver dans les grandes places, plus il sera glorieux d'en avoir le mérite. C'est une puérilité que de se confondre avec le Prince que l'on a l'honneur de représenter. L'esprit élevé, sçait faire cette différence; son Maître parle toujours chez lui avec la noblesse, la grandeur, la fierté même, lorsqu'il le faut, qui peut lui convenir; mais en même-tems, il est, pour ce qui lui est personnel, aussi attentif à plaire, aussi uni, aussi doux dans le commerce que les particuliers les plus aimables; il n'a point le ton dogmatique; le démon de la dispute ne l'agite jamais, ce qu'il a à proposer s'annonce simplement; il écoute & il pese ce qu'on lui objecte, & s'il persiste dans son sentiment, ce n'est point l'entêtement qui le guide, c'est la force des raisons qui le détermine; que d'applications delicates de ces maximes,

dans les embarras d'une pénible négociation !

Le désintéressemeut est encore une des qualités absolument nécessaires à un Négociateur. Les tentations dans ce genre sont délicates, & pour y résister, il faut une ame bien éprouvée, & bien affermie dans les grands principes de l'amour de la patrie. L'Auteur voudroit qu'il fût établi dans l'art de négocier, comme une loi inviolable, de ne vouloir de distinction & de fortune que de la main de son Souverain naturel. « Quoique l'usage ait, pour » ainsi dire, *ajoûte-t-il*, légitimé » les graces d'un Prince étranger, » quand le Souverain naturel per- » met de les accepter, on l'estime » contraire à la délicatesse. „ Les raisons de cette décision si sage se trouvent développées dans le Livre, & nous pensons qu'on les devine sans peine. S'il est de l'équité du Prince de destiner des récompenses aux Sujets qui le servent, il est du devoir des Sujets vertueux de

travailler à les mériter, & les graces les plus flateuses, ne doivent les tenter qu'autant qu'elles sont le prix des fideles services.

L'Observation du secret, est encore l'ame des plus grandes affaires. Tout est dit sur cet article important, du moins on le croit. On lira pourtant avec plaisir les réfléxions que fait l'Auteur à ce sujet. La science de se taire, est peut-être plus étenduë & plus profonde que celle de bien parler. Tout n'éxige pas indifféremment toute la même mesure de discrétion; le discernement n'est nulle part plus nécessaire que dans cette matiere. On doit se taire pour toujours quelquefois, quelquefois pour une espace de tems assez borné; on ne se tait qu'à demi pour les uns, & pour les autres c'est un devoir d'être toujours également réservé. Le plat mystere sur les choses les plus indifférentes, n'est point compris dans les vrayes maximes sur l'observation du secret. C'est manquer d'esprit & de lumieres que de pousser le scrupule, jusqu'à cacher

ce qui n'eſt ignoré de perſonne ; comme c'eſt manquer de jugement, que de ne pas ſçavoir dérober aux autres la ſupériorité que l'on peut avoir ſur eux. C'eſt un art bien admirable, que de donner de l'eſprit à tout ce qui nous approche, & de les mettre dans la douce penſée qu'ils ſont nos égaux dans cette partie-là.

S'il eſt ſi néceſſaire pour un Négociateur d'avoir l'habitude de conſerver le ſecret, il l'eſt donc conſéquemment d'avoir encore en partage les vertus de ſobriété & de continence. Les excès de la table, ſont plus funeſtes aux affaires qu'au tempéramment ; tout engagement de cœur n'eſt pas moins dangereux. Abſolument parlant, on en a vû dont l'amour & le vin n'ont alteré ni le zéle ni les lumiéres ; on en citeroit un nombre infiniment plus grand, que ces deux écueils ont perdus.

Si l'avarice deshonore un Miniſtre, & ne marque qu'une ame ordinaire, & ſouvent baſſe ; la prodigalité d'un autre côté le rend mépriſable, & donne peu d'idée de la

solidité de son caractere. En ruinant sa fortune, en le précipitant dans des dépenses qui l'obligent de faire des emprunts considérables, elle l'expose à avilir son rang, & à commettre la gloire de son Maître ; la libéralité est le milieu de ces deux vices. Il est clair, à qui veut réfléchir, que la pratique de cette vertu intéresse tout à la fois & la dignité du Ministre, & le service du Prince.

Toutes ces qualités du cœur peuvent suffire dans le commerce de la vie. Celles de l'esprit, sont aussi indispensables, à quiconque suit la route du Ministere. Avec de l'esprit, on peut presque tout ignorer. Combien de connoissances doivent avoir précédé l'exercice de cette profession ! c'est le cas de vivre sur un fonds déja acquis.

La pénétration, est une qualité essentielle. Elle est un don de la nature ; mais l'étude & les réfléxions la perfectionnent, & l'augmentent infiniment. L'habitude du travail, *dit l'Auteur*, développe les idées,

& accoutume l'esprit à la facilité & à la multitude des combinaisons. Un Ministre dans une Cour étrangere, est comme renfermé dans un labyrinthe dont il ignore les détours. La seule pénétration peut lui en découvrir les issuës ; c'est un discours dont il faut sentir toute la finesse, c'est un geste dont l'énergie vaut des dissertations entieres ; on rapproche les objets les plus éloignés ; les conjectures se développent les unes par les autres ; on saisit le vrai au milieu de tous les artifices dont les passions & l'intérêt l'avoient environné.

A cela la vivacité sert sans doute très-souvent, mais aussi souvent elle s'égarera, si elle n'est soutenuë & guidée par le bon sens & le jugement ; avec ce secours l'imagination modere ses saillies ; on ne paroît pas toujours entendre ce que l'on comprend le mieux ; on ne s'abandonne pas à l'attrait séduisant de la parole ; on n'agit qu'à propos, on résiste à la tentation d'écrire ou de parler ; on distingue les momens &

les ſituations, on place ſes démarches, on écoute avec diſcernement, & on s'exprime avec juſteſſe.

La patience contribuë beaucoup auſſi au ſuccès des Négociations, les affaires veulent quelquefois être attenduës. Les commencemens les plus ſimples, ſont ſuivis des difficultés les plus épineuſes. Les incidens font pour un tems diſparoître l'objet principal. C'eſt une place bien fortifiée qu'il faut attaquer dans toutes les regles de l'art; l'impatience qui porteroit à la bruſquer dès les premiers jours, ſeroit une témerité qui reſſembleroit à de la folie. Avec de l'impatience, on fait naître le ſoupçon, on ſe rend importun, on déplaît, on indiſpoſe. Ajoûtez qu'elle ôte la préſence d'eſprit, & donne par conſéquent un avantage réel à celui avec qui nous avons à traiter.

Le courage d'eſprit enchérit encore ſur la patience. Le ſang froid ſe conſerve au milieu de tous les obſtacles qui ſe multiplient, on ſe roidit contre ceux qu'on ne peut em-

pêcher, & l'on n'en a que plus d'ardeur pour écarter les nouveaux qui se préparent. Les évenemens fâcheux ne font rien perdre de la dignité qui doit toujours accompagner le caractere, & si l'on se croit peut-être permis d'être fier, c'est sur tout dans l'occasion où nos ennemis voudroient nous trouver abbattus, & rampans.

Nous renvoyons au Livre même, pour y voir ce que l'Auteur ajoûte de l'activité, de la souplesse, de la fermeté, de la facilité à s'exprimer, toutes qualités de l'esprit dont il démontre l'utilité dans le métier de Négociateur.

Aux qualités du cœur & de l'esprit, il n'est pas encore indifférent, selon lui, de joindre les graces personnelles, & les agrémens extérieurs de la figure, sans doute qu'avec des défauts de conformation, on a tous les jours une belle ame, la meilleure partie du monde seroit à plaindre, si le visage décidoit constamment des fortunes & des réputations; mais il n'en est pas moins vrai

que les hommes ſe prennent par l'extérieur ; " ayez à traiter avec eux,
„ un viſage ouvert, un regard doux,
„ une taille avantageuſe ; un air de
„ nobleſſe & de dignité, des graces
„ dans la maniere de ſe préſenter,
„ de l'agrément dans le langage „
préparent la négociation, & en abrégent les longueurs.

Si un ſeul homme réuniſſoit dans lui ſeul tous les talens que nous venons d'indiquer, il ſeroit également propre à tous les tems, à tous les pays, & à toute ſorte d'affaires ; mais il en eſt du Miniſtre, comme de l'homme : le plus parfait eſt celui qui a le moins de défauts. Les qualités ſont bornées, & variées ; les affaires d'un autre côté, ne ſe reſſemblent point, les ſituations changent, chaque Nation a ſes idées particulieres, un caractere en propre, une façon de gouvernement qui la diſtingue ; c'eſt donc l'occupation la plus ſérieuſe d'un Prince, & de ceux qu'il honore de ſa confiance, que la connoiſſance & le choix des ſujets qu'il doit employer ; de leur

application, dépend le bonheur de l'Etat. Tel convient à une Monarchie, qui ne seroit pas propre dans une République. Un homme décidé, brusquera une affaire qui le demande, un homme lent & tranquille, conduira une négociation embarrassée; des partis hardis rebutteroient un esprit timide, des droits contestés, veulent un homme d'étude, profond, & capable de chicaner le terrain.

Le Ministre nommé, prend d'abord une connoissance parfaite des affaires dont il est chargé. Il faut souvent reprendre les choses de bien haut pour arriver au tems présent, & saisir le véritable fil qui doit guider dans les opérations que l'on projette. Il est plus aisé à un Général de connoître le terrain où il va faire la guerre; les positions sont immuables, & les Cartes fixent les yeux: les cours sont un sable mouvant, dont la légereté déconcerte les méditations les plus longues; on se trompe dans l'examen des ressorts; les plus apparens, ne sont souvent

que pour la montre. Une main invisible préside au mouvement, & il importe de la découvrir. Il est encore nécessaire de connoître à fonds le génie, les mœurs, les loix de la Nation, ses intérêts & ses penchans, ses vertus & ses vices, & dans la Nation ceux dont le suffrage décide des grands arrangemens.

L'usage est de donner aux Ministres des instructions par écrit. C'est leur boussole, si l'on veut, mais combien de fois est-on obligé d'y suppléer? On n'a pas tout prévû; un changement survient; un moment unique se présente; il faut prendre sur soi l'évenement; que de délicatesse dans ces sortes de démarches! la prudence veut pourtant, que le Ministre avant son départ, après avoir profondément réfléchi sur les instructions qu'on lui a livrées, demande les éclaircissemens qu'il croit nécessaires, & se fasse autoriser pour tous les cas qui peuvent survenir.

L'Auteur dans son travail, n'a pas négligé jusqu'aux soins domestiques qui doivent partager l'attention d'un

Miniſtre qui ſe prépare à partir. Il donne des régles fort cenſées ſur le choix des Sécrétaires, & de tout ce qui doit compoſer la maiſon d'un Ambaſſadeur. Ces articles ne peuvent être regardés comme indifférens, que par ceux qui ne veulent pas penſer que les moyens les plus ſimples, ſont ſouvent les plus efficaces, & que de leur obſervation dépend le ſuccès des plus grandes affaires.

Le Miniſtre arrivé à ſon terme, doit commencer par remplir les devoirs de politeſſe & de bienſéance. Le Cérémonial n'eſt pas partout le même. On ſe conforme à ce qui eſt de régle, & on s'en inſtruit avec ſcrupule, ſoit pour ne point s'expoſer à bleſſer la gloire de ſon Maître, ſoit pour ne point engager des querelles ſouvent funeſtes dans leurs ſuites par des hauteurs mal entenduës; c'eſt au Prince qu'il faut s'attacher à plaire, & à ſes Miniſtres qu'il faut marquer de la confiance, de l'eſtime, du zéle pour la paix ou l'alliance des deux Etats. On peut bien travailler à gagner des ſerviteurs à ſon

Maître, mais il ſeroit imprudent de le faire aux dépens de la fidélité qu'ils doivent à leur Souverain. Un Miniſtre doit ignorer les partis qui diviſent une Cour, au moins pour ſe mêler dans leurs intrigues ; il perdroit par-là la confiance qui peut le rendre principalement utile: ce que les occupations du miniſtere, & les devoirs de la repréſentation lui laiſſeront de libre, ſera plus avantageuſement employé à s'inſtruire de l'état actuel de la Nation, & à dreſſer ſur cela des Mémoires qui puiſſent éclairer & conduire les conſeils du Prince. Nous ne faiſons, comme on voit, que tracer ſuccinctement ce que l'Auteur explique aſſez au long.

Il eſt d'une conſéquence infinie de connoître les faits, au moment qu'ils arrivent. Souvent un fait découvert de bonne heure & communiqué à propos à celui à qui l'on doit compte de ſes actions, décide du ſort de ſes plus grands intérêts; l'intelligence ſeule, l'activité, les combinaiſons ne ſuffiſent pas tou-

jours pour se procurer ces sortes de connoissances ; est-il permis d'avoir, pour y arriver plus sûrement, des Espions gagés, & de corrompre des gens instruits ? Voici la réponse de l'Auteur à cette question délicate.
» On sçait qu'il n'y a presque per-
» sonne qui ait du scrupule à em-
» ployer ce moyen, & qui n'espere
» s'en faire un mérite auprès de
» son Maître. Le Ministte y met
» ordinairement peu du sien ; l'or
» en est le seul instument, & tout
» ce qui en cela peut dépendre de
» l'intelligence du Ministre, c'est de
» bien choisir les personnes sur les-
» quelles il place ses bienfaits, ou sa
» libéralité. On se feroit lapider
» peut-être dans le monde politi-
» que, si on vouloit déterminé-
» ment interdire aux Ministres cet-
» te ressource pour être instruits,
» mais qu'il soit permis du moins
» de ne conseiller d'y avoir recours
» qu'au défaut de tous autres
» moyens. J'ai un mépris décidé
» pour ceux qui sont capables de
» céder à la séduction, & je dé-
» teste

» teste presqu'autant la voye par
» laquelle on arrive jusqu'à eux,
» que j'ai en horreur ceux qui se
» laissent aborder pour trahir leur
» devoir & leur Maître. »

L'Auteur s'est attaché à donner aux Ministres des régles & des principes pour toutes les situations diverses où les évenemens peuvent les placer. Il s'agit d'entretenir l'intelligence déja établie, de prévenir une mésintelligence prête à éclater, de former une alliance générale, de faire un Traité particulier, de gagner un Gouvernement nouveau, de changer, pour s'accommoder au tems, de conduite en apparence, sans cependant renoncer à ses principes, & pour tout dire, de faire craindre, aimer, & rechercher tout à la fois son Maître. M. P**. aura la gloire d'avoir applani sur tous ces points bien des difficultés, si l'on veut profiter de ses lumieres.

Enfin, après avoir conduit le Ministre dans tous les différens degrés de son emploi, il le ramene au sein

de ſa patrie, & il ne veut pas même qu'alors ſon repos ſoit un repos ſtérile. On ſe diſpoſe à de nouveaux travaux par de nouvelles méditations ſur ce qui peut perfectionner le métier que l'on a déja fait, où l'on arrange, pour l'inſtruction de ceux qui nous ſuivront, les connoiſſances que l'on a puiſées dans le commerce des hommes, & le maniement des grandes affaires.

C'eſt ce motif ſi noble, qui a conduit la plume de l'Auteur. La concluſion de ſon Ouvrage, ſera la fin de notre Extrait. « Puiſſe ce » Diſcours, *dit-il*, dans un tems » où les Portes de Janus vont être » fermées, contribuer à ce qu'elles » ne ſoient ouvertes de longtems, en inſpirant aſſez le goût » de la négociation, pour que l'on » apprenne à faire réuſſir par cette » voye permiſe, les deſſeins juſtes » & raiſonnables que l'on expoſe » quelquefois trop légérement aux » hazards de la guerre ! & puiſſe » l'éclat inſéparable de la pratique » des grands talens ſuccéder à la

» gloire des armes, & ſoutenir les
» lauriers qu'elles ont moiſſonné.

Bien des gens auroient ſouhaité peut-être que l'Auteur eût adouci l'auſtérité de tant de préceptes, par des exemples qui en euſſent en même-tems facilité l'intelligence, & déterminé dans les circonſtances le véritable uſage. C'eſt la méthode ordinaire, & perſonne aſſurément n'eſt plus capable que lui de choiſir heureuſement, & d'appliquer avec juſteſſe; mais il paroît qu'il a moins penſé à faire un Livre pour le Public, qu'à former des Miniſtres pour la Nation. Quelqu'un qui n'auroit été qu'homme de Lettres, auroit fait cette obſervation; un homme d'Etat a pû la négliger, écrivant moins pour la multitude, peu curieuſe & peu ſuſceptible d'inſtructions dans ce genre, que pour les diſciples de l'art. C'eſt à eux à méditer ces ſages principes, & à s'en remplir l'eſprit. Alors ils interrogeront les morts avec ſuccès, & étudieront de même les modéles vivans. On leur donne une clef pré-

cieuſe, & on leur en montre les uſages ; aller plus loin, ce ſeroit outrer les précautions, d'autant plus que les tems, comme les hommes, ne ſe reſſemblent jamais parfaitement, & que l'application par conſéquent des préceptes aux exemples ne peut jamais être la même.

ARTICLE CXXII.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE Naturelle de la Province de Languedoc, diviſés en trois Parties, ornés de Figures & de Cartes en Taille-douce. Vol. in-4°. *Pages* 650. *A Paris, chez Guillaume Cavelier, ruë S. Jacques, au Lys d'or.* 1737.

MOnſieur Aſtruc Auteur de cet Ouvrage, célébre Médecin, également diſtingué par l'étenduë de ſes connoiſſances Littéraires, remarque dans la Préface, que les Etrangers ont donné quelques Hiſtoires naturelles de leur Païs ; mais que juſqu'ici perſonne n'a rien

entrepris de pareil en France, quoiqu'on ne puisse en effet se proposer rien de plus utile, ni de plus intéressant. Car, ajoûte-t-il, " l'Histoire naturelle d'un Païs ne se borne point à traiter des Eaux Minérales, chaudes ou froides, des Plantes rares, de la nature des Mines, & des Minéraux, des Fontaines intermittentes ou périodiques, des pétrifications singulieres, ou d'autres pareilles curiosités physiques. Le principal objet doit être d'examiner la qualité du terroir, la disposition des lieux, la température du climat, &c. afin de profiter de ces connoissances pour augmenter la quantité des denrées que le païs produit déja, & pour y en faire venir de nouvelles que le païs est en état de produire par le secours de l'art. "

C'est aussi pour cela qu'au lieu de donner à son Ouvrage le titre d'Histoire Naturelle de Languedoc, il s'est contenté de lui donner celui de *Mémoires*, parce que sans tou-

cher à l'*objet principal* de l'histoire naturelle, il se borne à traiter quelques objets particuliers, sans se refuser même la liberté de parcourir dans l'occasion les Païs étrangers. Il paroît cependant par les indications qu'il donne legerement dans sa Préface, qu'il auroit pû ajoûter à son Ouvrage divers Mémoires concernant la culture des terres, & la partie utile d'une histoire naturelle; il en fut même autrefois chargé par les Etats de la Province de Languedoc; » mais ce projet, dit-il, & cette » commission s'évanouirent bien- » tôt, & je fus obligé d'abandon- » ner des travaux qui ne pouvoient » être qu'utiles, pour m'attacher à » des travaux utiles & récompen- » sez. „ Rien de plus juste, & il est rare de trouver des hommes qui veüillent, ou même qui puissent travailler pour l'utilité publique, lorsqu'ils n'y trouvent pas leur utilité particuliere. C'est pourtant ce projet qui a donné lieu à cet Ouvrage. A quelques Mémoires que l'Auteur avoit déja sur la Province

de Languedoc, & qu'il avoit lûs dans l'Académie de Montpellier, il en a ajoûté quelques autres, & du tout ensemble il en a formé un Volume *in*-4°. Comme ces Mémoires appartiennent tous à trois différentes matieres, qui sont la *Géographie*, la *Physique*, & la *Littérature*; il a suivi cet ordre dans la distribution de l'Ouvrage, qui est ainsi divisé en trois Parties.

La premiere Partie, qui contient les Mémoires de Géographie, doit avoir extrêmement coûté à l'Auteur. C'est une discussion exacte & laborieuse de tout ce que les anciens Auteurs nous ont laissé de mémoires sur ce qui appartient à la Géographie du Languedoc. On rapporte leurs textes en entier, avec la traduction; on vérifie leur relation, on la réfute quelquefois, on corrige les textes mal rendus par les copistes; & ces Auteurs anciens sont Strabon, Pomponius Mela, Pline, Ptolemée, Festus Avienus dans son Poëme intitulé *Ora maritima*, l'Itinéraire d'Antonin, celui de Bour-

deaux ou de Jerusalem, les Tables de Peutinger, Etienne de Bysance, Martianus Capella, l'Anonyme de Ravenne, Theodulphe d'Orleans, Benjamin de Tudele, & quelques autres auteurs; car M. Astruc n'en omet aucun, & on ne peut pas pousser plus loin l'exactitude & la recherche. Du moment qu'il a saisi un Auteur, il ne le quitte plus qu'il ne l'ait examiné avec la plus sévere exactitude. Il semble que le compas & la toise à la main il suive chaque Auteur dans tous les lieux dont il parle, pour vérifier sa Relation sur les lieux mêmes, ou pour en démontrer la fausseté, ou pour en tirer des lumieres, & former des conjectures sur les changemens que le tems a produits dans le Païs. Mais ce détail qui fait honneur à l'érudition de l'Auteur, & qui est bien placé dans des Mémoires pour servir à l'Histoire du Languedoc, est d'une trop longue discussion pour pouvoir entrer dans un Extrait, & nous sommes obligés de renvoyer sur ce point nos Lecteurs à l'Ouvra-

ge même. Les Sçavans y liront avec plaisir les éclaircissemens que l'Auteur donne sur les Voyes Romaines du Languedoc, & en particulier sur la Voye Domitie depuis Beaucaire jusqu'à Uchau près de Nismes, & sur les pierres milliaires qu'on y trouve encore avec leurs Inscriptions.

La seconde Partie nous fournira plus de matiere. M. Astruc y traite de quelques singularités que l'on observe dans plusieurs Fontaines du Languedoc, des Vents particuliers qui y regnent, des attérissemens qui s'y sont faits sur les côtes, & de quelques autres particularités semblables. L'objet qui paroît l'avoir le plus occupé, est la fameuse Fontaine de *Fontestorbe*, près de Bellestat dans le Diocèse de Mirepoix, dont le cours est sujet à des variations périodiques.

M. Astruc commence par bien constater le nom de cette Fontaine, qui a été défiguré par plusieurs Auteurs. Ce n'est point la Fontaine *Orge*, dont parle Pline, & dans la

ſource de laquelle il croiſſoit de l'herbe, dont les Bœufs étoient ſi avides, qu'ils enfonçoient toute la tête dans l'eau pour pouvoir y atteindre. Son vrai nom eſt *Fonteſtorbe*, & on prétend qu'elle eſt ainſi nommée du mot Languedocien *eſtourba*, qui ſignifie *interrompre*, comme on diſoit autrefois en François *deſtourbier*, pour ſignifier un obſtacle, quelque choſe qui interrompt; de ſorte que ſuivant cette étymologie *Fonteſtorbe* veut dire *Fontaine interrompue*.

Ce nom lui convient en effet, comme on en peut juger par la Deſcription qu'en a faite du Bartas dans le troiſiéme jour de ſa Semaine, & beaucoup d'autres Auteurs; & encore mieux par celle que M. Aſtruc nous en donne dans cet Ouvrage, deſcription exacte, faite ſur les lieux par un homme intelligent, & détaillée dans toutes ſes circonſtances. Suivant cette deſcription, la Fontaine n'eſt intermittente que dans les mois de ſéchereſſe, Juin, Juillet, Août, Septembre, &

elle cesse de l'être lorsqu'il pleut dans ces tems-là. Elle devient pareillement intermittente dans l'hyver même lorsque la surface de la terre est gelée. Lorsqu'elle est intermittente le tems qu'il y a d'un écoulement à l'autre est à-peu-près de 32′. 30″. L'écoulement dure 36′. 35″; & ce jeu se répete continuellemént avec une parfaite régularité, à moins qu'il ne survienne des pluies qui en dérangent le cours. Il faut encore observer, que quand on s'approche de l'ouverture de la Fontaine, on entend un bruit sourd, qui augmente considérablement quelque tems avant que l'eau commence à couler par cette ouverture, & qui continuë, mais en diminuant presque tout le tems qu'elle coule. Il paroît évidemment que ce bruit est causé par une chûte d'eau. Enfin on observe encore qu'au-dessous de l'ouverture de la Fontaine il y a un lit en pente dans lequel l'eau coule continuellement, & va se jetter dans la petite Riviere de Lers, qui n'en est pas éloignée, & cela lors même

que la Fontaine cesse de couler.

Ce phenomene singulier n'est pas absolument rare; car on connoît plusieurs Fontaines semblables, qui, quoiqu'elles ayent entr'elles quelques différences pour la durée, & les intervalles de leur cours, se rapportent cependant toutes au même genre de Fontaines périodiques. Les Anciens les avoient aussi observées, mais sans pouvoir en expliquer la cause, témoin ce qu'en dit Pline le jeune, qui, après avoir décrit une pareille Fontaine, qu'il avoit dans une maison de campagne, donne inutilement la torture à son esprit pour découvrir la cause physique de ce phenomene. L'explication de la plûpart de ces Fontaines est pourtant quelque chose de si simple, que d'une part il est étonnant qu'on ait été si longtems à la trouver, & que de l'autre elle cesse d'être une merveille pour ceux qui la connoissent. Car nous n'admirons en effet que ce que nous ignorons, & ce que nous ignorons est communément quelque chose de si simple en soi, qu'on cesse de l'ad-

mirer du moment qu'on en a découvert la cauſe. Voici comment M. Aſtruc explique le phenomene dont il eſt ici queſtion. Tout le monde ſçait l'expérience du Siphon. Or ſi l'on ſuppoſe dans le Rocher d'où ſort la Fontaine deux baſſins, l'un ſupérieur, l'autre inférieur, qui communiquent entr'eux par un canal ou conduit recourbé à peu-près en forme de ſiphon, dont la plus petite branche porte dans le fond du baſſin ſupérieur, & la plus longue dans le baſſin inférieur d'où la ſource coule au dehors, on conçoit aiſément la cauſe du phenomene. L'eau arrive dans le baſſin ſupérieur : elle le remplit ; & à meſure qu'elle le remplit, elle monte dans le ſiphon : lorſqu'elle eſt parvenuë au plus haut du ſiphon, il faut qu'elle coule toute entiere par le ſiphon dans le baſſin inférieur. Tout cela eſt évident ; mais pourquoi l'eau ne coule-t-elle pas continuellement ? c'eſt ſans doute que la capacité du ſiphon qui verſe l'eau dans le baſſin inférieur eſt plus grande que celle des con-

duits qui amenent l'eau dans le bassin supérieur ; par conséquent le bassin supérieur est moins de tems à se vuider qu'il n'est à se remplir, parce qu'il perd plus d'eau par le siphon qu'il n'en reçoit par ses conduits. Il faut donc nécessairement qu'il y ait un intervalle entre chaque écoulement, intervalle plus ou moins grand, selon la proportion de capacité plus ou moins grande du siphon, comparée à celle des conduits ; & voilà toutes les merveilles de la fameuse Fontaine de Fontestorbe, expliquées par la méchanique la plus simple. On peut cependant faire encore deux ou trois questions. 1°. Pourquoi la Fontaine n'est-elle intermittente que dans les tems de sécheresse ? C'est que dans les tems de pluie les conduits du bassin supérieur sont plus abondans, & fournissent par conséquent au bassin autant d'eau pour le moins qu'il en perd par le siphon, d'où il s'ensuit que dans les tems de pluie la Fontaine doit couler continuellement, comme elle coule en effet, & que

dans les tems de ſécherēſſe même, les pluies paſſageres qui ſurviennent doivent déranger pour un tems le cours périodique de ſes écoulemens. **2°.** Quelle eſt la cauſe du bruit que l'on entend dans le rocher, & qui augmente lorſque la Fontaine eſt prête à couler? Il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit le bruit de l'eau qui tombe du premier baſſin dans le ſecond par le ſiphon, dont l'extrémité eſt vraiſemblablement plus élevée que le baſſin dans lequel il verſe l'eau; & ſi ce bruit augmente lorſque la Fontaine eſt prête de couler, c'eſt qu'à meſure que le baſſin ſe remplit, le bruit ſe rapproche de l'oreille. 3°. Mais pourquoi lorſque la Fontaine ceſſe de couler, le ruiſſeau qui coule un peu au-deſſous ne ceſſe-t-il pas également? C'eſt que ce ruiſſeau ne reçoit pas ſon eau du ſiphon comme la Fontaine; mais du fond de l'un des deux baſſins où l'eau ne manque jamais entierement.

Voilà en abregé l'explication que M. Aſtruc donne de cette merveil-

leuſe Fontaine, explication qu'il avouë cependant n'être pas nouvelle, & avoir empruntée d'ailleurs. Mais elle n'en eſt pas moins ingénieuſe, & elle méritoit d'avoir place dans ſon Ouvrage. Il donne encore la même explication de la Fontaine de *Fonſanche* dans le Dioceſe de Niſmes, qui, outre la ſingularité qu'elle a d'être intermittente réguliérement deux fois par jour, a encore la proprieté que le période de ſes variations retarde tous les jours d'un peu plus de trois quarts-d'heure, comme les Marées, ce qui a fait croire à quelques-uns que cette Fontaine avoit communication avec la Mer; mais c'eſt contre toute vraiſemblance, puiſque la Méditerranée, dont elle n'eſt qu'à huit lieuës n'a point de flux & de reflux, & que l'Ocean en eſt éloigné de 80. lieuës. Il eſt par conſéquent plus naturel d'expliquer l'intermittence de cette Fontaine comme celle de Fonteſtorbe; & quant au retardement de trois quarts-d'heure par jour, rien n'eſt ſi aiſé à comprendre; c'eſt que

la ſomme du tems que durent deux intermiſſions & deux écoulemens excede de 50′. l'eſpace de 24. heures ; & par conſéquent il eſt néceſſaire que ce jeu recommence chaque jour 50′. plus tard que la veille.

Comme la Fontaine de Fonſanche eſt Minérale, M. Aſtruc n'a garde d'oublier cette proprieté. Il en expoſe les qualités, la nature, & les bons effets. Cette Fontaine a ſurtout beaucoup de ſoufre, d'où il conclut que ſes eaux doivent être propres à détremper & à laver la maſſe du ſang, à en adoucir l'acrimonie, & à lui redonner ſa premiere fluidité. Mais ce qu'elles ont de plus remarquable, c'eſt que, ſelon M. Aſtruc, on les employe avec ſuccès dans les maladies de la poitrine, & dans les ſuppurations & les ulcérations intérieures.

Les fameuſes eaux de Balaruc, fourniſſent auſſi à l'Auteur un ample ſujet de Diſſertation. Il ne laiſſe rien à déſirer ſur la matiere, & on ne peut pas donner de ces eaux une deſcription plus exacte, & plus circonſtan-

ciée. Il rapporte toutes les expériences qu'il a faites pour en connoître la nature, les effets & le degré de chaleur. Mais ce détail nous conduiroit trop loin ; & nous ne rapporterons qu'une obſervation, qui nous a parû ſinguliere. C'eſt que les Eaux de Balaruc ont précisément le degré de chaleur néceſſaire pour faire éclore des œufs de poule, comme il eſt prouvé par l'expérience qui en a été faite par le Directeur des Bains. " Il avoit rangé dans un „ vaiſſeau de verre, dont l'ouverture étoit large comme celle „ d'une *Cucurbite*, quelques couches d'œufs ſur différens lits de „ plume, & il avoit placé ce vaiſſeau de maniere que l'eau montoit juſqu'au bord de l'ouverture ſans y entrer. Ces œufs exposés de cette façon à la chaleur „ douce & toujours égale des Bains „ de Balaruc, vinrent à éclore à „ peu-près dans le même nombre „ de jours que ceux qu'on avoit „ mis couver dans le même-tems „ ſous une poule ; „ de ſorte qu'on

pourroit faire servir les Bains de Balaruc à faire éclore une grande quantité de poulets, comme les Egyptiens y employent des fours faits pour cet usage. Ou ce qui est encore plus important, ajoûte M. Astruc, " on peut, sur l'exemple „ des Bains de Balaruc, employer „ la chaleur douce de l'Eau com„ mune pour faire éclore une gran„ de quantité de poulets à la fois „ d'une maniere beaucoup plus sim„ ple & plus commode, que celle „ dont on se sert en Egypte. „ Cette observation mériteroit d'être vérifiée par des curieux, & pourroit devenir utile au public.

Il y a encore une question à faire sur les Eaux Thermales en général & en particulier sur celles de Balaruc, sçavoir quelle est la cause de leur chaleur. Quelques Physiciens l'attribuent à des feux souterrains. Mais si c'étoit un feu souterrain qui entretînt la chaleur de ces eaux, il faudroit que ce feu fût toujours égal & uniforme, comme la chaleur des eaux l'est toujours : or c'est ce que

l'on ne conçoit pas aiſément. D'ailleurs M. Aſtruc obſerve 1°. Que
„ ſi cette chaleur venoit d'un feu
„ ſouterrain qui agît ſur ces eaux,
„ l'eau de Balaruc dès qu'elle ne
„ ſeroit plus expoſée à l'action de
„ ce feu devroit ſe refroidir auſſi
„ vîte que l'eau commune échauf-
„ fée au même degré par le feu
„ ordinaire, ce qui eſt contraire aux
„ obſervations qu'il a faites. 2°.
„ L'Eau de Balaruc puiſée à la ſour-
„ ce devroit être plus diſpoſée à
„ boüillir que de l'eau froide, parce
„ que la chaleur qu'elle auroit dé-
„ ja reçûë du feu ſouterrain ſeroit
„ une avance d'autant pour l'ébul-
„ lition, ce qui eſt encore contrai-
„ re aux obſervations. „ Et de tout cela M. Aſtruc conclut que ce n'eſt point un feu ſouterrain qui produit la chaleur des Eaux Thermales, mais “ une fermentation qui s'exci-
„ te en elles mêmes par le mélan-
„ ge des principes qui les compo-
„ ſent. „ A ces obſervations l'Auteur en ajoûte beaucoup d'autres, qui ſatisferont la curioſité des Lecteurs.

A l'occaſion des Bains de Balaruc, M. Aſtruc parle de ceux de Tæplitz en Boheme, Bains célébres depuis long-tems, & que l'Auteur a eu occaſion d'examiner lui-même ſur les lieux, lorſqu'il fut appellé auprès du feu Roi de Pologne. Il fait l'analyſe de ces Eaux, il en décrit l'uſage & les bons effets.

Ces obſervations ſont ſuivies de quelques remarques ſur la culture & la préparation du Paſtel qui croit en Languedoc. Le Paſtel, dont on parle ici, eſt une drogue qui ſert à la teinture, & qui eſt faite d'une Plante, dont on donne la deſcription avec la maniere de la cultiver, de la ſemer, de la cueillir, & de la préparer pour en faire le Paſtel, ou *la Guesde*, en Latin *Glaſtum* ou *Guaſtum.* Cette Plante enrichiſſoit autrefois le Languedoc, par le grand débit qui s'en failoit dans tous les Païs étrangers ; & comme les pelotes que l'on fait de cette matiere s'appellent *Coques* ou *Cocaignes*, M. Aſtruc prétend que c'eſt de là que vient le nom de *Païs de Cocagne*, qu'on

donne à un païs riche & abondant. La découverte de l'Indigo dans l'Amérique, a fait tomber le commerce du Pastel; mais M. Astruc croit qu'on pourroit préparer le Pastel d'une maniere à le rendre aussi bon pour la teinture que le meilleur Indigo. Ce sont-là des vûës utiles, qui mériteroient d'être suivies & executées par des Citoyens zélés & intelligens.

M. Astruc nous apprend encore une autre espece de commerce fort singulier que se fait dans le Languedoc. Ce sont des Fourches que l'on y taille & que l'on y façonne avec art d'un arbre connu sous le nom d'*Alisier* ou de *Micacoulier*, & en Languedocien *Fenabregue*.

L'Article où il traite des Vents particuliers qui regnent dans le Languedoc, est un objet important en physique, & qui mérite l'attention des Physiciens.

„ L'inconstance des Vents qui
„ regnent dans notre Zone, dit M.
„ Astruc, toute grande qu'elle est,
„ n'empêche pas qu'il n'y ait des

„ vents particuliers dans chaque
„ païs. Du moins est-il constant
„ qu'il en regne dans le Langue-
„ doc qui y sont plus fréquens
„ & communément plus violens
„ qu'ailleurs. „ ..... " 1°. Il sou-
„ fle souvent en Languedoc un vent
„ d'Occident, qui balaye la partie
„ méridonale de cette Province dans
„ toute sa longueur, depuis Tou-
„ louse jusqu'à la Mer Méditerranée,
„ & dont le Rumb varie entre le
„ Nord-Ouest & le Sud-Ouest. Ce
„ vent est modéré dans le haut
„ Languedoc : il augmente à me-
„ sure qu'il avance, & il est déja
„ violent à Carcassone, mais il est
„ d'une violence extrême dans le
„ bas Languedoc, principalement à
„ Narbonne, à Beziers & à Agde,
„ où il va se perdre dans la Mer.
„ Ce vent est toujours froid,
„ mais il ne l'est pas toujours au
„ même degré. Il sert à modérer la
„ chaleur en Eté, & il contribuë
„ par-là à la salubrité de l'air. Ce
vent se nomme *Cers*, en Latin *Cir-
cius*, car les Romains l'ont connu,

& Caton entr'autres dit : *Ventus Circius cum loquare, buccam implet, armatum hominem, plaustrum oneratum percellit.* D'autres Auteurs en ont parlé dans les mêmes termes.
28. „ Il regne, continuë M. Astruc, „ dans le Languedoc un autre vent „ opposé au précédent, dont la di„ rection est par conséquent entre „ l'Est & le Sud-Est, & même le „ Sud. Il est foible à Narbonne & „ à Agde, où l'on commence à le „ sentir. Il se renforce en avançant, „ & après avoir passé Castelnauda„ ri il soufle avec une si grande vio„ lence, qu'on peut dire sans exage„ ration, qu'il ébranle les maisons, „ qu'il enleve les toits, & qu'il dé„ racine les arbres. Ce vent est „ chaud, lourd & pesant. Il en„ gourdit & abbat les hommes & „ les animaux, il rend la tête pe„ sante, il ôte l'appétit, & il pa„ roît gonfler tout le corps. On „ donne à ce vent le nom d'*Au„ tan*, *Altanus*, apparemment par„ ce qu'il souffle de la Mer *ab alto*. „ C'est du moins l'étymologie que „ lui

„ lui donnent la plûpart des Auteurs
„ qui en parlent. . . . . . .

„ 3°. La partie Orientale de Languedoc le long du Rhône est exposée à deux autres vents contraires, qui ne sont ni moins violens, ni moins ordinaires que le Cers & l'Autan dans la partie occidentale. Le premier est un vent de Nord, dont la direction suit le cours du Rhône, & qui s'étend en Languedoc sur le Vivarez, sur le Diocèse d'Uzés, & sur la plus grande partie de celui de Nismes. Ce vent est très-froid & très-violent, surtout depuis Avignon jusqu'à l'embouchure du Rhône. „ Strabon en a parlé sous le nom de *Melamboreas*. D'autres Auteurs plus anciens semblent aussi l'avoir connu. C'est le vent connu aujourd'hui sous le nom de *Bise*, nom celtique dérivé de *Bis*, qui veut dire *noir*. 4°. " Le second vent qui regne „ dans le même endroit est directement opposé à la bise qu'on vient „ de décrire, & souffle par consé-

„ quent du Sud au Nord contre le
„ courant des eaux du Rhône. Sa
„ violence se fait sentir surtout à
„ Valence, à Vienne, & quelque-
„ fois même jusqu'à Lyon. Comme
„ il vient directement de la Mer, il
„ n'est connu que sous le nom de
„ *Vent marin*...... 5°. Enfin il
„ regne sur les côtes de Languedoc,
„ depuis Leucate jusqu'au Rhône,
„ des vents périodiques qui souf-
„ flent de la Mer: qui ne soufflent
„ que dans l'Eté, qui ne soufflent
„ même en Eté que dans les jours
„ les plus chauds, qui ne commen-
„ cent à souffler que vers les neuf
„ ou dix heures du matin, qui ces-
„ sent de souffler sur les cinq heu-
„ res du soir, qui servent à tem-
„ pérer l'ardeur du Soleil, & qui
„ rendent la chaleur du jour plus
„ supportable ordinairement que
„ celle de la nuit. „

L'explication de la cause de ces vents, qui sur la simple exposition semble assez difficile, devient la chose du monde la plus aisée, par la maniere dont M. Astruc l'expose.

En considérant toute la surface du Languedoc, il a observé qu'elle est tellement disposée, que l'entrée des montagnes s'élargit d'un côté & se retrécit de l'autre. De là il arrive nécessairement que les vents lorsqu'ils enfilent les montagnes doivent être d'abord peu sensibles, parce qu'ils ont une entrée spatieuse; mais qu'ils doivent devenir dans la suite de leur cours extrêmement violents, à proportion que les montagnes en se rapprochant rendent le passage plus étroit. C'est ainsi qu'une riviere qui n'est point rapide dans un lit spacieux, le devient sous les arches des ponts, parce qu'entraînée par son poids, il faut qu'elle regagne en vîtesse ce qu'elle perd en largeur. Telle est en général l'explication que M Astruc donne aux vents du Languedoc, & c'est toujours le même principe qu'il applique aux diverses circonstances des vents différens; c'est un détail que nous ne pouvons pas suivre. L'explication qu'il donne des vents reglés, qui regnent sur les côtes du Langue-

doc, n'eſt pas moins ſenſible ; ce ſont les vents que les Anciens nommoient *eteſies*, & que *les gens de Mer*, dit Seneque, *appelloient* délicats & dormeurs, *parce qu'ils ne ſe levent jamais le matin*. C'eſt que ces vents ſont cauſés par la raréfaction de l'air. " Comme dans l'Eté la terre des côtes eſt ſéche & échauffée, l'air qui les couvre doit être plus aiſé à raréfier par la chaleur du Soleil, que l'air qui couvre la Mer voiſine. Par-là l'air frais de la Mer doit ſe mouvoir vers les côtes dont l'air plus raréfié lui reſiſte moins, & doit par ce moyen exciter un vent aſſez ſenſible, à peu-près de la même maniere, & par la même raiſon que l'air froid du dehors pénétre dans une chambre où il y a du feu. " Par ce principe il eſt aiſé d'expliquer toutes les circonſtances paticulieres de ce vent.

Il y a encore un autre vent plus ſingulier & plus rare, dont M. Aſtruc parle, & qui mérite que nous en parlions auſſi. Ce vent ſort du

creux d'une montagne appellée *le Till*, dans le Diocèse de Mirepoix. La montagne est percée de plusieurs trous ou soupiraux dans une étenduë d'environ deux cens pas en long & cent cinquante en large. Un des plus grands de ces soupiraux est au bord même du chemin. C'est par ces trous qu'il sort du creux de cette montagne un vent appellé *le Vent de pas*, qui souffle dans toute l'étenduë du vallon jusqu'au village voisin, c'est-à-dire, cinq ou six cens pas. Ce vent souffle toujours, mais avec plus ou moins de force. Tantôt il est violent jusqu'à déraciner les arbres. Quelquefois il est si foible qu'on a de la peine à s'en appercevoir. Ces variations suivent exactement celles de l'air. Quand le tems est serein & chaud, le vent est fort & violent. Il s'affoiblit au contraire quand le tems est couvert, pluvieux, chargé de brouillards ou extrêmement froid. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce vent ne souffle que la nuit, & jamais pendant le jour. Il commence

au coucher du Soleil, il diminuë à la pointe du jour, & cesse entierement dès que le Soleil est levé. Enfin ce vent est fort frais en Eté, & si frais qu'il rafraîchit le vin qu'on met à l'entrée des soupiraux comme la glace même; au lieu qu'en Hyver il est si tempéré, qu'il empêche qu'il ne se forme aucune gelée blanche dans le vallon, quelque rude que soit l'Hyver.

Ce phénomene n'est point particulier au Languedoc, du moins pour la plûpart de ses circonstances. Le P. Kircker en décrit un presque tout pareil, dont les habitans du païs profitent pour rafraîchir leurs maisons en Eté par divers tuyaux pratiqués avec art, comme on assûre qu'on fait assez communément en Perse, & comme un particulier l'a pratiqué en Italie, dans un bourg appellé *Gustoza*, peu éloigné de Vicence. Ces sortes de vents ont été aussi connuës des Anciens, témoin celui qui sortoit du Mont Parnasse par un trou renfermé dans le Sanctuaire du Temple de Delphes, au

rapport de Diodore de Sicile, & que la Pythie assise sur le sacré trépied devoit recevoir pour être en état de rendre des oracles. Pline parle aussi de quelques vents semblables, & il en est fait mention dans divers Auteurs modernes.

Il s'agit d'expliquer la cause de ces vents, & M. Astruc croit que l'on y réussira, si on compare les montagnes d'où ils sortent à des Eolipiles. Ces montagnes renferment des concavités pleines d'eaux. La chaleur intérieure de la terre fait évaporer ces eaux, & les vapeurs mêlées d'air s'échappent avec violence par les soupiraux qui leur sont ouverts, *quâ data porta ruunt;* voilà tout le jeu de l'éolipile, & voilà aussi où se réduit tout l'empire d'Eole si bien décrit dans Virgile. Mais quelle est la cause de cette chaleur intérieure de la terre? M. Astruc l'attribuë au Soleil, & la chose paroît assez vraisemblable dans certains cas; mais on peut croire que dans d'autres il faut avoir recours à des feux souterrains; car il n'est guéres possi-

ble que le Soleil faſſe ſentir ſa chaleur bien avant dans l'intérieur de la terre, à moins qu'il n'y ait quelque paſſage ouvert à l'air extérieur; encore même l'air extérieur étant plus rarefié que l'air intérieur devroit il être repouſſé de dedans en dehors, loin de pouvoir pénétrer en dedans.

Il nous reſte encore trop de matieres à traiter, pour pouvoir les ajoûter à cet Extrait; nous en parlerons le mois prochain.

ARTICLE CXXIII.

PRINCIPES DE L'HISTOIRE, pour l'éducation de la Jeuneſſe, par années & par leçons. Premiere année. A Paris chez Muſier pere, Quay des Auguſtins, à l'Olivier. 1736. *Seconde & troiſiéme année, chez le même,* 1737. *Quatriéme année, chez Rollin fils; Quay des Auguſtins, à S. Athanaſe, & de Bure l'aîné, Quay des Auguſtins, A S. Paul* 1737.

LE deſſein général de cet Ouvrage n'eſt pas nouveau, au titre près, & à l'arrangement par années & par claſſes, c'eſt preſque le même, qui a été executé il y a longtems par M. le Ragois ; & depuis trente-cinq ans au moins, ce que M. Langlet du Freſnoy recommande qu'on faſſe pratiquer aux Ecoliers, ſe pratique dans pluſieurs Colleges avec le ſuccès, que tout le monde ſçait. Mais enfin on ne peut rendre trop commun l'uſage de ces méthodes,&de ces principes,qui ſont à la portée de la jeuneſſe, & le public doit ſçavoir gré à notre Auteur de ce nouveau fruit de ſes veilles.

Il paroît que le principal deſſein de cet Ouvrage eſt de diriger ceux, qui ſont chargés de former les enfans à l'étude, des premiers élemens de l'Hiſtoire ; mais pour s'en ſervir utilement, nous leur conſeillons de vérifier auparavant les faits ; car comme il n'eſt pas queſtion d'entrer dans les détails, il ſemble qu'ils ſoient encore plus obligés de ne rien

avancer, qui ne ſoit communément reçû comme certain, ou qui ne ſoit du moins appuyé ſur quelque autorité reſpectable, par la raiſon que ceux, pour qui ils travaillent, & que l'on ſuppoſe apprendre par cœur ces élemens, comme une lecon, ne ſçavent pas encore douter, & qu'à cet âge l'erreur fait dans l'eſprit des impreſſions, qui s'effacent difficilement.

M. l'Abbé du Freſnoy leur recommande auſſi avec raiſon, d'accoûtumer leurs éleves à parler correctement, & pour cela il ſera quelquefois beſoin de corriger le texte même, qu'il leur met entre les mains. Par exemple, eſt-il bien exact de dire que « Mathuſalé eſt devenu *illuſtre* par la plus longue vie, dont » on ait oui parler ?» On eſt illuſtre par ſa naiſſance & par ſon rang; on le devient par ſes vertus, par ſes talens, par ſes grandes actions, & par tout ce qui a ſon principe dans les plus excellentes qualitez de l'eſprit & du cœur. Les avantages de la fortune, la ſanté, la longue

vie, les qualitez purement corporelles ne font devenir que célébres ceux, qui les possédent.

Quoique ces principes de l'Histoire ne soient pas aussi susceptibles d'erreurs, que la Méthode pour étudier la Géographie, dont nous avons rendu compte, il n'y a pas longtems, au public; ils n'en sont pourtant pas tout-à-fait exempts ; surtout en ce qui regarde l'Histoire étrangere : non seulement notre Auteur n'en a pas connu toutes les bonnes sources; mais il paroît évident qu'il n'a pas même étudié toutes celles, qu'il cite. Nous n'entrerons point ici dans un nouveau détail; ce que nous avons observé en parlant de son précédent Ouvrage, est plus que suffisant pour faire sentir que M. l'Abbé Langlet du Fresnoy auroit dû craindre qu'on ne lui appliquât, ce qu'il dit de ce ton décisif, qui lui est si familier, & dont il n'y a que les ignorans, qui soient long-tems les dupes: « Le P. Labbe „ est à son ordinaire languissant & „ peu juste ; il s'embarrassoit moins

„ de faire un Livre exact, que d'en „ faire beaucoup. au risque de les „ faire mauvais. „ Quelle idée nous donne de sa science littéraire un Ecrivain, qui parle ainsi de l'Auteur d'une Chronologie des plus estimées, & peut-être de la meilleure Collection des Conciles, que nous ayions ?

Il nous reste à donner en peu de mots une idée de l'Ouvrage, que nous examinons: il doit être divisé en six volumes, mais nous n'avons pas encore le sixiéme. Suivant le plan de notre Auteur, chacun de ces volumes doit occuper pendant une année les jeunes gens, qu'on éleve dans les Colleges. Le premier, destiné pour la premiere classe des enfans, comprend les préliminaires de l'Histoire, dans lesquels la Chronologie est renfermée; l'Histoire Sainte, l'Hstoire d'Egypte, celle d'Assyrie, des Medes, & des Perses.

Il nous semble que si dans des principes d'histoire en général on ne doit rien hazarder de douteux, ni trop donner aux conjectures, cette

regle est surtout nécessaire par rapport à l'Histoire Sainte: qu'il seroit mieux même de porter le scrupule jusqu'à ne rien ajoûter au texte Sacré, sans en avertir, par la raison que le seul texte a une certitude de foy, & que les Commentaires ne fondent qu'une opinion. Ainsi l'enlevement d'Henoch est un fait, qui a le S. Esprit pour garant, mais que „ Dieu l'enleva dans la crainte qu'il „ ne se corrompît, comme le reste „ de l'humanité; „ c'est le Commentaire, & le motif de l'enlevement d'Henoch, non plus que l'application, qu'on y fait de ces paroles de la Sagesse: *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* (Sap. 4. 11.) ne sont pas de foy. Nous croyons donc qu'il ne faut pas énoncer l'un & l'autre sur le même ton. A plus forte raison faut-il avoir ce respect pour le Texte sacré, lorsqu'il est question de sentimens, qui ne sont rien moins que communément reçûs, comme ce que dit M. Langlet du Fresnoy que Caïn fut tué par Lamech un de ses descendans. Il

auroit peu coûté d'ajoûter que c'est le sentiment de quelques-uns, mais que le plus grand nombre des Commentateurs y est contraire.

Le second Volume, qui doit servir pour la seconde année des études, contient l'histoire générale de la Grece, dans laquelle est comprise la Mythologie, nécessaire pour l'intelligence des Poëtes: l'Histoire Grecque d'Alexandre, & de ses successeurs: l'Histoire de la République Romaine; l'Histoire de Carthage, & l'Histoire ancienne de Sicile. Ce n'est pas seulement pour l'intelligence des Poëtes, qu'il est à propos de donner ces connoissances aux enfans de cette classe, elles leur faciliteront encore celle de tous les Historiens, qu'on commence alors à leur expliquer.

Les sujets du troisiéme Volume, lequel convient à la troisiéme année des études, sont la suite de ceux, dont traite le second. A sçavoir, l'Histoire de l'Empire Romain jusqu'à sa décadence, les Révolutions, qu'il a souffertes, & l'établissement des Mo-

narchies, qui se sont formées de ses débris : l'Histoire de l'Empire de l'Orient jusqu'à sa destruction par les Turcs ; l'Histoire de l'Empire d'Occident rétabli par Charlemagne ; celle des Suisses, & celle des Païs-Bas.

Le quatriéme Volume est consacré tout entier à l'Histoire de France; aussi notre Auteur ne s'y borne-t-il pas à la suite des évenemens historiques : il y a joint ce qui concerne les grands Fiefs, les personnes les plus distinguées, les Maisons titrées, & les principales dignitez du Royaume. L'ignorance de toutes ces choses n'est point excusable, pour quiconque doit vivre dans le grand monde : il seroit même à propos d'étendre ces connoissances sur les autres Etats de l'Europe, & puisqu'il se présente tous les jours des occasions d'entretenir des Etrangers, de quelle importance n'est-il pas d'être instruit de ce qui peut les intéresser, & d'avoir une legere teinture de leur Histoire?

Mais c'est cette nécessité même, qui doit engager un Auteur, lequel

entreprend de rendre ce ſervice au Public, de ne rien avancer qui puiſſe induire en erreur des commençans. Sur ce principe, M. l'Abbé Langlet, après avoir dit que parmi les Francs les plus conſidérables étoient les Friſons, les Saliens, & les Sicambres, ne devoit pas ajoûter que Clovis étoit Sicambre; puiſqu'on ſçait qu'il étoit Roi des Saliens. Il eſt vrai que S. Remy en le baptiſant l'appella, dit-on, Sicambre; mais perſonne n'ignore qu'en parlant des Francs on donnoit aſſez ſouvent à toute la Nation le nom d'un des Peuples particuliers, qui la compoſoient.

Notre Auteur ne s'exprime pas plus exactement, lorſqu'en parlant de Hugues Capet, il dit : " Que quoi„ qu'il y eût dans le Royaume des „ Seigneurs de la plus haute naiſ„ ſance, aucun cependant ne pré„ tendit l'emporter ſur lui: preuve „ certaine qu'ils le reconnoiſſoient „ encore d'une plus illuſtre maiſon. „ M. l'Abbé Langlet ignore-t-il que parmi ces Seigneurs étoit Herbert

Comte de Vermandois, qui descendoit de Charlemagne & que l'Histoire lui a reproché d'avoir contribué à faire sortir la Couronne de son auguste maison?

Enfin un *Errata* n'auroit pas été inutile à la fin de chaque Volume, surtout dans celui-ci, où il falloit s'attacher encore plus que dans les autres, à écrire correctement les noms propres. Par exemple, que diroit on en entendant un jeune homme appeller Henry de Tristemare *. Le Prince qui usurpa la Couronne de Castille sur Pierre le Cruel? ce n'est apparemment qu'une faute d'impression, mais ce qui suit, est quelque chose de plus. Notre Auteur dit que depuis la mort de la Pucelle d'Orleans, " la guerre entre la » France & l'Angleterre ne fit plus » que languir. " S'il avoit ajoûté *de la part des Anglois*, il auroit parlé exactement, puisqu'en effet ces conquérans de la France ne se défendirent plus que foiblement, après qu'ils eurent traité Jeanne d'Arcq

* Pour Henry de Transamare.

avec tant d'injuſtice & d'indignité mais ce fut alors au contraire que les François agirent plus vivement, puiſqu'en peu d'années leur Roy reconquit les plus belles Provinces de ſon Royaume.

Le cinquiéme Volume embraſſe une matiere d'une grande étenduë, auſſi y eſt-elle traitée bien ſuccinctement. C'eſt l'Hiſtoire de la Grande Bretagne, de l'Eſpagne, du Portugal, de l'Italie, du Dannemarck, de la Suéde, de la Pologne, de la Ruſſie, de l'Aſie, de l'Afrique, & du nouveau monde. Il ſemble qu'à peine y a-t-il place pour les premieres notions, qu'il n'eſt pas permis d'ignorer ſur chaque article, & ſur leſquelles les Auteurs ne varient point; mais M. l'Abbé Langlet y en a trouvé encore pour quelques détails, particulierement ſur la découverte de l'Amérique, & les premiers établiſſemens, que les Européens y ont faits; or les détails en fait d'Hiſtoire & de Géographie, ſont pour lui des écueils, où il échouë aſſez ſouvent.

On nous promet un ſixiéme Volume, qui doit occuper les jeunes gens pendant leur Rhétorique, & qui leur apprendra l'Hiſtoire Sainte du Nouveau Teſtament; l'Hiſtoire Eccleſiaſtique juſqu'à nos jours; celle des Maiſons Souveraines de l'Europe: l'uſage de l'Hiſtoire, tant générale que particuliere, & les principales maximes du Droit public, tirées du fond même de l'Hiſtoire.

Au reſte, nous nous flattons que l'Auteur ne nous ſçaura pas mauvais gré de la franchiſe, avec laquelle nous nous exprimons ſur ſes Ouvrages, nous la devons à ceux, pour qui il écrit, & nous avons crû trouver dans la liberté, qu'il s'eſt donnée de dire ſon ſentiment ſur les Ecrivains les plus reſpectables, la permiſſion d'en faire autant à ſon égard. Nous l'eſtimons trop raiſonnable pour ne pas dire avec Horace,

. . . Et hanc veniam petimuſque,
damuſque viciſſim.

ARTICLE CXXIV.

CARACTERE DE M. Bayle

UN Auteur renommé, après s'être exercé dans ses Ecrits sur toutes sortes de matieres, avec une facilité extrême, & avoir acquis beaucoup de réputation, s'est avisé de vuider toute son érudition dans un grand Livre critique. Cet Auteur sur tout peut faire voir jusques où un homme qui manque par le cœur, peut s'égarer par l'esprit; & son Ouvrage, qui par la maniere dont il est écrit, impose à tant de gens, montre de quel côté est tourné le goût presque général de notre temps. Le raisonnement est le fort de cet Ecrivain, mais ses raisonnemens ne se rapportent qu'à l'homme corrompu, qu'ils corrompent encore davantage. L'Auteur s'est plû à y répandre des obscénités, aussi-bien que des railleries sur des sujets que toute personne sensée

sera toujours profession de respecter. C'est l'ouvrage du monde, où ceux qui veulent être amusés & trompés le sont davantage. Ce terrible volume, cette montagne après avoir jetté de grands cris dans une Préface, qui dispense un homme judicieux de la lecture de l'Ouvrage, n'enfante véritablement qu'une souris, ou plutôt elle en enfante une nichée qui se fourrent par tout, pour ronger & faire du dégât, & qui n'épargnent pas mêmes les choses les plus sacrées. Cet Ecrivain qui pense si mal de tout ce que nous respectons, dira-t-il tout ce qu'il pense, & se fera-t-on une bienséance de ne pas dire ce qu'on pense de lui?

Disons hardiment que le caractere d'esprit de l'Auteur du Dictionnaire Critique est celui d'un Charlatant, & que c'est peut-être de tous les Charlatans, qui ayent jamais paru, le plus signalé. Paré d'une fastueuse érudition, d'un ramas de faits & de circonstances qui ne mériterent jamais l'attention d'un hom-

me ſenſé, il ſe produit avec une eſpece d'éclat, & attire ſur lui les yeux de tout le monde ; & la fertilité de ſon eſprit, qui le rend propre à joüer toutes ſortes de perſonnages, le met en état d'amuſer agréablement la foule qu'il aſſemble. Tantôt il fait le Philoſophe, qui témoigne faire cas des bonnes mœurs, & il fait des réfléxions qui les recommandent. Tantôt c'eſt un libertin, qui ſe joüe de tout, & ſe laiſſe aller à ſon penchant. Quelquefois il paroît comme un eſprit fort, devant qui rien ne doit tenir ; d'autrefois il ſe met en poſture contre les eſprits forts eux-mêmes, & vous diriez qu'il va les combattre. C'eſt un Sçavant qui cite & qui réfute d'autres Sçavans ; c'eſt un Cavalier qui imite le langage de la Cour ; quelquefois il affecte celui de la guerre ; d'autrefois il employe celui du Barreau. Souvent il en parle un qui n'eſt propre qu'à charmer la canaille, & il le parle ſi bien, que par-là principalement, il l'emporte ſur tous les Charlatans qui ont paru avant lui. Il n'eſt rolle qu'il

ne joüé, ni figure qu'il ne prenne, pour grossir la foule des spectateurs, aussi-bien que pour les contenter; & le fruit de tout cela est de leur faire envisager toutes choses comme faites pour servir de matiere au raisonnement, & le raisonnement fait pour se joüer de toutes choses. Quelques-uns se contentent d'être simples spectateurs de ses singéries, & ils n'y perdent que leur tems. D'autres plus à plaindre ajoûtent foy à ses discours, & se pourvoyent de ses drogues, comme de quelque chose d'exquis, & qui préservent les hommes des scrupules & des terreurs incommodes que la Religion leur cause, & ils trouvent en effet ce qu'ils cherchent. De toute maniere c'est un Ouvrage propre à séduire ceux qui veulent être séduits.

Ce Caractere est de l'Auteur des Lettres sur les François. *S'il n'est pas le plus beau, il est au moins le plus ressemblant de tous ceux qu'on a faits de M. Bayle.*

ARTICLE CXXV.

CATALOGUE

DES OUVRAGES DONT il est fait mention dans les treize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1737.

RELIGION, ECRITURE SAINTE, THEOLOGIE, CONTROVERSE.

ESsais de Theodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, & l'origine du mal. Par M. *Leibnitz*. Nouvelle Edition augmentée de l'Histoire de la Vie & Ouvrages de l'Auteur, par M. L. de *Neuville*. Deux volumes *in*-12. A *Amsterdam*, chez Fr. *Changuyon*. 1734. Janvier, page 6. Fevrier, 197. Mars, 444. Juin, 953.

The Athanasian creed à preservative againts Heresies. Le Symbole de S. Athanase ; préservatif contre

contre les Hérésies. Janvier, 175.

Liber *Jobi* cum novâ versione, ad *Hebræum* fontem, & Commentario perpetuo, &c. Par *Jean Luzac*, &c. Janvier, 177.

Cérémonies Religieuses dessinées par Bernard *Picard* le *Romain*, VI^e. volume. Second volume des *Superstitions*, pour servir de Supplément aux *Céremonies*. Janvier, 178. 182.

Traité des Principes de la Foy Chrétienne. Trois volumes *in*-12. 1736. Janvier, 184.

Réfléxions Morales sur le Livre de *Tobie*. Nouvelle édition, Janvier, 186.

Traité de l'obéissance des Chrétiens aux Puissances Temporelles, où l'on montre par l'Ecriture Sainte, & par l'Histoire de l'Eglise; en quoi les Chretiens doivent obéir à leurs Souverains; en quoi ils doivent refuser de leur obeïr, & quelle conduite ils doivent tenir dans leur refus. 1735. Fevrier 241.

Traité du Formulaire, où l'on exa-

mine à fond l'affaire de *Jansénius*, quant au fait, & quant au droit, 4. volumes *in*-12. 1736. Fevrier 366.

Traité de la véritable Religion contre les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs, les Mahométans, & toutes les fausses Religions. Cinq vol. *in*-12. Fevrier, 369.

Entretiens de M. le Commandeur de ***. au sujet des affaires présentes, par rapport à la Religion. 1737. vol. *in*--12. Fevrier, 369.

Réfléxions sur le Livre de M. Pope, intitulé: *Essai sur l'Homme*. Lettre I. Mars, 401.

Suite des Réfléxions, &c. Lettre II. Avril, 707.

Lettres d'un Theologien Réformé à un Gentilhomme Luthérien, pour servir de Réponse à celles qu'un Docteur *Allemand* (le P. *Scheffmacher*) de l'Université Catholique de *Strasbourg*, a écrites à ce Gentilhomme. Par *Armand* de la *Chapelle*. Avril, 738.

Instruction Pastorale de Monseigneur

l'Evêque de *Marseille*, sur deux Sermons prêchés à Geneve, au sujet du Jubilé de la Réforme établie en cette Ville 200. ans auparavant. Mai, 837.

An Enquiry in to the of Demoniacks, &c. Recherches sur ce que l'on doit entendre par les Démoniaques, dont il est parlé dans le Nouveau Testament, Mai, 927.

Lettre d'un Theologien au R. P. de *Grazac*, où l'on examine si les Hérétiques sont excommuniés de droit divin, Mai, 934.

Traité Dogmatique sur les faux Miracles du tems, en Réponse aux divers Ecrits faits en leur faveur, Mai, 939. Juin, 1107. Juillet, 1256.

R. P. Ludovici Maschi Januensis Ord. Prædic. *Opus Theologico-Thomisticum, in IV. distributum tomos, quibus Summa* S. Thomæ *Scholasticè, Polemicè, Mysticè, Historicè illustratur*, Juin, 1130.

Mathæi Basile. *Dissertationes Critico-Dogmaticæ*, &c. Juin 1131.

Dissertatio-Biblio-Physica de Litterali proprio sacræ Scripturæ sensu, &c. In rebus etiam Physicis sancte observando, &c. A P. Benedicto Plazza Soc. *Jesu*, Juillet, 1301.

Apologie de *David*, contre la Satyre de M. *Bayle*. A la suite du mois de Juillet

Johannis Philippi Heinii S. T. D. &c. *Dissertationum sacrarum Libri duo*, Août, 1518.

Dissertation sur les LXX. Semaines de *Daniel*, Septembre, 1581.

Pauli Ernesti Jablonski. *Dissertationes Academicæ VIII. De Terra* Gosen, Septembre, 1688.

Remarques sur le Chapitre XII. de l'*Ecclesiaste*, Octobre, 1857.

Acta Orientalis *Ecclesiæ contra exortam præterito sæculo* Lutheri *Hæresim, Monumentis, Notis ac Dissertationibus de præcipuis fidei Catholicæ dogmatibus, cum* Lutheranis *controversiis illustrata, operæ ac studio D.* Emmanuelis *à* Schelstrate, &c. Octobre 1895.

Examen d'un second Passage de *S. Basile*, censuré par M. *Bayle*, à

l'Article des *Pauliniens*, Novembre, 2050.

Anti-Artemonius, *seu initium Evangelii S.* Johannis, *ex Antiquitate Ecclesiastica, adversus iniquissimam* L. M. Artemonii Neophotiniani *criticam, &c. Authore* Joh. Philippo Baraterio, &c. Novembre 2069.

Apologie des SS. Peres en général, contre une accusation du Ministre *Blondel*, adoptée par M. *Bayle*, Novembre, 2077.

Fr. Josephi Augustini Orsi, &c. De *Petri* à *Soto* & *Judoci Ravesteyn* de Concordia Gratiæ & Liberi Arbitrii cum *Ruardo Tappero* Epistolari Disputatione, &c. Novembre, 2088.

Sept Lettres de S. *Gregoire* de *Nysse*, non encore imprimées, Novembre 2089.

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne. *Par* le P. *Baltus* de la C. de J. Novemb. 2097. *Voyez la p.* 2265. Divers Ouvrages sur la Probabilité, &c.

HISTOIRE UNIVERSELLE, CHRONOLOGIE, GEOGRAPHIE.

Histoire Universelle Sacrée & Profane, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. Par le R. P. D. *Augustin Calmet*. Tome I. & II. Janvier, 183. Mai 799.

Le Parterre Geographique & Historique, ou Nouvelle Méthode d'enseigner la Geographie & l'Histoire, dépouillée de la contrainte des Méthodes ordinaires, & réduite en forme d'amusement simple & facile, dédiée à Monseigneur le Dauphin 1737. *in*-8°. Fevrier, 348.

Atlas de poche, en un volume *in*-4°. à l'usage des Voyageurs. Le même portatif en deux volumes *in-folio*. 1734. Mars, 554.

Introduction à l'Histoire Universelle, &c. depuis la création du monde jusqu'à la décadence de l'Empire *Romain* en Occident. Par *Daniel Thienpont*, Avril, 739. Juillet, 1145.

Mesure conjecturale de la Terre sur l'Equateur, en conséquence de l'étenduë de la Mer du Sud. Par M. d'*Anville*, Avril, 753.

Vetera *Romanorum* Itineraria, sive *Antonini* Augusti Itinerarium, cum Notis variorum. Itinerarium *Hierosolymitanum*, & *Hieroclis* Grammatici Synecdemus: curante Petro *Wesselingio*, &c. Apud J. *Westenium*, & G. *Smith*, Mai, 932.

Histoire Ancienne des *Egyptiens*, des *Carthaginois*, des *Assyriens*, des *Babyloniens*, des *Medes* & des *Perses*. Par M. *Rollin*. Tome XI. Mai, 941.

Joannis Sicandæ Compendium Historiæ Universalis. 1735. Janvier, 174.

Principes de l'Histoire, pour l'éducation de la jeunesse, par années & par leçons. Six Tomes *in*-12. Mars, 556.

Histoire Universelle de *Diodore* de *Sicile*, traduite en *François* par M. l'Abbé *Terrasson*. Juin, 1136.

Dissertation sur la Terre de *Kamts*-

chatka, & ſur celle d'*Jeço* : ſur l'étenduë de la domination *Moſcovite* ; ſur les *Tartarie Moſcovite* & *Chinoiſe*, & ſur la communication, ou non communication des Continens de l'*Aſie* & de l'*Amérique*, & le paſſage dans les Mers de l'Orient, par les Mers du Nord. Par le P. *Caſtel* J. Juillet, 1156.

Obſervations ſur la Découverte des Longitudes, par M. de la *Jonchere*, faites ſur l'Extrait des Mémoires de *Trévoux*, Novembre 1736. Juillet, 1312. Novembre, 1996.

Réponſe de M. *Bellin*, &c. à la Diſſertation du R. P. *Castel* Jeſuite, imprimée au mois de Juillet, contre la Carte qu'il a faite du Païs de *Kamtſchatka*, &c. Août, 1383.

Lettre ſur les Antipodes, Août, 1445.

Geographie des Enfans, ou Méthode abregée de la Geographie, &c. Par M. l'Abbé *Langlet* du *Freſnoy*, Septembre, 1567.

Remarques Chronologiques ſur l'Ancien Teſtament, propoſées à l'examen des Sçavans. Avec le Plan d'une Explication des Saintes Ecritures, Septembre, 1708.

Copie d'une Lettre de M. *Didier*, Doyen de *Vienne* en *Dauphiné*, ſur le lieu d'*Epône*, Novembre, 1967.

Méthode pour étudier la Geographie. Par M. l'Abbé *Langlet*, Novembre, 2003.

Diſſertation ſur le choix des Cartes de Geographie, &c. Par M. de *Gourné*. Novembre, 2064.

Principes de l'Hiſtoire, pour l'éducation de la Jeuneſſe, &c. Decembre, 2228.

Histoire Ecclesiastique.

Bibliotheque des Auteurs Eccleſiaſtiques du XVIIIe Siécle, pour ſervir de continuation à celle de M. du *Pin*, deux vol. *in*-8°. A *Paris*, chez *Pralard*, &c. Janvier, 83.

Guſtavi Georgii Zeltneri D. P. P. &

P. Historia *Crypto Socinismi Altorfinæ*, quondam Academiæ infesti Arcana, &c. Histoire secrette du *Socinianisme* caché, qui infecta autrefois l'Université d'*Altorf*, écrite en grande partie sur des Mémoires mss. Avec le Journal de la Vie de *Valentin Smalcius*, tiré de l'Original de l'Auteur : & deux cens Lettres de *Martin Ruar*, &c. A *Leipsick*. 1729. Deux volumes *in*-4°. Janvier, 122.

Histoire de l'Eglise *Gallicane*, &c. Par le P. *Longueval* de la C. de J. Tome VIII. depuis l'an 1086. jusqu'à l'an 1137. MDCCXXXIV. *in*-4°. Mars, 426. Mai, 873.

Histoire du Concile de *Trente*, écrite en *Italien* par Fra *Paolo Sarpi*; &c. & traduite de nouveau en *François*, avec des Notes Critiques, Historiques & Theologiques, par *Pierre-François* le *Courayer*, &c. deux volumes *in*-4°. 1736. Mars, 472. Avril, 569.

Acta Sanctorum Augusti, &c. *Collecta, digesta, Commentariisque*,

& Observationibus illustrata à J. B. Sollerio, J. Pinio, G. Cupero, P. Boschio, *è Soc.* Jesu. Tom. II. Avril, 613. *Tom. III. Augusti.* Août. 1519. Septembre, 1693.

Survey of The Cathedral Church of Worcester. Description de l'Eglise Cathédrale de *Worcester*. Par M. *Guillaume Thomas*, Avril, 737.

Vita del P. *Domenico Bruno* della Compagnia di *Jesu*, descritta dal P. *Domenico Antonio Moscati*, della medesima Compagnia, Avril 741.

Justification des Discours & de l'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé *Fleury*, Mai, 934.

Histoire du Fanatisme de notre tems. Par M. de *Brueys*, nouvelle édition 1737, augmentée d'une Relation des mouvemens excités dans le *Dauphiné* & le *Vivarés*, au sujet de la Religion en l'année 1683. Mai, 936.

La Vie du Comte de *Sales*, & la Vie de l'Hermite de *Compiegne*, par le P. *Buffier*, nouvelle édition, Mai, 942.

Acta Sanctorum des Jesuites d'*Anvers*. Nouvelle édition à *Venise*. Juin, 1129.

Mathæi Basile, *Ordinis Minorum S.* Francisci, *Archiepiscopi* Panormitani, *de Vindiciis D.* Petri *Dissertationes Critico-Dogmaticæ, adversus* Magdeburgenses, &c. *Dissertatio unica* Eleuteri *vindicias complectens.* Juin, 1131.

La Vie de S. *Thomas* d'*Aquin*, &c. Avec un Exposé de sa Doctrine, & de ses Ouvrages. Par le P. *Antoine Touron*, Juillet, 1329.

La Vie de D. Camille, Princesse des *Ursins-Borghese*, Août, 1521. Septembre, 1679.

Nouvelle édition des Annales de *Baronius*, avec beaucoup d'Additions. A *Luques*. Octob. 1897.

Histoire Profane, Relations, Voyages, Mémoires

Histoire Romaine depuis la translation de l'Empire par *Constantin*, jusqu'à la prise de *Constantinople*, par *Mahomet* II, traduite de

l'*Anglois* de *Laurent Echard.* Tomes VII, & VIII. A *Paris*, chez *Hippolyte-Louis Guerin.* 1736. Janvier, 42. Août, 1466.

Iutroduction à l'Histoire de l'*Asie*, de l'*Afrique*, & de l'*Amérique*, pour servir de suite à l'Introduction a l Histoire du Baron de *Pufendorff*, par M. *Bruzen* de la *Martiniere*; &c. A *Amsterdam*, chez *Zacharie Châtelain.* 1735. Deux vol. *in*-12. Janvier, 146.

Storia *Romana* della fondatione di *Roma*, &c. Traduction de l'Histoire Romaine des PP. *Catrou* & *Rouillé.* Janvier, 174.

Joannis Sicandæ Compendium Historiæ Universalis. 1735. Janvier, 174.

Julii Cæsaris *Commentarii*, *cum Notis variorum. Cura & studio* Oudendorpii. Janvier, 176. Septembre, 1689.

Navigation faite en *Barbarie*; par *François Brooks*, contenant diverses choses curieuses, & ses avantures pendant dix années d'esclavage en ce pays; traduit de l'*An*-

glois, in-8°. Janvier, 178.

Mémoires de M. le Marquis de *Fieux*, par le Chevalier de *Mouhy*. 1736. Janvier, 184.

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesu. XXIIe. Recueil. Fevrier 278.

Les Vies des Hommes Illustres omises par Plutarque, Tome IX. contenant *Annibal*, par M. *Dacier*; *Enée*, *Tullus Hostilius*, *Aristomene*, *Tarquin l'Ancien*, *L. Junius Brutus*, *Gelon*, *Cyrus*, *Jason*, traduites de l'*Anglois* de *Thomas Rowe*, par M. l'Abbé *Bellenger*, *in*-4°. 1734. Fevrier, 295. Mars. 377.

Nouvelle Traduction de l'Abrégé Historique de *Justin*, avec deux Cartes Géographiques des pays dont parle cet Auteur. Ensemble un petit Dictionnaire de ces mêmes pays, &c. Par M. l'Abbé *Favier*, Predicateur du Roy, &c. Deux Tomes *in*-12. Fevrier, 15.

T. Livii Patavini Historiarum ab Urbe conditâ Libri qui supersunt XXXV. Cum Supplementis Librorum à *J. Freinshemio* Concinnatis. Recensuit, & Notis illustravit J. B. L. *Crevier*, &c. Fevrier, 322.

Mémoires Historiques du Comte *Betlem Niclos*, contenant l'Histoire des derniers troubles de *Transilvanie*. Fevrier, 364. Mars, 505.

Cornelius Nepos, cum Notis variorum & *Augustini Van-Staveren*. 1734. Mars. 554.

Histoire des deux *Aspasies*, femmes illustres de la *Grece*, avec des Remarques Historiques & Critiques. Par M. le *Coute* de *Biévre*. Avril, 607.

Eboracum, &c. L'Histoire & les Antiquités de la Ville d'*Yorck*, &c. Par M. *Drake*, Avril, 736.

Genealogical History, &c. Histoire Genealogique de la Maison de *Courtenay*. Par M. *Cleveland*, Avril, 737.

Mémoires de M, de la *Colonie*, Mai

réchal de Camp des armées de l'Electeur de *Baviere*, contenant les événemens des guerres, depuis le siége de *Namur* en 1692, jusqu'à la bataille de Belgrade en 1717. &c. Avril, 752.

Verona illustrata, &c. Les Antiquités de Vérone, &c. Par le Marquis *Scipion Maffei*, in-folio. IV. Parties. Mai, 761.

Histoire de la *Chine*, donnée par le P. du *Halde*, traduite en *Anglois* par M. R. *Brookes*, May, 927.

Mosis Choronensis Historiæ *Armeniacæ* Libri tres. Ejusdem Epitome Geographiæ. Appendix quæ continet Epistolam *Corynthiorum* ad *Paulum* Apostolum, & *Pauli* ad *Corynthios*, Mai, 928.

Histoire & Description du *Japon*. Par le P. de *Charlevoix*, Juin, 1070. Août, 1396. Octob. 1721.

La Vie du Prince *Eugene* de *Savoye*, en *Allemand*, & son Oraison Funébre, par le P. *Peickart* Jesuite, Juin, 1127.

Les Antiquités *Grecques* & *Romai-*

nes, par *Grævius*, & par *Gronovius*. Nouvelle édition à *Venise*. Juin, 1129.

La Vie de *Charles* XII. en *Suedois*, par *George Nordberg*, Juillet, 1321.

Généalogie Diplomatique de la Maison d'*Habsbourg*, par le P. *Marquard Herrgott*, Bénédictin, Juillet, 1322.

Historia Leodiensis *per Episcoporum & Principum seriem digesta. Studio & labore R. P.* Foullon, è Soc. *Jesu*, Août, 1347.

Adami Adami *Episcopi* Hierapolitani, *Relatio Historica de Pacificatione* Osnaburgo-Monasteriensi, &c. Septembre 1635.

Les Décades d'*Antoine* de *Herrera*, & son Traité des *Audiences*. Publiés par D. *André* de *Barcia*. Avec un Traité de l'origine des *Indiens*. Septembre, 1687.

Ensayo para la Historia de la Florida, avec l'Histoire de la *Floride*, de *Garciloso de la Vega*, Septembre, 1687.

Lettre ſur les Tranſactions Publiques du Regne d'*Elizabeth*, contenant pluſieurs Anecdotes critiques ſur M. *Rapin*, &c. Septembre, 1690.

Hiſtoire du ſecond Royaume de *Bourgogne*, du Comté de *Bourgogne* ſous les Rois *Carlovingiens* des III^e^. & IV^e^. Royaumes de *Bourgogne*, & des Comtés de *Bourgogne*, *Montbéliard* & *Neufchâtel*, avec une Deſcription du Comté de *Bourgogne*, & pluſieurs Généalogies. Tome II. de l'Hiſtoire des *Sequanois*, par M. *Dunod*. Septembre, 1703.

Prix de l'Académie de *Soiſſons*, pour l'année 1738. Sujet 1°. Clovis *eut-il une demeure fixe à* Soiſſons? 2°. *Eut-il ſur la partie des* Gaules *qu'il avoit conquiſe, une autorité auſſi indépendante des* Romains, *qu'il l'avoit ſur les* Francs? 3°. *Les* Francs *étoient-ils exemts de toute impoſition?* Clovis *en levoit-il ſur les* Gaulois? 4°. *Avons-nous des Médailles de* Clovis, *&* *de ſes predéceſſeurs Rois des* Francs?

des Sciences & des beaux Arts. 2263

Quels étoient leurs Monnoyes? Les anciens Soissonnois *en avoient de particulieres.* Septemb. 1720.

Lettre de Monsieur ***. au R. P. *Castel* de la Compagnie de *Jesus.* Octobre, 1880.

Prix de l'Académie des Belles Lettres. Sujet : *Quelles étoient les Loix de l'Isle de* Crete? *Si* Lycurgue *en fit usage dans celles qu'il donna à* Lacédémone, *& quel rapport il y a entre ces Loix?* Fevrier, 370.

Collection de tous les Historiens qui ont écrit sur l'Histoire des *Indes*, &c. Par D. *Barcia.* Novembre, 2087.

Histoire de *Venezuela*, sous le nom de D. *Joseph* d'*Oviedo* & de *Baños.* Ibid.

ANTIQUITÉS, MÉDAILLES, INSCRIPTIONS.

Erasmi Frœlich, Societatis *Jesu*, Quatuor Tentamina in re numeraria vetere, *in*-4°. Mars, 549.

Dissertation sur les Médailles de

Commode, frappées en *Egypte.* Mai, 901.

Epitome Græcæ Palæographiæ, &c. Autore R. P. D. Gregorio Placentinio, Mai, 796.

Lettre du R. P. *Panel* de la Comp. de J. touchant le Médailler de feu M. le *Bret*, Premier Président, &c. Octobre, 1787.

Traité des Médailles de Don *Antonio Augustino*, augmenté de toutes celles d'*Afrique*, d'*Espagne*, & de plusieurs autres, *ibid.*

Dessein d'une Médaille qui regarde l'administration des Etats de *Lille*, frappée en 1737. Novembre, 2092.

Morale, Sermons, Discours de Piete, Livres de Devotion.

Lettre d'un Seigneur de la Cour à Monsieur le Marquis de ***, sur *le Militaire en solitude.* Janvier, 169.

Discours Evangeliques sur différentes vérités de la Religion. Par le

P. L. R. P. S. D. Tome II. Janv. 180.

Panégyrique des Saints, par M. l'Abbé *Séguy*. 1736. Deux volumes *in*-12. Janvier, 183.

Histoires de Pieté & de Morale, par M. l'Abbé de *Choisy*, deux vol. *in*-12. 1735. Janvier, 185.

Conversations sur plusieurs sujets de Morale, propres à former les jeunes filles à la pieté. Par M. *Collot* Docteur de *Sorbonne*. Janvier, 186.

Lettres de M. du *Guet*, sur divers sujets de Morale & de Pieté. Janvier, *ibid*.

Méditations sur les vérités Chrétiennes & Ecclésiastiques, tirees des Epîtres, & des Evangiles qui se disent à la Messe, 5. volumes *in*-12. Janvier 188.

Divers Ouvrages sur la Probabilité, pour & contre le P. *Segneri*. Fev. 365.

Lettre de M. l'Abbé d'A***. A une Demoiselle de condition, au sujet de la politesse, & des autres

devoirs de son sexe. Avril, 723.

An Enquiry, &c. Recherches sur la Morale des Anciens. Par M. *England*. Mai, 927.

Traité de l'Amour de Dieu, de ses motifs, de ses qualités, & de ses effets. Par le P *Pallu* de la Compagnie de *Jesu*. Mai, 933.

Les Hommes. Quatriéme édition. Juin, 1134.

La Philosophia Morale esposta e proposta à i Giovani, da Ludovico Antonio Muratori. Octobre, 1899.

Prix de l'Académie de *Pau*. Sujet. *Quelles sont les qualités les plus desirables dans la societé, celles de l'esprit, ou celles du cœur?* Mai, 942.

Panégyrique de S. Louis, prêché à l'Académie Françoise, par le P. *Perussault* de la Comp. D. J. Novembre, 2095.

Sermons de N. S. P. le Pape *Benoît* XIII. sur la sainte Vierge. Decembre.

DROIT, POLITIQUE.

A vindication of the conduct of James *Duke of* Ormond. Apologie de la conduite de *Jacques* Duc d'*Ormond*, pendant ſon adminiſtration en qualité de Vice-Roi d'*Irlande*. Par *Edouard* Comte de *Clarendon*. Janvier, 175.

Jacobi Voorda, &c. Explications & Corrections du Droit *Romain*, par *Jacques Voorda*, Juriſconſulte & Profeſſeur à *Utrecht*, avec un Diſcours pour les Décrétales des Papes. A *Utrecht* 1735. vol. *in*-8°. Janvier, 176.

Actes, Mémoires & Négociations de *Rouſſet*. Tome X. Janvier, 179.

Recueil de Juriſprudence du Pays de Droit écrit, & Coutumier, par ordre Alphabétique, par M. *Guy* de *Rouſſeaud* de la *Colombe*, Avocat au Parlement. 1736. *in*-4°. Janvier, 186.

Traité de l'Abus, par M. *Févret*,

Deux volumes *in-folio.* Janvier, 186. Nouvelle édition. Avril, 743.

Corpus Juris Canonici, Aut. J. P. *Gibert.* 3. volumes *in-fol.* Janvier, 187.

D. *Joannis Pugæ* & *Feijoo* J. C. & Primarii Antecessoris *Salmanticensis*, Regii *Neapolitani* Senatûs Præsidis, Tractatus Academici, sive Opera omnia posthuma, primùm collecta & edita. Janvier, 188.

Grotius, de Jure Belli & Pacis, de Æquitate, Indulgentiâ, & Fidelitate, &c. Avec les Notes de *Gronovius*, & de Barbeyrac, Deux vol. *in*-8°. Mars, 553.

Traité des Bénéfices Ecclésiastiques, dans lequel on concilie la Discipline de l'Eglise avec les usages du Royaume de France, &c. nouvelle édition. 3. volumes *in*-4°. Mars, 561.

Extrait de l'Arrêt du Conseil d'Etat, &c. du 4. Fevrier 1737. Au sujet des Ouvrages du P. *Calmet*, & de

de quelques autres Livres. Avril, 745.

Mémoires présentés par les Députés du Conseil de Commerce de *France* au Conseil d'*Angleterre* en 1701. May, 927.

Recueil des Traités, Manifestes, & autres Pieces curieuses concernant l'Élection au Royaume de *Pologne*, & la présente Guerre. Juin, 1007.

Concilia Magnæ Britanniæ & Hiberniæ, *à Synodo* Veroramiensi A. D. 446. *ad* Londinensem *an. D.* 1717. *à* Davide Wilkins S. T. P. &c. Juin, 1125.

Political Worcks, &c. Ouvrages Politiques d'*André Fletcher* de *Saltan.* Juin, 1125.

Johannis *de* Joanne *Sanctæ* Panormitanæ *Ecclesiæ Canonici de Divinis* Siculorum *Officiis Tractatus.* Juin, 1130.

Joannis Baptistæ Ferrarii, &c. *In universam successionis ab intestato materiam, &c. Dilucidationes.* Juin, 1132.

L'*Oceana*, & les autres Ouvrages de *Jacques Harrington*. nouvelle édition. Juillet, 1326.

Cinque Libri di Giambattista Vico, *de principi d'una scienza nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni*, &c. Août, 1515.

Recueil Historique d'Actes, Négociations, Mémoires & Traités. Par M. *Rousset*. Août, 1517.

Nouvelle édition des Actes de *Rymer*. A la *Haye*, en X. volumes *in-folio*. Novembre, 2090.

Discours sur l'Art de Négocier. Décembre, 2167.

PHILOSOPHIE, MATHEMATIQUES, HISTOIRE NATURELLE, MÉDECINE.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes. Par M. de *Reaumur*, de l'Académie Royale des Sciences. Tome II, contenant la suite de l'Histoire des Chenilles & des Papillons, & l'Histoire des Insectes ennemis des Chenilles. Jan-

vier, 102. Tome III. Septembre, 1706. Octobre, 1759.

Explication des effets d'une Pendule extraordinaire récemment inventée par le sieur *Bastien* Horlogeur, à l'Abbaye de S. *Germain* des Prez, à Paris. Janvier, 166.

Trattenimenti Fisici di Aristo *e di* Eudosso, *o sia Fisica Nuova.* Traduction des Entretiens du Pere *Regnault* sur la Physique. Janvier, 173. Juin, 1135.

The Mechanick pratice of Physick. La pratique Méchanique de la Médecine. Par T. *Morgan*, &c. Janvier, 174.

Oeuvres d'Architecture de *Vincent Scamozzi*, avec des Planches originales. A la *Haye*, chez *Pierre de Honde.* 1736. vol. *in-fol.* Janvier, 176.

Regles des cinq Ordres d'Architecture de *Vignole*, avec les augmentations de M. A. *Buonaroti*, in-8°. Janvier, 178.

Traité de la coupe des Pierres & des Bois pour la construction des

voûtes, & autres parties des Bâtimens civiles & militaires. Par M. *Frezier.* 1736. *in*-4°. Janvier, 183.

Traité des Eaux Minérales de Bourbonne les Bains, qui comprend une Explication méthodique de leurs usages, &c. Par M. *Baudry*, Médecin des Hôpitaux du Roi, & Intendant des Eaux Minérales de Bourbonne, *in*-12. 1736. Janvier, 189.

Lettre à M. *Sgravesande*, Professeur en Philosophie à *Leide*, sur son Introduction à la Philosophie, & particulierement sur la nature de la liberté. *in*-12. 1736. Fevrier, 364.

Lettre à M. de N. N. sur la Déclaration que la Commission Royale de *Berlin* a publiée de l'innocence du systême de Philosophie de M. *Wolf*, Professeur à *Marbourg*, in-4°. 1736. Fevrier, 367.

Lettre Philosophique pour rassurer l'Univers, contre les bruits popu-

laires d'un dérangement dans le cours du Soleil, au ſujet du vent furieux, & de la chaleur extraordinaire qu'il fit le Samedi 20. Octobre dernier 1736. *in*-12. Fevrier, 367. Avril, 692.

Démonſtration de la Pratique que M. *Ozanam* a donnée du Cadran Elliptique Orizontal. Par M. *Deparcieux*. Mars, 541.

Pharmacopeia *Auguſtana* renovata, reviſa, & Appendice aliquot medicamentorum ſelectorum aucta, *in-fol.* 1734. Mars, 552.

Chriſtophori Vateri Phyſica Experimentalis ſyſtematica, in uſum Studioſæ juventutis adornata, multis Quæſtionibus curioſis illuſtrata, & Experimentis Mecanicis, Chimicis, Anatomicis, aliiſque confirmata. Editio 4a. vol. *in*-4°. 1734. Mars, 552.

Pauli Gottlieb Werlhoffi, Cautiones Medicæ, de limitandis laudibus, & vituperiis morborum, & remediorum, *in*-4°. 1734. Mars, 552.

Balthazaris Tralles ;Exercitationes Physico-Medicæ. Virtutem Camphoræ refrigerantem, ac internis corporis incendiis restinguendis aptissimam edisserit, atque ex genuinis Artis principiis adstruit. Cum Præfatione *Friderici Hoffmanni*, in-8°. 1734. Mars, 553.

Lettre d'un Mathématicien à un Abbé, sur l'Infini créé. Mars, 560. Août, 1337.

Dissertation sur l'Hydropisie de Poitrine, *in* 12 1737. Mars, 561.

Catalogue des plus excellens fruits, les plus rares, & les plus estimés qui se cultivent dans les Pépinieres des RR. PP. Chartreux. Mars, *ibid.*

Description des Plantes qui naissent, ou se renouvellent aux environs de *Paris*, avec leurs usages dans la Médecine. Par M. *Fabregou.* Mars, 562.

Examen du nombre des Etoiles visibles, par le P. *Pallu* de L C. D. J. Avril, 639.

Transitus Lunæ supra duas stellulas

in capite ♉, inter nares & oculum austrinum; & Occultatio Palilicii, &c.

Eclipsis Lunaris totalis, cum morâ, observata in specula Collegii Academici Societ. Jesu *Viennæ Austriæ. Die 20. Septembris* 1736. A la fin du mois de Fevrier.

Observation de l'Eclipse de Soleil, arrivée le premier de Mars 1737. faite à *Toulon*, par le P. du *Chatelar* Jesuite. Avril, 733.

The Doctrine of Fluxions, &c. La Doctrine des infiniment petits. Par M. *Jac. Hogdson*. Avril, 737.

L'Art de conserver les dents, &c. Par le sieur *Gerauldy*. Avril, 744.

Esprit de Vie, du sieur *Cotet*. Avril, 747.

Sachet Anti-Apoplectique du sieur *Arnoult*. Avril, 748.

Recherches Physiques & Géométriques sur la propagation de la Lumiere. Par M. Jean *Bernoulli*. Avril, 751. Septembre, 1529.

Extrait d'une Lettre du R. P. de

Monville Jesuite, &c. sur la culture des Cacaotiers, & la recolte du Cacao. Mai, 826.

The strengt, &c. La Force & la foiblesse de la raison humaine. Mai, 926.

The New Astronomer, &c. Le Nouvel Astronome, ou l'Astronomie renduë facile par le moyen des Instrumens de l'invention de W. Mai, 927.

Theologia naturalis methodo scientificâ pertractata. Pars prior, &c. Authore *Christiano Wolfio*. Mai, 930.

Second Mémoire pour les Chirurgiens, qui répond à la Question de Médecine, dans laquelle on examine si c'est aux Médecins qu'il appartient de traiter les Maladies Vénériennes, &c. Mai, 937.

An à diversâ causâ moveantur cerebrum & dura Meninx. These de Medecine, soutenuë le 21. de Fevrier 1737. Mai, 937.

Mémoire instructif sur plusieurs

nouvelles découvertes, pour la perfection de l'Horlogerie, inventées & composées par le sieur *Massoteau*, &c. Mai, 943.

De Mensurâ sortis seu de probabilitate eventuum in Ludis à casu fortuito pendentibus. Par M. de *Moivre*, augmenté, & donné en *Anglois* Juin, 1125.

Tractatus Anatomici quatuor de Aure humanâ, à Joanne Friderico Cassebohm, M. D. *Tractatus Quintus Anatomicus de Aure* humanâ, &c. Juin, 1126.

Dissertatio Epistolica de differentiis inter hominem natum, & nascendum intercedentibus, &c. Juin, 1228.

Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle de la Province de *Languedoc*, &c. Par M. *Astruc.* Juin, 1138. Decembre, 2200.

Table des Polygones réguliers, qui étant joints ensemble, forment les angles solides des Polyëdres réguliers, & demi-réguliers inscriptibles dans la Sphe-

re. Par M. *Deparcieux*. Juillet, 1273.

Mechanica, sive Motûs scientia analyticè exposita. Auctore Leonhardo Eulero, *Academiæ Imper. Scientiarum Membro*, &c. Juillet, 1318.

Georg. Erg. Hambergeri, &c. *Elementa Physica, methodo Mathematicâ conscripta*, &c. Juillet, 1323.

Logique, ou Réfléxions sur les forces de l'entendement humain. Par M. *Chrétien Wolf*, traduit par M. *Jean des Champs*. Juillet, 1325.

Coloritto, or the Harmony, &c. L'Harmonie du Coloris dans la Peinture. Par Jac. Christ. le *Blond*. Août, 1435.

Discurso practico, Methodo segura, para curar las fracturas, y sub intraciones de cabeza. &c. Août 1510.

Traité de l'Ame des Bêtes, &c. Par M. l'Abbé *Machi*. Août, 1519. Octobre, 1827.

Troisiéme Lettre Philosophique, en

Réponse à la seconde, pour rassurer l'Univers au sujet des Réfléxions sur la premiere, &c. Par M. *Pariet Desspars*, &c. Août, 1520.
Principes de Musique. Par M. de *Monteclair*. Septembre, 1552.
Architecture Hydraulique, ou l'Art de conduire & de ménager les eaux, &c. Par M. *Bélidor*, &c. Septembre, 1649.
Almanach depuis 1700, jusqu'à 1799. Janvier, 184.
Observation de l'Eclipse de Lune du 20. Septembre 1736. Septembre, 1654.
M. Lud. Mart. Kahlii, &c. *Elementa Logicæ Probabilium*. Septembre, 1658.
Leçons de Physique, &c. Par M. *Joseph Privat* de *Moliere*. Tome III. Septembre, 1706.
Nouvelle Pompe de l'invention de M. *Deparcieux*. Septembre, 1713.
Nouvelle Machine du même, pour former les Objectifs des Lunettes. Septembre, 1714.
Observation de l'Eclipse de Lune

du 1. de Mars 1737. faite au *Cap François*, par le P. *Boutin*, de la C. de J. Octobre, 1892.

Prospectus novi Operis, in quo Isaaci Newtoni *Principia Philosophiæ naturalis Mathematica perpetuis commentariis illustrantur Communi studio PP. Thomæ* le Sueur, & Francisci Jacquier, *Ordinis* Minimorum, *in Regio SSæ* Trinitatis *de Urbe Conventu.* Octobre, 1901.

Commentarii Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanæ. Novembre 1976.

Suite des Observations sur la Découverte des Longitudes. Novembre, 1996. *Voyez* Juillet, 1312.

Démonstration de plusieurs Pratiques qui sont dans la Trigonométrie de M. *Ozanam*. Par M. *Deparcieux*. Novembre, 2038.

L'Origine ancienne de la Physique nouvelle, du P. *Regnault*. A Amsterdam 1735.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1730, avec

les Mémoires, &c. Décembre, 2105.

Génération Harmonique, ou Traité de Musique, &c. Par M. *Rameau.* Decembre, 2142.

ELOQUENCE, RHE'TORIQUE, POESIE, GRAMMAIRE.

Il primo Canto dell' *Illiade* d'*Homero*, tradutto in Versi *Italiani.* In *Londra*, per *Giovanni Brindley*, Libraio di sua Altezza Reale; all'arme del Rè. 1736. volume *in* 8°. *Le premier Livre de l'Iliade d*'Homere,*traduit en Vers* Italiens, *par M. le Marquis* Scipion Maffei. Janvier. 78.

J*oannis Sicandæ* Lexicon polemicum, & Bibliotheca polemica. Janvier, 174.

Nouvelle Grammaire pour apprendre l'*Anglois.* Le Vocabulaire *Anglois, Flamand, François & Latin*, où l'on montre la conformité des trois dernieres Langues. Par M.

G. *Pest*. Janvier, 178.

Principes généraux & raisonnés de la Grammaire *Françoise*, avec des Observations sur l'Orthographe, les Accens, la Ponctuation, &c. & un Abregé des Regles de la versification *Françoise*, par M. *Restaut*, Avocat au Parlement. Troisiéme édition. Janvier, 180. 185.

Supplément au Glossaire du Roman de la Rose, contenant des Notes Critiques, Historiques & Grammaticales, une Dissertation sur les Auteurs de ce Roman, l'Analyse de ce Poëme, un Discours sur l'utilité des Glossaires, les Variantes restituées sur un Mss. de M. le President *Bouhier* de *Savigny*, & une Table des Auteurs cités dans cet Ouvrage. Volume *in*-12. Janvier, 189.

Réflexions Critiques sur l'Elégie, par M. M**. Fevrier, 337.

Poëme de *Pétrone* sur la Guerre civile entre *Cesar* & *Pompée*, avec

deux Epîtres d'*Ovide* ; le tout traduit en François, avec des Remarques & des Conjectures sur le Poëme intitulé : *Pervigilium Veneris.* Fevrier, 364.

Discours prononcés dans l'Académie *Françoise*, le Jeudy 10. Janvier 1737, à la reception de M. de *Foncemagne*, in-4°. 1737. Fevrier, 368.

Gnomon Manualis. La Montre, Poëme *Latin.* Fevrier, 370.

Trésor de *Robert Etienne.* A *Londres* 1734. 1735. Celui de *Fabri*, à la *Haye.* 1735. *Novitius.* A *Paris* 1733. Mars, 559. Avril, 667. 675. Juin, 1128.

Le *Postulant*, Grammaire Latine. Mars. 560.

Ode à la Paix, par le sieur *Rousseau*, *in*-4°. 1737. Mars, 561.

Glossarium ad scriptores mediæ & infimæ Latinitatis, Auctore *Carolo* du *Fresne.* Editio nova locupletior. Operâ & Studio Monachorum Ordinis S. *Benedicti.* Six

volumes *in-folio*. Avril, 682.

Oratio de Hiſtoriâ *Romanâ*, cum Notis *Rodulphi Venuti*, Avril, 740.

Dictionnaire *François-Latin*, en trois volumes *in-folio*. Par le P. *Vaniere* J. Avril, 741.

Childeric, Tragédie de M. Morand. Avril, 744.

Epitomæ Græcæ Palæographiæ; de recta Græci Sermonis pronunciatione Diſſertatio. Auctore R. P. D. *Gregorio Placentinio*. Mai, 796.

New and familiar Phraſes in French and English, &c. Nouveaux Dialogues en *François* & en *Anglois*, par le ſieur *Claude Arnoux*. May, 928.

Oeuvres de *Scaron*. Nouvelle édition, chez *Weſtein* & *Smith*. Mai, 931.

An & quatenus Ars politica virtutibus Regum annumeranda ſit. Diſcours prononcé par le P. de la *Sante*, Profeſſeur de Rhétorique au College de *Louis* le *Grand* le 20. Fevrier 1737. Mai, 935.

Les Principes de la Morale & du Goût, en deux Poëmes traduits de l'*Anglois* de M. *Pope*. Par M. du *Resnel*, &c. Mai, 940. Juillet, 1277.

Achille dans l'Isle de *Scyros*. Tragi-comédie Italienne de M. l'Abbé *Metastasio*, Traduite en *François* par M l'Abbé des *Fontaines*. Mai, 946.

Discours sur l'Harmonie. Juin, 992.

Traduction de l'Orateur de *Cicéron*, avec des Notes. Par M. l'Abbé *Colin*. Juin, 1137. Novembre, 1913.

Musæum Nummarium. Carmen. Authore Georgio Vionnet è Soc. J. Juillet, 1327. Août, 1521.

L'Ecole des Amis. Comédie en vers. Par M. de la *Chaussée*. Août, 1426.

Parentalia Mariæ Clementinæ, Magnæ Britanniæ, Franc. & Hiberniæ *Reginæ; jussu* Clementis XII. *Pontif. Maximi*. Août, 1513.

Lettre de M. l'Abbé d'*Olivet*, à M. le Président *Bouhier*. Août, 1521.

La Crusca Provenzale, *ovvero. Le voci, frasi, forme, e maniere di dire que la Lingua* Toscana *ha proso della* Provenzale. Octobre 1893.

Discours de M l'Evêque de *Valence*, à la Bénédiction des Drapeaux du Régiment *Dauphin*. Octobre, 1905.

CRITIQUE, MESLANGES, HISTOIRE LITTERAIRE.

Apologie des Dames, appuyée sur l'Histoire. Par M.*** A *Paris* chez *Didot*. 1737. *in*-12. Janvier, 36.

Corrections & Additions pour l'Histoire de la Vie d'*Hyppolite Châtelet de Beauchâteau*, inserées par M. L. G. dans son premier Tome de la Bibliotheque Ecclesiastique, 294. *& suivantes*. Janvier, 94.

Apologie de M. l'Abbé des *Fontaines*, au sujet d'un Article du Journal de *Trevoux*. A *Amster-*

dam, chez *François* l'*Honoré* 1736. *in*-12. Janvier, 139.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres, &c. Par le R. P. *Niceron* Barnabite. Tome XXXV. Janvier, 182.

Dissertation sur l'ancienneté de l'Université d'*Angers*, & sur l'époque de son établissement. Janvier, 184.

Essai sur la Critique, par M. *Pope*, Traduit de l'*Anglois*, par M. de S***. Fevrier, 244.

Lettre du R. P. Dom *Toussaints* du *Plessis* Bénédictin, au sujet d'une Dissertation sur le Suessonnois, avec les Réponses aux mêmes Lettres, par M. le *Bœuf*, Chanoine d'Auxerre. Fevrier, 270.

Dissertation sur la prétenduë Lettre de S. *Chrysostome* à *Césarius*, où l'on réfute ce que M. *Bayle* en a dit dans son Dictionnaire Historique & Critique. Fevrier 351. Mars, 516. Mai, 917.

Lettre de M**. à Madame la Prin-

cesse de * * *. au sujet des Essais Historiques & Critiques sur le Goût ; *in*-12. 1736. Fevrier, 368. Mars, 533.

De l'usage & du choix des Livres pour l'étude des Belles Lettres, avec des Catalogues raisonnés des Auteurs utiles, ou nécessaires pour se former dans les diverses parties de la Littérature. Par M. l'Abbé *Langlet*. Mars 555.

Pensées sur les nouvelles Editions. Avril, 657.

Lettres de Madame de *Sévigné*. Avril, 751. Juin, 1034. Août, 1521. Octobre, 1747.

Institutes of Learning, &c. Principes de Littérature tirés d'*Aristote*, de *Plutarque*, de *Longin*, de *Denys* d'*Halicarnasse*, de *Ciceron*, de *Quintilien*, &c. Par M. *Edoüard Manwaring*. May ; 926.

Essais sur divers sujets de Littérature & de Morale, par M. l'Abbé Trublet. Seconde édition. May, 932.

Lettre de Madame de *** à M. de ***,

avec la Réponſe de M.*** ſur le goût & le génie, & ſur l'utilité dont peuvent être les Regles. Juin, 1017.

Diſſertation ſur ce que rapporte S. *Chryſoſtome* du Martyre de S. *Babylas*, contre la cenſure de M. *Bayle*. Juin, 1051.

La Vie de *Pierre Gaſſendi*. Par le P. *Bougerel*. Juin, 1135. Juillet, 1227.

Réponſe de M. *Crevier* aux Journaliſtes de *Trevoux*, au ſujet du compte qu'ils ont rendu, &c. du I. Volume de ſon Edition de *Tite-Live*. Juillet, 1328.

Lettre Critique & Hiſtorique, à l'Auteur de la Vie de *Pierre Gaſſendi*. Août, 1378.

Eloge du P. *Buffier*. Août, 1500.

Bibliotheque des Auteurs Eſpagnols, de D. *Nicolas Antonio*, en ſix volumes *in folio*. Par les ſoins de D. *André* de *Barcia*. Août. 1511.

Bibliotheque Orientale & Occidentale. Septembre; 1687.

De l'Etat des Sciences en *France*,

depuis la mort de *Charlemagne*, jusqu'à celle du Roi *Robert*. Par M. l'Abbé *Goujet*. Septemb. 1707. Octobre, 1753.

Réponse du P. *Paullou*, à M.***, sur un Article des *Nouvelles Ecclesiastiques*, du 11. May, 1737. Octobre, 1906.

Viri illustris Godefredi Guill. Leibnitii *Epistolæ ad diversos*, &c. Novembre,, 1939.

Eloge historique de M. *Maréchal*, Premier Chirurgien du Roi, &c. par M. *Morand*, &c. Novembre, 2028.

Caractere de M. *Bayle*. Decembre, 2240.

Fin du Catalogue.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Decembre 1737.

Art. CXIX. Histoire de l'Académie Royale des Sciences : Année 1730. Page 2106

Art. CXX. Génération Harmoni-

que, ou Traité de Musique Théorique & Pratique, par M. Rameau, 2142
ART. CXXI. Discours sur l'Art de négocier, par M. P**. 2167
ART. CXXII. Mémoires pour l'Histoire naturelle de la Province de Languedoc, par M. Astruc, 2200
ART. Principes de l'Histoire, &c. par M. Langlet, &c. 2228
ART. CXXIV. Caractere de M. Bayle, 2240
ART. CXXV. Catalogue des Ouvrages dont il est fait mention dans les Mémoires de l'année 1737. 2244

Fin de la Table.

Suite de l'Errata du mois d'Octobre 1737.

Page 1892. ligne 18. par le P. Bentin *lisez*, le P. Boutin.

Errata pour le mois de Novembre 1737.

Page 1940. ligne 17. perfeictionner, *lis.* perfectionner.

P. 1941. lig. dern. avoient, *lis.* avoit.
P. 1945. l. 25. *lis.* considérations.
P. 1955. l. dern. *lis.* Malpighi.
P. 1956, l 10. *lis.* cessent.
P. 1970. l 4. *lis.* diocêse
P. 1978. l. 15. 16. réduit, *lis.* réduite.
P. 1986. l. 26. égale, *lis* égal.
P. 2021. l. 14. cent cinquante, *lis.* deux cens cinquante.
P. 2069. l. 21. *Pholiniani*, lis. *Photiniani.*
P. 2073. l. 1. e Jesus Christ, *lis.* à J. C.
P. 2078 l. 8. ménage, *lisez* manége.
P. 2082. l. 11. bon titres. *lis.* bons.
P. 2088. l. 21. *lis* *Petri à Soto.*
P. 2089. l. 7. Théologie, *lis.* Philosophie.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de C ROBUSTEL.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4288